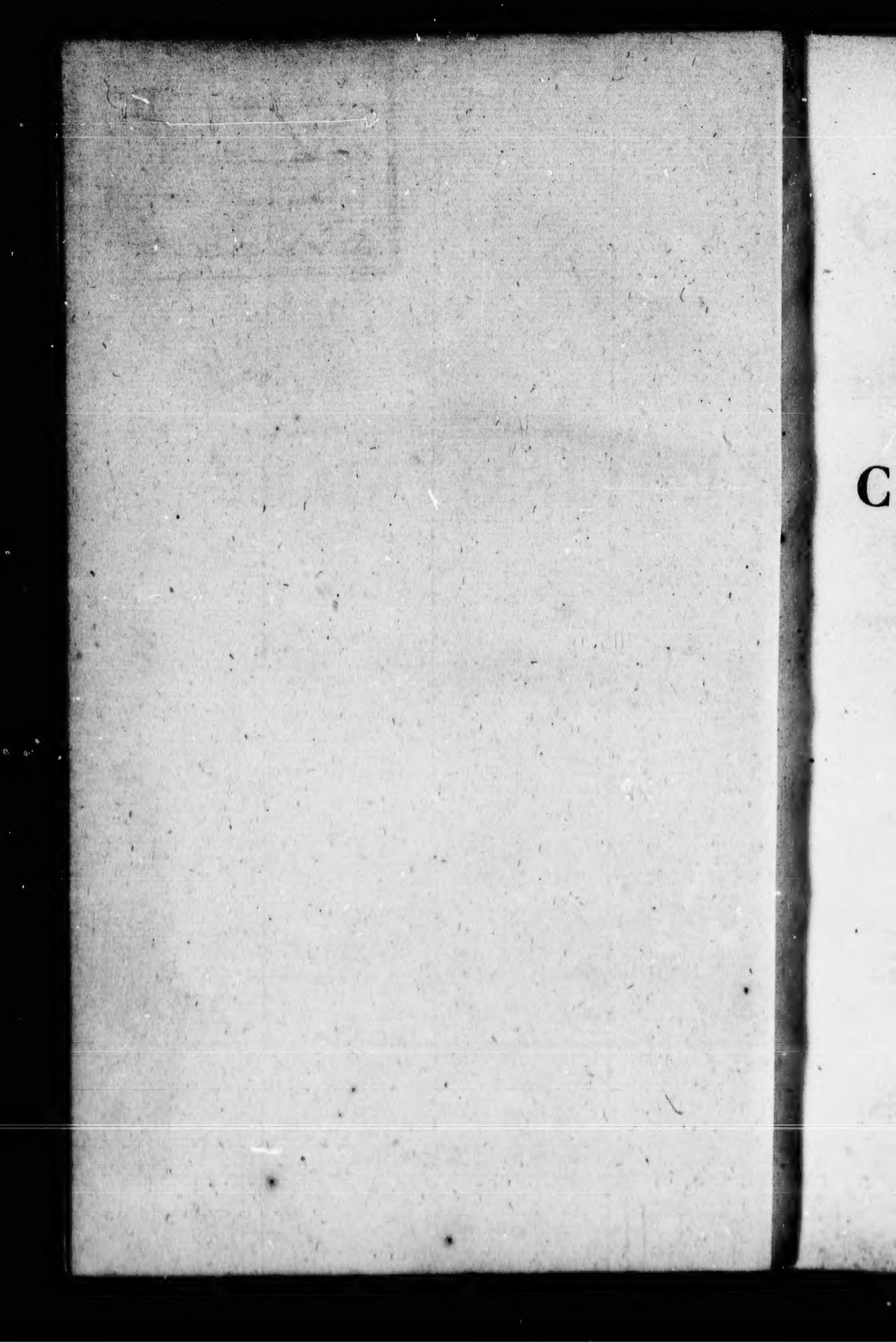


GÉNIE

DU

CHRISTIANISME,

OU

BEAUTÉS

DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.



IMPRIMERIE LE NORMANT, RUE DE SEINE, N° 8.

GÉNIE
DU
CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE LA RELIGION CHRÉTIENNE;
PAR M. LE V^TE DE CHATEAUBRIAND.

Septième Edition.

TOME CINQUIEME,

CONTENANT UN EXTRAIT DE DIFFÉRENS ÉCRITS SUR CET OUVRAGE, DES IMITATIONS EN VERS, etc.
ET LA DÉFENSE DE L'AUTEUR.



PARIS,
LE NORMANT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DE SEINE, N° 8, PRÈS LE PONT DES ARTS.
MDCCCXXIII.



P

On
dom
ouv
elle
renc
toir

(1)
des D
« C
ou *Be*
entièr
divise
monic
du cœ
n'ont
gothiq

PRÉFACES

DES ÉDITIONS PRÉCÉDENTES.

PRÉFACE *de la première Edition d'*Atala.

On voit par la lettre précédente (1) ce qui a donné lieu à la publication d'*Atala* avant mon ouvrage sur le *Génie du Christianisme* dont elle fait partie. Il ne me reste plus qu'à rendre compte de la manière dont cette histoire a été composée.

(1) La lettre dont il s'agit ici avoit été publiée dans le *Journal des Débats* et dans *le Publiciste*; la voici :

« Citoyen, dans mon ouvrage sur le *Génie du Christianisme, ou Beautés de la Religion chrétienne*, il se trouve une partie entière consacrée à la *poétique du christianisme*. Cette partie se divise en quatre livres : poésie, beaux-arts, littérature, harmonies de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain. Dans ce livre, j'examine plusieurs sujets qui n'ont pu entrer dans les précédens, tels que les effets des ruines gothiques comparées aux autres sortes de ruines, les sites des

J'étois encore très-jeune, lorsque je conçus l'idée de faire l'*épopée de l'homme de la nature*, ou de peindre les mœurs des Sauvages, en les liant à quelque événement connu. Après la découverte de l'Amérique, je ne vis pas de sujet plus intéressant, surtout pour des Français, que le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane en 1727. Toutes les tribus indiennes conspirant, après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au Nouveau-Monde, me parurent offrir un sujet presque aussi heureux que la conquête du Mexique. Je jetai quelques fragmens de cet ouvrage sur le papier; mais je m'aperçus bientôt que je manquois des vraies couleurs, et que si je voulois faire une image semblable, il falloit, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je voulois peindre.

---

monastères dans la solitude, etc. Ce livre est terminé par une anecdote extraite de mes voyages en Amérique, et écrite sous les huttes mêmes des Sauvages; elle est intitulée : *Atala*, *etc*. Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées, pour prévenir un accident qui me causeroit un tort infini, je me vois obligé de l'imprimer à part, avant mon grand ouvrage.

» Si vous vouliez, citoyen, me faire le plaisir de publier ma lettre, vous me rendriez un important service.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

En 1789, je fis part à M. de Malesherbes du dessein que j'avois de passer en Amérique. Mais, désirant en même temps donner un but utile à mon voyage, je formai le dessein de découvrir par terre le *passage* tant cherché, et sur lequel Cook même avoit laissé des doutes. Je partis, je vis les solitudes américaines, et je revins avec des plans pour un second voyage, qui devoit durer neuf ans. Je me proposois de traverser tout le continent de l'Amérique septentrionale, de remonter ensuite le long des côtes, au nord de la Californie, et de revenir par la baie d'Hudson, en tournant sous le pôle (1). M. de Malesherbes se chargea de présenter mes plans au gouvernement, et ce fut alors qu'il entendit les premiers fragmens du petit ouvrage que je donne aujourd'hui au public. La révolution mit fin à tous mes projets. Couvert du sang de mon frère unique, de ma belle-sœur, de celui de l'illustre vieillard leur père, ayant vu ma mère et une autre sœur pleine de talens mourir des suites du traitement qu'elles avoient éprouvé dans les cachots, j'ai erré

(1) M. Mackensie a depuis exécuté une partie de ce plan.

sur les terres étrangères, où le seul ami que j'eusse conservé s'est poignardé dans mes bras (1).

De t us mes manuscrits sur l'Amérique, je n'ai sauvé que quelques fragmens, en particulier *Atala*, qui n'étoit elle-même qu'un épisode des *Natchez*. *Atala* a été écrite dans le désert, et sous les huttes des Sauvages. Je ne sais si le public goûtera cette histoire, qui sort de toutes les routes connues, et qui présente une nature et des mœurs tout-à-fait étrangères à l'Europe. Il n'y a point d'aven-

---

(1) Nous avions été tous deux cinq jours sans nourriture.

Tandis que ma famille étoit ainsi massacrée, emprisonnée et bannie, une de mes sœurs, qui devoit sa liberté à la mort de son mari, se trouvoit à Fougères, petite ville de Bretagne. L'armée royaliste arrive; huit cents hommes de l'armée républicaine sont pris et condamnés à être fusillés. Ma sœur se jette aux pieds de M. de La Rochejaquelein, et obtient la grâce des prisonniers. Aussitôt elle vole à Rennes, se présente au tribunal révolutionnaire avec les certificats qui prouvent qu'elle a sauvé la vie à huit cents hommes, et demande pour seule récompense qu'on mette ses sœurs en liberté. Le président du tribunal lui répond : *Il faut que tu sois une coquine de royaliste, que je ferai guillotiner, puisque les brigands ont tant de déférence pour toi. D'ailleurs, la république ne te sait aucun gré de ce que tu as fait : elle n'a que trop de défenseurs, et elle manque de pain.*

tures dans *Atala*. C'est une sorte de poëme (1), moitié descriptif, moitié dramatique : tout consiste dans la peinture de deux amans qui marchent et causent dans la solitude, et dans le tableau des troubles de l'amour, au milieu du calme des déserts. J'ai essayé de donner à cet ouvrage les formes les plus antiques; il est divisé en *prologue*, *récit* et *épilogue*. Les principales parties du récit prennent une dénomination, comme les *chasseurs*, les *laboureurs*, etc.; et c'étoit ainsi que dans les premiers siècles de la Grèce les Rhapsodes chantoient, sous divers titres, les fragmens de l'Iliade et de l'Odyssée.

Je dirai aussi que mon but n'a pas été d'arracher beaucoup de larmes : il me semble que c'est une dangereuse erreur avancée, comme tant d'autres, par Voltaire, que *les bons ouvrages sont ceux qui font le plus pleurer*. Il y a tel drame dont personne ne voudroit

---

(1) Je suis obligé d'avertir que si je me sers ici du mot de poëme, c'est faute de savoir comment me faire entendre autrement. Je ne suis point de ceux qui confondent la prose et les vers. Le poëte, quoi qu'on en dise, est toujours l'homme par excellence; et des volumes entiers de prose descriptive ne valent pas cinquante beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine.

être l'auteur, et qui déchire le cœur bien autrement que l'Enéide. On n'est point un grand écrivain, parce qu'on met l'âme à la torture. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur.

C'est Priam, disant à Achille :

Ανδρὸς παιδοφόνοιο ποτὶ στόμα χεῖρ' ὀρέγεσθαι.

Juge de l'excès de mon malheur, puisque je baise la main qui a tué mes fils.

C'est Joseph s'écriant :

Ego sum Joseph, frater vester, quem vendidistis in Ægyptum.

Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Egypte.

Voilà les seules larmes qui doivent mouiller les cordes de la lyre. Les Muses sont des femmes célestes qui ne défigurent point leurs traits par des grimaces; quand elles pleurent, c'est avec un secret dessein de s'embellir.

Au reste, je ne suis point, comme Rousseau, un enthousiaste des Sauvages; et quoique j'aie peut-être autant à me plaindre de la société que ce philosophe avoit à s'en louer, je ne crois point que la *pure nature* soit la plus

belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide, partout où j'ai eu occasion de la voir. Bien loin d'être d'opinion que l'homme qui pense soit un *animal dépravé*, je crois que c'est la pensée qui fait l'homme. Avec ce mot de *nature*, on a tout perdu. Peignons la nature, mais la belle nature : l'art ne doit pas s'occuper de l'imitation des monstres.

Les moralités que j'ai voulu faire dans Atala sont faciles à découvrir ; et comme elles sont résumées dans l'épilogue, je n'en parlerai point ici ; je dirai seulement un mot de Chactas, l'amant d'Atala.

C'est un Sauvage qui est plus qu'à demi civilisé, puisque non seulement il sait les langues vivantes, mais encore les langues mortes de l'Europe. Il doit donc s'exprimer dans un style mêlé, convenable à la ligne sur laquelle il marche, entre la société et la nature. Cela m'a donné quelques avantages, en le faisant parler en Sauvage dans la peinture des mœurs, et en Européen dans le drame et la narration. Sans cela il eût fallu renoncer à l'ouvrage : si je m'étois toujours servi du style indien, Atala eût été de l'hébreu pour le lecteur.

Quant au missionnaire, c'est un simple

prêtre qui parle sans rougir *de la croix*, *du sang de son divin Maître*, *de la chair corrompue*, etc.; en un mot, c'est le prêtre tel qu'il est. Je sais qu'il est difficile de peindre un pareil caractère, sans réveiller dans l'esprit de certains lecteurs des idées de ridicule. Si je n'attendris pas, je ferai rire : on en jugera.

Il me reste une chose à dire; je ne sais par quel hasard une lettre que j'avois adressée à M. de Fontanes a excité l'attention du public beaucoup plus que je ne m'y attendois. Je croyois que quelques lignes d'un auteur inconnu passeroient sans être aperçues; cependant, les papiers publics ont bien voulu parler de cette lettre. En réfléchissant sur ce caprice du public, qui a fait attention à une chose de si peu de valeur, j'ai pensé que cela pouvoit venir du titre de mon grand ouvrage : *Génie du Christianisme*, etc. On s'est peut-être figuré qu'il s'agissoit d'une affaire de parti, et que je dirois dans ce livre beaucoup de mal de la révolution et des philosophes.

Il est sans doute permis à présent, sous un gouvernement qui ne proscrit aucune opinion paisible, de prendre la défense du chris-

tianisme. Il a été un temps où les adversaires de cette religion avoient seuls le droit de parler. Maintenant la lice est ouverte, et ceux qui pensent que le christianisme est poétique et moral peuvent le dire tout haut, comme les philosophes peuvent soutenir le contraire. J'ose croire que si le grand ouvrage que j'ai entrepris, et qui ne tardera pas à paroître, étoit traité par une main plus habile que la mienne, la question seroit décidée.

Quoi qu'il en soit, je suis obligé de déclarer qu'il n'est pas question de la révolution dans le *Génie du Christianisme :* en général, j'y ai gardé une mesure que, selon toutes les apparences, on ne gardera pas envers moi.

On m'a dit que la femme célèbre, dont l'ouvrage formoit le sujet de ma lettre, s'est plainte d'un passage de cette lettre. Je prendrai la liberté de faire observer que ce n'est pas moi qui ai employé le premier l'arme que l'on me reproche, et qui m'est odieuse ; je n'ai fait que repousser le coup qu'on portoit à un homme dont je fais profession d'admirer les talens, et d'aimer tendrement la personne. Mais dès lors que j'ai offensé, j'ai été trop loin : qu'il soit donc tenu pour effacé ce

passage. Au reste, quand on a l'existence brillante et les talens de Mme de Staël, on doit oublier facilement les petites blessures que nous peut faire un solitaire, et un homme aussi ignoré que je le suis.

Je dirai un dernier mot sur *Atala*: Le sujet n'est pas entièrement de mon invention; il est certain qu'il y a eu un Sauvage aux galères et à la cour de Louis XIV; il est certain qu'un missionnaire français a fait les choses que j'ai rapportées; il est certain que j'ai trouvé dans les forêts de l'Amérique des Sauvages emportant les os de leurs aïeux, et une jeune mère exposant le corps de son enfant sur les branches d'un arbre : quelques autres circonstances aussi sont véritables; mais, comme elles ne sont pas d'un intérêt général, je suis dispensé d'en parler.

AVIS *sur la troisième Edition d'*Atala.

J'AI profité de toutes les critiques pour rendre ce petit ouvrage plus digne des succès qu'il a obtenus. J'ai eu le bonheur de voir

que la vraie philosophie et la vraie religion sont une même chose ; car des personnes fort distinguées, qui ne pensent pas comme moi sur le christianisme, ont été les premières à faire la fortune d'*Atala*. Ce seul fait répond à ceux qui voudroient faire croire que la *vogue* de cette anecdote indienne est une affaire de parti. Cependant j'ai été amèrement, pour ne pas dire grossièrement censuré ; on a été jusqu'à tourner en ridicule cette apostrophe aux Indiens (1) :

« Indiens infortunés, que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau-Monde avec les cendres de vos aïeux ; vous qui m'aviez donné l'hospitalité, malgré votre misère ! je ne pourrois vous l'offrir aujourd'hui, car j'erre ainsi que vous à la merci des hommes, et moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères. »

Les cendres de ma famille confondues avec celles de M. de Malesherbes, six ans d'exil et d'infortunes, n'ont donc paru qu'un sujet de plaisanterie. Puisse le critique n'avoir jamais à regretter les tombeaux de ses pères !

Au reste, il est facile de concilier les divers jugemens qu'on a portés d'*Atala* : ceux qui

(1) *Décade philosophique*, N° 22, dans une note.

m'ont blâmé n'ont songé qu'à mes talens; ceux qui m'ont loué n'ont pensé qu'à mes malheurs.

AVIS *sur la cinquième Edition d'*Atala.

DEPUIS quelque temps il a paru de nouvelles critiques d'*Atala*. Je n'ai pu en profiter dans cette cinquième édition. Les conseils qu'on m'a fait l'honneur de m'adresser auroient exigé trop de changemens, et le public semble maintenant accoutumé à ce petit ouvrage avec tous ses défauts. Cette nouvelle édition est donc parfaitement semblable à la quatrième; j'ai seulement rétabli dans quelques endroits le texte des trois premières.

PRÉFACE *de la première Edition du* Génie du Christianisme.

JE donne aujourd'hui au public le fruit d'un travail de plusieurs années; et comme le *Génie du Christianisme* contient d'anciennes

observations que j'avois faites sur la littérature, et une grande partie de mes recherches sur l'histoire naturelle et sur les mœurs des Sauvages de l'Amérique, je puis dire que ce livre est le résultat des études de toute ma vie.

J'étois encore dans les pays étrangers, lorsque je livrai à la presse le premier volume de mon ouvrage. Cette édition fut interrompue par mon retour en France, au mois de mai 1800.

Je me déterminai à recommencer l'impression à Paris, et à refondre le sujet en entier d'après les nouvelles idées que mon changement de position me fit naître : on ne peut écrire avec mesure que dans sa patrie.

Deux volumes de cette seconde édition étoient déjà imprimés, lorsqu'un accident me força de publier séparément l'épisode d'*Atala*, qui faisoit partie du second volume, et qui se trouve maintenant dans le troisième (1).

L'indulgence avec laquelle on voulut bien accueillir cette anecdote indienne ne me rendit

---

(1) C'est l'histoire de René qui remplace aujourd'hui celle d'Atala dans le second volume.

que plus sévère envers moi-même. Je profitai des critiques; et, malgré le mauvais état de ma fortune, je rachetai les deux volumes imprimés du *Génie du Christianisme*, dans le dessein de retoucher encore une fois tout l'ouvrage.

C'est cette troisième édition que je publie. J'ai été forcé d'entrer dans ces détails, premièrement, pour montrer que si mes talens n'ont pas répondu à mon zèle, du moins j'ai suffisamment senti l'importance de mon sujet; secondement, pour avertir que tout ce que le public connoît jusqu'à présent de cet ouvrage, a été cité très-incorrectement, d'après les deux éditions manquées. Or, on sait de quelle importance peut être un seul mot changé, ajouté ou omis dans une matière aussi grave que celle que je traite.

Il y avoit dans mon premier travail plusieurs allusions aux circonstances où je me trouvois alors. J'en ai fait disparoître le plus grand nombre, mais j'en ai laissé quelques unes : elles serviront à me rappeler mes malheurs, si jamais la fortune me sourit, et à me mettre en garde contre la prospérité.

Le chapitre d'introduction servant de véri-

table préface à mon ouvrage, je n'ai plus qu'un mot à dire ici.

Ceux qui combattent le christianisme ont souvent cherché à élever des doutes sur la sincérité de ses défenseurs. Ce genre d'attaque, employé pour détruire l'effet d'un ouvrage religieux, est fort connu. Il est donc probable que je n'y échapperai pas, moi surtout à qui l'on peut reprocher des erreurs.

Mes sentimens religieux n'ont pas toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui. Tout en avouant la nécessité d'une religion, et en admirant le christianisme, j'en ai cependant méconnu plusieurs rapports. Frappé des abus de quelques institutions et des vices de quelques hommes, je suis tombé jadis dans les déclamations et les sophismes. Je pourrois en rejeter la faute sur ma jeunesse, sur le délire des temps, sur les sociétés que je fréquentois ; mais j'aime mieux me condamner : je ne sais point excuser ce qui n'est point excusable. Je dirai seulement les moyens dont la Providence s'est servie pour me rappeler à mes devoirs.

Ma mère, après avoir été jetée à soixante-douze ans dans des cachots où elle vit périr une partie de ses enfans, expira enfin sur un

grabat, où ses malheurs l'avoient reléguée. Le souvenir de mes égaremens répandit sur ses derniers jours une grande amertume : elle chargea, en mourant, une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avois été élevé. Ma sœur me manda le dernier vœu de ma mère : quand la lettre me parvint au-delà des mers, ma sœur elle-même n'existoit plus ; elle étoit morte aussi des suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servoit d'interprète à la mort, m'ont frappé. Je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles ; ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré, et j'ai cru.

On voit par ce récit combien ceux qui m'ont supposé animé de l'esprit de parti se sont trompés. J'ai écrit pour la religion, par la même raison que tant d'auteurs ont écrit et écrivent encore contre elle : où l'attaque est permise, la défense doit l'être. Je pourrois citer des pages de Montesquieu en-faveur du christianisme, et des invectives de J. J. Rousseau contre la philosophie, bien plus fortes que tout ce que j'ai dit, et qui me feroient passer

pour un fanatique ou un déclamateur, si elles étoient sorties de ma plume.

Je n'ai à me reprocher dans cet ouvrage, ni l'intention, ni le manque de soin et de travail. Je sais que dans le genre d'apologie que j'ai embrassé, je lutte contre des difficultés sans nombre ; rien n'est malaisé comme d'effacer le ridicule : je suis loin de prétendre à aucun succès ; mais je pense aussi que tout homme qui peut espérer de trouver quelques lecteurs, rend un service à la société, en tâchant de rallier les esprits à la cause religieuse.

Pour moi, obscur Israélite, j'apporte aujourd'hui mon grain de sable, afin de hâter, autant qu'il est en mon pouvoir, la reconstruction du Temple. Je n'ose me flatter que, du séjour immortel qu'elle habite, ma mère ait encouragé mes efforts : puisse-t-elle du moins accepter mon expiation !

Avertissement *de la seconde Edition.*

La Défense du *Génie du Christianisme* servant de véritable préface à cette seconde

édition, je n'ai plus qu'à rendre compte, dans cet *Avertissement*, des corrections que j'ai faites à l'ouvrage.

Ces corrections se réduisent à des retranchemens dans le texte, et à des additions dans les notes. Deux de ces nouvelles notes seront peut-être remarquées des lecteurs : l'une est un recueil de lettres écrites par un Français de l'armée de Condé, qui s'étoit retiré en Espagne, dans un couvent de Trappistes, où il est mort; l'autre est une espèce de procès-verbal des exhumations de Saint-Denis, fait par un religieux de cette abbaye, témoin oculaire de ces exhumations.

J'ai fortifié plusieurs chapitres de raisonnement, et adouci les couleurs de quelques morceaux de description : en général, le style a été retouché avec l'attention la plus scrupuleuse. Ce n'est pas que je ne connoisse par expérience l'inutilité de ces corrections pour désarmer la censure, du moins pendant la vie d'un auteur : on se souvient des taches des premières éditions, et l'on ne veut pas remarquer qu'elles ont disparu dans les éditions suivantes.

Cependant, malgré le soin extrême que j'ai

apporté à la révision de mon ouvrage, il y est resté quelques erreurs qui sont assez importantes pour que je me croie obligé d'en faire ici l'aveu.

La première de ces erreurs regarde le prétendu mariage des prêtres. J'ai soutenu fort inconsidérément qu'il a été permis dans l'Eglise latine jusque vers le milieu du douzième siècle. Rien n'est plus faux que cette assertion. Le septième canon du concile de Latran, tenu en 1139, n'a fait que confirmer le célibat ecclésiastique qui existoit bien avant cette époque, et dont l'origine remonte jusqu'au temps des Apôtres. Le canon du premier concile de Tours, que je cite en faveur de mon opinion, pourroit même servir contre moi; car s'il prouve qu'il y avoit des prêtres qui habitoient avec des femmes, il prouve aussi que ces prêtres et ces diacres avoient encouru l'excommunication. Il est donc certain que le mariage des prêtres n'a jamais été autorisé dans l'Eglise latine. Si quelque chose pouvoit m'excuser d'avoir avancé le contraire, c'est qu'une grande partie de mon ouvrage a été composée dans des pays protestans, où je n'ai pu consulter que des auteurs dont le texte

étoit souvent altéré; mais encore est-ce une très-méchante excuse, car j'aurois dû vérifier un point de doctrine aussi important, depuis mon retour en France.

La seconde erreur que je dois indiquer, se trouve dans cette phrase : *Ici point de consubstantialité*, point *d'union hypostatique*, et dans cette autre : ELOHE, c'est-à-dire, *tes Dieux ou plusieurs substances divines dans l'unité.* Ces expressions, prises à la rigueur, détruiroient l'unité des trois personnes et l'union du Verbe avec la nature humaine. On sent bien que je n'ai pas prétendu rejeter la *consubstantialité* des trois personnes, que tout ce que j'ai voulu dire, c'est que je n'emploîrois pas cette expression dans mes preuves, comme étant trop particulière à la théologie. On sent bien aussi que de telles inadvertances n'ont pas le danger qu'elles avoient autrefois, et qu'elles ne conduiront personne à l'erreur : toutefois elles doivent être soigneusement évitées par un homme qui se mêle d'écrire sur des matières religieuses (1).

(1) Les erreurs dont l'auteur s'accuse ici ont été corrigées dans les éditions suivantes.

Note des Editeurs.

Je saisis avec empressement l'occasion de témoigner ici ma reconnoissance aux respectables et savans ecclésiastiques qui m'ont averti de ces erreurs. Ils ont bien voulu penser que mon ouvrage n'étoit pas tout-à-fait inutile à la cause de la religion; et, dans les observations qu'ils m'ont communiquées, ils ont mis autant d'indulgence que de politesse. Tandis que, par une adroite manœuvre et par une dérision nouvelle, le *philosophisme* feint de s'alarmer des dangers imaginaires auxquels, selon lui, mon livre expose le culte chrétien, il est consolant pour moi de recevoir des marques de bienveillance de tous les rangs du clergé, sans même en excepter ce digne successeur de Léon X et de Pie VI, qui tout à la fois ranime les beaux-arts, et ferme les plaies de l'Eglise affligée. J'étois bien loin d'espérer une si flatteuse récompense pour d'aussi foibles travaux.

AVERTISSEMENT

Des Editeurs de l'Edition in-18.

Il n'y a guère plus de deux ans que le *Genie du Christianisme* a paru, et les éditions de cet ouvrage ont déjà été si multipliées, qu'on s'en rappelle difficilement la date et le format : nous en donnerons ici le catalogue, pour montrer ce qui distingue la nôtre de celles qui l'ont précédée.

La première édition parut au mois de germinal an X (*avril* 1802), en cinq volumes *in*-8°.

Vers le mois de juillet de la même année, un libraire d'Avignon en publia une contrefaçon en quatre volumes *in*-8° ; elle portoit en titre : *Nouvelle Edition, à laquelle on a inséré les Notes formant l'appendice, à la fin de chaque volume* (1).

---

(1) Il y a eu depuis deux contrefaçons par différens libraires.

Pour ne pas ruiner le contrefacteur, M. de Chateaubriand eut l'indulgence de s'arranger avec lui, et de reconnoître cette édition frauduleuse comme *seconde* édition de son ouvrage.

Le libraire Migneret donna avec nous, au mois d'avril 1803, la véritable seconde édition, en deux gros volumes *in*-8°, avec la *Défense du Génie du Christianisme*, qui formoit une brochure de 64 pages.

Quelques mois après la publication de cette seconde édition, les mêmes libraires mirent en vente deux nouvelles éditions, l'une en quatre volumes *in*-8°, l'autre en quatre volumes *in*-4°, toutes deux sur papier vélin, et ornées de neuf gravures avant la lettre.

Ces cinq éditions furent suivies en peu de temps, et toujours dans l'année 1803, d'une sixième édition ne portant que le titre de troisième édition, parce que la contrefaçon légitimée, et les deux éditions de luxe s'intituloient seulement *Nouvelles Editions*.

Cette troisième édition, en quatre volumes *in*-8°, imprimée sur papier fin, avec des caractères neufs, et sans gravures, est la plus belle des éditions communes. Elle a été promptement épuisée.

Après celle-ci a paru, au mois d'avril de cette année 1804, l'*Abrégé du Génie du Christianisme*, *à l'usage de la Jeunesse;* deux volumes *in*-12, à Paris (1). On a retranché de cette édition les deux épisodes de *René* et d'*Atala* (2), et la plus grande partie de la poétique du Christianisme.

Il a donc paru jusqu'à présent six éditions complètes du *Génie du Christianisme*, et une abrégée.

Celle que nous donnons aujourd'hui est la septième complète dans l'ordre réel des éditions, et la quatrième en titre. L'auteur nous en a cédé la propriété. Le *Génie du Christianisme* est un de ces livres qu'on aime à lire à la campagne, et qu'on porte volontiers à la promenade ; c'est ce qui nous a déterminés à choisir le format *in*-18. Nous n'avons rien négligé d'ailleurs pour rendre cette édition agréable au public.

---

(1) Cet abrégé, actuellement stéréotypé, est devenu notre propriété depuis la publication de notre édition in-18.

(2) Ces deux épisodes ont été imprimés séparément en 1805, format in-12, avec de jolies gravures. L'édition dont nous parlons est la douzième d'*Atala*, sans compter les nombreuses contrefaçons de ce roman.

Elle est divisée de manière que chaque volume contient, pour ainsi dire, un sujet particulier.

Le premier volume renferme ce qui a rapport aux dogmes et aux mystères du Christianisme.

Le second est occupé par les preuves de l'existence de Dieu, tirées des merveilles de la nature.

Le troisième, qui ouvre la poétique, contient l'examen des effets du Christianisme dans les caractères du drame et de l'épopée.

Le quatrième est rempli par le livre des Passions et par l'histoire de René. Ce même volume est aussi consacré à la poésie de la mythologie et aux beautés de l'Ecriture.

Le cinquième offre tout ce qui concerne les arts, la philosophie, l'histoire et l'éloquence.

Le sixième renferme *Atala*, précédée du livre des *Harmonies de la Religion et de la Nature*, qui lui sert de préface, comme le livre des Passions en sert à René.

Le septième contient les cérémonies du culte, et l'histoire des Ordres religieux.

Le huitième enfin offre le tableau des Missions et de la Chevalerie : il est terminé par le tableau général des services que le Chris-

tianisme a rendus à l'homme et à la société.

Atala et le *Génie du Christianisme* ayant donné lieu à une controverse qui a divisé l'Europe (1) littéraire, il en est résulté une foule d'écrits polémiques, parmi lesquels se trouvent des morceaux précieux. Nous en avons formé un neuvième volume, terminé par la propre Défense de l'auteur. Ce sont les pièces du procès, d'après lesquelles chacun pourra se déterminer. Il n'y a personne qui ne soit charmé de trouver dans notre édition les jugemens de MM. de Fontanes, Geoffroy, Clément, de Bonald, Dussault, de Boulogne, Morellet, Ginguené, etc.

On sent bien que nous avons été obligés de faire un choix dans le grand nombre de matériaux que nous avions sous la main : la collection entière de ces critiques égaleroit la longueur de l'ouvrage critiqué. Car ce n'est pas seulement en France qu'on s'est occupé de cette controverse littéraire ; les journaux étrangers en ont retenti (2) ; les traducteurs ont pris

---

(1) *Atala* étoit devenu un nom de parti en Angleterre ; on disoit *Ataliste*.

(2) *V.* DIE ALLGEMEINE LITTERATUR ZEITUNG : L'APE, *scelta d'opuscoli letterari e morali*, *etc.*

parti dans la querelle (1); les protestans (2) et les illuminés (3) ont écrit : on a fait en Angleterre des lectures publiques de l'ouvrage ; en Italie on le trouve cité jusque dans les livres populaires (4). Il y a eu des parodies, des vaudevilles, des romans, des épigrammes, une *Atala*, une *Aura*. Enfin les beaux-arts ont aussi cherché des sujets dans le *Génie du Christianisme*, et l'homme de lettres (5) qui avoit annoncé que cet ouvrage deviendroit une mine inépuisable pour les peintres et les poëtes, a vu sa prédiction se vérifier (6).

Nous avons été forcés, malgré nous, de faire des retranchemens dans les critiques dont nous nous sommes servis, à cause de leur excessive longueur. On y perdra peu de chose, car la plupart de ces retranchemens

---

(1) Le traducteur allemand du *Génie du Christianisme* se déclare souvent contre l'auteur dans des notes. C'est une nouveauté singulière en fait de traduction.

(2) V. *la lettre de A. Fr. Th. Dufossé à Mme ***, à l'occasion de l'ouvrage de M. de Chateaubriand.*

(3) V. *l'Homme de désir*, de M. de Saint-Martin.

(4) *Il buon capo d'anno. Firenze*, *etc.*

(5) M. de Fontanes.

(6) On connoît le tableau du *Convoi d'Atala*, par M. Gautherot, acheté par M. Lucien Buonaparte. M. Granet, à Rome, traite, dit-on, un sujet tiré du *Génie du Christianisme.*

tombent ou sur des remarques qui avoient rapport à des passages corrigés depuis dans le *Génie du Christianisme*, ou sur des personnalités aussi indécentes qu'étrangères à la question. Au reste, nous avons ajouté quelques notes à ces critiques, lorsqu'elles nous ont paru nécessaires. Nous aurions pu les multiplier, mais le lecteur suppléera aisément à ce que nous aurons omis.

Pour ne rien laisser à désirer au lecteur, notre dessein étoit de donner ici une liste exacte des traductions d'*Atala* et du *Génie du Christianisme*. Nous avons écrit dans les pays étrangers pour nous procurer ces traductions ; mais elles ne nous sont pas encore parvenues. Voici seulement la note de celles dont nous avons connoissance (1).

EN ANGLAIS.

Trois traductions d'*Atala* : la première imprimée à Londres en 1801, chez Spilsbury

(1) Le nombre s'en est bien augmenté. Une nouvelle traduction de l'ouvrage entier a été faite à Venise ; et *Atala* existe maintenant dans toutes les langues de l'Europe. *Voyez ci-après*, pag. 237.

Snow-Hill; la seconde, ornée de jolies gravures, imprimée en 1802 à Londres, chez Robinson; la troisième imprimée à Philadelphie en Amérique : nous ne la connoissons que par les gazettes. Au moment où les hostilités ont recommencé entre la France et l'Angleterre, on attendoit à Londres la traduction du *Génie du Christianisme*, qui devoit être publiée par deux professeurs de l'Université de Cambridge.

Nous nous rappelons en outre que M. de Chateaubriand nous a dit avoir eu entre les mains le manuscrit d'une autre traduction anglaise de cet ouvrage, que le traducteur avoit eu la politesse de lui soumettre avant de la livrer à l'impression. Elle doit avoir paru à présent.

EN ITALIEN.

Quatre traductions d'*Atala* : la première par M. Blanvillain, traducteur de *Paul et Virginie*, imprimée à Paris en 1801.

La seconde, par l'Abbate L. I. T., imprimée à Venise en 1803.

La troisième, par P. L. Constantini, im-

primée à Berlin en 1802, et dédiée à la duchesse d'Yorck ét d'Albany.

La quatrième doit avoir paru cet hiver (en 1804) chez Piatti, libraire à Florence. Elle commence un recueil de traductions de romans.

La traduction italienne du *Génie du Christianisme* a été entreprise à Pise en 1802, chez la *Società letteraria*. On l'attribue au docteur Rosini. Les deux premiers volumes ont paru : elle se continue.

EN ALLEMAND.

Deux traductions d'*Atala* : l'une par M. Cramer, imprimée à Leipsick en 1802.

Nous n'avons pu encore nous procurer la seconde.

Le *Génie du Christianisme*, traduit en allemand, en quatre volumes *in*-8°, avec des remarques par le docteur Ch. Venturini, a paru à Munster en 1803. Le catalogue de la foire de Leipsick de cette année (1803), en annonce une nouvelle traduction allemande.

Il y a de plus une traduction hongroise d'*Atala*, imprimée à Presbourg, avec le texte

à côté, une traduction polonaise, une suédoise et une hollandaise. La traduction en grec moderne du même ouvrage a été faite à Rome; elle doit s'imprimer à Venise. *Atala* et le *Génie du Christianisme* ont paru à Moscou, en russe.

EN ESPAGNOL.

Deux traductions d'*Atala*. Nous n'en connoissons qu'une par M. Robinson, imprimée à Paris en 1801. La seconde a été imprimée en Espagne. Il a aussi paru une traduction portugaise de cet épisode, à Lisbonne.

Quoiqu'on nous ait assuré que la traduction du *Génie du Christianisme* existe dans les deux langues, nous n'en sommes pas encore assez sûrs pour les ajouter à cette liste.

D

5.

EXTRAIT
DE DIFFÉRENS ÉCRITS
SUR
LE GÉNIE
DU CHRISTIANISME.



D

Cri

O

le p

repr

tout

La s

des

cebé

fille

et u

nem

la r

EXTRAIT
DE DIFFÉRENS ÉCRITS
SUR
LE GÉNIE DU CHRISTIANISME.

---

*Critique d'*Atala*, par M. de Fontanes, insérée dans le* Mercure de France*, du* 16 *germinal an IX.*

On se plaint quelquefois de l'uniformité répandue sur le plus grand nombre des productions modernes. Ce reproche ne sera point fait à l'ouvrage qu'on annonce : tout est neuf, le site, les personnages et les couleurs. La scène est dans un désert du Nouveau-Monde, au pied des *Apalaches*, entre les rives de l'*Ohio* et du *Meschacebé*. Les acteurs sont un jeune homme et une jeune fille sauvages avec un missionnaire chrétien. Deux amans et un prêtre soutiennent seuls l'intérêt, sans autre évé nement que l'amour, sans autres spectacles que ceux de la religion et de la solitude. L'auteur a tiré tous ses

effets de l'énergie des sentimens et de la richesse des tableaux.

Un Sauvage de la tribu des *Natchez*, nommé *Chactas*, est le héros du roman : tel est le portrait qu'en trace l'auteur...(*Tom. III, pag.* 223, *lig.* 5, *à page* 224, *lig.* 10.)

Ce même Chactas trouve un jeune Français qu'il adopte pour son fils, et lui raconte au clair de la lune et dans le silence de la nuit, la principale aventure de sa vie. C'est là qu'après une magnifique description du lieu de la scène, commence l'action. Il faut se rappeler que si l'auteur retrace des passions qui sont de tous les temps et de tous les lieux, il décrit des mœurs, une nature et des nations tout-à-fait inconnues. Ses peintures et son style doivent avoir quelque chose d'extraordinaire, comme les montagnes, les prés et les torrens près de qui ses personnages sont placés.

Chactas, dans sa jeunesse, est fait prisonnier par les *Muscogulges*, avec qui les Natchez sont en guerre. Il est condamné, selon l'usage de ces peuplades, à mourir sur un bûcher. Il rend compte, avec la naïveté de l'homme de la nature, de tout ce qu'il voit et de tout ce qu'il sent. On citera beaucoup ; c'est le plus sûr moyen de plaire au lecteur, et de ne point interrompre l'intérêt de ce récit. (*Même tome, pag.* 230, *lig.* 15, *à pag.* 233, *lig.* 14.)

On devine déjà que, malgré la différence des religions, la jeune fille sauve le jeune prisonnier. Tous deux s'éloignent des lieux habités, et s'enfoncent dans le désert. Leur amour s'y développe avec toute la violence que lui donnent la jeunesse, le malheur et la solitude : mais la religion est plus puissante que toutes les séductions réunies ; elle combat dans le cœur d'Atala des désirs toujours prêts à l'entraîner. Atala, jusqu'au dénoûment, semble accablée du poids d'un secret qu'elle

veut et qu'elle n'ose dire. Rien n'est plus vif et plus doux, plus passionné et plus chaste à la fois, que les détails de cet amour singulier entre deux êtres que tout attire l'un vers l'autre, et qui pourtant sont éloignés par un obstacle inconnu.

Cependant Atala devient plus foible d'heure en heure contre le charme qui l'entraîne.

Un orage terrible, tel qu'on en voit dans ces régions sauvages du Nouveau-Monde, écarte les deux amans de leur route, et menace leur vie. Ils se croient loin de tout secours, quand un pauvre missionnaire, nommé le Père Aubry, les aborde, et vient les sauver. Voici comme Chactas peint l'apparition de ce nouveau personnage. (*Même tome, pag.* 273, *lig.* 21, *à pag.* 276.)

On reconnoît à ce tableau, les mœurs bienfaisantes de ces pieux anachorètes qui, naguère encore, sur le mont Saint-Bernard, ont mérité la reconnoissance et l'amitié des soldats de Buonaparte. Le sujet amenoit naturellement l'éloge des anciens missionnaires dont l'héroïsme, les travaux et les leçons vivent encore au milieu de quelques unes de ces tribus sauvages. Le grave Montesquieu, dans l'*Esprit des Lois*, Raynal lui-même, au milieu de toutes ses déclamations anti-religieuses, vantent l'un et l'autre ces prêtres législateurs qui gouvernèrent avec tant de sagesse les habitans du Paraguay. Le Père Aubry est du même ordre qu'eux; il a suivi les mêmes principes dans la fondation de sa petite colonie.

Chactas, qui admire déjà le pouvoir de la religion sur le plus fougueux des désirs, l'aime bien plus en la voyant répandre tous ses bienfaits autour des huttes d'un peuple sauvage qu'elle éclaire et qu'elle adoucit.

Tandis qu'Atala se repose de ses fatigues, Chactas suit un moment le bon prêtre dans le hameau soumis à ses lois, et contemple de plus près tous les prodiges

du christianisme. (*Même tome, pag.* 286, *lig.* 5, *à pag.* 292.)

Le lecteur aura sans doute remarqué la description si touchante de cette messe célébrée au milieu des déserts, et le baptême de l'enfant au milieu des fleurs, et les souvenirs des antiques migrations et des premières familles du genre humain.

Mais Chactas retourne à la grotte du solitaire, et trouve Atala mourante, dont le secret s'échappe enfin, et qui parle ainsi..... (*Même tome, pag.* 294, *lig.* 8, *à pag.* 318, *lig.* 10.)

On n'a rien voulu dérober à l'effet de ce tableau: on l'a montré dans tout son ensemble; et ceux qui ont de l'âme et de l'imagination ne peuvent se plaindre de la longueur des morceaux qu'on a cités. Au milieu de tant de traits pathétiques, on aura surtout remarqué les discours du vénérable ermite : ils sont sublimes et tendres comme la religion qui l'inspire; on y trouve des phrases jetées à la manière de Bossuet, celle-ci, par exemple : *Les reines ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois.* Cette réflexion est d'autant mieux placée, que l'ermite est le contemporain de Charles Ier, de sa veuve et de ses enfans.

L'ouvrage se termine par un épilogue qui est lui-même une sorte de petit poëme. L'auteur s'y met en scène, et trouve une Indienne qui lui apprend que Chactas et le missionnaire sont morts non loin du tombeau d'Atala. L'épilogue achève et complète l'effet du roman.

L'auteur est le même dont on a déjà parlé plus d'une fois, en annonçant son grand travail *sur les Beautés morales et poétiques du Christianisme.*

Celui qui écrit, l'aime depuis douze ans, et il l'a retrouvé d'une manière inattendue après une longue

séparation ; mais il ne croit pas que les illusions de l'amitié se mêlent à ses jugemens.

Tous les lecteurs, si je ne me trompe, trouveront dans ce roman toute l'empreinte du talent le plus original. Il est possible de reprocher quelquefois trop d'éclat et de luxe à cette imagination si brillante et si féconde ; mais ce défaut dans un jeune écrivain est si excusable, et peut si facilement se corriger ! Heureux celui qui, dans tous les genres, n'a besoin que d'être plus économe de ses richesses ! Au reste, quelles que soient les observations des juges les plus sévères, la profondeur et le charme des sentimens, la naïveté des mœurs, la magnificence et la nouveauté des images, l'élévation des pensées et la beauté de la morale défendront assez contre la critique cette production d'un genre tout nouveau.

L'intérêt que mérite le talent de l'auteur redouble encore par celui qu'inspirent ses malheurs : c'est ainsi qu'il en parle lui-même dans sa préface......

(*Voyez la Préface* d'Atala, *insérée à la tête de ce volume.*)

Les talens qui nous restent aujourd'hui sont trop rares pour les éloigner plus long-temps ; ils n'ont jamais été les ennemis de la France, qui peut seule leur donner des suffrages dignes d'eux, et dont ils augmentent la gloire. Il ne faut pas que les Muses françaises soient errantes chez les Barbares. Puissent-elles se rassembler enfin de tous côtés autour du pouvoir réparateur qui essuiera toutes leurs larmes en leur préparant un nouveau siècle de gloire !

---

*Extrait d'une critique d'*Atala, *signée* Y, *dans la* Décade philosophique, littéraire et politique, *du* 10 *floréal an IX.*

J'ai entendu vanter *Atala* dans quelques sociétés, je l'ai vu prôné dans plusieurs journaux, et je n'étois point encore convaincu que ce fût un bon ouvrage : je l'ai lu.... et cette lecture m'a convaincu seulement qu'il ne falloit pas toujours s'en rapporter aux jugemens des sociétés, ni aux apothéoses des journalistes.

Ainsi qu'en sots auteurs,
Notre siècle est fécond en sots admirateurs.

J'ignore et veux ignorer les motifs secrets d'un enthousiasme qui me paroît indépendant du mérite de ce petit ouvrage. Quant à moi, je parlerai d'Atala, parce qu'on en parle, et je dirai bonnement ce que j'en pense, parce que je ne dis jamais autrement.

Un roman comme une pièce de théâtre, à moins qu'ils ne signifient absolument rien, roulent ordinairement sur une situation principale, une idée mère, dont l'expression peut se réduire à une proposition, à un problème unique. Les combinaisons morales, réduites à des termes aussi simples, ne sont pas si nombreuses qu'on seroit tenté de le croire : aussi n'est-ce point à titre de censure que je remarquerai que la fable d'*Atala* est au fond absolument la même que celle de *Zaïre* de Voltaire. Atala, comme Zaïre, est une Chrétienne amante d'un infidèle : qui l'emportera, de la religion ou de l'amour? voilà le problème.

Quand un auteur choisit un fonds déjà connu, il a soin d'en changer les accessoires, de varier les teintes locales. . . . .
. . . .

L'auteur d'*Atala* a transporté la scène de son drame dans l'Amérique septentrionale, sur les bords du Missisipi, qu'il appelle du nom plus agréable, et sans doute plus exact de *Meschacebé;* circonstance qui lui fournit l'occasion de peindre une nature étrangère, qu'il dit avoir lui-même visitée : ce qu'on croit sans peine, quand on voit la richesse et la vivacité de ses couleurs. En voici quelques exemples..... (*Tome III*, *pag.* 219, *lig.* 25, *à page* 222, *lig.* 21.)

Il y a là dedans de la fraîcheur, de l'abondance, de la grâce. Des descriptions de ce genre sont répandues dans le reste du roman; l'auteur peint d'autres sites, d'autres aspects, des déserts, des clairs de lune, des orages : on s'aperçoit qu'il a souvent pensé à *Paul et Virginie;* mais il auroit dû remarquer que dans *Paul et Virginie*, ce n'est pas le héros de l'aventure, dont l'âme auroit été oppressée de trop de souvenirs, qui s'amuse à décrire : c'est une personne étrangère qui, se mettant à la place de l'auteur, peut se livrer à des détails qui sentent l'auteur..... (1)

Il y a de la naïveté, du sentiment, une touchante simplicité dans la scène suivante, qui prouve que l'auteur n'est pas moins habile à décrire les mœurs que les sites. (*Même tome*, *pag.* 230, *lig.* 15, *à page* 231, *lig.* 21.)

Il étoit à désirer que l'auteur eût toujours été guidé, en décrivant, par un goût aussi pur. On ne rencontre que trop souvent des traits dont il auroit pu faire le sacrifice, sans beaucoup nuire à ses descriptions. Tantôt ses deux héros sont *aveuglés par d'énormes chauve-souris*

---

(1) Singulière inadvertance du critique, qui ne s'est pas aperçu que c'étoit l'*auteur lui-même* qui parloit dans cette description. Chactas n'a pas encore commencé son récit.

Note des Edit.

(*pag.* 268); tantôt ils mangent des mousses appelées *Tripes de roches* (*pag.* 261); dans un endroit on voit des *ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux*...... (1)

Cependant le *jongleur invoque le Ciel* (ce n'est point encore du prêtre catholique dont il est question) : on prépare la cérémonie religieuse où l'on doit massacrer Chactas. Atala devient amoureuse de lui, ce qui est fort bien sans doute, mais n'offre aucune nouveauté de situation. Elle le délivre, et, pour ne point devenir victime elle-même, s'enfuit avec lui.

Les premiers essais pour fuir, la peinture des transes, des alternatives de crainte, d'espoir, d'amour, de remords qui tourmentent ces innocens fugitifs, enfin la chaleur de leur pudique amour, présentent des développemens admirables. *Atala*, élevée dans la foi chrétienne, fidèle à un vœu de virginité dans lequel sa mère s'est fort sottement engagée pour elle, est dans une situation attachante, et que *François-Auguste Chateaubriand* a heureusement développée en auteur très-profane, mais plein de verve. Voici quelques citations; c'est *Chactas* qui parle...... (*Même tome, pag.* 261, *lig.* 17, *à page* 263, *lig.* 5, *pag.* 267.)

Voilà de la nature, voilà de la vérité et de la chaleur. Quand on a des talens, ce sont les seuls guides qu'il faille choisir : mais on a un système à soutenir, un but à atteindre, et, pour y parvenir, il faut forcer les événemens, se jeter dans un monde mystique, et décrire des scènes étrangères, extravagantes, que certaines gens ont voulu nous faire prendre pour le comble du sublime...

---

(1) L'auteur a répondu à tous ces reproches en montrant que les critiques ont pris pour des jeux de son imagination, ce qui n'étoit que des faits réels, attestés par tous les voyageurs.

Note des Edit.

Le Romancier présente ensuite un tableau des cérémonies du culte chrétien, comme il a fait pour celles du culte *muscogulge*. On a blâmé à tort, selon moi, la description d'une messe célébrée en plein air. Ce mystère est ici représenté avec toute la grandeur qu'il peut admettre, et ce qu'il a de ridicule est sauvé avec assez d'adresse. Ce n'est point une prière insignifiante, marmotée en langue étrangère et mêlée d'attitudes et de gestes bizarres; ce n'est point un Dieu qu'on boit et qu'on mange; c'est seulement un Dieu qui descend en esprit sur la terre, pour répondre à l'invocation des hommes; c'est au moment où le soleil, précédé de l'aurore, embrase les portes de l'orient. (*Même tome*, *pag.* 287, *lig.* 21 *à pag.* 288, *lig.* 9.)

Cela est beau, très-beau, dans quelque croyance qu'on soit, et cela restera beau, quelque changement qui s'opère dans les opinions et dans les mœurs.

Le reste de l'ouvrage paroît être au contraire une satire de cette religion qu'il a voulu préconiser. Atala s'empoisonne quoique Chrétienne, et le prêtre lui fait le plus sot et le plus ennuyeux sermon qu'on puisse imaginer : un sermon de dix pages, dans lequel il prouve à cette personne mourante, pendant qu'elle se débat dans les angoisses du poison, que *tous ses malheurs viennent de son ignorance;* que la vie qu'elle perd *est bien peu de chose;* qu'en Europe cela va bien plus mal, et que des reines ont été vues *pleurant comme de simples femmes;* qu'elle se seroit infailliblement brouillée avec son mari; que c'étoit un beau mariage que celui d'*Adam* et *Eve;* que celui d'*Abraham* ne le valoit pas; que *les plaisirs de la chair ne sont que des douleurs*, et qu'en conséquence elle doit remercier la *Bonté divine* (comme s'il y avoit de quoi); que *l'amour n'étend point son empire sur les vers du cercueil;* que si elle revenoit à la vie, elle verroit son amant infidèle : *tant l'inconstance est naturelle à*

l'homme; tant notre vie est peu de chose, même dans le cœur de nos amis!....

Idée atroce, fort développée par le missionnaire, qui a dit auparavant : *Si un homme revenoit à la lumière quelques années après sa mort, je doute qu'il fût revu avec joie par ceux-là même qui ont versé le plus de larmes sur sa tombe......*

J'ai fait grâce au lecteur de cette vilaine exhortation, dont le vénérable Père Aubry n'a pas fait grâce à sa pénitente, etc. etc. (1).

---

(1) Croiroit-on qu'il s'agit ici de ce discours du Père Aubry, de ce discours regardé par MM. La Harpe, Fontanes, Dussault, Clément, etc. comme un modèle d'éloquence?

Note des Edit.

---

*Critique d'*Atala*, par M. Dussault, dans le* Journal des Débats*, du 27 germinal an IX.*

Il y a des ouvrages dont on ne peut bien juger quand on les considère isolément. Il faut, pour les apprécier, avoir égard aux circonstances qui les ont fait naître, ne point les séparer des accessoires qui les accompagnent, se rappeler toujours dans quelles vues ils ont été conçus, et même compter pour quelque chose, et faire entrer dans la balance le nom et la destinée de leur auteur. Tel est le roman ou le poëme qui vient de paroître sous le titre d'*Atala*. Les longues infortunes de l'écrivain à qui nous le devons, le vaste plan de morale et de philosophie religieuse dont ce petit ouvrage fait partie, les voyages presque héroïques, les expériences courageuses et les pénibles observations dont il est le fruit, tout, indépendamment du talent d'exécution, lui donne un caractère qui le met à une distance immense des productions qu'on pourroit naturellement lui comparer.

Quand on ne sauroit pas que l'auteur d'*Atala* s'occupe d'un ouvrage où il se propose d'exposer les beautés poétiques et morales du christianisme, il seroit facile de s'apercevoir que cet essai n'est que l'ébauche d'une grande idée, ou plutôt d'un grand sentiment, qui demande un cadre plus vaste, et des développemens plus étendus, plus variés et plus riches. *Atala* n'est qu'un petit tableau, composé d'après des principes aussi neufs que féconds : c'est une miniature qui laisse entrevoir la pensée du peintre ; c'est une première expérience d'une théorie dont les élémens seront bientôt mis dans un plus grand jour.

Depuis que le christianisme a été relégué parmi ces institutions qu'on peut examiner avec tout le sang-

froid de la philosophie, l'attention des hommes qui pensent, s'est dirigée vers ce nouvel objet d'observations. Les sarcasmes et les plaisanteries, les déclamations et les diatribes ont fait place à l'esprit de réflexion et de sagesse; on a cessé d'exagérer le mal; on a voulu se rendre compte du bien; on a pesé avec plus de justice les abus et les avantages, les bons et les mauvais effets; on a écarté les préjugés et les préventions de tout genre; et ce qui n'avoit été jugé que par la haine ou par l'enthousiasme, a subi l'examen de la raison. Tel est le sort de tous les établissemens que les siècles ont consacrés. Pendant qu'ils subsistent, ils sont rarement appréciés par l'impartialité. Ils sont attaqués avec fureur et défendus avec maladresse : mais les passions se taisent sur leurs ruines. Quand ils sont renversés, on contemple leurs vastes débris d'un œil moins prévenu, et la vérité tardive prononce enfin un jugement qui n'excite quelquefois que de vains et stériles regrets. Le moment est venu où, sous la protection d'un gouvernement éclairé, il est permis de se livrer à des spéculations qu'en d'autres temps on eût taxées de fanatisme. Un monument qui a duré près de vingt siècles, une institution qui, pendant un si long espace de temps, a modifié la destinée et la condition de presque tous les peuples du monde, est digne sans doute des méditations du philosophe. Il seroit absurde qu'on ne pût en appeler de la sentence de ceux qui l'ont enveloppée dans leur vaste plan de bouleversement et de destruction universelle.

Je ne prétends pas juger d'avance le système de l'auteur du *Génie du Christianisme;* mais quand on réfléchit aux heureux sujets de toute espèce que cette religion a fournis aux arts de l'imagination, quand on considère les richesses que la peinture, la poésie et l'éloquence ont tirées de cette mine nouvelle, on sent une prévention en faveur de la théorie de M. Chateaubriand. C'est

cette religion qui animoit la voix de ces Pères de l'éloquence chrétienne, dont les discours sont placés par les gens de goût à côté de ceux des Cicéron et des Démosthène; c'est elle qui, parmi nous, a élevé si haut les Massillon et les Bossuet; elle dicta le plus beau poëme des temps modernes; elle conduisit le pinceau d'un Raphaël, et lui inspira son chef-d'œuvre; c'est dans les asiles solitaires des anachorètes, qu'un Le Sueur alla chercher les modèles de ces vertus paisibles et silencieuses qu'il sut exprimer avec un si prodigieux talent. Si le christianisme enflammoit le génie des artistes, il n'étoit point, comme on l'a voulu dire, l'ennemi des arts; l'Europe les lui doit en partie; ils sont nés, ils ont fleuri sous sa protection; et Rome ne s'honore pas moins des monumens dont la religion chrétienne l'a embellie, que des chefs-d'œuvre que l'antiquité lui a légués. La mythologie pouvoit être une source plus féconde de beautés poétiques; mais si le christianisme doit lui céder à cet égard, il lui reste bien encore de quoi se consoler.

Atala devient une nouvelle preuve de cette vérité qu'on se plaît à contester. Cet ouvrage tire son intérêt, non pas du fond d'une action assez foible, mais des effets que l'auteur a su produire par l'intervention des idées religieuses. Il s'est proposé, comme il le dit lui-même, de peindre la religion, première législatrice du Sauvage; les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la tolérance, au véritable esprit de l'Evangile; les combats des passions et des vertus dans un cœur simple; enfin, le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible, l'amour et la mort. Quand on voit la plupart des romanciers avoir recours à tous les artifices de l'imagination, accumuler incidens sur incidens, épuiser toutes les ressources de leur art pour

produire beaucoup moins d'effet, on est obligé de reconnoître que les ressorts qu'il fait agir, quoique beaucoup plus simples, sont beaucoup plus puissans, et qu'il a ouvert la mine la plus riche et la plus profonde que le génie puisse exploiter. Il ébranle la sensibilité, il fait couler les larmes, il déchire le cœur, sans tourmenter ou révolter l'esprit par la complication des aventures et les surprises du merveilleux. Un prêtre, un Sauvage et son amante, sont les seuls personnages de ce drame éloquent, où le pathétique est poussé au dernier degré.

Les accessoires, le lieu de la scène contribuent beaucoup, il est vrai, à l'effet général du tableau; c'est parmi ces grands fleuves de l'Amérique septentrionale, au bord de ces lacs et de ces antiques forêts du Nouveau-Monde, au pied des monts Apalaches, qu'il transporte son lecteur. Ce spectacle d'une nature rude et sauvage anime et rend plus intéressant celui d'une religion qui vient y répandre ses premiers bienfaits; la magnificence des descriptions ajoute à la force des sentimens, et l'on s'aperçoit bien que ces peintures si vives et si énergiques ne sont pas des copies : l'auteur a vu ce qu'il peint, il a parcouru lui-même les lieux qu'il décrit. C'est sous les yeux de la nature, c'est à l'aspect de ses beautés, d'autant plus imposantes qu'elles sont plus incultes, qu'il a saisi ses crayons pour dessiner les traits majestueux dont ses regards étoient frappés. Il a su trouver ce point où les effets physiques et les effets moraux se fortifient mutuellement; on ne pourroit lui reprocher que de se livrer avec trop peu de retenue aux attraits du style descriptif, de ne pas varier assez ses teintes, et peut-être d'altérer quelquefois, par des couleurs un peu trop chargées, les formes de son modèle.

Le style descriptif a été singulièrement perfectionné dans ce siècle; les Buffon, les Rousseau, les Saint-

Pierre ne laissent rien à désirer en ce genre : il semble qu'à mesure que les ressources de la poésie commençoient à s'épuiser, la prose ait voulu y suppléer. On sent, en lisant le *Télémaque*, que l'illustre auteur de ce bel ouvrage n'avoit vu la nature que dans les poëmes d'Homère et de Virgile : les grands écrivains de notre siècle l'avoient eux-mêmes étudiée; ce sont leurs propres sensations qu'ils rendent, lorsqu'ils la peignent, et leurs tableaux ont une vérité, une fraîcheur, une énergie et une originalité qui ne peuvent jamais être le fruit des seules études du cabinet. Homère et Virgile leur ont sans doute appris à voir la nature; mais ils ont mis leurs préceptes en pratique, au lieu de se borner à copier leurs descriptions. Ils ne se sont pas fiés aux yeux d'autrui, ils ont vu par eux-mêmes : aussi peut-on les regarder comme de véritables poëtes, très-supérieurs à ceux qui ne font qu'astreindre à la mesure des vers leurs confuses réminiscences, et qui defigurent, dans leurs prétendus tableaux, les beautés de la nature qu'ils n'ont jamais ni étudiée ni sentie. Je connois tel poëme célèbre dans lequel il y a cent fois moins de poésie que dans quelques pages de Rousseau ou de Saint-Pierre.

L'auteur d'*Atala* paroît avoir bien des rapports avec ce dernier; et je ne doute même pas que les *Etudes de la Nature* n'aient beaucoup contribué à développer ses idées et son talent. Ils ont peint tous deux une nature étrangère : l'un nous a transportés sous le ciel de l'Afrique; l'autre nous ouvre le spectacle de l'Amérique. Ils se sont l'un et l'autre proposé un grand but moral, et semblent avoir été guidés par les mêmes principes et les mêmes sentimens; mais l'auteur de *Paul et Virginie* est plus doux, plus coulant, plus châtié; celui d'*Atala*, plus nerveux, plus fort, plus énergique : l'un ménage ses couleurs avec un goût exquis et un art d'autant plus merveilleux qu'il paroît moins, l'autre les répand et les

prodigue avec une profusion et une abondance qui nuisent quelquefois à l'effet : l'un est plus sage et plus retenu ; l'autre plus hardi et plus impétueux. L'auteur de *Paul et Virginie* accorde plus aux idées morales, celui d'*Atala* aux idées religieuses : le premier a honoré la religion avec transport, en censurant ses ministres avec amertume ; le second honore à la fois et confond dans les mêmes hommages, et le dogme et le culte, et les ministres et la religion. Dans *Paul et Virginie*, un prêtre devient la cause indirecte, mais toujours odieuse, de la fatale catastrophe ; dans *Atala*, c'est un prêtre qui répare tous les maux causés par les passions, l'ignorance et le fanatisme. L'ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre se ressent de ces temps où dominoient la satire anti-religieuse et l'esprit d'innovation ; celui de M. Chateaubriand, d'une époque où la piété, la commisération et la vraie philosophie lui ont succédé.

Je voudrois appuyer de citations et d'exemples ce que j'ai dit de ce nouvel ouvrage, mais il est déjà trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en présenter des extraits : les éloges sont déjà justifiés par la voix publique. Je me bornerai donc à citer un passage qui justifiera peut-être la critique que j'ai hasardée. Il me paroît, comme j'ai osé l'avancer, que l'auteur détruit quelquefois l'effet de ses plus belles peintures par un excès de force et d'énergie. Il décrit une messe dans le désert : « L'aurore, paroissant derrière les montagnes, enflammoit le vaste orient. Tout étoit d'or ou de rose dans la solitude ; les ondes répétoient les feux colorés du ciel et la dentelure des bois et des rochers qui s'enchaînent sur leurs rives. L'astre annoncé par tant de splendeur sortit enfin d'un abîme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée que le prêtre en ce moment élevoit dans les airs. » Cette dernière circonstance, ce dernier trait par lequel l'auteur achève son tableau, est, contre

son intention, très-petit et très-mesquin : ce rapprochement du lever du soleil et de la consécration n'est pas heureux et paroît forcé (1); il a quelque chose de recherché, et la recherche est toujours l'antipode du sublime.

Au reste, on est bien dédommagé de quelques fautes par des beautés sans nombre, par un style qui anime et vivifie tout, et dont la rudesse même est une grâce de plus dans un sujet de ce genre. Ce petit ouvrage fait désirer encore davantage celui dont il est détaché.

---

(1) Le critique a lui-même rétracté ce jugement dans un autre N° du *Journal des Débats*.

Note des Edit.

---

*Extrait de la Critique d'*Atala, *par* le Publiciste, *27 germinal an IX.*

Un ouvrage attendu, annoncé avec éclat, ne peut guère paroître, dans le premier moment, ni médiocrement bon, ni médiocrement mauvais. Ou l'amour-propre des lecteurs élève le prix de cet ouvrage, qui doit l'indemniser des frais de l'attente, ou il se console par la critique, de la contrariété d'avoir vu son attente trompée. Le roman que nous annonçons ne devoit rien redouter de ce dernier calcul, et n'avoit pas besoin de l'autre : quelques éclairs échappés déjà au talent de l'auteur, avoient fait accueillir avec de grandes espérances ce petit ouvrage, et l'ouvrage a répondu aux espérances qu'on avoit conçues. Nous ne dirons que peu de mots de la fable. . . . .
. . . .

Quelque peu compliqués que paroissent les événemens, on pressent facilement combien de situations touchantes ils ont pu fournir à la plume éloquente de l'auteur; mais ce qu'on ne se représentera point, ce qu'il est difficile de rendre, ce sont les couleurs dont il a su peindre une foule de tableaux divers, créés par une imagination brillante, nourrie de toutes les idées poétiques, exaltée par la religion et la solitude, et dirigée par un talent qui sait choisir et disposer ses matériaux; faire ressortir l'un par l'autre, et créer ces effets qu'on admire en raison de la simplicité des moyens qui les ont produits. Les singularités du Nouveau-Monde y sont retracées et embellies par les arts du Monde ancien ; et des scènes dont nous n'avions pas d'idée sont rendues sensibles à notre imagination, sans le secours d'aucun objet de comparaison qui puisse lui aider à les

saisir. Il faut citer pour se faire comprendre· nous choisirons pour cela le passage suivant de la description de la Floride. . . . .
. . . .

C'est ainsi qu'après de vives et sensibles images, représentées avec le degré d'illusion que comportent les objets propres au sens de la vue, il termine sa description par des esquisses vagues d'objets indéterminés, en laissant à l'imagination le soin d'achever un tableau que tout l'art de la parole ne sauroit plus embellir. Ce sont là non seulement les ressources de cet art, mais encore les véritables secrets de tous les arts. Qu'on joigne à cette peinture la première promenade des deux amans, surtout la description de la messe célébrée sur un rocher, et d'autres passages qu'on remarquera facilement dans l'ouvrage même, et l'on comprendra tout le charme attaché à une lecture où l'on puise successivement des impressions si douces et si variées.

Il en faut convenir cependant, toutes ces impressions ne sont pas également désirables ; l'imagination de l'auteur lui fait adopter quelquefois des expressions figurées qui ne présentent rien d'assez sensible, et quelquefois aussi des images dont les parties ne sont pas bien d'accord. D'un autre côté, ce mélange des styles, que l'auteur paroît regarder comme un avantage, ne sert souvent qu'à refroidir l'illusion, parce qu'il est contraire à la vérité. C'est un Sauvage qui parle, un Sauvage, il est vrai, à demi civilisé. Que les idées enfantées par la civilisation, et les sensations qu'il a conservées de l'état de la nature, se modifient l'une par l'autre dans son langage comme dans ses affections, à la bonne heure; mais le même homme ne peut tour à tour raisonner comme un Européen, et sentir comme un Sauvage. Celui qui prête une *voix* aux fleuves, et une *âme* à la solitude, ne s'amusera

point à définir le premier regard de celle qu'il va aimer. Enivré d'amour à ses pieds, il peut s'y pénétrer d'admiration, mais il ne cherchera pas à démêler dans ses traits *ce caractère d'élévation et de force morale, ce je ne sais quoi de vertueux et de passionné dont l'attrait étoit irrésistible :* ceci est d'un Sauvage qui contemple la nature en amant, et sa maîtresse en observateur.

Une critique rigoureuse pourroit relever quelques invraisemblances dans la conduite du roman. On pourroit aussi reprocher à l'auteur de se tromper quelquefois sur la nature des émotions que l'on doit chercher à exciter : il peint, par exemple, avec trop de vérité les tourmens que les Sauvages font éprouver à leurs prisonniers, et les images dont il environne la mort, prises en général dans l'idée de la destruction plutôt que dans le sentiment des regrets, sont poussées jusqu'à des détails difficiles à supporter. Lorsque l'auteur, pour peindre le zèle du missionnaire, dit que *tous ses vieux os s'étoient ranimés par l'ardeur de la charité*, cette image est-elle bien naturelle et bien heureuse ? et lorsqu'il représente *Atala* mourante, communiant des mains du missionnaire, et qu'il ajoute : *sa langue vient, avec un respect profond, chercher le Dieu que lui présente la main du prêtre*, n'y a-t-il pas dans ce tableau quelque chose qui contrarie l'effet que l'auteur a voulu produire ? D'ailleurs, les idées religieuses sont présentées dans l'épisode du missionnaire avec une magnificence dont nous avons peu d'exemples : le caractère de ce vieillard montre ce que peut offrir de plus frappant l'enthousiasme du christianisme uni à la tolérance, la vertu adoucie par la sensibilité. Enfin, l'effet général de l'ouvrage est un sentiment de plaisir et d'entraînement, et les défauts sont des exceptions que la critique est obligée de remarquer : le talent de l'auteur est trop riche de ses propres ressources, pour qu'il

soit pénible de lui indiquer quelques erreurs, quelques taches qu'on est fâché d'observer dans la réunion des dons brillans qui ont valu à ses premiers essais des éloges si flatteurs.

Observations critiques sur Atala, *par A. Morellet.*

Après les mauvais ouvrages, il n'y a point de cause plus active de la propagation du mauvais goût, que les éloges exagérés qu'on donne aux bons, soit qu'on y loue avec excès ce qu'il y a de bien, soit qu'une indulgence trop grande en approuve et en justifie jusqu'aux défauts mêmes.

Il est bien vrai que cette disposition à l'indulgence n'est pas la plus commune parmi nous; le dénigrement est beaucoup plus général, et nous péchons aussi par ce côté : mais il faut éviter l'un et l'autre écueil ; et c'est un excès du premier genre que je me propose de combattre ici.

Ces réflexions se sont présentées à moi, à l'occasion du petit roman nouveau qui a pour titre *Atala*, qu'on dévore et qu'on loue à l'égal de *Clarisse* et de *la Nouvelle Héloïse*, et dans lequel je trouve, parmi plusieurs beautés, beaucoup de défauts : et, comme on le vante, à mon avis, beaucoup trop, j'entreprends, pour l'instruction des romanciers à venir, d'en relever ici les fautes. Si j'appuie un peu fortement sur ce côté de la balance, ce ne sera que pour rétablir un juste équilibre.

Quoi, dira-t on, déployer la sévérité de la critique contre un roman où se montrent une imagination brillante et féconde, des intentions estimables, une morale douce et bienfaisante, et dans lequel on ne peut méconnoître des beautés de plus d'un genre? Il faut pour cela n'avoir point de sensibilité.

Eh! Mesdames, vous vous trompez. Quoique je critique *Atala*, *mon sein n'enferme point un cœur qui soit de pierre* : je pleure tout comme un autre; mais ce n'est

qu'à bon escient et pour de bonnes raisons; et, quand je m'attendris, je veux savoir pourquoi.

Je vous dirai ce qui retient ou sèche quelquefois mes larmes, en lisant des ouvrages qui vous causent de si vives émotions.

C'est l'affectation, l'enflure, l'impropriété, l'obscurité des termes et des expressions, l'exagération dans les sentimens, l'invraisemblance dans la conduite et la situation des personnages, les contradictions et l'incohérence entre les diverses parties de l'ouvrage, enfin, et en général, tout ce qui blesse le goût et la raison; ingrédiens nécessaires de tout ouvrage, depuis la discussion philosophique la plus profonde, jusqu'aux contes des fées inclusivement.

Je ne crois pas qu'en aucun genre d'ouvrages, on puisse se dispenser d'être vrai de la vérité qui convient au genre; d'éviter l'enflure et l'exagération, qui sont une fausseté toujours contraire à l'effet; d'être toujours clair, puisqu'on n'écrit que pour être entendu; d'être d'accord avec soi-même, et de tenir ses personnages d'accord avec leur caractère, parce que, sans cela, il n'y a ni intérêt ni plaisir; et enfin, d'être toujours raisonnable, parce que la raison est la règle universelle à laquelle il faut que toute composition se rapporte : et je suis convaincu que, tant que la critique ne fait qu'applaudir à l'observation de ces règles, et blâmer ceux qui les violent, elle est utile et nécessaire, et mérite l'approbation et les encouragemens de tous ceux qui aiment les lettres et la vérité.

L'auteur d'*Atala* lui-même a trop d'esprit pour contester ces maximes; mais il a espéré qu'on ne les invoqueroit pas contre lui à la rigueur : il a pu croire,

« Qu'en examinant tout ce qu'il a fait entrer dans un si petit cadre; en considérant qu'il n'y a pas une circonstance intéressante des mœurs des Sauvages qu'il

n'ait touchée, pas un bel effet de la nature qu'il n'ait décrit, etc.; en faisant attention aux difficultés qu'il a dû trouver à soutenir l'intérêt dramatique entre deux seuls personnages; en remarquant enfin que, dans la catastrophe, il ne s'est soutenu, comme les anciens, que par la force du dialogue, ces considérations mériteroient quelque indulgence du lecteur, pour un écrivain qui s'efforce de rappeler la littérature à ce goût antique, trop oublié de nos jours. »

Cette notice de l'ouvrage est assez favorable pour faire beaucoup mieux que d'obtenir l'indulgence du lecteur, puisqu'elle présente un éloge véritable, mérité, si l'on veut, mais assez flatteur. Or, comme elle est de l'auteur lui-même, elle prouve, ce me semble, qu'il a cru échapper à la critique, soit parce qu'on ne pourroit trouver dans son ouvrage que des taches légères, soit parce que les beautés y seroient assez nombreuses et assez frappantes pour en couvrir les défauts.

Mais les espérances de ce genre, que nourrissent quelquefois les jeunes écrivains, sont souvent trompeuses; et je dirois volontiers à ceux qui peuvent craindre des censeurs plus éclairés et plus sévères que moi :

> Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue :
> Jusque là, pauvre cerf, ne te vante de rien.

Je ne suis point l'homme aux cent yeux; mais après avoir entendu louer *Atala* avec un enthousiasme dont l'expérience m'a appris à me défier, je l'ai lu avec attention; et, parmi les beautés que je crois avoir senties comme un autre, j'ai cru voir que l'auteur s'est laissé aller à beaucoup de fautes, et je vais en relever quelques unes, en suivant le roman.

C'est une description de la *Louisiane* qui commence l'ouvrage. Les descriptions n'en sont pas la partie la

moins soignée, ni la moins vantée : on y trouve souvent du vague, des images peu nettes, des expressions forcées, et en général un grand défaut de naturel.

Dès les premières pages, l'auteur nous dit qu'au sortir de l'hiver, les arbres déracinés, abattus et assemblés vers les sources des fleuves qui se jettent dans le Mississipi, forment des radeaux qui descendent de toutes parts. « Le vieux fleuve, ajoute-t-il, s'en empare et les pousse à son embouchure; par intervalles, il élève sa grande voix en passant sous les monts, etc. »

On ne sait pas ce que signifie l'épithète de *vieux fleuve*, donnée au Mississipi, qui n'est pas plus vieux que ceux qui lui fournissent leurs eaux, sans lesquelles lui-même ne couleroit pas.

Je n'entends pas non plus ce que c'est que *la grande voix du fleuve*, ou du moins je ne vois pas quel mérite il y a à appeler *la grande voix* du Mississipi, le bruit qu'il fait lorsqu'il est débordé, et entraînant tout ce qui se trouve sur son passage.

« Depuis l'embouchure du Mississipi jusqu'à la jonction de l'Ohio, *le tableau le plus extraordinaire suit le cours de ses ondes.* » (*Tom. III, pag.* 219, *lig.* 25 *et suiv.*) (1)

Cette tournure est laborieuse et fausse. L'auteur veut dire que le fleuve présente dans son cours un grand nombre de sites et de points de vue extraordinaires. Mais ces sites, par cela seul qu'ils sont extraordinaires et variés, sont autant de tableaux différens. Il n'y a donc pas là *un tableau extraordinaire* qui suit le cours du fleuve.

(*Pag.* 228,) *Chactas* raconte comment, après avoir passé deux ans à Saint-Augustin dans la maison de

---

(1) Ce passage a été corrigé dans les éditions subséquentes.
Note des Edit.

l'Espagnol Lopez, comblé de ses bienfaits, il paroît un jour devant lui en habit de Natchez, et lui déclare la résolution qu'il a formée de reprendre la vie sauvage.

A cette déclaration, l'auteur fait répondre par Lopez: *Va, magnanime enfant de la nature, reprends la précieuse indépendance de l'homme, que je ne veux point te ravir.*

En mettant ce discours dans la bouche de Lopez, à qui il donne d'ailleurs un beau caractère et beaucoup de raison, il se met en contradiction avec ce qu'on lit, en plusieurs endroits du roman, des avantages de la vie sociale sur la vie sauvage : car, si ces avantages sont réels et grands, *l'indépendance de l'homme sauvage, du magnanime enfant de la nature*, n'est point du tout précieuse, comme on le fait dire à Lopez (1).

(*Pag.* 231.) Chactas, prisonnier, dit aux femmes qui le gardent : « Vous êtes les grâces du jour, et la nuit vous aime comme la rosée. »

Pourquoi les *grâces du jour?* Qu'est-ce que les grâces du jour? et qu'est-ce que *l'amour de la nuit pour la rosée?* La terre altérée par la chaleur aime la rosée et la fraîcheur des nuits; mais la nuit n'aime pas plus la rosée que toute autre disposition de l'atmosphère. Enfin, je ne puis m'empêcher de voir là le style *précieux* dont Molière s'est si bien moqué.

(*Pag.* 234.) « Atala, dit Chactas, étoit dans mon cœur, comme le souvenir de la couche de mes pères. »

Qu'est-ce que le *souvenir de la couche de ses pères*, du hamac dans lequel il a dormi, a d'analogue avec l'amour qu'il vient de prendre pour Atala? Ces idées sont disparates, et ne se tiennent par aucune relation qui puisse en autoriser le rapprochement. Les Sauvages,

---

(1) Ce passage a été corrigé.

Note des Edit.

en effet, prodiguent les comparaisons, et l'auteur veut les imiter ; mais celle-là n'est point naturelle.

Je dirai aussi, qu'avec quelque plaisir qu'il se souvienne de la couche de ses pères, s'il n'aime Atala que comme il aime son hamac, sa passion ne mérite pas d'être le sujet d'un roman.

(*Pag.* 234.) Chactas, se trouvant seul avec Atala, éprouve ce premier embarras connu de tous ceux qui ont aimé. « Étrange contradiction du cœur de l'homme! s'écrie-t-il; moi qui avois tant désiré de dire lès choses du mystère à celle que j'aimois déjà comme le soleil, maintenant interdit et confus, je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine, que de me trouver seul avec Atala. »

Je n'ai pas besoin d'observer que la phrase n'est pas française, faute de l'imprimeur, sans doute (1); mais c'en est une de l'auteur bien plus grave, de mettre cette étrange exagération dans la bouche de son jeune Sauvage : c'est un parti bien violent qu'on lui fait prendre; se donner en pâture aux crocodiles plutôt que d'éprouver l'embarras de dire *je vous aime*, est une hyperbole amoureuse dont on ne trouveroit pas le pendant dans tous les romans de la Calprenède et de Scudéry.

(*Pag.* 236.) « Atala est plus belle que le premier songe de l'époux. »

Il est fâcheux qu'on soit toujours obligé de demander une explication. Que veut dire cela? Est-ce qu'Atala est plus belle que l'objet que le nouvel époux embrasse dans son premier songe? Mais si le premier songe de l'époux n'est pas une infidélité, c'est l'image de son épouse qu'il embrasse, et cette image n'est pas plus belle que l'épouse elle-même : ainsi Atala est belle

---

(1) Le critique a raison.

Note des Edit.

comme la nouvelle épouse aux yeux de son jeune époux; ce qui peut se dire, quoique l'éloge ne soit ni neuf ni piquant, mais ce qu'il ne faut pas dire d'une manière si détournée.

(*Pag*. 262.) Atala dit à son amant qu'il *est beau comme le désert* (1). Or, veut-on se faire une idée de la beauté de ce désert? on la trouve décrite quelques pages après.

« Accablés, dit Chactas, de soucis et de craintes, exposés à tomber dans les mains d'Indiens ennemis, à être engloutis dans les eaux, piqués des serpens, dévorés des bêtes sauvages; trouvant difficilement une chétive nourriture; perdus dans des montagnes inhabitées, et ne sachant plus où porter nos pas, les maux d'Atala et les miens ne pouvoient plus s'accroître, etc. » Et c'est dans une pareille situation que l'auteur fait dire à Chactas, par son amante, qu'il est beau comme le désert.

(*Pag*. 269.) Chactas, *assis dans l'eau* (2), contre un tronc d'arbre, tenant Atala sur ses genoux, au bruit d'une horrible tempête, et inondé de torrens de pluie, sent tomber *sur son sein* une larme d'Atala (qu'il distingue sans doute de la pluie, parce que la larme est chaude). *Orage du cœur*, s'écrie-t-il, *est-ce une goutte de votre pluie ?*

C'est là un exemple parfait de ce que les Italiens appellent *freddura ;* il n'est guère possible, en effet, d'imaginer rien de plus froid et de plus déplacé, dans un tel moment, qu'une semblable question. Cette apos-

---

(1) Le critique a supprimé le reste de la phrase, *avec toutes ses fleurs et toutes ses brises*, et va chercher six pages plus bas le commencement de la description d'un orage.

Note des Edit.

(2) Ce passage a été corrigé.

Note des Edit.

trophe à l'*orage du cœur*, mise en contraste avec l'*orage du ciel*, est une pensée bien étrange, et tout le monde sent que la situation de Chactas ne peut pas lui permettre de faire un tel rapprochement.

(*Pag.* 273.) Chactas peint Atala prête à céder à ses transports. *Il a bu la magie de l'amour sur ses lèvres* (si l'on peut boire la magie). Il est tout prêt de triompher de sa foible résistance ; et *les déserts et l'Eternel* vont être témoins de leur union.

C'est en se rappelant cette situation, après cinquante-trois ans écoulés, que Chactas s'écrie : « Superbes forêts qui agitiez vos lianes et vos dômes comme les rideaux et le ciel de notre couche ! Pins embrasés qui formiez les flambeaux de notre hymen ! Fleuves débordés, montagnes mugissantes, pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours sauvages, n'étiez-vous donc qu'un vain appareil préparé pour nous tromper (1) ? »

Ceci est tout-à-fait déraisonnable, et nous allons le faire comprendre, en rassemblant toutes les circonstances de la situation où l'auteur place ces deux amans.

Chactas est, comme on l'a vu plus haut, assis dans l'eau, tenant son amante sur ses genoux, et lui *réchauffant les pieds de ses mains amoureuses*, recevant des torrens de pluie dont il s'efforce de la garantir en lui faisant un rempart de son corps (tableaux que j'avoue ne pouvoir se concilier entre eux, ni me peindre nettement)...... « Des insectes sans nombre, et d'énormes chauve-souris les aveuglent ; les serpens à sonnettes bruissent de toutes parts ; les loups, les ours, les car-

---

(1) Toute cette critique se détruit par les corrections indiquées dans la note précédente.

Note des Edit.

cajoux, les petits tigres remplissent ces retraites de leurs rugissemens, etc. »

Maintenant, je le demande, comment une situation si horrible qu'elle ne peut laisser à l'homme d'autre pensée que celle des dangers qui l'environnent, et des moyens de s'en sauver, est-elle une *pompe nuptiale*, un *appareil* préparé aux jouissances de l'amour? comment les pins embrasés, les fleuves débordés, le fracas du tonnerre, etc., sont-ils des apprêts de noces qui trompent les deux amans?

Certes, quoi qu'en puisse dire un romancier, donnant à son héros amoureux tout ce qu'il voudra de bravoure, une telle tentation ne peut pas être forte, ni le piége bien dangereux. Tout ce qui peut arriver de plus heureux à Chactas et à Atala, est de se tirer de là sans être mordus des serpens à sonnettes, ou dévorés des ours et des tigres. Je dirai même que, loin de croire qu'ils aient été exposés là à une bien pressante tentation, je ne comprends guère comment ils n'en sont pas sortis tous les deux perclus.

(*Pag*. 277.) Chactas fait un portrait du missionnaire fort intéressant, mais où se trouve encore cette malheureuse recherche, qui écarte toujours la vérité, et au moins la clarté. « Son nez aquilin, dit-il, sa longue barbe avoient quelque chose de sublime dans leur quiétude, et comme d'aspirant à la tombe par leur direction naturelle vers la terre (1). » Qu'est-ce que la *quiétude d'un nez* et la *quiétude d'une barbe?* qu'est-ce que le sublime de cette quiétude? Quel mérite est-ce à un nez et à une barbe d'aspirer à la tombe? Mais je me reproche ces observations, car la critique la plus sévère qu'on puisse faire d'un tel passage, est de le rapporter.

(1) Ce passage a été corrigé.

Note des Edit.

(*Pag.* 284.) Chactas, décrivant un pont naturel, tel que celui qui se trouve en Virginie, dit au jeune Français qui l'écoute : « Les hommes, mon fils, surtout ceux de ton pays, imitent souvent la nature, mais leurs copies sont toujours petites ; il n'en est pas ainsi de la nature, quand elle se plaît à copier les ouvrages des hommes : alors elle jette des ponts du sommet d'une montagne à une autre montagne, répand des fleuves pour canaux, sculpte des monts pour colonnes, et, pour bassins, creuse des mers. »

Cette réflexion est fausse dans toutes ses parties. Les hommes, en faisant des ponts, n'ont pas pensé à imiter la nature, mais à passer les rivières, les torrens ; et lorsqu'ils ont construit les aqueducs qui amenoient les eaux à l'ancienne Rome, et des ponts sur les fleuves les plus rapides, et le pont du Gard, etc., ils ont fait de grandes choses, des choses plus grandes que le pont naturel de Virginie, si l'on entend par grandeur autre chose que l'étendue de l'espace qu'elles occupent, et qu'on y fasse entrer tant d'autres élémens qui entrent dans l'idée raisonnable de la grandeur.

Bien moins encore la nature a-t-elle imité les ouvrages des hommes (1) ; elle est avant l'homme, et ses ouvrages les plus grands ont devancé tous les travaux de l'industrie humaine. Cette idée de la nature est même contraire à celle que l'auteur veut donner de sa grandeur, puisqu'il lui fait imiter les ouvrages des hommes, qu'il regarde comme petits et mesquins. Il la rapetisse beaucoup, en lui faisant répandre un fleuve pour faire un canal, et taillant des montagnes pour en faire des co-

(1) Cette seconde partie de la critique semble juste, et l'auteur a mis un correctif à la phrase qui en est l'objet.

Note des Edit.

lonnes, si le canal de Languedoc et les colonnes antiques sont de *petites choses.*

« . . . . Les ondes répétoient la dentelure des bois et des rochers qui s'enchaînoient sur leurs rives. (1) »

Voilà du genre descriptif dans lequel l'auteur dit ailleurs qu'il croit pouvoir se dispenser d'être simple. Mais encore faut-il toujours être entendu : et qui peut entendre ce jargon ? N'est-on pas tenté de prier l'auteur de se *démétaphoriser*, comme fait dom Japhet pour être entendu du Bailli ?

Me voici arrivé à une des parties les plus admirées dans le roman : les discours du missionnaire à Atala mourante et au jeune Sauvage désespéré, dans lesquels il y a en effet de belles choses, mais souvent gâtées, à mon avis, par l'inconvenance et l'invraisemblance qui les accompagnent (2).

Le missionnaire commence par dire à Atala qu'elle *perd peu de chose en perdant ce monde*, (*pag.* 307) ; et comme elle perd son amant, qui est tout pour elle, elle ne peut ni entendre la morale du missionnaire, ni y croire. Si elle l'entend, son premier sentiment doit être de trouver ce prêtre un homme bien dur.

---

(1) Ce passage a été corrigé. *Note des Edit.*

(2) Pour la réfutation de la critique suivante du discours du Père Aubry, nous renvoyons à l'autorité de MM. de La Harpe, Fontanes, etc.

L'auteur a cependant corrigé quelque chose, supprimé quelques traits dans le dénoûment de son poëme. Au reste, il a bien voulu nous communiquer une note manuscrite, destinée à l'édition de *René* et d'*Atala*, qui doit paroître à Paris ; la voici :

« J'ai été accusé de vouloir établir une religion désolante, et de calomnier la nature humaine. On ne veut pas surtout que l'homme oublie *promptement* ses amis. Je pourrois en appeler à l'expérience. Ce n'est pas en France que l'on peut avoir la prétention de *ne pas oublier*. Sans parler des morts, dont on ne

« Malgré la solitude où vous avez vécu, vous avez connu les chagrins ; et que penseriez-vous donc, si vous eussiez été témoin des maux de la société ; si, en abordant aux rivages d'Europe, votre oreille eût été frappée du long cri de douleur qui s'élève de cette vieille terre, qui n'est que la cendre des morts pétrie des larmes des vivans ? »

Ce sont là des sentimens misantropiques et faux, qu'on prête mal à propos à un homme en qui on suppose autant de raison que de vertu. Sur cette vieille terre fleurissent les arts utiles et agréables, règnent des lois plus ou moins imparfaites, mais qui assurent la vie des hommes, leur liberté, leur propriété, au moins dans l'état ordinaire des choses. Là, se trouvent beaucoup de jouissances douces pour un grand nombre d'hommes, tandis que ceux qui en ont le moins sont encore partagés mieux que les Sauvages. Là se trouvent la religion et tous ses bienfaits, que le missionnaire ne peut méconnoître, et qui adoucissent les misères humaines, etc. Le missionnaire, en disant que l'Europe n'est que la cendre des morts pétrie des larmes des vivans, en donne donc à Atala une très-fausse idée.

La jeune fille ne peut-elle pas lui répondre aussi :

---

se souvient guère, que de vivans sont revenus dans leur famille, et n'y ont trouvé que l'oubli, l'humeur et le dégoût ! Bossuet n'avoit-il pas dit avant moi : *Ah ! si quelques générations, que dis-je ? quelques années après votre mort vous reveniez, hommes* OUBLIÉS *au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux pour ne voir pas votre nom terni, votre mémoire abolie et votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfans !* (Or. Fun. de Michel Le Tellier.) D'ailleurs, quel est le but du Père Aubry ? n'est-ce pas d'ôter à Atala le regret d'une vie dont elle vient de s'arracher volontairement ? Dans cette intention-là, le missionnaire, en exagérant à Atala les maux de la vie, feroit encore un acte d'humanité. »

Note de M. de Chateaubriand.

Que me fait votre Europe, où je ne veux pas aller? nos déserts et mon amant me suffisent, et vous me donnez là une bien insuffisante consolation.

« Les reines, lui dit-il encore, ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois. »

La jeune fille sauvage de dix-huit ans, qui n'est jamais sortie de l'enceinte occupée par sa peuplade, ne peut avoir aucune idée *des rois et des reines qu'on a vus pleurant*, et de ce qu'il y a d'étonnant à leur voir verser des larmes ; encore moins peut-elle entendre la figure bizarre qu'emploie l'orateur, voulant faire mesurer la douleur des rois sur *la quantité de larmes que contiennent* leurs yeux.

« *Est-ce votre amour que vous regrettez?* — Eh! mon Père, sans doute. — *Ma fille, il faudroit autant pleurer un songe.* — Je suis votre servante : les plaisirs que je regrette sont réels, et ne sont pas des songes. »

Mais voici qui est pis de la part du missionnaire : « Connoissez-vous le cœur de l'homme, et pourriez-vous compter les inconstances de son désir? Atala, un jour peut-être le dégoût fût venu avec la satiété, et l'on n'eût plus aperçu que les inconvéniens d'une union pauvre et méprisée. »

L'auteur oublie d'abord ici la situation des personnages qu'il met en scène. Ce discours semble adressé à une jeune paysanne que la mort empêche d'épouser le seigneur de son village; mais il n'y a point ici d'union mal assortie: Chactas est bon pour Atala, et Atala pour Chactas.

Mais ce n'est pas tout. Cette morale du missionnaire est ridicule à prêcher à la pauvre fille, dans le moment où elle se trouve. Comment a-t-on le cœur de lui annoncer, sans en rien savoir, que Chactas lui auroit été

infidèle? Comment, avec la passion qu'on lui prête, peut-elle le croire ou même le craindre? et des prédictions auxquelles elle ne peut croire, ne peuvent être pour elle des motifs de consolation.

L'exemple d'Adam et d'Eve que le missionnaire allègue à Atala pour lui persuader qu'elle n'auroit pas été heureuse avec Chactas, est très-mal choisi, tant parce qu'il ne prouve rien, que parce qu'il n'est pas dit dans la Bible qu'Adam et Eve aient jamais cessé de s'aimer.

« Je vous épargne les détails des soucis du ménage, les reproches mutuels, les disputes et les peines secrètes qui veillent sur l'oreiller du lit conjugal, les douleurs de l'enfantement, la perte des enfans, etc. » Ce sont là autant de lieux communs, fort insuffisans à calmer une douleur présente et vive. Et puis, comment la jeune Sauvage peut-elle entendre le style emphatique du Père Aubry, *les peines qui veillent sur l'oreiller du lit conjugal?*

Le missionnaire termine l'énumération des peines de la vie, en exprimant un sentiment vraiment révoltant. « Si un homme, dit-il, revenoit à la lumière quelques années après sa mort, je doute qu'il fût revu avec joie par ceux-là même qui ont versé le plus de larmes à son trépas : tant notre vie est peu de chose, même dans le cœur de nos amis ! »

On voit facilement que cette morale désolante, qui ne croit ni à l'amour constant, ni à l'amitié sincère, doit être étrangère à Atala; qu'elle ne peut y croire, ni par conséquent y trouver des motifs de consolation.

Je dirai, à cette occasion, que les idées que l'auteur prête à son missionnaire, de l'homme, de ses sentimens, de ses passions, de la société civile, et en général de la vie humaine, me semblent teintes d'une sorte de fanatisme; je ne dis pas d'un fanatisme intolé-

rant et persécuteur, mais du même fanatisme qui a rempli les déserts de solitaires arrachés aux travaux et aux devoirs de la vie, et a enseveli dans des retraites séparées du monde, tant de créatures qui en auroient fait la force et l'ornement. Car, si la terre n'est, comme il le dit, qu'une *vallée de larmes*, qu'une *cendre des morts pétrie des larmes des vivans ;* si l'on ne peut croire ni à l'amour, ni à l'amitié ; s'il est beau à de jeunes filles *de sacrifier leur beauté aux chefs-d'œuvre de la pénitence ;* s'il y a quelque mérite à *mutiler cette chair révoltée dont les plaisirs ne sont que des douleurs*, ce n'est pas la peine de naître, ce n'est pas la peine de vivre, ce n'est pas la peine pour les hommes de se réunir en société : si ce n'est pas là du fanatisme, je demande à l'auteur de nous en donner sa définition.

Et il ne faut pas croire que ces maximes fausses et exagérées soient échappées à l'auteur dans la chaleur de la composition, en faisant parler son missionnaire. C'est sciemment et avec réflexion qu'il les lui prête, pour ne pas imiter *ceux qui jusqu'à présent ont mis les prêtres en action*, et qui en ont fait *des espèces de philosophes*, toutes les fois qu'ils n'en ont pas fait des *scélérats*. Voy. *la Préface*.

Comme on ne peut pas supposer que l'auteur ne connoît ni le *Las-Casas des Incas*, ni le *Curé de Mélanie* (et j'en pourrois citer quelques autres), il faut qu'il les regarde l'un et l'autre comme entachés de philosophie, et qu'ils ne soient pas assez religieux pour lui. Ce sont pourtant là deux beaux caractères, en qui l'homme le plus religieux, sans fanatisme comme sans impiété, ne désire rien, et à qui il ne reproche rien. Pour l'intérêt de son plan et le succès durable de son ouvrage, l'auteur d'*Atala* eût bien fait de contenir son missionnaire dans les bornes que n'ont pas cru devoir passer les auteurs des *Incas* et de *Mélanie*. Il eût alors

observé le précepte de saint Paul, *sapere ad sobrietatem*, fort nécessaire à suivre en traitant de telles matières, au temps où nous sommes.

L'inconvenance et l'invraisemblance ne sont pas moins marquées dans les discours du missionnaire, comme rapportés par Chactas qui n'a pu ni les comprendre quand ils ont été tenus, ni s'en souvenir si long-temps après.

Chactas n'a que vingt ans lorsqu'il est pris par les Muscogulges, et qu'il fuit avec Atala ; et, pendant les trente mois qu'il a passés chez les Espagnols, à Saint-Augustin, où il lui a fallu d'abord apprendre la langue de ses maîtres, il a constamment refusé d'embrasser la religion chrétienne.

Non seulement Chactas n'est pas chrétien à l'époque où il rencontre le missionnaire, mais il ne l'est pas encore cinquante-trois ans après, lorsqu'il raconte ses aventures à René, comme il le dit lui-même, *pag.* 318; et de plus, dans tout son récit il parle en idolâtre, comme lorsqu'il dit que les Natchez et les Espagnols furent vaincus, parce qu'Areskoui, le dieu de la guerre chez les Sauvages américains, et *les* Manitous ne leur furent pas favorables, et lorsqu'il invoque les Esprits du désert, etc.

Observons enfin cette circonstance importante, qu'à l'époque où il fait son récit, il s'est écoulé cinquante-trois ans depuis la mort d'Atala.

Cela posé, je demande comment Chactas, à l'âge de vingt ans, idolâtre et Sauvage, a pu entendre un seul mot des *discours admirables que le missionnaire fait sur Dieu et sur le bonheur des justes*, *pag.* 313?

Comment il a pu comprendre le langage mystique de la religion catholique dans la bouche du prêtre, disant à Atala :

« Que les plaisirs de la chair révoltée ne sont que

des douleurs; que la couronne des Vierges se prépare pour elle, et que la Reine des Anges l'appelle pour la faire asseoir sur un trône de candeur, parmi les filles qui ont sacrifié leur beauté aux chefs-d'œuvre de la pénitence; qu'elle est une rose mystique, et qu'elle va trouver dans le cercueil le lit nuptial où elle se réunira à Jésus-Christ? »

Je demande comment Chactas, idolâtre et demeurant tel, a pu apercevoir que « toute l'humble grotte étoit remplie de la grandeur d'un trépas chrétien, et comprendre ce que c'est qu'un trépas chrétien? »

Comment il a pu voir la grotte illuminée, entendre dans les airs les paroles des Anges et les frémissemens des harpes célestes, et voir Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne?

Enfin, car il faut borner cette énumération que je pourrois étendre bien davantage, comment a-t-il pu observer, idolâtre et demeurant tel, « la langue d'Atala, qui vient avec un profond respect chercher le Dieu que lui présentoit la main du prêtre? »

Les conteurs doivent avoir bonne mémoire, s'ils veulent mettre d'accord toutes les parties de leur récit, et s'il ne veulent pas que leurs caractères se démentent, ni qu'un fait soit en contradiction avec un autre fait.

Ici, il paroît que l'auteur, dans le feu de la composition, a complètement oublié l'ignorance et l'idolâtrie de son jeune Sauvage, en lui faisant faire, par le missionnaire, tant de beaux discours auxquels il n'a dû rien entendre, et qu'il n'a pu trouver ni beaux ni vrais, s'il les a compris.

Mais il y a une autre invraisemblance non moins choquante, c'est de faire rapporter fidèlement par Chactas des discours qu'il a entendus cinquante-trois ans auparavant, et qu'il n'a pas dû comprendre au moment où il les a entendus; car il est, certes, bien im-

possible de se souvenir, au bout de cinquante-trois ans, d'un discours qu'on n'a pas compris lorsqu'il a été tenu.

On peut tenter d'écarter ces reproches d'invraisemblance, en disant que le Sauvage qui raconte à soixante-treize ans ce qui lui est arrivé à vingt, peint les circonstances de la mort d'Atala, et rend les discours du missionnaire d'après les idées et les connoissances qu'il a acquises depuis, « en conversant avec tous les grands hommes du siècle de Louis XIV, et en assistant aux tragédies de Racine, et aux oraisons funèbres de Bossuet. »

Mais d'abord cette excuse ne peut être employée par l'auteur, qui nous donne Chactas, à l'époque où il fait son récit, comme n'étant pas encore chrétien, et qui ne peut, par conséquent, lui faire dire qu'il a *vu* Dieu, et *entendu les voix des Anges*, etc.

En second lieu, même en supposant Chactas, à l'époque de son récit, très-bon chrétien et familiarisé avec la langue mystique des dévots, il est contre toute convenance, en lui faisant raconter la mort d'Atala, de le faire parler d'après des opinions qui n'étoient pas *alors* les siennes, et de lui faire employer un langage qu'*alors* il ne pouvoit pas entendre. Il ne peut et ne doit peindre ce spectacle qu'avec les couleurs sous lesquelles il l'a vu, lorsqu'il ignoroit encore qu'il *y avoit pour les Vierges une couronne et un trône de candeur, et qu'elles seront les épouses de Jésus-Christ*, etc.

Il peut bien dire qu'il vit donner à Atala par le prêtre une hostie blanche comme la neige (quoique cette grande blancheur n'ait rien de pathétique); mais il ne peut pas dire « qu'il vit *alors* Dieu sortir des flancs de la montagne, et la langue d'Atala s'avancer, avec un profond respect, pour chercher le Dieu, etc. »

Enfin, on voit, par cet endroit, que l'auteur ne s'est

pas donné la peine ou le temps de mettre dans son petit ouvrage l'ensemble si nécessaire à toute espèce de composition, et de pratiquer le précepte d'Horace : *Ponere totum.*

(*Pag.* 331.) « Le flambeau de la religion à la main, le missionnaire sembloit précéder Atala dans la tombe, pour lui en montrer les secrètes merveilles, et toute l'humble grotte étoit remplie de la grandeur d'un trépas chrétien. » J'ai déjà remarqué que le Sauvage idolâtre ne peut ni entendre, ni dire un mot de tout cela. Mais je demande ici ce que la tombe a de merveilleux. Ce que la religion nous enseigne de l'autre vie, est admirable, sans doute, mais ces merveilles ne sont pas dans la tombe.

On n'entend pas mieux, et le Sauvage doit comprendre encore moins que nous, ce que c'est que *la grandeur d'un trépas chrétien.* On diroit fort bien en style religieux *la beauté d'une mort chrétienne*, mais jamais *sa grandeur.* Un chrétien mourant implore la miséricorde de Dieu, se résigne à sa volonté, espère les biens éternels; mais, dans tout cela, il n'y a rien de grand pour celui qui ne veut employer que les mots propres.

(*Pag.* 314.) Atala mourante demande pardon à Chactas des maux qu'elle lui a causés : « Je vous ai, dit-elle, beaucoup tourmenté par mon orgueil et mes caprices. »

L'auteur oublie là, et le caractère qu'il a donné à la jeune Sauvage, et la peinture qu'il a faite de son dévouement à Chactas, et la vie qu'ils ont menée l'un et l'autre, et enfin la courte durée du temps qu'ils ont passé ensemble, et qui n'est que de trente et quelques jours. Où? quand? comment? à quelle occasion? par quels moyens a-t-elle pu tourmenter Chactas *de son orgueil et de ses caprices?* C'est là la confession d'une coquette très-civilisée; et, quand la pauvre fille eût eu ces belles

dispositions, elle n'a eu ni l'occasion ni le temps de s'y livrer.

(*Pag.* 319.) « Pour te peindre aujourd'hui le désespoir qui saisit mon cœur, lorsque Atala eut rendu le dernier soupir, il faudroit que mes yeux fermés pussent se rouvrir au soleil pour lui demander compte des pleurs qu'ils versèrent à sa lumière. »

Ceci ne s'entend point. Comment Chactas pourra-t-il peindre mieux son désespoir, lorsqu'il *aura demandé compte au soleil* des larmes qu'il a versées avant qu'il fût aveugle? Que ce compte lui soit rendu ou non, son désespoir sera toujours au-dessus de l'expression : c'est ce qu'il veut dire, et ce qu'il pourroit dire plus simplement, ou au moins plus intelligiblement.

(*Pag.* 323.) Le missionnaire et Chactas veillent auprès du corps d'Atala. « La lune prête son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se lève au milieu de la nuit, comme une blanche Vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Elle répand dans les bois ce grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers. »

Les Vestales viennent là fort mal à propos ; ce n'est pas là le langage de la douleur. Ce ne peut être celui du personnage qu'on met en scène, et qui ne peut pas penser aux Vestales, ni même à la lune, en peignant une situation aussi déchirante. C'est là de la prose poétique, qui montre l'auteur à découvert, et non un discours dramatique approprié au personnage.

Je demande aussi ce que c'est que *le grand secret de mélancolie* que la lune raconte aux chênes. Un homme de sens, en lisant cette phrase recherchée et contournée, en reçoit-il quelques idées nettes? Delille, Saint-Lambert, Le Mierre, Malfilâtre ont fait de la nuit des descriptions pleines de charmes, qui nous font éprou-

ver cette douce mélancolie qu'inspire et nourrit l'aspect de l'astre de la nuit poursuivant son cours paisible sur un ciel pur: mais aucun n'a dit que cette mélancolie étoit un secret? et si la lune le raconte, comment est-ce un secret, et comment le raconte-t-elle aux vieux chênes et aux antiques rivages des mers, plutôt qu'aux vallées profondes, aux montagnes et aux fleuves?

(*Pag.* 323.) Chactas raconte que le missionnaire, veillant auprès du corps mort d'Atala, « plongeoit de temps en temps un rameau fleuri dans une onde consacrée, et puis, secouant la branche humide, parfumoit la nuit des baumes du ciel. »

Quel langage dans la bouche d'un homme au désespoir!

Quelle recherche pour dire que le prêtre aspergeoit d'eau bénite la chambre et le corps gisant! Il ne faut pas tenter d'agrandir au moins par-delà de certaines mesures, de petits objets. Ces dénominations de *parfums* et de *baume du ciel* ne peuvent être données à un peu d'eau commune et salée, qui n'a ni baume ni parfum. On voit d'ailleurs combien cette forme est éloignée de l'*extrême simplicité* que l'auteur nous assure qu'il a recherchée dans le style. Enfin, comment Chactas, idolâtre à l'époque où l'événement qu'il raconte s'est passé, et même encore au moment où il le raconte, a-t-il pu ou peut-il voir dans l'eau bénite *les parfums du ciel*?

(*Pag.* 325.) Le missionnaire et Chactas enterrent Atala. « Je répandis, dit Chactas, la terre antique sur un front de dix-huit printemps (1). »

En écrivant de telles choses, ou en les admirant, on ne se met pas assurément à la place de celui qu'on

(1) Ce passage a été corrigé. *Note des Edit.*

fait parler. Quelle froide antithèse que celle de la *terre antique* avec *le front de dix-huit printemps!* Quelle recherche dans les expressions d'un homme désolé! Je prie les lecteurs de se figurer Chactas sanglotant ces paroles: *Je répandis la terre antique sur un front de dix-huit printemps.*

(*Pag.* 326.) « Croyez-moi, mon fils, dit le missionnaire, les douleurs ne sont point éternelles, parce que le cœur de l'homme est fini; et c'est une de nos plus grandes misères, que nous ne sommes pas même capables d'être long-temps malheureux (1). »

Ce n'est là qu'un paradoxe qui ne soutient pas l'examen. Il est évident, au contraire, que l'être qui ne peut pas être long-temps malheureux, en est, par là même, moins misérable, puisque la durée de la souffrance est, sans doute un des élémens qui se combine avec son intensité pour composer le malheur.

Il est vrai, comme l'ont éprouvé tous ceux qui ont ressenti de grandes douleurs, qu'au moment où l'âme en est le plus cruellement navrée, la pensée qu'on lui présente, ou qui se présente quelquefois d'elle-même,

---

(1) Voici encore une note que M. de Chateaubriand nous a communiquée :

« Un critique s'est fort élevé contre cette pensée comme fausse et misantropique; il a prétendu que c'étoit au contraire un des grands biens de l'homme que cette faculté d'oublier promptement le malheur. Le critique, qui a la prétention d'être un fort logicien, a cependant ici confondu les mots. Je n'ai pas dit : *C'est une de nos grandes infortunes*, ce qui seroit faux en effet; j'ai dit : *c'est une de nos grandes misères*, ce qui est très-vrai. Qui ne sent que cette impossibilité où est le cœur de l'homme de garder long-temps sa douleur, est la preuve la plus complète de sa sécheresse, de son indigence, de sa *misère?* Le peu d'hommes qui ont nourri long-temps des douleurs profondes, n'ont-ils pas toujours passé, au contraire, pour des âmes fortes et énergiques? »

Note de M. de Chateaubriand.

qu'on se consolera quelque jour de la perte d'une épouse adorée, d'un enfant chéri, d'un tendre ami, est très-douloureuse, et contribue un moment à accroître nos regrets. Mais ce n'est là qu'une peine fugitive et une exagération de notre douleur même : la raison ne nous en montre pas moins, comme un bienfait de la nature, l'organisation de l'homme qui le rend incapable de nourrir une douleur éternelle. C'est donc s'exprimer sans justesse et sans vérité, que de dire que nous sommes d'autant plus malheureux, que notre malheur ou le sentiment de notre malheur est moins durable : ce qui équivaut à dire que nous sommes d'autant plus malheureux que nous le sommes moins.

Je ne pousserai pas plus loin ces observations de détail, que j'aurois pu aisément grossir du double, et qui sont déjà trop nombreuses. . . . .

. . . .

Il me reste à m'excuser auprès des admirateurs d'*Atala* et de l'auteur lui-même, de la sévérité avec laquelle je l'ai critiqué, car je conviens que ma critique est sévère. Mais il se plaint lui-même de la décadence du goût; il dit que tout est perverti en littérature. *Voyez la Préface.* Eh bien, c'est pour retarder les progrès du mal que j'ai pris la plume; je proteste n'avoir aucun autre motif.

Je souscris volontiers aux éloges que donne à *Atala* le citoyen Fontanes, qui y trouve l'empreinte d'un talent original, la profondeur et le charme des sentimens, la naïveté des mœurs, l'élévation des pensées et la beauté de la morale. *Mercure*, N° XX (1).

Mais je n'en crois que plus nécessaire de relever les défauts d'un ouvrage que les éloges qu'on en fait présentent comme un modèle à l'admiration de nos jeunes

(1) Voyez ci-devant, pag. 5.

écrivains, qui peuvent être tentés d'en imiter les défauts même. Car, si cette foule d'auteurs qui n'auront ni l'originalité, ni la profondeur, ni la naïveté, ni l'élévation qu'on trouve dans *Atala*, peut s'abandonner impunément aux excès du style figuré, négliger la justesse, la clarté, la vérité, le naturel, l'ensemble des parties, etc., je demande ce que deviendront le goût et la langue, et la littérature française ? Et l'on voit bien que, pour opposer une digue à ce débordement, il faut s'en prendre à un ouvrage qui ait quelque mérite : car qui auroit le courage de critiquer tant de chétives productions qui naissent et meurent ignorées, et dont la critique partageroit le sort?

Je prévois cependant que les amis de l'auteur d'*Atala* et lui-même diront peut-être que je suis un de ces philosophes qui ne gardent point de mesure envers lui, *parce qu'ils se figurent que, dans son grand ouvrage, le* Génie du Christianisme, ou Beautés poétiques et morales du Christianisme, *il dira beaucoup de mal de la révolution et des philosophes.* Voyez *la Préface.*

Je ne prends point fait et cause pour les philosophes qui pourront entrer en guerre avec l'auteur du *Génie du Christianisme.* Quand son ouvrage aura paru, le public jugera si la révolution et les philosophes y sont traités avec justice.

Mais je ne vois pas trop, au moins sur le titre de l'ouvrage, pourquoi les philosophes, en entendant ce mot au sens défavorable auquel il paroît l'employer, l'attaqueront, et ne garderont pas de mesures avec lui.

Il a pour objet de développer les beautés poétiques et morales du Christianisme. Quant aux beautés poétiques, il me semble qu'il ne doit pas trouver ces philosophes en son chemin Ce n'est pas de beauté poétique, mais de vérité qu'il s'agit entre ces philosophes et les hommes religieux (puisqu'il est convenu que ces deux

classes d'hommes sont en opposition). Diderot s'extasioit à la vue d'un capucin, et s'écrioit : La belle chose que cette barbe et ce vêtement ! Il croyoit aux beautés poétiques du Christianisme, en le regardant comme une belle fiction.

Quant à moi, je crois, comme l'auteur, aux beautés poétiques de la religion chrétienne, sans penser qu'à cet égard elle ait autant d'avantages que la religion païenne. Mais ce que je crois, et ce qui est beaucoup plus important, c'est que ses beautés morales l'emportent incontestablement sur celles de toutes les autres religions.

Que l'auteur d'*Atala* traite ce sujet avec le talent dont il est doué, et plus de sagesse et de simplicité dans le style qu'il n'en a mis dans son roman ; qu'il peigne avec éloquence le mal qu'ont fait à la nation, et par là même au genre humain, les tyrans insensés qui ont détruit dans l'esprit du peuple tous les sentimens religieux, base antique de sa morale ; qu'il poursuive de son indignation l'insolence de quelques misérables qui, magistrats du peuple, ont osé dire à une nation de trente millions d'hommes : Vous avez des opinions religieuses et un culte, vous abandonnerez ce culte et cette religion ; nous profanerons vos autels, nous renverserons vos temples, nous égorgerons vos prêtres ; et qui ont mis, presque sans obstacle, à exécution ces horribles projets : qu'il exécute ce plan, et j'applaudirai à ses efforts avec autant d'intérêt et de chaleur qu'en pourra montrer aucun admirateur d'*Atala*.

Telle est ma profession de foi, qui doit, je pense, détourner l'auteur de me compter au nombre des philosophes qui écriront contre lui par esprit de parti, et qui ne garderont avec lui aucune mesure. Je ne crois pas avoir passé celles qu'une critique honnête permet. C'est pour les intérêts du goût que j'ai relevé les fautes

que j'ai cru apercevoir dans son ouvrage, et pour en garantir, s'il est possible, et lui-même à l'avenir, et ceux qui seroient tentés de l'imiter dans ses défauts, sans avoir le talent qui les fait pardonner.



Extrait d'une Réponse à la critique précédente, ayant pour titre : L'Après-dîner de Mousseaux, *ou* la Défense d'Atala (1).

. . . .

Je ne puis concevoir comment un savant écrivain a pu se donner la peine de faire une critique d'*Atala*, d'un tiers aussi volumineuse que l'ouvrage, sous prétexte de *retarder* les progrès du mauvais goût, quoique le savant écrivain sache fort bien que le *dénigrement est beaucoup plus général que l'indulgence*, et il nous le prouve de reste ; mais avec d'aussi bonnes intentions pour *les jeunes écrivains*, il auroit bien dû lui-même châtier un peu plus son style, où l'on trouve dès la première phrase,

— *Que les éloges exagérés..... soit qu'on y loue*, *etc.* que... que..... que.... que.... que....

— *Le goût et la raison*, *ingrédiens nécessaires de tout ouvrage.*

— *Déployer la sévérité de la critique.*

— *Vrai de la vérité qui convient au genre.*

— Que le savant critique *pleure tout comme un autre, mais à bon escient*, etc. etc.

Je vous fais grâce du reste, parce que j'aurois trop à dire, si je voulois, à son exemple, m'appesantir sur les détails.

En second lieu, le savant critique auroit dû nous expliquer pourquoi, faisant écho à d'autres journalistes qui vantent journellement les mauvaises productions de

(1) Cette Défense est dédiée à la plus belle des quêteuses de Saint-Roch.

leurs amis, il s'élève avec autant d'acharnement, et même d'injustice, contre un petit poëme dont le plus grand crime est d'avoir eu du succès.

Malheur au cœur glacé qui commande à ses larmes, et mesure mathématiquement le feu de l'imagination et du sentiment! Malheur à celui qui veut interdire au génie la hardiesse et les figures, et enchaîner à jamais notre langue dans la servitude, en l'empêchant de prendre l'essor que tant d'autres ont su prendre!

Quel écrivain, à commencer par Homère, sortiroit intact de l'examen, si l'on s'avisoit de le dépecer pour anatomiser pointilleusement jusqu'à la moindre de ses syllabes?

N'attendez point que je réponde à tous les reproches que l'on fait à cette pauvre Atala. Il en est de justes, sans doute; mais je puis vous assurer que la plupart de ceux du savant critique ne le sont point. Vous allez en juger par les suivans, qui font la majeure partie de son examen.

1°. On ne sait ce que c'est que *le vieux fleuve.*

Le savant critique le demandera à tous les poëtes qui qualifient les fleuves de *Pères:*

> Pater *Tiberinus*, (VIRG. Georg. 14.)
> Padre *Eridano*, (MONTI. 65.)
> *Peneusque* Senex, (OVID. 2.);

à tous les artistes qui nous les peignent avec des barbes antiques et limoneuses; il peut même voir aux Tuileries plusieurs fleuves représentés par d'habiles artistes, lesquels ont personnifié de petits fleuves comme leurs enfans. Il nous auroit fait grâce de ses vastes connoissances en physique, s'il eût fait attention que *vieux* n'est pas pris comme plus ou moins *vieux*, que les fleuves *sans lesquels il ne couleroit pas.* Il ne s'agit ici que d'une chose vraie, surtout pour Chactas, savoir, de l'anti-

quité du Meschacebé, lequel, d'après la nature des lieux, n'est point un courant vulgaire et passager, mais un fleuve immense dont l'existence est immémoriale et aussi ancienne que les contrées qu'il couvre de ses eaux (1).

2°. *La grande voix du fleuve.*

Et que diroit-il donc de la *voix des tempêtes* qui se trouve partout?

L'homme s'éveille encore à la voix des tempêtes.
SAINT-LAMBERT.

On a dit *la voix de la nature, qui se fait entendre aux yeux;* et il ne sera pas permis de personnifier un fleuve tel que le Meschacebé, et de lui donner une grande voix! Si le savant critique consulte les poëtes, il verra très-souvent le mot *voix* employé pour bruit.

3°. *Le sifflement des tonnerres.*

Oui, quand ils s'éteignent dans les ondes. *Voyez* le texte. (*Tom. III, pag.* 269.)

. . . .

6°. *Les cadavres des pins et des chênes.*

Le savant critique a tort de blâmer cette locution qui

---

(1) Cette réplique à M. A. Morellet est très-bonne. Il y en avoit une plus simple encore, c'est que le mot *Meschacebé* signifie l'*aïeul des fleuves*.

Note des Edit.

est belle, parce que la métaphore est juste et poétique, et admise depuis long-temps.

> Arbres dépouillés de verdure,
> Malheureux cadavres des bois!
>
> J. B. ROUSSEAU.
> *Cantate contre l'Hiver.*

. . . .

10°. *Chactas n'a pas pu comprendre ni retenir les discours du missionnaire*, etc.

Cela paroît avoir beaucoup frappé le savant critique, qui répète souvent cette même idée; mais il auroit fait moins de bruit à ce sujet, pour peu qu'il eût réfléchi, 1°. que *Chactas*, ayant vécu deux ans chez Lopez, a eu tout le temps de s'instruire de ce qui regarde le culte des chrétiens.

2°. Qu'il étoit d'ailleurs naturel que cet Indien, en voyant les derniers momens d'Atala, se pénétrât des mêmes sentimens qu'éprouvoit une amante adorée, et qu'il les rendît siens, pour ainsi dire, par cette imagination passive qui nous identifie avec nos semblables, surtout avec ceux que nous aimons.

11°. *On est étonné de la quantité de larmes*, etc. etc.

Le savant critique s'étend avec beaucoup de complaisance sur le discours du missionnaire : il prétend qu'Atala n'a pu avoir aucune idée *des rois et des reines*. Je ne vois pas sur quoi il fonde cette assertion, attendu que le voisinage des Espagnols, et l'existence de cette même

autorité dans plusieurs peuplades, peuvent faire suppo-ser cette connoissance à la fille du chef des Muscogulges. Mais, quand il seroit vrai qu'Atala auroit peu d'idée de cette dignité, il n'en est pas moins dans le caractère d'un missionnaire catholique de retracer, dans ses exhortations, les malheurs *des rois et des reines*, dont l'histoire est remplie, parce que le trône étoit alors ce qu'il y avoit de plus grand après l'autel. Au fond, quel exemple plus frappant que celui des souverains qui disposent du sort de tant d'hommes, réduits à envier le dernier de leurs sujets? Sans doute on est étonné de voir jusqu'où peut aller la douleur de ceux qui semblent si peu faits pour l'éprouver. Voilà ce que veut dire figurément *la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois;* locution noble, énergique et intelligible, excepté pour ceux qui ne veulent point l'entendre.

. . . .

13°. *Parfums et baume du ciel*, etc.

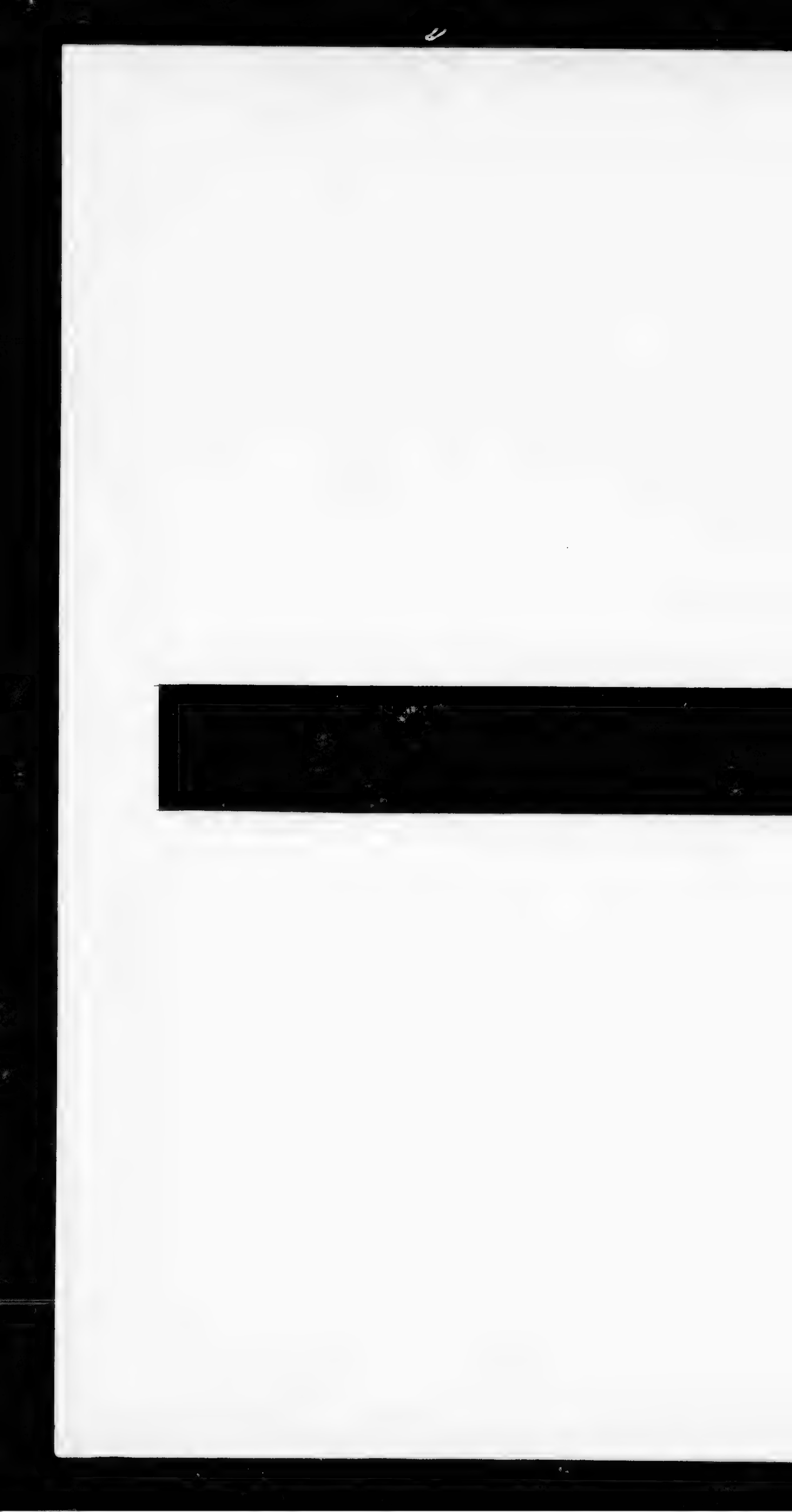
Ici le savant critique s'écrie : Quel langage dans la bouche d'un homme au désespoir! Je lui ferai observer que *Chactas* n'est point ici au désespoir, mais qu'il fait ce récit à *René* long-temps après l'événement. J'ai déjà répondu au reproche d'invraisemblance sur ce que *Chactas* dit de la vertu de l'eau mystique des chrétiens. Quant à l'observation très-profonde du critique, sur *l'eau commune et salée*, qui n'a *ni baume ni parfum*, je suis dispensé de relever le peu de bonne foi qu'il a de blâmer l'auteur de vouloir relever des détails que la critique se donne tant de peine de rabaisser et d'avilir.

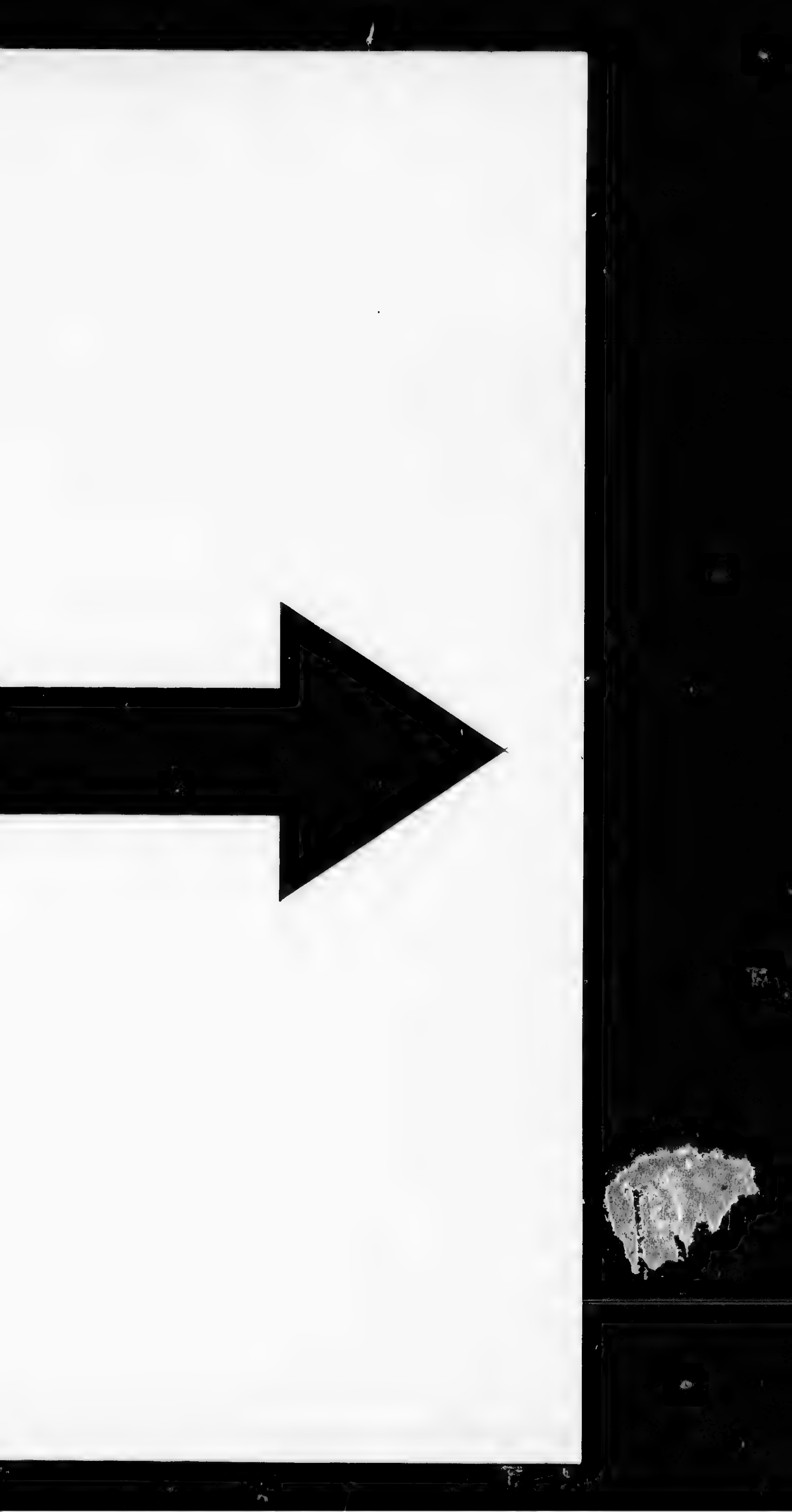
14°. *Elle avoit les yeux levés au ciel*, etc.

Comment certaines personnes ont-elles pu avancer que ce tableau est *dégoûtant?* Quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir à cet égard, il faut être bien injuste de blâmer un écrivain de rendre avec noblesse et vérité un acte religieux que tant de fameux artistes nous ont si souvent offert. Si ce tableau est *dégoûtant*, il faudra condamner la communion de Sainte-Marie Egyptienne; il faudra faire un crime à Benefiali de nous avoir représenté Sainte-Marguerite expirante, recevant l'hostie de la main d'un religieux; enfin, il faudra briser le tableau sublime du Dominicain, qui nous montre Saint-Jérôme dans cette même extase et dans cette même attitude. En vérité, il faut être bien prévenu, pour ne pas voir que toute expression qui tient à l'enthousiasme, quelle qu'en soit la source, est nécessairement belle, et qu'elle doit toujours frapper l'âme faite pour l'apprécier et la sentir.

15°. *Tout homme a son style, et n'en a qu'un.*

Par style mêlé, on n'entend pas ici, tantôt un style, tantôt un autre, comme le suppose le savant critique; on veut dire seulement un mélange d'idées et d'expressions diverses fondues ensemble, ce qui est un peu différent. S'il est vrai que le Sauvage Chactas ait été parmi des Européens, il est tout simple que son langage tienne de l'Indien et de l'Européen à la fois; de même qu'un Français qui seroit resté long-temps en Espagne, contracteroit nécessairement des locutions espagnoles, *et vice versâ.* Cela devient encore plus vrai dans le cas





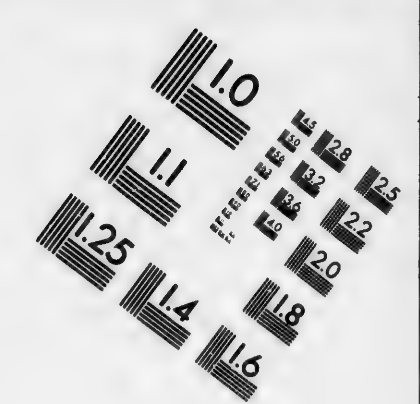
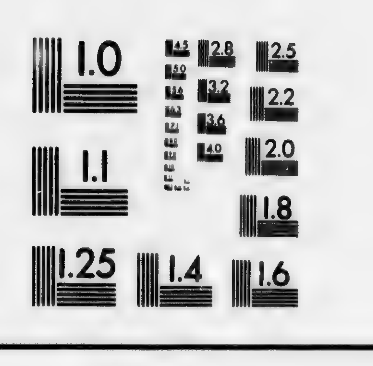


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8

actuel, par la différence extrême de idées et des locutions d'un Sauvage avec celles des peuples civilisés. Chactas a vécu deux ans avec Lopez, avant ses amours avec Atala; ensuite il a séjourné long-temps en France : il a donc pu connoître et emprunter les pensées et le langage de l'Europe, et modifier ses idées premières par les notions qu'il a acquises. Qu'on s'épuise en longs raisonnemens, qu'on entasse les citations, pour ridiculiser le langage indien, il n'en est pas moins vrai pourtant que l'auteur a dû faire ainsi parler son personnage. C'est précisément ce style qui donne à son ouvrage une teinte locale et une sorte d'harmonie avec son sujet. Cela est si vrai, que Klopstock, dans les hymnes qui accompagnent la bataille d'Herman, a donné à ses Bardes des chants et des locutions adaptées à leurs mœurs et à leurs idées. Que le critique n'aime ni la Bible, ni Homère, ni Ossian, à lui permis; mais qu'il ne fasse pas un crime à celui qui fera parler des Hébreux, des Grecs ou des Bardes, d'employer des locutions et les figures qui leur sont familières, et qui, par conséquent, leur conviennent plus que les nôtres.

Je finis en répondant à ceux qui trouvent les descriptions mal placées dans la bouche de *Chactas* (1), et qui voudroient qu'elles fussent faites par un autre, comme dans *Paul et Virginie*. Ils ne font pas attention que le conteur est éloigné de l'époque dont il parle, et qu'il peut, sans aucune invraisemblance, s'appesantir sur des détails et des tableaux rendus encore plus intéressans par les sentimens qui les ont accompagnés. Ils oublient

(1) Nous avons déjà fait observer, dans une note de la critique de *la Décade*, que les *longues* descriptions ne sont point dans la bouche de Chactas, mais dans celle de l'auteur. *Voyez le Prologue et l'Epilogue*.

Note des Edit.

que les poëtes, et Virgile lui-même, de tous le plus sage, mettent dans la bouche de leurs personnages des descriptions bien plus pompeuses encore que celles de *Chactas*, etc.

Sur la critique de A. Morellet (Journal des Débats, *du 5 prairial an IX*).

L'Académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté s'obstine à l'admirer.
BOILEAU.

APRÈS la gloire de réunir toutes les voix en sa faveur, le sort le plus heureux d'un livre est de les partager, d'avoir de chauds partisans et de violens adversaires, de mettre les lecteurs aux prises, et d'exciter beaucoup de disputes. Malheur à l'ouvrage qui naît et meurt dans le silence ! le peu de bruit qu'il fait dans le monde est le signal assuré de sa foiblesse. Combien de romans passables, honorés même de plusieurs éditions, qui sont entre les mains de tous les jeunes gens, sur la toilette de toutes les femmes, et dont personne ne parle ! Sans doute ils ont de l'intérêt, et supposent quelque mérite dans leurs auteurs; mais ils n'ont point cet heureux caractère de force et d'originalité qui maîtrise les esprits, et qui les passionne : ils sont peut-être dignes d'avoir beaucoup de lecteurs, ils ne méritent point d'avoir des ennemis. Mais qu'il paroisse un ouvrage d'un talent rare et supérieur, il produit l'enthousiasme et réveille la censure; les esprits se divisent, les partis se forment, et la critique devient aussi bruyante que l'admiration.

Son triomphe sera complet, si des écrivains distingués prennent la plume pour en marquer les défauts; je ne sais si leurs suffrages même lui feroient plus d'honneur : c'est une manière de rendre hommage au talent, qui n'est pas moins flatteuse; et quand je vois un de nos meilleurs dialecticiens, un ancien membre de l'Académie française, s'armer de toute sa logique pour attaquer

Atala, les éloges donnés à l'auteur dans les cercles et dans les journaux me paroissent moins doux pour lui qu'une pareille censure. Les remarques des critiques de profession, et les louanges des feuilles périodiques, étant la monnaie courante de la république des lettres, M. *de Chateaubriand* l'a reçue tout comme un autre; sa destinée à cet égard n'a rien de particulier; il ne s'agit que du plus ou du moins: mais la critique d'*André Morellet* est une médaille frappée à sa gloire. . . . .
. . . .

Si quelques uns des reproches qu'il fait au fond et à la contexture de l'ouvrage, paroissent fondés en raison, la plupart de ses observations sur le style manquent absolument de justesse. Il ne faut que de l'attention et de la logique pour voir si les caractères d'un drame ou d'un roman se soutiennent bien, si toutes les parties forment un ensemble exact. Mais quand il s'agit de juger du style, ce même esprit géométrique peut égarer beaucoup : c'est dans cette partie que commence le domaine du goût. *Condillac* auroit bien su nous dire si l'auteur de l'*Art poétique* étoit toujours conséquent; mais le fait a prouvé qu'il n'auroit pas fallu le consulter sur les vers.

Je ne puis m'empêcher de rire quand je vois nos philosophes s'évertuer à donner au langage cette précision rigoureuse qu'ils feroient beaucoup mieux de mettre dans leurs raisonnemens : on diroit qu'ils veulent *le spiritualiser* au point qu'il n'auroit plus aucune proportion avec nos facultés intellectuelles. De là ce torrent de mots abstraits qui ont inondé et noyé l'éloquence dans ces derniers temps; de là cet abus des termes métaphysiques, qui rend les ouvrages de quelques uns de nos auteurs actuels si complétement inintelligibles. Le citoyen *Morellet*, qui a publié, il y a quelque temps, dans le *Mercure*, une excellente dissertation sur *l'étymologie* et sur

les figures du style, paroît oublier totalement sa théorie, quand il veut juger *Atala*.

Je multiplierois les exemples, si la critique d'une critique n'étoit pas une chose trop fastidieuse : je me contenterai de deux ou trois passages. *Atala est plus belle que le premier songe de l'époux*. Là-dessus le critique fait la réflexion suivante : « Il est fâcheux qu'on soit toujours obligé de demander une explication. Que veut dire cela? Est-ce qu'Atala est plus belle que l'objet que le nouvel époux embrasse dans son premier songe? Mais si le premier songe de l'époux n'est pas une infidélité, c'est l'image de son épouse qu'il embrasse, et cette image n'est pas plus belle que l'épouse même : donc Atala est belle comme la nouvelle épouse aux yeux de son jeune époux; ce qui peut se dire, mais ce qu'il ne faut pas dire d'une manière si détournée. » — Cela peut s'appeler un raisonnement en forme; mais si le songe de l'époux n'est ni l'image de sa femme, ni celle d'aucune autre, que deviendra ce beau dilemme? Depuis quand les poëtes ont-ils cessé de personnifier les songes? Je ne crois pas qu'ils aient perdu ce droit-là. S'il est reçu que le premier songe du jeune époux est un beau songe, pourquoi ne pas lui comparer Atala, comme on la compareroit à l'aurore, à la rose? etc. Chactas dit aux femmes qui le regardent : *Vous êtes les grâces du jour, et la nuit vous aime comme la rosée*. Là-dessus le censeur répond : « Pourquoi les grâces du jour? et qu'est-ce que l'amour de la nuit pour la rosée? La terre, altérée par la chaleur, aime la rosée et la fraîcheur des nuits; mais la nuit n'aime pas plus la rosée que toute autre disposition de l'atmosphère. » — Quand un homme ne voit dans la rosée qu'une *disposition de l'atmosphère*, il peut être fort sensé, il peut raisonner fort juste en physique, mais il n'est pas né pour sentir et juger les poëtes. La nuit aime la rosée, parce que la rosée est sa

plus douce influence ; la nuit aime les femmes, parce que les femmes ajoutent à ses charmes ; les femmes sont les grâces du jour, parce qu'elles l'embellissent. Le citoyen *Morellet*, qui renvoie cet article *aux précieuses ridicules*, n'a qu'à trouver précieux aussi ce vers si connu du poëte le plus naturel :

Et la grâce plus belle encor que la beauté.

Car, enfin, qu'est-ce qui peut être plus beau que la beauté ? Il seroit facile, en raisonnant à sa manière, de prouver que ce vers n'a pas de sens.

Je n'aurois pas le courage de poursuivre ; arrêtons-nous là. Ces deux exemples suffisent pour faire voir que le citoyen *Morellet* est absolument sorti de son genre, en critiquant *Atala*. On dit que M. *de La Harpe* prépare une réponse à ces observations ; c'est à lui surtout qu'il appartient de prononcer. Au reste, toutes ces querelles littéraires, qui succèdent aux querelles politiques, prouvent combien notre situation est améliorée. Les plaisirs de l'esprit sont presque aujourd'hui notre unique affaire.

Ille meas errare boves, ut cernis, et ipsum
Ludere quæ vellem calamo permisit agresti.

Extrait du Tableau annuel de la Littérature (1), *par J.-M. Clément, de Dijon, n° 3.*

. . . .

Horace, fatigué des horreurs de la guerre civile, disoit :

Vos quibus est virtus, muliebrem tollite luctum,
Etrusca præter et volate littora.
Nos manet oceanus circumvagus : arva beata
Petamus, arva, divites et insulas.
. . . .
Jupiter illa piæ secrevit littora genti,
Ut inquinavit ære tempus aureum;
Ære, dehinc ferro duravit secula, quorum
Piis secunda, vate me, datur fuga (2).

Voilà aussi, depuis quelques années, ce qui donne tant d'attraits à la lecture des voyages, aux descriptions des terres nouvellement découvertes, à la peinture de ces peuplades isolées dans quelques îles heureuses, et vivant encore sous les douces lois de la nature. Si de pareils récits, purement historiques, et tracés par des plumes souvent arides, ne laissent pas que d'attacher fortement par la seule impression des faits et des objets nouveaux qui y sont décrits, quel puissant intérêt n'y doit pas ajouter celui qui sait répandre sur ces images toutes neuves les charmes du style, la chaleur des sentimens ou des passions mêlées à un grand caractère moral, et même ces formes un peu romanesques dont on est aujourd'hui plus avide que jamais.

---

(1) Il n'a paru que cinq numéros de ce journal.
(2) Epod. Ode XI.

Ce mérite, qui avoit fait le succès de *Paul et Virginie*, se retrouve avec une simplicité moins gracieuse et moins touchante peut-être, mais avec plus de force et une plus grande richesse de couleurs dans *Atala*, le seul ouvrage du même genre qui ait frappé aussi vivement la curiosité du public, et fixé son attention, sans avoir pu néanmoins se concilier également tous les suffrages.

L'auteur de *Paul et Virginie*, en se renfermant modestement dans son petit cadre, racontant avec beaucoup d'ingénuité des aventures peu extraordinaires, ornant son récit d'images aussi naïves que ses personnages, et n'élevant son ton qu'à la hauteur de son sujet, a fait sans prétention ce qu'il a voulu faire, a donné peu de prise à la critique, et presque toujours il a satisfait le cœur, l'esprit et le goût.

Peut-être l'auteur d'*Atala* s'est-il annoncé avec trop d'importance pour la narration d'un événement obscur, où la vraisemblance ne couvre point assez la stérilité du fonds et la foiblesse de l'invention ; peut-être tous les apprêts des formes poétiques, tout l'appareil de la pompe oratoire, font-ils un peu trop ressortir la nudité du sujet.

Plus nous aurons d'éloges à donner aux beautés de détail, plus il est utile d'examiner ce qu'il peut y avoir de défectueux dans l'ensemble : car un homme d'un mérite déjà si mûr, d'un talent si distingué, ne pense pas sans doute, comme nos petits écrivains, que le plan est la moindre partie d'un ouvrage, et qu'il suffit de broder quelques fleurs sur des toiles d'araignée.

. . . .

Chactas, après avoir quitté Lopez, n'a pas fait deux pas dans le bois qu'il est pris par les *Muscogulges*, qu'il est reconnu pour *Natchez*, conduit devant le chef qui lui dit : *Réjouis-toi, tu seras brûlé au grand village. Voilà*

qui va bien, répondit-il ; et il entonna sa chanson de mort. Cette simplicité féroce n'est pas d'une nature bien attrayante ; mais voici une autre simplicité de mœurs et de langage qui est d'un naturel charmant, et du goût le plus pur. (*Tom. III*, *pag.* 231, *lig.* 22, *à pag.* 231, *lig.* 21.)

Atala, après avoir donné le premier baiser de l'amour à son bien-aimé, lui apprend que sa religion la sépare de lui pour toujours. *O ma mère!* s'écrie-t-elle, *qu'as-tu fait?* Au lieu d'interroger sa jeune amie sur le sens de cette exclamation, *Chactas* se livre à un désespoir enfantin. Cet arrangement de l'auteur pour ne pas révéler le secret d'Atala, est contre la vraisemblance, et voilà le défaut principal de l'ouvrage (1).

. . . .

L'auteur supplée de temps en temps au foible intérêt de son action languissante, par de petits épisodes écrits d'un meilleur style. Celui-ci surtout respire le naturel antique et la grâce la plus ingénue. (*Tom. III*, *pag.* 241, *lig.* 19, *à page* 243, *lig.* 19.)

. . . .

Le caractère du P. *Aubry* est ce qu'il y a de plus beau dans cet ouvrage; c'est la simplicité sublime du christianisme. . . . .

---

(1) Quand Chactas eût relevé ce simple mot, *ô ma mère*, *qu'as-tu fait?* et qu'il en eût demandé l'explication à Atala, elle ne la lui auroit pas donnée, puisque sa mère lui avoit recommandé, en mourant, le secret de son vœu *envers les païens persécuteurs de sa religion*. A quoi donc auroit servi la question de Chactas? Lorsque M. de La Harpe préparoit une défense d'*Atala*, contre la critique de M. l'abbé Morellet, nous lui avons souvent entendu dire que ce qu'il loueroit surtout dans ce petit poëme, ce seroit la sagesse du plan, et la manière dont le secret (nœud de l'action) étoit ménagé dans tout le cours du récit, de manière à soutenir, sans invraisemblance, l'intérêt du lecteur jusqu'à la fin de l'ouvrage.

Note des Edit.

Des invraisemblances étoient nécessaires pour amener une des plus touchantes et des plus belles exhortations à la mort, qui aient été prononcées par l'éloquence chrétienne : c'est l'humilité sublime des Pères du désert ; c'est quelquefois l'élévation et l'énergie de Bossuet ; c'est souvent l'onction pénétrante et la tendresse pieuse de Fénélon.

. . . .

Le récit des funérailles d'*Atala* termine cette scène de douleur de la manière la plus touchante. Point d'emphase, point de faux ornemens ; c'est l'expression simple et vraie de l'affliction la plus ingénue : il n'y a pas une seule image, pas un seul mot qui n'ait la couleur et la teinte mélancolique la plus convenable à un pareil tableau. La crainte de trop multiplier les citations m'empêche d'en rapporter les plus heureux détails.

. . . .

Pour ne pas interrompre l'analyse de ce roman poétique, et les réflexions que les défauts de conduite nous ont suggérées, nous n'avons dit encore que peu de chose de la partie descriptive, un peu trop étalée dans le prologue, et mieux entremêlée par la suite avec la narration. La nature toute neuve dont l'auteur avoit à peindre les sauvages richesses, demandoit aussi des couleurs toutes nouvelles et difficiles à créer. Plus l'abondance de ces beautés premières échauffoit l'aspiration, moins elle offroit de ressource à l'art de l'écrivain, pour tracer fidèlement cette foule d'images inconnues à la langue et aux lecteurs français. Il nous semble que notre auteur a vaincu la plupart de ces difficultés d'une manière libre, aisée et brillante, sans donner lieu de croire que son enthousiasme ait jamais été refroidi par l'embarras ou la recherche de l'expression. Jugez-en par la description suivante..... (*Tom. III*, *pag*. 221, *lig*. 12, *à pag*. 222, *lig*. 2.)

Il n'est guère possible de réunir, dans une description, plus de chaleur à plus d'élégance, et d'échapper plus habilement à l'ennui de trop décrire. Quelque heureux talent que l'auteur ait en ce genre, il n'y attache point une trop haute importance : il n'est point, dit-il lui-même, un de ces barbares contempteurs de la poésie, qui la ravalent au-dessous de la prose, ou les confondent ensemble ; et il convient que cinquante beaux vers valent mieux que des volumes entiers de prose descriptive.

. . . .

Une réflexion très-heureuse de l'auteur d'*Atala*, c'est que *la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature;* et, ce qu'il a si bien observé, il l'a mis en pratique : ses diverses peintures offrent presque toujours l'agréable mélange du beau et du gracieux, du doux et du sévère : voilà ce qui plaît, ce qui attache, ce qui sauve de la monotonie presque inséparable du genre descriptif.

. . . .

Les descriptions religieuses que l'auteur a mêlées parmi les grands tableaux de la nature, répandent sur son ouvrage un nouvel intérêt, et lui donnent un caractère aussi moral qu'imposant.

. . . .

Nous ne devons pas oublier une description du divin sacrifice, où l'auteur s'est élevé à toute la dignité de son sujet, en l'ornant de circonstances poétiques et même gracieuses. (*Pag.* 287 , *lig.* 12 ; *page* 288 , *lig.* 9.)

L'insensibilité, la froideur inanimée de la plupart des auteurs descriptifs, n'est donc point le défaut de l'auteur d'*Atala*, qui communique à ses divers tableaux, des sentimens, de l'âme, et de grands mouvemens. C'est avec le même bonheur que, pour varier son ton et ses images, il sème dans son récit et dans ses peintures,

des comparaisons ou des rapprochemens ingénieux et nouveaux, qui donnent à l'esprit l'agréable occupation de rassembler beaucoup d'idées autour du même objet. Ainsi, après avoir dit de l'aveugle Chactas, que deux sources de larmes coulèrent de ses yeux fermés, le long de ses joues flétries, il ajoute : (*Voy. page* 233, *lig.* 21 *à* 25.)

Ainsi, il nous représente *Atala*, quand elle a cessé de vivre, comme enchantée par l'ange de la mélancolie. (*Pag.* 320, *lig.* 22, *à page* 323, *lig.* 8.)

Ainsi, dans un autre endroit, quand il parle du peu de réalité qui suit les rêves de l'homme sur le bonheur, quand il a dit qu'il n'est point de cœur qui n'entretienne une plaie cachée, quelle force n'ajoute pas à cette idée morale et trop vraie, la comparaison suivante............ (*Pag.* 328, *lig.* 5, *jusqu'à la fin de la page.*)

Voici une autre sorte de comparaison vraiment poétique, et dans le goût des anciens. (*Pag.* 220, *lig.* 9 *à* 14.)

Ce que j'estime le plus dans ce petit ouvrage, c'est ce goût des idées sensibles et des pensées revêtues d'images, qui est le goût par excellence de l'antiquité. Qui ne reconnoît, par exemple, la manière de peindre les plus petites circonstances par des couleurs attachantes, cette manière, dis-je, d'Homère et de Virgile, dans le passage qu'on va lire? (*Pag.* 254, *lig.* 17 *à* 21.)

Le même goût antique respire dans cette autre image. (*Pag.* 263, *lig.* 5 *à* 8.)

Quelle douceur naïve et charmante! quelle précision exquise dans ce petit apologue d'un genre oriental, comme on en trouve dans les livres saints! (*Pag.* 264, *lig.* 12 *à* 20.)

Nous citerons encore ce petit récit comme parfait pour sa touchante simplicité. (*Pag.* 339, *jusqu'à la fin de la page.*)

Voilà certainement des beautés du goût le plus pur, dignes de plaire dans tous les temps, à tous les bons esprits; et ce roman en offre plusieurs autres non moins distinguées.

. . . .

Nous n'ajouterons plus qu'un mot : que l'auteur médite davantage ses plans, et l'invention ou la disposition des sujets qu'il veut traiter; qu'il respecte la vraisemblance presque autant que la vérité; qu'il soit fidèle aux bons principes qu'il a puisés dans les meilleures sources de l'antiquité; qu'il épure de plus en plus son style et ses pensées aux rayons du bon sens; qu'il évite avec soin l'emphase et l'affectation de bizarrerie qui compose l'orgueilleux esprit du jour; enfin, qu'il soit toujours digne d'être comparé avec les modèles du bon goût et avec lui-même, et nous aurons un bon écrivain de plus à compter parmi ceux des meilleurs temps.

---

*Critique d'*Atala, *par M. Geoffroy, extraite de l'*Année littéraire (1), n° 18, an IX, *tom. III, pag.* 361 *à* 385.

. . . .

Atala est un véritable poëme où l'auteur a trouvé le secret, aujourd'hui bien rare, d'être original sans se montrer absurde. Tout est nouveau dans cette production vraiment singulière. Le poëte vous transporte au milieu des déserts, dans des régions inconnues, où la nature, encore vierge, offre des aspects et des sites qu'aucun écrivain grec ou latin n'a jamais connus : c'est une source de descriptions dont on ne trouve pas même le germe dans Homère et dans Virgile. Ses personnages sont aussi étranges que la scène où ils paroissent, et les mœurs qu'il dépeint sont encore plus poétiques que les mœurs des héros de l'Iliade et de l'Odyssée.

Le Mississipi ne jouit pas, il est vrai, d'une bonne réputation en France...... mais ces impressions défavorables s'effacent à la vue du tableau magnifique que nous trace l'auteur, des régions arrosées par ce grand fleuve : l'imagination étonnée préfère ce spectacle majestueux de la nature sauvage, aux peintures les plus riantes des campagnes cultivées et fertiles.

. . . .

Le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur ; la religion, première législatrice des Sauvages ; les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la tolérance et au véritable esprit de l'Evangile ; les combats des passions et des vertus dans un cœur simple ; enfin, le triomphe du

---

(1) Ce journal a cessé de paroître dans les premiers mois de l'an X.

christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible, l'amour et la mort : tels sont les grands objets que présente ce petit poëme épique, auquel je ne crains pas de donner ce nom, puisqu'il renferme les beautés les plus essentielles à la poésie, le pathétique des sentimens, la richesse et la variété des tableaux, et la plus heureuse imitation d'une belle et grande nature : il ne lui manque que la rime, qui souvent donne à la poésie plus d'entraves que d'agrémens. On remarque surtout dans cet ouvrage une précieuse simplicité, et l'art merveilleux de soutenir l'intérêt par le développement du cœur et des passions, par l'heureux choix et la vérité des circonstances. Un goût sévère pourroit lui reprocher la profusion des images, et un luxe d'expressions poétiques quelquefois plus bizarres que sublimes : ce défaut est celui d'un génie ardent et vigoureux, et d'une surabondance d'imagination qui, pour bien des poëtes froids et décharnés, seroit un objet d'envie. On rencontre aussi, dans son style audacieux, certains traits qui tiennent en suspens la critique, et partagent les connoisseurs; les uns admirent comme des expressions de génie, ce que les autres blâment comme une affectation froide; par exemple, cette phrase : *Les reines ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois*, a été citée comme digne de Bossuet : je souscris à ce jugement, quant à la première partie de la phrase; mais je n'oserois prononcer sur la dernière, et il se peut que dans cette *quantité de larmes contenues dans les yeux des rois*, il y ait plus de recherche que de vrai sublime.

Voltaire regarde comme un grand mérite, dans l'auteur de *la Jérusalem délivrée*, d'avoir su ennoblir, dans ses descriptions, les cérémonies de la religion chrétienne. L'auteur d'*Atala* me paroît supérieur au

Tasse lui-même ; rien n'égale l'onction, l'intérêt, le pathétique qu'il a su répandre sur les mystères et les sacremens de la religion, qui ne paroissoient pas propres à recevoir les couleurs poétiques; il semble avoir démenti cet oracle de Boileau :

> De la religion les mystères terribles
> D'ornemens égayés ne sont pas susceptibles.

Il a ouvert aux poëtes épiques une nouvelle source de merveilleux, et son exemple a prouvé que c'est le défaut de génie et d'invention, bien plus que le caractère des mœurs modernes, qui a réduit certains beaux esprits aux fonctions d'historiens versificateurs. Si la *Henriade* n'a qu'une élégance sans intérêt, c'est que l'auteur n'a jamais connu l'enthousiasme de l'épopée, c'est qu'il étoit dénué de ce feu et de cette imagination qui sait embellir les sujets les plus arides et créer des beautés nouvelles. La chevalerie et la religion suffisoient aux modernes pour remplacer l'ancienne mythologie, s'ils avoient eu le génie qui connoît les ressources, et sait en profiter.

Atala est donc une fiction vraiment originale, dont les détails, aussi neufs que hardis, me semblent avoir agrandi le domaine de la haute poésie, et enrichi notre langue poétique, dont on accuse avec justice la sécheresse et l'indigence. L'auteur a fait l'usage le plus heureux des formes antiques; le ton, les figures et les mouvemens du chantre d'Achille et d'Ulysse se retrouvent dans l'auteur d'*Atala*, avec une teinte de mélancolie sombre, une certaine rudesse sauvage, qui semblent leur donner un nouveau degré d'énergie: c'est l'Homère des forêts et des déserts.



Critique du Génie du Christianisme, *par M. Dussault, extraite du* Journal des Débats, *du* 20 *floréal an X.*

Les premiers jours du dix-huitième siècle furent marqués par la naissance de la philosophie anti-religieuse, et par des ouvrages où commençoit à percer le mépris des plus anciennes et des plus respectables institutions; le siècle dans léquel nous entrons, s'ouvre sous des auspices plus fortunés : ce sont les voies trompeuses de la philosophie même, qui nous ont ramenés aux sentimens qu'elle a voulu réprouver, et aux maximes qu'elle s'étudioit à proscrire. Ses systèmes, ses déclamations et ses fureurs ont alimenté et soutenu pendant plus de soixante ans la littérature, qui étoit tombée avec elle dans l'épuisement, la langueur et le discrédit. Il falloit qu'une nouvelle source d'idées rendît à ce champ devenu stérile, son ancienne fraîcheur et sa fécondité passée. Mais les seuls principes du bon sens, quoique oubliés depuis si long-temps, quoique rajeunis par la désuétude, n'eussent peut-être pas été capables de piquer et d'attacher des esprits que le long usage des discussions philosophiques a rendus avides des spéculations les plus relevées. C'étoit à la religion qu'il appartenoit de se mettre au niveau de nos pensées, sans perdre de vue ces humbles, mais solides maximes qui sont le fonds de la sagesse universelle, et de trouver le point fixe où le bon sens peut s'unir avec la philosophie, où les prétentions de l'esprit se rencontrent avec la simplicité de la raison : elle se lie en effet, par son histoire, par ses antiquités, par l'influence qu'elle a exercée sur le monde depuis près de vingt siècles, par les révolutions et les changemens qu'elle a opérés, par ses établissemens, par ses combats et par ses triomphes, aux

méditations les plus sublimes. Elle peut même intéresser ce goût et cette passion pour la nouveauté qui forment le caractère du temps où nous vivons; car il n'est rien de plus neuf aujourd'hui, pour la plupart des esprits, que la religion chrétienne : nous ne la connoissons guère que par les sarcasmes que l'on a lancés contre elle, que par le ridicule dont on a cherché à la couvrir; elle a été l'objet de nos dérisions, et non de nos réflexions; elle n'a été jugée que par la partialité; elle nous est véritablement inconnue. Il n'est donc pas indigne du génie philosophique qui préside aujourd'hui à la littérature, de tourner ses regards vers ce nouveau point de vue; d'examiner si ces reproches et ces accusations si rebattues, sont fondés; si ces railleries, tant vantées, sont aussi solides qu'elles sont piquantes : j'oserai même dire que c'est le seul aliment qui lui reste à présent, et le meilleur usage qu'il puisse faire de cette force qui l'a entraîné si loin, et de cette activité qui la tourmentera en pure perte, si, au défaut des ressources que le temps a usées, et que l'expérience a décriées, elle ne se fixe sur un objet important et nouveau, capable de suppléer à ce qui lui manque.

Chose étrange ! peut-être sommes-nous aujourd'hui dans la position la plus avantageuse où l'on ait jamais été pour apprécier le christianisme : la révolution, en l'éloignant de nous pour un temps, l'a placé à ce point de perspective qui montre les objets dans leur ensemble et sous leurs véritables dimensions; on l'a examiné comme une institution avec laquelle on ne pouvoit plus avoir que des rapports éloignés, et c'est parce qu'il a appartenu un moment à l'histoire, qu'il a cessé d'avoir la passion pour juge. L'esprit philosophique lui-même, s'il est bien dirigé, ne peut que lui être favorable : ce seroit calomnier un siècle qui n'a pas besoin qu'on lui cherche des torts, que de ne pas reconnoître le degré

où il a porté les lumières et le mouvement qu'il a imprimé à la pensée. Le christianisme ne peut redouter ni l'un ni l'autre : ces lumières ne serviront qu'à le montrer dans un plus beau jour, et cette activité des esprits, qu'à l'identifier avec les idées justes et vraies qui appartiennent à la philosophie : il entrera, pour ainsi dire, dans le domaine de sa rivale; il empruntera quelque chose de sa force; et, la guerre qu'elle lui a faite se changeant en une heureuse alliance, on verra marcher sous les mêmes bannières la philosophie et la religion, désormais réunies par un lien indissoluble. Ainsi, le génie sera fécondé de nouveau; ainsi, les champs de la littérature, depuis si long-temps privés de la rosée du ciel, et maintenant si défleuris, reprendront leur ancien éclat.

Et déjà cette religion, heureusement combinée avec ce qu'il y a de plus sage dans la philosophie moderne, fait éclore un de ces ouvrages et développe un de ces talens qui ne redoutent aucune comparaison, qui imposent à la critique, à force d'originalités, qui peuvent fournir matière aux sarcasmes des petits esprits, mais dont les bons esprits reconnoissent la supériorité, et qui, en ouvrant une nouvelle et immense carrière, signalent et commencent une heureuse révolution dans la littérature comme dans les idées. C'est sans doute un phénomène, au milieu de cette dégradation générale des lettres, parmi ces ruines du talent, et dans ce déluge d'écrits foibles et insignifians dont nous sommes inondés, que l'apparition d'un livre tel que le *Génie du Christianisme*; et il sera à jamais remarquable que le dix-neuvième siècle, qui, par la force des choses, sembloit voué à la décadence de la littérature comme au mépris de toutes les institutions antiques, se soit annoncé par une production aussi distinguée, et que cette production ait été inspirée par la religion.

Il y avoit donc dans le christianisme de quoi enflammer le génie ! Cette mine intacte renfermoit donc des trésors capables d'enrichir le talent ! Il ne falloit donc avoir qu'un esprit droit pour juger cette religion, des yeux pour l'examiner, et un pinceau pour la peindre ! Le nuage de nos passions et de nos préventions l'environnoit ; l'auteur du *Génie du Christianisme* l'a dissipé : il a levé le voile qui déroboit tant de beautés à nos regards. Je laisse à d'autres le triste soin de remarquer, avec plus d'affectation peut-être et de mauvaise foi que de vraie critique, quelques phrases incorrectes ou quelques expressions trop hardies, échappées dans le feu d'une composition si franche et si naturelle ; je craindrois de flétrir, par de froides dissections et par une analyse sèche, un ouvrage qui ne laisse dans l'esprit que de grandes images et dans le cœur que de grands sentimens, soit que l'auteur nous plonge dans les mystérieuses profondeurs de la religion, soit qu'il nous la montre brillante de toutes ses pompes et parée de tous ses bienfaits.

Je le louerois d'avoir osé braver les sarcasmes de quelques mauvais plaisans, en s'occupant, dans la première partie de son livre, d'objets qui, depuis longtemps, sont en possession de fournir de l'esprit à ceux qui n'en ont pas, si les grands talens ne portoient en eux-mêmes un instinct courageux, qui leur fait mépriser les traits de la populace des railleurs : il n'a pas craint de nommer, dans ses premiers chapitres, l'*Eucharistie*, la *Pénitence*, l'*Extrême-Onction* ; et ce langage, qui paroît si étranger au ton du jour et aux idées actuelles, prouve que si dans les autres parties l'auteur semble s'y conformer davantage, c'est moins par une condescendance calculée, que par un sentiment réel et sincère des vérités qu'il expose : il a écrit un ouvrage neuf avec une foi antique : les beautés de la religion, qu'il a mises

dans tout leur jour, ne semblent s'accorder plus particulièrement avec le goût qui règne aujourd'hui pour les arts et pour les choses d'imagination, que parce que ce sont des beautés de tous les temps, faites pour frapper les esprits à toutes les époques, dès qu'une main habile aura su les leur présenter.

Il est pourtant vrai de dire que, malgré l'influence de la philosophie, les imaginations n'ont jamais été plus disposées qu'elles le sont maintenant à accueillir tout ce qui peut les flatter; et c'est encore une circonstance qui me paroît très-favorable au christianisme : nous avons plus que jamais l'enthousiasme des arts; les merveilles qui sont le fruit de nos conquêtes, ont donné une nouvelle activité à cette passion qui nous est si naturelle : les monumens et les chefs-d'œuvre dont nous sommes environnés, ont exalté notre sensibilité. Une religion qui ne se montreroit que hérissée d'argumens, seroit rebutée dans un siècle où l'on se pique beaucoup de raisonner, et dans lequel on hait tout ce qui a l'air du raisonnement; mais le christianisme s'offrant avec toutes ses pompes et toutes ses grâces, rivalisant de poésie avec les plus brillantes institutions de l'antiquité, découvrant dans ses établissemens, dans ses fêtes, dans ses cérémonies, dans ses lois, dans les livres où ses oracles sont écrits, dans ses ruines même et dans ses souvenirs, tout ce qui peut intéresser le cœur, plaire à l'esprit, et charmer l'imagination, se recommande précisément par le genre de mérite qui peut nous toucher le plus aujourd'hui.

Il faut entendre l'auteur lui-même : « Sublime par l'antiquité de ses souvenirs, qui remontent au berceau du monde, etc. » (*Voy. tom. I*er, *pag.* 12.)

Tel est l'abrégé des merveilles de la religion chrétienne et de l'ouvrage où elles sont exposées : les différens traits de ce résumé forment autant de chapitres

qui sont des tableaux ou magnifiques ou gracieux, suivant la nature du sujet. On sait à quel degré l'auteur d'*Atala* possède le talent des descriptions; et parmi tant de morceaux charmans, nous ne sommes embarrassés que de choisir et de nous borner. Nous nous arrêterons à la peinture suivante d'une des scènes les plus aimables de la nature :

« Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les coteaux, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées, etc. » (*Voy. tom. Ier, pag.* 215 *et* 216.)

L'ouvrage, dans son ensemble, est une véritable *poétique* du christianisme, et l'auteur a spécialement donné ce titre à la seconde partie de son livre : c'est là que, par des rapprochemens heureux et par des comparaisons ingénieuses, il montre les ressources que quelques poëtes modernes ont trouvées dans la religion chrétienne, et l'avantage qu'elle a pu leur donner, à plusieurs égards, sur les poëtes de la mythologie. Si le goût, et une littérature exacte et sévère, peuvent s'effaroucher de quelques unes des assertions que contient cette seconde partie, on est toujours dédommagé par les plaisirs du sentiment et les jouissances de l'imagination, du peu que la raison condamne. Il est vrai, comme l'auteur le dit, que les anciens, et que même les auteurs du *Siècle de Louis XIV* ne connoissoient point un genre que nous avons appelé, dans ces derniers temps, le *genre descriptif;* mais il ne faut pas leur en faire un reproche : ce genre nouveau est une véritable corruption; nul poëme ne doit être tout entier composé de descriptions : les descriptions ne sont, par leur nature, que des ornemens qui doivent servir à embellir et à parer un fond plus solide qu'elles. Eh ! qui est-ce qui a su mieux décrire, qui est-ce qui est plus grand peintre que *Virgile?* Mais il a fait de ce talent l'usage discret

que le goût commande, et que la raison avoue. Quant au genre *rêveur* et *mélancolique*, assurément les anciens le connoissoient bien, mais ils l'avoient sagement circonscrit dans les limites de l'élégie ou de quelques poésies bucoliques qui ne sont pas des élégies, sans s'interdire pourtant la faculté de répandre avec ménagement et intelligence, des teintes et des nuances de tristesse dans les poëmes d'un autre genre. Ah ! qui est-ce qui est plus rêveur, plus mélancolique que le joyeux Horace?

.... *Vive memor quàm sis ævi brevis !*
.... *Carpe diem, etc.*

Toute la philosophie, toutes les lamentations et toutes les larmes des poëtes anglais, toutes les *Nuits d'Young* viennent échouer contre quelques strophes de ces odes légères qui n'étoient que des chansons de table. Il y a un côté par lequel les modernes l'emportent éminemment sur les anciens, c'est par les prétentions. Cette partie est ornée d'un épisode intitulé *René*, et qui est le pendant d'*Atala :* l'auteur y peint, avec beaucoup de charmes, les tourmens d'une âme livrée au vague des désirs et au tumulte des passions.

C'est dans la quatrième partie du *Génie du Christianisme*, que M. de Chateaubriand me semble avoir mis le plus de choses et d'idées. Son style, toujours vrai dans le reste de l'ouvrage, me paroît ici plus naturel encore, plus nourri, plus plein, plus attachant et plus rapide. On ne lira qu'avec le plus vif intérêt ce qu'il dit de la vie religieuse, des constitutions monastiques, des ordres de chevalerie et des mœurs des chevaliers, des missions, des établissemens dont presque tout l'univers est redevable au christianisme, et des bienfaits de toute espèce qu'il a répandus sur tout le genre humain.

L'auteur a eu pour but de remplir une partie du plan

tracé par Pascal, dans les réflexions suivantes : « A ceux qui ont de la répugnance pour la religion, dit ce grand homme, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est point contraire à la raison ; ensuite qu'elle est vénérable, et en donner du respect ; après cela, la rendre aimable, et faire souhaiter qu'elle soit vraie, et puis montrer par les preuves incontestables, qu'elle est vraie ; faire voir son antiquité et sa sainteté par sa grandeur et son élévation. » Il n'est point resté au-dessous de son sujet : il attache par un fonds d'idées aussi riche qu'il paroît neuf, par une variété de tableaux, d'images et d'objets extrêmement piquans, par la magie d'un coloris frais, vif, énergique ; et, parmi tant d'excellentes preuves dont il appuie son opinion, son ouvrage même est un des argumens les plus forts et un des témoignages les moins récusables.



Extrait du Journal des Débats, *du* 6 *prairial an X.*
(Auteur inconnu.)

On s'accoutume, ce me semble, un peu trop à ne voir dans le *Génie du Christianisme* qu'un ouvrage d'imitation et de sentiment, où l'on ne trouve que des mouvemens et des images, et ces beautés neuves de style sur lesquelles tous les esprits ne s'accordent pas. Il ne faut pas en être surpris : dans les discussions littéraires, comme dans les procès civils, les principes généraux de décision sont unanimement convenus, mais les applications aux cas particuliers ne sont pas toujours d'une égale évidence. Il y a d'ailleurs dans l'ouvrage de M. de Chateaubriand une foule de mots heureux ou hardis, qui, renfermant à la fois une pensée, un sentiment, une image, manquent leur effet sur le lecteur qui manque lui-même d'une de ces trois facultés; et l'auteur est alors dans le cas d'un homme qui voudroit converser de vive voix avec un sourd, ou par des gestes avec un aveugle.

Mais si l'on ne peut pas ramener tous les esprits à une même opinion sur les matières de goût où le juge suprême est le sentiment qui tient beaucoup à la disposition de nos organes, il est plus aisé de leur faire entendre raison sur les matières de raisonnement, parce que la raison de tous les hommes a un régulateur uniforme dans une vérité indépendante de leurs affections.

Or, il y a dans le *Génie du Christianisme* une pensée vraie et grande, qui en fait la force, et qui est cachée sous la pompe des images et les grâces du style, comme une forte poutre destinée à soutenir l'édifice, que l'architecte a taillée en colonne pour l'orner. Cette pensée est que le christianisme a mis le beau idéal dans

les arts (de la pensée), parce qu'elle a mis le beau moral ou le *bon* dans la société; et cette proposition que l'auteur établit par des exemples, peut être prouvée par le raisonnement.

Le *beau* est l'expression vraie et naturelle du bon, puisque le beau n'est que le bon rendu sensible.

Le beau dans le discours est donc l'expression du beau dans la pensée, qui est la même chose que la vérité; et si l'on définit, par cette raison, l'orateur *vir bonus dicendi peritus*, on devroit, à cause de la supériorité de la poésie sur le discours en prose, définir le poëte *vir optimus dicendi peritissimus.* C'étoit l'opinion des peuples primitifs sur les poëtes et la poésie. Ils regardoient les poëtes comme les favoris de la Divinité, et la poésie comme le langage des dieux. Tous les faiseurs de vers ne sont donc pas plus des poëtes, que tous les faiseurs de prose ne sont des orateurs. Ils ne sont donc pas des poésies, ces ouvrages dont l'esprit de licence ou même de frivolité a arrangé les mots et modulé les accens. On fait des vers libertins, des chansons à boire, enfin des poëmes *pour rire* sur des jouissances; mais on ne fait que sur des sacrifices tout ce qui arrache des larmes d'admiration, *Polyeucte*, *Horace*, *Cinna*, *Alzire*, *Andromaque*, *Zénobie*, *Monime*, *le Tasse*, *les Odes sacrées de J. B. Rousseau;* et le système de société qui commande le plus de sacrifices, est le plus favorable à cette noble expression de l'homme. C'est là le caractère propre de la religion chrétienne; et, avec un instant de réflexion, on trouve, je ne dis pas évidente, mais vraie, cette proposition : *La religion est sévère, donc elle est poétique.* Il ne faut pas s'y tromper : tout ce qui est beau est sévère : les arts même d'imitation emploient l'expression de beauté sévère, de style mâle et austère. Boileau n'a pas des idées bien fixes, lorsqu'il demande dans le poëme épique des ornemens *égayés*, et qu'il

prétend qu'Argant égaie la tristesse du sujet du Tasse, comme si dans tout ce que dit et fait Argant il y avoit le mot pour rire.

Les païens ne pouvoient avoir des beautés poétiques d'un genre aussi sévère que les nôtres, parce que toutes leurs opinions tendoient à la licence, et que toutes leurs lois la favorisoient. Aussi ils excellent dans le genre familier à chanter les plaisirs de l'homme domestique; mais nous les surpassons dans le genre noble, qui, dans de grands personnages et de grands événemens, célèbre ou raconte de grandes vertus. Chez eux, il n'y avoit point de sacrifice, parce qu'il n'y avoit ni amour de Dieu, ni amour des hommes, motif de tous les sacrifices. Ils n'avoient même des idées justes, ni sur les vices, ni sur la vertu. Leur vertu n'étoit qu'une froide égalité d'âme, *animum æquum mi ipse parabo*, qui consistoit plus à retrancher ce qui pouvoit les incommoder eux-mêmes, qu'à faire ce qui pouvoit être utile aux autres. La religion ne retranche rien, et elle règle tout, jusqu'aux affections les plus impétueuses. Quelquefois elle permet à la vertu le caractère même de la passion; c'est là la source du vrai beau dans la poésie dramatique : et la vie d'un homme de bien éclairé par la religion, qu'est-elle autre chose qu'une longue tragédie semée de catastrophes domestiques ou publiques, dont le héros ne doit jamais se démentir, et où tout marche vers le dénoûment? Un exemple fera sentir la différence de nos mœurs à celles des païens. Virgile donne à Didon de tendres souvenirs de son premier époux, et la fait succomber à de nouvelles amours. Un poëte moderne, dans un sujet de son invention, ne peut prêter des foiblesses qu'à une femme qui n'a jamais aimé, et la même fidélité est imposée, dans nos mœurs politiques, à la veuve comme à l'épouse.

Ces idées que je ne fais qu'indiquer, pensée fonda-

mentale du *Génie du Christianisme*, y sont développées avec une supériorité de talent auquel nul autre peut-être ne sera comparé, pour décrire les orages du cœur, le tumulte des pensées, les scènes de la nature, les beautés de l'art, en un mot, pour peindre à l'esprit et pour parler aux yeux. C'est assurément une idée grande et féconde que d'avoir opposé un à un, par des exemples tirés des plus grands maîtres, le père, la mère, l'enfant, le prêtre, le guerrier, l'homme domestique, et l'homme public de la littérature païenne et de la littérature chrétienne; et, loin que la religion doive être alarmée de ce parallèle, elle ne peut que gagner à un rapprochement qui ne montre, après tout, que l'expression du vrai et du bon qu'elle a mis dans la société. La poésie n'aime pas les raisonnemens, mais elle vit de raison qu'elle met en action plutôt qu'en discours, en cela même imitation plus parfaite de l'homme raisonnable, fait pour agir beaucoup plus que pour parler. *Rien n'est beau que le vrai*, et le vrai n'est que le raisonnable. Le merveilleux, qui est l'âme de la poésie, étoit faux chez les païens, et il est vrai chez nous où il n'est autre chose que le beau idéal. C'est en quoi la fiction diffère de la fable; la fiction manque de réalité, la fable de vérité. Les anciens ont tiré, dira-t-on, de grandes beautés de leur machine poétique: sans doute, mais pour des peuples enfans, et même pour nous, tant que nous n'avons écouté de cette longue chanson que l'air et non les paroles, et que nous n'avons fait attention qu'à l'expression poétique des anciens, et non aux sujets de leur poésie; car nous croyons souvent admirer les pensées, là où nous n'admirons que le style, et les anciens eux-mêmes mettoient avant tout l'harmonie de l'expression, les grâces du débit, partie extérieure, et en quelque sorte matérielle de l'art de parler. Il semble que le monde païen soit fini pour la haute poésie. Il a commencé à l'*Iliade*

et finit au *Télémaque*, et certes, c'est assez d'honneur pour ce monde de fables et d'images, d'avoir commencé par Homère et fini par Fénélon. Le monde devient plus raisonnable à force de déraisonner, comme les enfans prennent une marche plus assurée à force de tomber. C'est parce que de grandes erreurs amènent infailliblement le développement de grandes vérités, qu'on a vu, à toutes les époques mémorables de la société, de grands talens s'associer à de grands événemens, et les merveilles de l'esprit éclore au milieu des miracles de la société.

Cette réflexion me ramène à l'ouvrage de M. de Chateaubriand, où l'on voit un grand talent apparoître au milieu d'une grande époque. Cependant cet ouvrage n'est pas encore tout ce qu'il peut devenir avec le temps. Un jour, peut-être, l'auteur en disposera quelques parties dans un meilleur ordre, en rejetant dans un volume séparé *Atala* et *René*, et en retranchant quelques expressions, et quelques raisonnemens. Dans un ouvrage où l'imagination parle à la raison, la raison ne peut écouter rien que de sévère, ni l'imagination rien dire de trop abstrait. Mais il y conservera ces pensées graves, ces expressions pittoresques, ces descriptions pleines de vie et de chaleur, et surtout ces sentimens si vrais, ces rêveries si douces de la solitude et du malheur, ces deux puissans, mais durs auxiliaires des grandes vertus et des grands talens.

Critique, par M. de Bonald, insérée dans le Publiciste, *du 14 floréal an X.*

La bonté du christianisme n'a jamais été révoquée en doute que par des insensés; mais sa beauté, qui n'est au fond que sa bonté rendue sensible, a été méconnue par de beaux esprits; ou bien, en le travestissant, ils en ont fait l'objet d'indécentes railleries : genre de preuves qui a contre le christianisme tout le mérite et toute la force de la parodie appliquée aux objets grands et sérieux. Boileau a pu dire :

> De la foi des Chrétiens les mystères terribles,
> D'ornemens *égayés* ne sont pas susceptibles;

mais l'ouvrage que nous annonçons prouve que la littérature peut être redevable à la religion d'ornemens graves, de beautés majestueuses et sombres, qui sont la parure de toutes les choses nobles et élevées.

Le *Génie du Christianisme* est du petit nombre des heureuses productions qui joignent à tous les genres de mérite celui de l'*à-propos*, et qui sont à la fois des ouvrages de tous les temps et des ouvrages de circonstance : jamais elles ne furent plus favorables au développement des idées qu'il présente, que lorsque le christianisme sort de ses ruines, et reparoît comme le soleil après l'orage. Cet ouvrage s'associe à une des plus grandes époques de l'histoire, et il ne reste pas au-dessous; il commence avec l'ère nouvelle de la religion et de la France, et il ouvre une carrière nouvelle à la littérature.

Pour faire véritablement connoître cet ouvrage, il faudroit en rapporter en grand nombre des morceaux étendus, et les bornes de ce journal permettent à peine

d'en présenter l'extrait raccourci. Ainsi nous sommes forcés de prévenir nos lecteurs qu'il ne leur sera offert qu'une idée très-imparfaite de ce grand nombre de beautés d'ensemble et de détail, d'inventions et d'aperçus ; de ces pensées souvent profondes, de ces sentimens toujours tendres et mélancoliques, de ce style original répandu partout dans cette production, et qui lui donne un caractère particulier qui la distingue. Nous en exposerons du moins le plan et l'ordonnance, et nous parcourrons les objets qui y sont traités.

L'auteur commence, le christianisme commence lui-même par les mystères et les sacremens, qui sont le fonds, et comme la charpente de l'édifice : et il prouve à la raison qu'il ne peut y avoir de religion divine sans mystères, à l'imagination qu'il n'y a pas de beautés sans secrets. Les sacremens sont, en quelque sorte, la métaphore du christianisme, je veux dire l'expression sensible de ce qui revêt et met sous les sens une chose intellectuelle ; et ils sont à la religion ce que le style figuré (et tout style est figuré) est au discours.

Dans la partie des traditions mosaïques, le morceau sur l'astronomie a été remarqué ; et certes il seroit difficile de rien dire de plus ingénieux et d'un plus grand effet de pensée et de style.

L'auteur, après avoir jeté des fleurs sur les choses grandes et profondes, pour parler son langage, approfondit les choses agréables ; et c'est ici la partie de son ouvrage la plus originale, la plus spirituelle, disons peut-être la plus sérieuse. Ce n'est pas seulement pour les hommes à imagination que la perfection de la littérature, depuis les progrès du christianisme, est une preuve de la vérité de la religion : c'est aussi pour le philosophe et l'homme qui raisonne. En effet, si la littérature est, comme on ne sauroit le nier, l'expression, la parole de l'homme en société, la perfection

dans l'expression suppose nécessairement la perfection de l'objet exprimé, de l'homme par conséquent : c'est là tout le christianisme. Or, c'est la majeure de cet argument que M. de Chateaubriand prouve jusqu'à l'évidence, et il est aussi instructif qu'agréable dans ses comparaisons entre les poëtes chrétiens et les poëtes païens : et quels poëtes? Virgile, le Tasse, Milton, Racine, Corneille, les Grecs, les Romains, les Français, les Anglais, David, Homère ; c'est-à-dire, tout ce qui rappelle les plus hautes pensées, les sentimens les plus vrais, le style le plus doux et le plus fort. C'est un nouveau point de vue offert à la littérature, et il est immense.

L'auteur traite aussi des autres arts, des arts d'imitation, de l'homme même physique, et il fait voir ce qu'ils doivent à l'homme et aux sciences des siècles chrétiens.

Il passe aux harmonies de la religion chrétienne avec nos sentimens, nos souvenirs, nos passions; et cette partie de son ouvrage est empreinte d'une mélancolie douce et rêveuse, qui est le caractère dominant du faire, ou plutôt de l'être même de l'auteur, et qui sans doute n'est que l'impression qui lui est restée de grandes scènes et de grands malheurs, comme le long frémissement que conserve un corps sonore, après le coup qui l'a frappé. Cet auteur a vu aussi les grands contrastes de la vie, et il les a tracés dans ses écrits : il a vu le monde entier n'être que le grand contraste du passé et de l'avenir ; partout l'opposition du néant à l'être, le malheur dans le berceau, l'espoir dans le tombeau, et dans la mort tout l'intérêt de la vie. Son ouvrage même est un contraste avec l'esprit d'irréligion et les joies dissolues de notre temps, et il en sera plus remarqué et plus agréable.

Enfin l'ouvrage est terminé par le tableau des bien-

faits du christianisme et de la sublimité de ses institutions. La partie des missions est un chef-d'œuvre, et elle est l'histoire fidèle des plus étonnantes entreprises que l'homme ait jamais exécutées. Les grands services que les ordres religieux ont rendus à l'humanité, considérée dans toutes ses misères et toutes ses foiblesses, y sont présentés, et l'on est étonné du nombre prodigieux de formes que la charité avoit revêtues pour être utile aux hommes.

J'ai à peine parlé du style; il suffit de dire qu'il est partout l'expression de la pensée, et c'est tout ce que doit être un bon style. Le style du *Génie du Christianisme* a un caractère à lui; chose aussi rare, quand tout le monde écrit bien, qu'un caractère d'homme est rare quand tout le monde est poli. Il se plaît aux pensées mystérieuses, aux souvenirs doux et tristes, aux choses graves et élevées, c'est-à-dire à tout ce qu'il y a de plus beau, de meilleur. Enfin la critique peut apercevoir des taches, mais le sentiment du beau et du bon n'y a vu que des beautés, et l'amitié n'en a présagé que les succès.

Extrait de la Gazette de France, *du* 16 *floréal an XI, sur la seconde édition.* (Auteur inconnu.)

Le dix-huitième siècle a fini dans l'opprobre de tous les vices, les fureurs d'une sanglante démocratie, et les excès d'une philosophie puissante pour le mal; mais le dix-neuvième commence sous les regards d'un ciel plus propice. Un nouvel ordre de pensées et de desseins se développe devant nous; il se remue quelque chose dans les esprits, qui tournera peut-être à l'affermissement des sociétés humaines. Déjà l'amour de la religion et des principes conservateurs de la morale et de la justice sur la terre, a suscité deux écrivains du talent le plus distingué, qui, forts de la beauté de leur cause comme de celle de leur génie, sont descendus dans l'arène pour défendre le christianisme, la civilisation, l'humanité tout entière; je veux parler ici de M. de Bonald et de M. de Chateaubriand : l'un et l'autre ont été mûris par l'infortune, et c'est peut-être à cette rude et salutaire école qu'ils doivent ce qu'il y a de plus profond dans leurs sentimens et leurs pensées. L'enthousiasme ne doit pas aller jusqu'à les croire sans défauts, et quel écrivain n'en a pas? Mais on craint peu de dire que, par la force et l'originalité de leurs conceptions, ils sont faits tous deux, quoique dans un genre différent, pour être l'ornement de leur patrie et même de leur siècle. Qu'il nous soit permis, puisque l'occasion s'en présente ici, de les confondre dans l'hommage qu'on doit aimer à rendre au talent, toutes les fois qu'il est consacré à l'usage le plus noble et le plus glorieux.

Ces deux écrivains ont le mérite d'être neufs au dix-neuvième siècle, et c'est bien quelque chose sans

doute ; leurs ouvrages sont appropriés aux circonstances, aux besoins de leurs contemporains. S'il est des idéologues qui s'égarent dans leurs vaines abstractions sur la pensée, les principes de la morale, de la politique et de la société, M. de Bonald vient à eux avec une métaphysique transcendante qui fait dériver des *rapports nécessaires des êtres* ces principes éternels dont il a vu le développement *naturel* (ou *parfait*, suivant son langage) dans l'unité, tant du pouvoir civil pour la société civile, que du pouvoir spirituel pour la société religieuse. On sait aussi que M. de Bonald possède dans un très-haut degré le talent d'écrire, au jugement même des vrais connoisseurs : on se rappelle comment s'en est exprimé M. de Fontanes, en rendant compte de son ouvrage sur le divorce.

S'il est une foule d'hommes légers et de beaux esprits qui ne connoissent le christianisme que par les caricatures qu'en font ses ennemis, M. de Chateaubriand se présente à eux avec le tableau des beautés célestes de cette religion considérée dans tous ses rapports avec la morale, le sentiment, l'imagination, l'humanité souffrante, la civilisation, les lettres et les arts. Exagérer dans les plus violentes déclamations des excès que la religion désavoue, qu'elle condamne bien plus sévèrement que la philosophie, dont elle n'a été que le prétexte pour l'ambition, et taire les bienfaits immenses dont elle a été la source pour le genre humain : telle avoit été jusqu'ici la tactique des ennemis insensés de la plus salutaire des religions. La preuve en est dans leurs écrits. Aujourd'hui, ils semblent chanter la palinodie. Ils disent : « Eh ! qui vous nie que le christianisme n'ait ses beautés poétiques et morales, que ses cérémonies ne soient pompeuses ? etc. » Qui le nie ? vous-même, répond M. de Chateaubriand dans sa *Défense du Génie du Christianisme*, vous-même qui

naguère encore faisiez des choses saintes l'objet de vos éternelles moqueries ; vous qui, ne pouvant plus vous refuser à l'évidence des preuves mises sous vos yeux, etc. . . . .
. . . .

Le *Génie du Christianisme* éclata au milieu de nous comme un phénomène inouï, il parut avec ses taches et ses beautés, des traits d'un goût qui n'est pas assez pur, et cette foule de choses originales qui n'appartiennent qu'au talent d'un ordre supérieur. La médiocrité auroit pu aisément en éviter les défauts, le génie pouvoit seul enfanter ce qu'il a de véritablement beau. Cet ouvrage, comme tout ce qui est extraordinaire, produisit dans le public une commotion universelle : l'impiété frémit, la satire s'arma de ses pointes les plus aiguës, la censure voulut étouffer tout cri d'admiration, l'admiration ne voulut pardonner à la censure aucun de ses traits. Boileau n'aimoit pas les écrits dont le public ne dit rien : ce silence, en effet, est un symptôme alarmant de mort prochaine ; il peut y avoir de l'excellent, du rare, du plus exquis dans un livre dont on dit beaucoup de mal, y en a-t-il dans celui qui n'est pas remarqué? Que M. de Chateaubriand laisse siffler autour de lui les serpens de l'envie, qu'il se moque des rugissemens de l'impie ; qu'il pardonne aux esprits délicats qui aiment le fini en tout, quelques boutades légitimes ; qu'il profite des conseils de l'amitié, des critiques même de la haine s'il les trouve justes ; qu'il soit à lui-même son plus sévère censeur, et qu'il soit tranquille sur le sort de son ouvrage. Il faut convenir qu'il a plus d'une fois répondu aux critiques en habile homme : il s'est corrigé. Toujours l'extraordinaire n'est pas le beau ; entre le piquant et le singulier, le sublime et le bizarre, souvent les nuances sont assez légères ; elles échappent à l'écrivain dominé par l'imagination, tandis

qu'elles sont aperçues du froid et sévère lecteur. Disons ici que l'auteur se dépouillera, quand il voudra, de tout ce qui peut s'éloigner de la parfaite pureté du goût qui caractérise les grands écrivains du siècle de Louis XIV ; nous en avons pour garant la manière même dont il a écrit la belle *Défense du Génie du Christianisme*, et la supériorité de cette nouvelle édition sur la première : dans cette seconde édition, plusieurs chapitres de raisonnement ont été fortifiés, des images ont été adoucies ou retranchées; il est remarquable que cet ouvrage, où les talens de l'imagination dominent si fort, soit si plein d'érudition et de recherches. N'oublions pas de dire que l'auteur a fait, dans son Avertissement, l'aveu de quelques erreurs graves dans lesquelles il étoit tombé, aveu qu'il fait avec une candeur qui l'honore auprès des gens de bien. . . . .

. . . .

Coup d'œil rapide sur le Génie du Christianisme, *etc.*

(Trois Extraits (1) *publiés dans la* Décade Philosophique et Littéraire, *N*os 27, 28 *et* 29 *de l'an X, composent cette brochure.*)

Article premier.

. . . .

Qu'est-ce que cet ouvrage? Est-ce un livre dogmatique, ou une poétique, un traité de philosophie morale?

Si c'est le premier, la partie poétique est de trop, ou n'est pas ce qu'elle devoit être. Elle est remplie d'images profanes que la religion du Christ, et encore plus la religion des papes, proscrit. La poésie des prophètes, du psalmiste et des hymnographes, est la seule qu'elle approuve; à ses yeux austères, tout le reste est vanité.

Si c'est une poétique, ou un traité sur le parti que les poëtes modernes pouvoient tirer de la religion chrétienne (et ce sujet pouvoit être riche et intéressant à traiter), toute la partie dogmatique est au moins superflue. Si Aristote s'étoit proposé d'analyser dans sa poétique l'emploi que les grands poëtes grecs avoient fait de la mythologie, et celui qu'on en pouvoit faire encore, il n'eût certainement pas commencé par démontrer la vérité de tous les dogmes du polythéisme; c'étoit l'affaire des hiérophantes et des prêtres de Jupiter (2).

---

(1) On les attribue à M. Ginguené.

(2) Les critiques qui ont combattu le *Génie du Christianisme*,

. . . .

Je jetterai seulement ici quelques réflexions, non sur le fond des choses, mais sur la manière dont il les traite; et ce sera encore presque sans ordre et à mesure que les objets s'offriront à moi, pour mieux éviter tout ce qui auroit l'air d'une discussion en règle.

Ce qu'il y a de particulier dans notre jeune auteur, c'est que ce qui paroît aux plus robustes croyans être au-dessus de la raison humaine, en exiger l'humiliation et même le sacrifice, n'est qu'au niveau de la sienne, et qu'il semble réellement comprendre ce que tous les docteurs traitent d'incompréhensible (1). Des mystères! il n'y a, selon lui, rien de si conforme à la nature de notre esprit et de notre âme. Rien de beau, de doux, de grand dans la vie que les choses mystérieuses. Mystère dans les sentimens, dans les vertus, dans les sciences, dans les plaisirs de la pensée, dans les forêts et les solitudes, dans les monumens hiéroglyphiques, enfin dans l'homme lui-même. Confondant ainsi *le mystère* avec les *mystères*, il conclut qu'il n'est donc pas étonnant que les religions de tous les peuples aient eu leurs choses impénétrables ou leurs mystères. . . .

. . . .

C'est si bien l'imagination qui le plus souvent le domine dans sa partie démonstrative et dogmatique (2),

---

ayant perpétuellement répété cette objection, en feignant de se méprendre sans cesse sur le but et l'intention de l'auteur, nous obligent à nous répéter nous-mêmes, et à renvoyer encore le lecteur à la Défense de l'ouvrage : elle répond complètement aux critiques.

Note des Edit.

(1) Il ne s'agit pas ici de la foi de l'auteur : il ne parle et ne veut parler que de la beauté des mystères.

Note des Edit.

(2) C'est reprocher à l'auteur d'avoir fait ce qu'il vouloit faire.

Note des Edit.

que lorsqu'il traite, par exemple, du mystère de l'incarnation, saisi tout à coup d'enthousiasme à l'idée des beautés célestes de Marie, il fait un appel aux poëtes, et les invite à la chanter, à la peindre assise *sur un trône de candeur*, brillante sur ce trône *comme une rose mystique* (1). . . . .
. . . .

Sa prédilection pour les descriptions poétiques (2) brille encore dans celle qu'il fait de Moïse descendant de la montagne avec les tables du Décalogue. Il s'agissoit de comparer cette loi avec celles des législateurs anciens, et d'en montrer la supériorité. Il commence par traduire sèchement les premières; il en tronque ou mutile quelques unes, comme celles de Pythagore; il omet en entier les lois de Platon, sous prétexte qu'elles n'ont point été mises en pratique; enfin, il les récapitule toutes inexactement, tâche de les mettre en contradiction, et leur oppose des objections dont celle-ci peut faire apprécier la justesse. Une loi de Minos déclare infâme quiconque n'a point d'ami. « Ce législateur, dit M. de Chateaubriand, a donc déclaré infâmes tous les infortunés? » Si l'on concluoit de cette fausse conséquence qu'il n'a jamais lui-même été l'ami d'aucun malheureux, qu'auroit-il à dire?

Après avoir traité avec cette légèreté toute la sagesse antique, il en vient à la loi de Moïse; et, par une marche contraire, il s'entoure en quelque sorte des mêmes prestiges dont s'environna ce législateur, et cherche à faire sur ses lecteurs à peu près le même effet qu'il produisit sur les Hébreux. *Voyez*, dit il, *cet homme*

---

(1) Les expressions soulignées par le critique sont tirées des prières de l'Église.

Note des Edit.

(2) Toujours le but de l'auteur méconnu.

Note des Edit.

qui descend de ces hauteurs brûlantes ; et il nous étale, le plus magiquement qu'il peut, toute cette fantasmagorie, sans oublier qu'*à l'horizon se déploie la chaîne du Liban avec ses éternelles neiges et ses cèdres fuyant dans le ciel :* ce qui est beau sans doute en poésie et en peinture, mais ne fait rien à la beauté des lois du Décalogue (1) ; sans oublier encore que *la postérité de Jacob se voile la tête dans la crainte de voir Dieu et de mourir :* ce qu'on avoit fait très-prudemment de leur recommander, mais ce qui ne prouve pas trop puissamment la réalité de ce qu'ils virent (2).

. . . .

Si l'imagination joue un si grand rôle dans les premiers livres, où l'auteur traite des mystères, des sacremens, des vertus, de la tradition de Moïse, et d'autres objets qui exigent qu'il s'enfonce dans les ténèbres de la chronologie *antédiluvienne*, on doit penser qu'elle prend encore un plus grand essor dans celui où il démontre, à sa manière, ce qui a déjà été démontré tant de fois, *l'existence de Dieu par les merveilles de la Nature.* Il y a donné carrière au talent descriptif, qu'il possède à un degré peu commun, et dans lequel il n'auroit peut être aujourd'hui qu'un rival, ou du moins qu'un maître, si de fréquentes exagérations, des bizarreries, des expressions de mauvais goût, et

---

(1) Mais le but de l'auteur n'est-il pas toujours de répondre à ceux qui prétendent qu'il n'y a ni beautés, ni grandeur dans les scènes, les souvenirs et les traditions du christianisme ?
Note des Edit.

(2) On voit bien quelles sont ici les intentions du critique ; mais comment oublie-t-il que les Grecs eux-mêmes (*V. Homère*) détournoient la tête *dans la crainte de voir les dieux et de mourir?* Il a donc pris un usage général de l'antiquité pour un commandement particulier de Moïse.
Note des Edit.

même des fautes de langue, ne défiguroient trop souvent son style (1).

En parlant du chant des oiseaux, il s'étudie surtout à peindre celui du rossignol; mais, par malheur, il ne semble connoître que le rossignol des poëtes, et non celui de la nature. Ce n'est que dans Virgile que la plaintive Philomèle *chante encore quand elle a perdu ses petits*. Dans nos bois, dès qu'ils sont éclos, elle ne chante plus : elle ne fait plus entendre, en cherchant pour eux de la nourriture, qu'une espèce de petit cri importun, suivi d'un croassement désagréable, et qui n'a pas le moindre rapport avec son premier chant. C'est donc absolument à faux que porte tout ce que l'auteur s'efforce d'ajouter d'ingénieux et de neuf à la description touchante, mais idéale, de Virgile. . . . .

. . . .

Les oiseaux en général lui portent malheur. En parlant de cette partie si intéressante de l'histoire naturelle, il semble avoir fait vœu de n'être jamais dans la nature (2). Il fait passer à l'hirondelle *l'été aux ruines de Versailles, et l'hiver à celles de Thèbes*. Il pouvoit se figurer dans ses courses lointaines que Versailles étoit en ruine; mais comment, depuis son re-

---

(1) M. de La Harpe, qui préparoit une défense du *Génie du Christianisme*, disoit que, parmi les ouvrages d'une aussi grande étendue, il étoit un de ceux qui présentoient le moins de fautes de langue. Quant aux autres taches dont parle le critique, elles ont presque entièrement disparu dans les éditions subséquentes : et des littérateurs distingués trouvent même que l'auteur s'est soumis trop facilement à des jugemens qui n'avoient pas une grande autorité.

Note des Edit.

(2) On pourroit croire que l'auteur, qui a passé une partie de sa vie dans les forêts, a plus de connoissance en histoire naturelle que le critique.

Note des Edit.

tour, n'a-t il pas sacrifié cette opposition fausse, et qui ne porte sur rien (1) ?

La poule d'eau, qui se perche quelquefois sur les châteaux, ne manque pas à ses yeux de choisir de préférence les armoiries sculptées dans les murs; et quand elle s'y tient immobile, *on la prendroit pour un oiseau en blason, tombé de l'écu d'un ancien chevalier.* Ceci n'est pas une vision commune; et il n'y a peut-être pas deux têtes d'hommes que la vue d'une poule d'eau pût faire ainsi rêver de châteaux, d'armoiries, d'écussons, de sable et de merlettes (2).

. . . .

Il divise les athées en deux classes bien distinctes. « Les premiers, conséquens dans leurs principes, déclarent, sans hésiter, qu'il n'y a point de Dieu, point d'âme, point de différence essentielle entre le bien et le mal; que le monde appartient aux plus forts et aux plus habiles, etc. » Du moins, ajoute-t-il, ceux-ci sont-ils francs s'ils sont atroces. — Je ne crois pas qu'il soit fort commun d'entendre prêcher une telle doctrine. Il y auroit, avec l'atrocité, trop de maladresse dans cette franchise. Mais on a vu de tout temps des hommes qui affichoient un grand respect pour la religion, donner tout, dans leur conduite, à l'empire de la force et de l'habileté. Les Borgia, les Henri VIII, les Cromwel, les Louis XI ne professoient point l'athéisme, et ce sont pourtant là de ces forts et de ces habiles à qui le monde appartient. Ils ont, proportion gardée, dans les

---

(1) Mais comment un homme d'esprit fait-il lui-même une pareille objection? Et quand l'auteur cite les *ruines de Versailles*, est-ce des murs ou des grandeurs qu'il veut parler?
Note des Edit.

(2) Pourquoi non, quand *la poule d'eau est perchée sur les armoiries sculptées dans les murs?*
Note des Edit.

rangs inférieurs et dans les conditions communes, des imitateurs qui savent s'emparer, par les mêmes moyens, de ce qui est à leur portée, et de ce qui est pour eux *le monde :* ce ne sont point non plus des prédicateurs d'athéisme ; et quand cela sert à leurs vues, ce sont même de fort bons chrétiens.

Les athées de la seconde espèce sont ce que l'auteur appelle *les honnêtes gens de l'athéisme, les hypocrites de l'incrédulité.* « Absurdes personnages, mille fois plus dangereux que les autres, et qui, avec une douceur feinte, se porteroient à tous les excès pour soutenir leur système. » Voilà de bonnes et fortes injures qui prouvent ce que l'auteur pourroit se permettre pour soutenir le sien. Mais enfin cela ne nous dit pas quels sont ces hypocrites abominables, quel est le système de ces hommes affreux. Le voici enfin, et l'on doit s'attendre à frémir de la tête aux pieds. « Ces hommes prétendent que l'athéisme ne détruit ni le bonheur, ni la vertu, ni les justes autorités de la vie, et qu'il n'y a point de condition où il ne soit aussi profitable d'être incrédule que d'être religieux. » Mais si ces monstres-là veulent propager leur doctrine, ils prêchent sans doute d'exemple. On les voit heureux dans leur intérieur, vertueux dans leurs actions publiques et privées, obéissans aux justes autorités, c'est-à-dire aux lois, et à ceux qui ont été légitimement choisis pour en être les organes ; contens de leur condition, et ne calculant jamais ce qu'ils doivent croire ou ne pas croire en religion, pour savoir ce qu'en morale pratique ils ont à suivre ou à éviter. Alors je ne vois pas quel intérêt ils auroient à être des hypocrites, ni ce qu'il y a d'absurde en eux, ni de quel danger ils peuvent être pour la chose publique, ni à quels excès ils pourroient se porter pour soutenir leur système, sans être convaincus par cela même d'en avoir changé.

Et remarquez bien qu'on ne les accuse pas ici d'être des athées; qu'en effet, d'après les opinions mêmes qu'on leur donne, ils ne doivent ni professer l'athéisme, ni chercher à le propager. On les accuse seulement d'avoir assis leur bonheur, leurs devoirs et ceux des autres, sur des bases qu'ils jugent plus solides, moins mobiles et plus universelles que des opinions religieuses. Peut-être cela paroît-il absurde et exécrable *dans les royaumes de la solitude;* mais, dans tout Etat civilisé, dans toute grande association politique, la question est de savoir si, sans s'inquiéter de ce qui regarde la croyance, qui est une affaire entre Dieu et les hommes, on ne gagneroit pas infiniment à poser sur de tels fondemens l'édifice de la morale, qui est l'affaire des hommes entre eux (1).

. . . .

Au lieu de cela, l'auteur examine s'il est de l'intérêt de l'homme malheureux ou de l'homme heureux d'être athée; ce n'est point du tout là la question. Tous les grands capitaines de l'antiquité ont été remarquables par leur religion. Fort bien; mais il ne falloit pas mêler Epaminondas et Scipion avec Alexandre.

. . . .

Des anciens il passe aux modernes. . . . .

. . . .

Des généraux et des armées, l'auteur s'élève jusqu'aux gouvernemens et aux chefs des empires. Il demande si ceux qui gouvernent les peuples doivent nier la divinité. — Et pourquoi la nieroient-ils? Qui le leur a jamais conseillé (2)?

. . . .

(1) Ce passage explique pourquoi le critique a si peu goûté l'ouvrage et entendu l'auteur.

Note des Edit.

(2) Ce premier article est terminé par une digression sur le

Article second.

Notre auteur est peu difficile en transitions; après avoir épuisé tout ce qui regarde la croyance et le dogme, il déclare que ce sujet *le mène naturellement à parler des effets du christianisme dans la poésie, la littérature et les beaux-arts.* Naturellement ou non, cette partie qu'il intitule, *Poétique du Christianisme*, est la principale : on voit que c'est pour elle que le reste est fait, et peut-être auroit-il dû s'y borner; mais, dans cette partie même, qui contient deux volumes entiers, on retrouve à chaque instant les mêmes vices que dans la première. . . . .

Il fait d'abord une revue des principaux poëmes où le merveilleux du christianisme remplace la mythologie ; et le premier qui s'offre à lui est celui du Dante. On est surpris qu'il n'en parle qu'en douze lignes, et seulement pour dire qu'il n'en dira rien. . . . .

La Jérusalem du Tasse est mieux traitée, quoiqu'il n'y ait de vraiment bien, dans ce que l'auteur en dit, que ce que d'autres en ont dit avant lui. . . . .

Il parle en général plus convenablement de Milton que du Tasse, et l'on voit qu'il le connoît mieux. . . .

. . . .

Une observation très-juste, parmi celles que l'auteur fait sur la *Henriade*, mais qu'il n'a pas faite le premier, c'est que dans ce poëme, dont le christianisme est en quelque sorte le sujet, il n'y a pas assez des rites,

---

système représentatif et sur l'origine de la puissance suprême, que nous nous abstiendrons d'insérer, parce qu'il ne s'agit point ici des opinions politiques du critique.

Note des Edit.

des cérémonies, des croyances, en un mot du merveilleux propre à cette religion. Il indique quelques uns des ressorts que le poëte auroit dû employer; mais est-il bien vrai qu'*il eût pu trouver chez nos Saintes des puissances aussi grandes que celles des déesses antiques, et des noms aussi doux que ceux des Grâces!* Chez une nation déjà revenue de bien des illusions, et prompte à saisir le côté ridicule des choses, telle que la nôtre l'étoit au sortir de la régence, c'étoit une machine poétique bien délicate à manier qu'une Sainte. . . . . . .

. . . .

Dans les livres suivans, l'auteur entre plus particulièrement dans son sujet; il examine les rapports de la poésie avec les hommes, d'abord quant aux caractères, ensuite à l'égard des passions. Il divise les caractères en naturels et sociaux : les premiers sont les époux, le père, la mère, le fils, la fille ; dans les seconds, il ne considère que le prêtre et le guerrier. Il établit dans autant de chapitres, que tous ces différens caractères ont reçu de la religion chrétienne un perfectionnement qui se remarque dans les ouvrages, soit épiques, soit dramatiques, dont le sujet est tiré de cette religion. L'on pourroit n'être pas toujours de son avis dans les comparaisons qu'il fait de quelques scènes célèbres de l'antiquité avec des scènes modernes ; on pourroit aussi ne pas confondre, comme il le fait toujours, ce qui est l'effet du christianisme avec ce qui lui est contemporain ; mais on ne peut méconnoître un mérite réel dans cette partie de son travail ; elle a, surtout pour les admirateurs des anciens, celui d'un sentiment profond de leurs beautés: l'auteur ne leur préfère que des beautés d'un ordre qu'il regarde comme surnaturel; il les met au-dessus de tout le reste.

Parvenu au caractère du guerrier, il soutient, d'après l'idée qu'il se fait *du beau idéal*, la supériorité des

temps chevaleresques sur les temps héroïques; et il rapporte cet avantage au christianisme. Tout cela peut également se soutenir et se combattre; mais il falloit rester dans ces thèses générales, et ne pas aller jusqu'à établir un parallèle suivi entre le chevalier et le vrai chrétien; car, dans l'énumération de leurs vertus, il s'en trouve dont le rapprochement fait remarquer entre eux des différences trop sensibles.

Par exemple : « Le chevalier s'en alloit à travers le monde, secourant la veuve et l'orphelin. Voilà la charité chrétienne. » Je veux que jamais les chevaliers ne courussent d'aventures que pour exercer ces bonnes œuvres, reste toujours leur manière un peu brutale de pratiquer la charité chrétienne. Ce n'est point, si je ne me trompe, à grands coups de lance, de dague et d'épée à deux fendans, que l'Évangile recommande aux hommes d'exercer entre eux la charité (1).

. . . .

Quand l'auteur vient à traiter de la poésie sous le rapport des passions, il entreprend de démontrer qu'un bon chrétien est mieux initié qu'un autre dans les secrets de leur peinture; mais il pose, dès son premier chapitre, *un principe* qui suffit seul pour ôter toute créance à ce qu'il dit. *On ne sauroit trop*, dit-il, *analyser la pensée* (ce qui, par parenthèse, absout les *idéologues* et répond aux anathèmes lancés contre eux); mais *il n'en est pas ainsi des sentimens.* « Vouloir les approfondir, n'est pas preuve de savoir, mais d'ignorance : il ne faut pas toujour laisser tomber la sonde dans les abîmes du cœur; les vérités qu'il contient sont du nombre de celles qui demandent le demi-jour et la perspective, etc. » Et si vous n'approfondissez pas les sentimens, comment voulez-vous les peindre? Si le

(1) Toujours le but de l'ouvrage méconnu. *Note des Édit.*

cœur a des abîmes où vous n'osiez pas jeter la sonde, comment les connoîtrez-vous ? Prétendre qu'on ne doit examiner qu'au demi-jour et dans la perspective les vérités qu'il contient, n'est-ce pas avouer clairement que ce ne sont point ces vérités que vous voulez connoître, et que vous voulez peindre, mais ce qu'il conviendra au succès de vos opinions que vous preniez vous-même, et surtout que vous donniez pour des vérités (1) ?

. . . .

Que tout cela soit favorable aux passions, à leur exaltation, et par conséquent, sous un certain rapport, à la poésie épique et dramatique qui s'alimente de leurs mouvemens et de leurs effets, je ne dis pas le contraire ; mais je nie que ce soit là un système moral utile à l'homme en société ; et je soutiens qu'il est urgent d'en établir un autre plus convenable au point où sa raison est parvenue (2), mais qui n'ait pas, comme tous ceux qu'on a proposés jusqu'ici, le défaut de laisser oisive la sensibilité de l'homme, et de ne vouloir parler qu'à sa raison.

Qu'oppose à cela (3) l'auteur de cet ouvrage ? Des contradictions et des chimères. Il veut une morale, mais toute religieuse (4) ; il veut une religion, mais toute

---

(1) Ces contradictions apparentes se détruisent à la lecture du chapitre tout entier.

Note des Edit.

(2) Puisque le critique *ne dit pas le contraire* de l'auteur, ce dernier a donc raison dans ce qu'il prétendoit prouver. Quant à cet *autre système moral* à établir, dont parle le critique, l'expérience a amené le dégoût.

Note des Edit.

(3) A quoi ? à ce *système moral* sur lequel *le critique ne s'explique pas*.

Note des Edit.

(4) Ainsi que tous les grands législateurs.

Note des Edit.

poétique (1) ; il veut enfin que cette religion soit le christianisme ; et, méconnoissant en elle ce caractère sombre et sévère, qui damne pour un désir, et punit une pensée par d'éternels supplices, il assure qu'elle a charmé l'esprit par un rayon de lumière, *sans détruire la partie poétique de l'âme, en lui ôtant le champ des découvertes et des désirs :* il pose en fait que l'expression dramatique des passions a gagné cent pour cent à l'établissement du christianisme ; que si la Phèdre de Racine, par exemple, est supérieure à celle d'Euripide, c'est que Racine étoit chrétien : ce qu'en effet Euripide n'étoit pas, et que la Phèdre française est la *chrétienne réprouvée, la pécheresse tombée vivante entre les mains de Dieu :* que, dans la *dévote* Julie, l'amour est une voix troublée qui sort *d'un sanctuaire de paix*, un cri d'amour *que prolonge en l'adoucissant, l'écho religieux des tabernacles :* choses que personne n'avoit encore aperçues dans *la Nouvelle Héloïse*, et qui changent en livre de piété ce roman jusqu'à présent regardé comme tant soit peu profane (2), que la véritable *Héloïse*, l'amante d'Abailard, celle qui nous a laissé des lettres enflammées, offre *la nature rebelle, saisie toute vivante par la grâce, et qui se débat vainement dans les embrassemens du Ciel :* image très-vive et très-passionnée, en supposant qu'on entende ce que c'est que *les embrassemens du Ciel*, mais qu'on pourroit à la rigueur trouver médiocrement chrétienne.

Il finit par considérer comme une passion le christianisme lui-même ; et son style très-propre en général

---

(1) Non toute poétique, mais pleine de grandeur et d'images.
Note des Edit.

(2) J. J. a voulu donner à Julie un caractère religieux : il l'appelle lui-même *dévote*.

Note des Edit.

à exprimer des affections désordonnées, s'assortit ici naturellement au sujet. . . . .

Un des grands mérites qu'il trouve dans cette passion, et qu'elle a en effet, si tant est qu'on puisse appeler cela un mérite, c'est qu'elle est *profondément mélancolique*, et qu'*elle nous traîne à l'ombre des cloîtres et sur les montagnes*. Reconnoissons, si l'on veut, cette propriété comme très-favorable à certains genres de poésie : mais n'existe-t-il donc point de passions plus généreuses, et surtout plus sociales, dont on puisse remplir et rassasier le cœur de l'homme? Soyons de bonne foi : quand il seroit vrai que ces Antoine et ces Jérôme, *combattant dans les déserts corps à corps avec leurs passions*, armés contre elles de pleurs et de jeûnes, ou chargeant de lourds fardeaux leurs épaules pour dompter une chair révoltée ; que ce Polyeucte même, dont Corneille a prouvé que le caractère étoit très-poétique, si toutefois il n'a pas prouvé mieux encore qu'il étoit très-propre à faire ressortir le caractère éminemment poétique de Pauline ; enfin, quand il seroit vrai que tous ces caractères passionnés, c'est-à-dire fanatiques, seroient poétiques et dramatiques par excellence, il n'en résulteroit rien en faveur de la religion qui les rendroit tels ; il n'en résulteroit pas surtout que l'on dût les choisir ou les présenter pour modèles, à moins que, parce qu'elles sont très-poétiques et très-dramatiques, les familles de Pélops et d'Atrée ne soient aussi pour les familles des modèles à offrir et à suivre (1).

Mais voici une autre propriété du christianisme que l'auteur regarde comme une de ses *beautés*, et dont il

---

(1) Ici les aveux du critique donnent complètement raison à la thèse que soutient l'auteur. La proposition que le critique veut établir à la fin, s'éloigne de l'objet et ramène une question différente.

Note des Edit.

est possible que les profanes jugent tout autrement : c'est de jeter l'âme dans ce qu'il nomme le *vague des passions*. Dans cet état, qui est ici fort bien dépeint, et pour cause, à ce qu'il me semble, « on est détrompé sans avoir joui ; il reste encore des désirs, et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est riche, abondante et merveilleuse ; l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite avec un cœur plein, un monde vide, et, sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout. » Si l'on demande à quoi un homme ainsi constitué est propre dans le monde, et ce que la société gagne surtout à contenir beaucoup de ces hommes-là, il sera difficile de répondre (1). . . . .

. . . .

En reprenant le cours de sa poétique, il examine le christianisme sous le rapport du merveilleux, et le met, à cet égard, comme à tous les autres, bien au-dessus du polythéisme. Les anciens, selon lui, n'ont point connu la poésie descriptive ; elle est née du christianisme, et il en trace l'histoire : ensuite Dieu, les Anges de lumière, ceux de ténèbres, et les Saints, effacent poétiquement tous les Dieux et les Demi-Dieux de la Fable. . . . .

. . . .

Le christianisme n'est pas moins favorable aux beaux arts qu'à la poésie ; il ne l'est pas moins à toutes les parties de la littérature, philosophie, histoire, éloquence, qu'à la poésie et aux arts : c'est là ce que l'auteur se propose de démontrer dans les quatre livres suivans. Je ne le suivrai point dans ses démonstrations :

---

(1) L'auteur, ainsi que le critique, blâme ces inutiles *rêveries*, qu'il n'attribue point au christianisme. *Voyez* sa Défense sur René à la fin de ce volume.

Note des Edit.

on connoît désormais son système, et sa ferme résolution de voir la religion chrétienne dans tout ce qu'offrent de bon les temps modernes, l'irréligion dans tout ce qu'ils ont de mauvais, et leur supériorité sur tout ce qu'ont produit les temps anciens, par le seul effet du christianisme. Cela m'engageroit d'ailleurs dans une discussion du fond que j'ai résolu d'éviter, et que, selon toute apparence, nos lecteurs ne regretteront pas (1).

. . . .

Article troisième.

C'EST encore tout *naturellement* que l'auteur se trouve *ramené d'Atala au culte chrétien.* Il a pris son parti sur ces sortes de transitions : prenons aussi le nôtre ; et, puisqu'il s'est cru obligé de parler des cloches avant de traiter de ce qui regarde les églises, les ornemens, les chants et les prières, commençons aussi par les cloches.

Il n'a pas attendu jusqu'à ce moment à se passionner pour elles. On voit, dès son second volume, que *René* n'est que son interprète quand il s'écrie : « Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avènement à la vie,

---

(1) Là commence ce *dégoût* des critiques pour le second volume, dont l'auteur parle dans sa Défense. Ce sont, au jugement de tout le monde, les deux plus forts de l'ouvrage. Le critique ne *suivra point* l'auteur dans ce qu'il dit sur l'éloquence, etc. En effet, il seroit aussi difficile de prouver que Bossuet, Massillon, etc. ne sont pas éloquens, qu'il le seroit de nous persuader qu'ils ne doivent pas leur éloquence au christianisme.

Note des Edit.

qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et *les joies* encore plus ineffables de sa mère ! . . . . »

On doit convenir qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus touchant dans tout ce qui a jamais été dit sur les cloches.

. . . .

Quand on s'est imposé la tâche de tout défendre, dans une cause excessivement complexe, on se condamne quelquefois à de singuliers raisonnemens (1) ! L'auteur peut-il s'être fait illusion sur ceux qu'il oppose aux gens qui voudroient que le peuple pût comprendre à l'église ce qu'on lui chante et ce qu'il chante ? « Nous ne voyons pas, dit-il, ce que la langue de Virgile, et même en certains temps et en certains lieux la langue d'Homère peut avoir de si déplaisant. » Je ne le vois pas plus que lui pour mon compte, et pour le compte de ceux qui ont été comme nous, ou mieux que nous, instruits dans ces deux langues : mais il ne s'agit point de leur beauté (2) ; il ne s'agit même pas de savoir si le latin des chants d'église doit plaire ou déplaire, littérairement parlant, à proportion que l'on sait plus ou moins la langue de Virgile, mais si l'on peut se joindre en esprit et en vérité à des prières proférées dans une langue qu'on ne sait pas (3).

. . . .

L'auteur passe à une explication métaphysique diffi-

(1) Il en est de même quand on veut tout critiquer.
Note des Edit.

(2) Précisément c'est de cela qu'il s'agit.
Note des Edit.

(3) L'auteur remarque, dans ce chapitre, que toutes les prières chrétiennes sont traduites en français, dans les Heures

cile à qualifier. « Il y a, dit-il, une chose très-remarquable : des oraisons en langue latine paroissent redoubler le sentiment religieux de la foule. *Ne seroit-ce point un effet naturel de notre penchant au secret?* Dans le tumulte de ses pensées et le fond de misère qui compose sa vie, l'homme, en prononçant des mots *peu familiers ou même inconnus*, croit demander toutes les choses qui lui manquent, et qu'il ignore : le vague de sa prière en fait le charme, et son âme inquiète, qui sait peu ce qu'elle désire, aime à former des vœux aussi mystérieux que ses besoins. » On voit que l'auteur est fidèle à cet amour pour le mystère, dont nous avons déjà vu d'autres preuves. . . . .

. . . .

Il examine ensuite ce qu'on appelle, selon lui, la *niaiserie* et la *barbarie* des cantiques saints. Il cite en leur faveur des versions poétiques de Malherbe, de Rousseau et de Racine. Il reste prouvé que Malherbe, Rousseau et Racine ne sont ni *niais* ni *barbares*; mais est-ce bien là ce qu'*il falloit démontrer* (1)?

Après les cloches et le latin, vient le dimanche. L'auteur en appuie l'éloge sur des raisons arithmétiques et géométriques que je ne discuterai pas : c'est désormais un procès jugé. Il y fait aussi intervenir les choses physiques. « Non seulement l'homme, dit-il, mais le bœuf ne peut labourer neuf jours de suite; au bout du sixième, *ses mugissemens semblent demander*

---

pour le peuple, et que cette coutume de chanter en latin a été d'un immense avantage aux lettres, en consacrant la langue de Virgile.

Note des Édit.

(1) Ce n'est pas le talent de ces grands poëtes que l'auteur veut faire admirer, mais la beauté des passages qu'ils ont traduits des livres saints.

Note des Édit.

les heures marquées par le Créateur pour le repos général de la nature. » Et il met en note : *Les paysans disoient : Nos bœufs connoissent le dimanche, et ne veulent pas travailler ce jour-là.* — L'usage de labourer avec des bœufs n'est connu que dans quelques uns de nos départemens ; on voit donc bien quels étoient les paysans qui observoient dans leurs bœufs cette répugnance (1). . . . .

Les chapitres suivans sont consacrés à l'explication de *la Messe*, à la description et à l'éloge *de la Fête-Dieu*, *des Rogations*, *des Rois*, *de Noël*, et des autres fêtes du christianisme. L'explication m'a paru foible, mais le zèle de l'auteur se soutient dans les éloges, et son talent dans les descriptions.

Les funérailles viennent ensuite, celles des grands, du guerrier, des riches, des pauvres, qui toutes sont décrites avec leurs couleurs propres; l'étiquette des rangs y est fidèlement observée : car les grands et les petits ont dans la mort, comme dans la vie, leurs pompes et leur nudité. Les prières de l'Eglise sont peut-être les mêmes pour les uns et pour les autres; mais est-il vrai, comme le dit l'auteur, que *le grand nom de chrétien met tout de niveau dans la mort?* . . . .
. . . .

Il y a un livre entier sur les tombeaux : il n'est pas long, et la matière est riche, puisque l'auteur jette un coup d'œil sur ceux de presque toutes les nations anciennes et modernes. Faut-il le louer de cette sobriété qu'on désireroit dans plusieurs autres parties de son ouvrage? Faut-il regretter que, dans un sujet si bien

(1) Sans relever l'intention bénigne du critique, nous nous contenterons de lui faire observer que la moitié (pour ne pas dire les trois quarts) de la France laboure avec des bœufs.
Note des Edit.

assorti à la teinte habituelle de ses idées et de son style, il ne se soit pas plus étendu ? Au reste, en parlant des tombeaux, qu'y auroit-il eu à convertir ? et qui nie l'intérêt qu'ils inspirent ?

. . . .

L'histoire de la vie de Jésus-Christ, celle du clergé, qui ne lui ressemble guère, du clergé séculier avec sa hiérarchie, du clergé régulier avec toutes ses religions ou tous ses ordres, l'éloge des constitutions monastiques, le tableau des mœurs et de la vie des moines cophtes, maronites, trappistes, chartreux, missionnaires, etc., etc., occupent successivement l'auteur, mais ne doivent pas nous occuper (1). Les descriptions, les faits, quelquefois même les fables ou les bruits populaires, tout lui sert, tout a ses beautés, son charme, sa poésie. . . . .

M. de Chateaubriand se complaît à les décrire (les trappistes); il s'extasie sur le *Frère*, *il faut mourir*, que ces spectres macérés et taciturnes se disoient lorsqu'ils se rencontroient entre eux : il appelle cela de la morale en action. Et le trappiste mourant, de quelles couleurs sombres et fidèles il le peint ! c'est, selon lui, de la *haute philosophie*.

. . . .

Je ne le suivrai point dans son livre des missions étrangères, au Levant, à la Chine, au Paraguay, à la Guiane, aux Antilles. C'est trop de chemin après une si longue route : franchement, je suis un peu las du voyage, et peut-être ne le suis-je pas seul. Ce livre est pourtant un des plus intéressans de l'ouvrage (2);

(1) C'étoit cependant là la partie essentielle ; mais l'auteur est trop fort ici, et il faut se taire sur ce second volume. *Note des Edit.*

(2) Etrange contradiction du critique ! *il ne suivra pas* l'auteur *dans ce livre qui est un des plus intéressans.* *Note des Edit.*

l'auteur admire de bonne foi des sacrifices et des actes de dévouement et de courage, admirables en effet, quel qu'en fût le motif, lorsqu'ils n'ont pas troublé des nations heureuses, innocentes et paisibles (1).

. . . .

J'espère que l'auteur ne me confondra cependant ni avec ceux qu'il croit capables de se réjouir des tourmens de ces confesseurs de la foi, ni même avec ceux qu'il nomme par dérision *les sages*, qui demandent, dit-il, avec une pitié superbe, *ce que ces moines alloient faire dans les déserts de l'Amérique*. Il est dommage qu'il ait gâté, par de pareils traits d'aigreur, des descriptions et des récits faits pour intéresser tout lecteur sensible.

. . . .

Voici un trait d'un autre genre, où l'esprit de parti, j'oserai le dire, se montre dans toute sa laideur. L'auteur, dans son chapitre des missions des Antilles, cite des passages touchans d'un bon missionnaire, le Père Dutertre, sur la vie, les travaux et les peines des malheureux noirs. C'est à en parler ainsi qu'il voudroit que l'on se fût borné. « Avec de grands mots, dit-il, on a tout perdu : *on a éteint jusqu'à la pitié ;* car qui oseroit encore plaider la cause des noirs, après les crimes qu'ils ont commis ? » Qui ? tout homme raisonnable et sensible, tout ami de l'humanité. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, et je ne suis nullement tenté d'entamer ici une discussion intempestive. « Tant nous avons fait de mal ! poursuit l'auteur ; tant nous avons perdu les plus belles causes et les plus belles choses (2) ! » Et il ajoute,

---

(1) Il a fait plus que de les admirer : c'est peut-être à son livre qu'est dû le rétablissement de ces institutions sublimes.
Note des Edit.

(2) Eh ! qu'y a-t-il de plus raisonnable que ce que dit ici l'auteur ? Qu'on jette les yeux sur Saint-Domingue.
Note des Edit.

dans une note sur les belles causes et les belles choses que nous avons perdues : « Cette vérité est bien sensible aux représentations des tragédies de Corneille. Le spectateur demeure presque froid aujourd'hui aux scènes sublimes des *Horaces* et de *Cinna*. Derrière tous ces mots admirables, *Quoi! vous me pleureriez mourant pour mon pays*, etc., on ne voit plus que du sang, des crimes, et le langage de la tribune de la Convention (1). »

Aveugle et passionné jeune homme ! dites, dites encore que vous n'êtes point animé par l'esprit de parti ! Eh ! qu'est-ce donc qui a desséché dans votre cœur la fibre généreuse qui frémissoit doucement au mot de patrie, à l'idée de mourir pour elle, et aux vers républicains de Corneille? Vous n'êtes point animé par l'esprit de parti ! et désormais, dès qu'on exprimera devant vous ces sentimens si nobles, si doux, si naturels à l'homme, vous ne verrez plus que du sang, des crimes et un langage de tribune !

Du sang ! Ah ! voyez du moins celui de ce million de Français, versé pour une cause dont on ne pourra pas plus, dans l'avenir, obscurcir la beauté que nier la justice ; versé pour empêcher l'invasion et l'asservissement de la France; pour y fonder la liberté, la couvrir d'un éclat que rien n'effacera dans la mémoire des hommes, et conquérir enfin une glorieuse paix.

Des crimes ! Hélas ! sans doute, et de bien funestes pour cette cause même qu'ils ont ternie et compromise, mais que l'équitable histoire ne confondra point avec eux. Mais ne confondez-vous pas vous-même avec ces crimes le renversement du trône et la fondation de la république (2)?

(1) Il ne s'agit pas d'un sentiment, mais d'un fait. *Note des Edit.*

(2) C'est pour la troisième fois que le critique se sert de pareilles armes. *Note des Edit.*

. . . .

La Convention et sa tribune, la tribune de la Convention et son langage ! dites donc, si vous voulez être juste dans votre aversion (1) pour elle, le langage qu'y parlèrent souvent les factions qui l'opprimoient, et dont le feu y étoit alimenté sans cesse par l'intrigue et l'or de l'étranger. . . . .

. . . .

Veut-on savoir à quoi tiennent ces incurables préventions, ces saillies (2) involontaires d'un esprit de parti qu'il est plus aisé de nier qu'il ne l'est de s'en guérir, on n'a qu'à lire le livre V qui traite de la chevalerie ; on y verra quels profonds regrets l'auteur donne à ces institutions guerroyantes; il les passe toutes en revue, et il admire tout : esprit, usages, mœurs, amours, fêtes, tournois, chevauchées par monts et par vaux, cartels, défis, galanteries dans les châteaux, où l'on sait bien ce qu'il advenoit quelquefois aux chevaliers et aux dames; contes et devis gaillards des Troubadours, mélange bizarre de superstitions, de faits d'armes et de voluptés ; tout cela étoit du bon temps, du temps de la sainte ignorance ; tout cela lui plaît, l'enchante, et lui paroît surtout infiniment chrétien.

. . . .

Une autre erreur où il semble être tombé, c'est d'imaginer que la révolution française a détruit la chevalerie, qui étoit assurément détruite depuis longtemps (3). . . . .

---

(1) Eh ! pourquoi l'auteur l'aimeroit-il ?

Note des Edit.

(2) Le critique vient de faire une saillie de trois pages contre *l'aveugle et passionné jeune homme.* *Note des Edit.*

(3) Où l'auteur *semble-t-il être tombé* dans cette erreur bizarre ?

Note des Edit.

La philosophie et l'histoire ont reconnu les grands services rendus au genre humain par la religion chrétienne, surtout pour l'aider à sortir de l'effroyable barbarie où il tomba dans ces siècles qui séparent en quelque sorte les temps anciens des temps modernes. La récapitulation de ces bienfaits, par laquelle M. de Chateaubriand termine son ouvrage, en exagère quelques uns, et seroit susceptible d'examen dans plusieurs de ses parties. Par exemple, le bien que quelques papes ont fait aux lettres et aux arts est incontestable; mais est-ce comme chefs d'une religion qu'ils l'ont fait? est-ce par des moyens religieux qu'ils sont devenus ce qu'il falloit qu'ils fussent pour faire ce bien aux lettres et aux arts, et qu'ils se sont maintenus? . . . .

En convenant des services dont les progrès de l'agriculture, la multiplication des hameaux, l'embellissement des villes, sont redevables aux ordres religieux, on pourroit faire à leur sujet les mêmes questions. L'aisance qui se répandoit autour d'eux, l'abondance et l'hospitalité généreuse dont on jouissoit dans les abbayes, dans les grands monastères, tout cela est encore indubitable : le monde, *le siècle* avoient fort à s'en louer; mais le christianisme, la morale, l'exemple? L'auteur lui-même croit-il en donner une bonne idée quand il nous dit que « les dames montées sur leur palefroi, les preux cherchant aventures, les rois égarés à la chasse, frappoient, *au milieu de la nuit*, à la porte des vieilles abbayes, et venoient partager l'hospitalité qu'on donnoit à l'obscur pèlerin? » . . . . .

Enfin, l'influence que le christianisme a exercée sur la civilisation et sur la législation de l'Europe ne peut être méconnue; malgré la différence des temps, s'il rentre dans son esprit et dans son caractère primitif, il peut encore en exercer sur les mœurs: mais l'auteur ne craint-il pas d'altérer cette vérité, et de la faire

méconnoître à force d'exagération, quand il dit que *le dernier des chrétiens, honnête homme, est plus moral que le premier des philosophes de l'antiquité ?*

. . . .

Je n'ai d'humeur que contre moi-même de m'être occupé si long-temps et avec tant d'attention de cet ouvrage, non qu'il n'en valût la peine sous plus d'un rapport; mais je pouvois, comme tant d'autres, me tirer d'affaire avec quelques phrases tranchantes, quelques citations altérées ou tronquées, quelques bonnes ou mauvaises plaisanteries. Mécontent, peut-être par ma faute, et du plan de ce livre, et de son exécution, et des idées qui ne sont presque jamais, du moins à mon sens, justes et naturelles, et même du style, quoique dans plusieurs parties, et surtout dans la partie descriptive, il ait un degré de mérite que je me suis plu à reconnoître; persuadé qu'avec le talent de l'auteur, et même avec ses principes religieux, on pouvoit être utile aux hommes, et les porter à la vertu, sans prendre à tâche de les replonger dans ce que des hommes pieux regardent eux-mêmes comme de misérables superstitions (1); intimement convaincu que si la religion a fait du bien, et si elle peut en faire encore, la superstition n'a jamais fait et ne fera jamais que du mal, je me suis vu forcé, par cette véracité dont rien ne me corrige, à choquer peut-être l'opinion de quelques lecteurs, et, ce qui me seroit plus pénible, exposé à blesser, contre mon penchant et mon intention, un homme d'esprit, que je n'ai jamais eu que des motifs d'estimer, sans en avoir aucun de m'en plaindre (2).

---

(1) Toujours le but de l'ouvrage méconnu. L'auteur a cherché seulement à défendre la religion contre les railleries de l'impiété. *Note des Edit.*

(2) Voilà un singulier aveu après une telle critique. *Note des Edit.*

Je suis plus fâché pour lui qu'il ait publié cet ouvrage, qu'il ne peut l'être de ma critique, et que je ne le serois pour moi, si l'on me démontroit qu'elle est fausse d'un bout à l'autre. On peut se consoler de s'être trompé sur un ouvrage, lorsqu'on a été de bonne foi; mais j'ose prédire à M. de Chateaubriand, que, si quelques suffrages séduisans lui font maintenant illusion sur le succès de son livre, il regrettera beaucoup un jour de s'être avancé si à découvert et si loin (1) dans une route où ni la véritable piété, ni la raison ne peuvent le suivre; et que, dans peu d'années, il sera peut-être moins content de cette éclatante publication que je ne le suis moi-même.

G.

---

(1) Ce sont des *paroles mystérieuses* que le critique entend sans doute mieux que nous : mais, quelles que soient les *espérances dont il se flatte*, il devroit savoir qu'un chrétien, même dans la persécution, ne regrette pas d'avoir confessé la religion de ses pères et cherché à la défendre.

Note des Edit.

Extrait d'une Brochure *in*-8° de 166 pages, attribuée à un homme célèbre, et qui parut en l'an XI (1803), sous ce titre :

Notes critiques, Remarques et Réflexions sur le Génie du Christianisme, ou Beautés de la Religion chrétienne.

Quelques dévots à l'oreille chatouilleuse pourroient trouver une impiété, rien que dans ce titre : *Beautés de la Religion chrétienne.* Quoi donc ! diroient-ils, considérer la religion comme un objet d'agrément, la livrer à la poésie, cette profane si décriée par les objets de son culte, de ses hommages et de ses chants...... peut-être même par le choix de ses favoris ! Et de quel droit la poésie oseroit-elle en examiner les beautés? de quel droit cette prostituée de Babylone oesroit-elle porter sur la vierge du sanctuaire le même œil dont ces femmes viles et flétries examinent les beautés qu'elles rencontrent, dans l'espoir de trafiquer de charmes nouveaux depuis qu'elles ont perdu les leurs?...... Quoi ! l'on soutiendra que la vérité est favorable au mensonge, et l'on dira que les arts sont meilleurs juges que le jugement, et l'on constituera ces avocats du diable les défenseurs officieux de sa céleste ennemie ! Y pense-t-on? Mais seulement dire que la religion a des beautés, c'est dire qu'elle a des défauts : car on ne relève des beautés que dans ce qui est imparfait ; et la religion étant d'origine céleste, et non d'institution humaine, elle ne sauroit avoir des beautés, parce que la beauté est de son essence, ainsi que toute perfection (1).

. . . .

(1) Pour cette objection, que les critiques opposés au *Génie*

Young, poëte, et poëte sublime, en même temps que prédicateur, s'est emparé des grandes abstractions de l'éternité et de l'infini, en opposition avec le temps et la mort. Il a orné ces grandes idées de tout le pittoresque de sa touche sublime, et personne n'a mieux prouvé combien la partie morale et métaphysique du christianisme étoit poétique. Peintre de l'invisible, c'est l'infini qui devient l'horizon de ses vastes tableaux. La mort fournit les ombres, et l'espérance les clairs : là, toutes les pensées sont des objets, les passions sont des torrens; le temps, un fleuve; la Divinité, un soleil; l'éternité, un océan...... Mais *Young* parle peu de nos dogmes, vestiges encore reconnoissables des grandes idées de *Pythagore* et de *Platon;* et c'est à ces génies surnaturels que nos poëtes chrétiens, en dernière analyse, doivent leurs grandes et mystérieuses beautés.

Gessner est plus poëte et plus intéressant dans son Premier Navigateur que dans la Mort d'Abel (1).

. . . .

Je vais suivre M. de Chateaubriand dans sa marche, pour ne m'arrêter qu'aux différentes idées et aux différentes phrases qui me paroîtront exiger des remarques; et comme ceci n'est point une satire, mais une critique, je relèverai les beautés comme les défauts, à mesure qu'ils se présenteront; m'attachant quelquefois aux expressions, mais surtout au fond des choses, pour discuter les questions avec l'auteur. Il est digne de la critique, et encore plus par son talent que par son ouvrage.

---

du Christianisme ont éternellement répétée, *voyez* la Défense de l'auteur à la fin de ce volume.

Note des Edit.

(1) Qu'est-ce que les critiques auroient dit du *Génie du Christianisme*, si on y trouvoit un pareil style et de pareils jugemens?

Note des Edit.

« L'enfance, dit-il dans son enthousiasme sur les choses mystérieuses, n'est si heureuse que parce qu'elle ne sait rien, et la vieillesse n'est si misérable que parce qu'elle sait tout. » (*Voy. tom. I, liv. I, chap.* 2.)

Mais si l'enfance savoit tout, elle jouiroit bien mieux de son bonheur qu'elle ignore, et qui existe beaucoup plus dans l'imagination des hommes que dans une réalité déjà trop éloignée d'eux pour qu'ils se la rappellent d'une manière juste et précise; et, s'il reste une consolation à la vieillesse, n'est-ce pas dans son expérience et dans ses souvenirs?

. . . .

On regrette, d'après mille morceaux charmans, que cet auteur, trop souvent emporté dans la lune par je ne sais quel hippogryphe, y laisse son bon sens, au lieu d'en rapporter celui des autres. On craint de le voir insensiblement passer des rébus, des énigmes, des emblèmes et des figures, à des hiéroglyphes désespérans, et perdre une si belle imagination dans les nuages d'un genre de mysticité, dont Mlle de Scudery eût été susceptible si elle eût écrit sur la religion, ou dans les rêveries du livre des erreurs et de la vérité qu'on doute encore que M. de Saint-Martin lui-même ait jamais entendu.

Par exemple, le chapitre sur l'Incarnation est terminé par une image sublime.

« Marie est comme la divinité de l'innocence, de la foiblesse et du malheur, etc. »

On ne peut rien voir de plus gracieux, de plus touchant et de plus vrai que cette image.

. . . .

Dans le chapitre sur l'Extrême-Onction, il dit, en peignant la mort du chrétien : « Pour lui, le calcul par le temps finit, et il ne date plus que de *la grande ère de l'éternité.* »

Voilà comme l'abus des mots amène la confusion des idées, et le sacrifice de toute justesse. M. de Chateaubriand ne peut résister à une expression qui lui paroît pittoresque; il l'adopte, il la saisit sans examiner si elle est juste ou non, si c'est un diamant ou un stras. Il affectionne certains mots, et se laisse toujours prendre à leur clinquant, ainsi qu'une alouette au miroir (1). . .

. . . .

« La gourmandise et la paresse sont des inclinations honteuses et solitaires, qui trouvent en elles-mêmes leurs principales voluptés. » (*Tom. I*, *liv. I*, *chap.* 1.)

Ce n'est pas là une bonne raison de les blâmer : car Dieu se plaît aussi en lui-même, et le sage, à son exemple, est souvent seul comme le soleil.

La pudeur des ombres n'est pas une expression qu'on puisse passer à M. de Chateaubriand. On peut dire les ombres de la pudeur, mais non la pudeur des ombres : car les ombres cachent, mais ne se cachent point.

L'orgueil, *ce vice qui se nourrit de vertus*, est une superbe expression.

Le chapitre sur la Foi contient de fort belles choses et de grandes vérités. Il est sûr qu'il faut de la foi pour tout, que le doute absolu paralyseroit le genre humain, et qu'il faut avoir un degré de foi en soi-même et dans ses forces, pour tenter une entreprise quelconque. Mais cette sorte de foi qui concerne les choses de ce monde, hors du premier instinct, tient à une connoissance

(1) Cette expression, l'*ère de l'éternité*, n'est pas de l'auteur; c'est le mot d'un illustre supplicié anglais, en remettant sa montre au bourreau.

M. de Chateaubriand fait observer dans sa Défense, cette inadvertance des critiques, qui ont souvent cru qu'il se livroit à son imagination, lorsqu'il ne faisoit que traduire ou citer.
Note des Edit.

acquise par une expérience plus ou moins sûre, ou seulement à une opinion née de quelques apparences. Il n'en est pas de même de celle qu'on peut avoir pour la religion.

. . . .

« Sans doute elle fut révélée par le Ciel, cette religion qui fit une vertu de l'espérance. » (*Tom. I, liv. II, chap.* 3.)

Voilà une idée consolante et sublime, qui est en même temps un sentiment doux et profond.

. . . .

Pour prouver la réprobation du serpent, l'auteur fait un portrait charmant de ce reptile. (*Tom. I, liv. III, chap.* 2.) Il lui attribue toutes sortes de facultés et de charmes refusés aux autres animaux. Comment une plus grande variété de couleurs, une plus grande facilité de mouvemens seroient-elles des punitions du rôle qu'il a joué dans le Paradis terrestre (1)?

. . . .

Citoyen des déserts, n'est pas une expression que l'on puisse passer à l'auteur, puisque citoyen vient de cité. (*Voy. tom. I, liv. IV, chap.* 2.)

« L'homme est suspendu dans le présent entre le passé et l'avenir, comme sur un rocher entre deux gouffres, etc. »

Voilà une belle comparaison, et les images qui suivent sont d'un beau caractère de poésie mélancolique. Je regrette que les bornes d'une critique ne me permettent point d'insérer tous les beaux morceaux que je rencontre; mais il ne faut lire ces notes qu'avec l'ouvrage de M. de Chateaubriand.

---

(1) Le critique affecte ici de se méprendre : il est clair que l'auteur n'a voulu peindre que cet animal rusé (*callidior cunctis animantibus*) dont parle l'Écriture.

Note des Edit.

Le chapitre sur l'Astronomie (*tom. I, liv. IV*) est fort beau, et rappelle ces beaux vers de M. *Rosset*, dans le poëme de l'Agriculture :

> Le Ciel devint un livre, où la terre étonnée
> Lut, en lettres de feu, l'histoire de l'année.

La description du déluge est de la plus grande et de la plus poétique beauté. (*Tom. I, liv. IV, chap.* 4.) On n'y peut reprendre que le bâillement de la terre (1) qui lui fait avaler tout ce déluge. L'auteur ensuite, par des rapprochemens trop subtils d'objets qu'il croit propres à nous retracer les souvenirs de cet immense désastre, prouve que l'esprit, en toutes choses, a la faculté de voir tout ce qu'il veut, sans y trouver une solide raison de croire ce qu'il parvient à se figurer. En général, on peut toujours reprocher à l'auteur de raisonner trop poétiquement.

. . . .

La manière dont il envisage l'ensemble de l'univers (*tom. I, liv. V, chap.* 2) d'un seul coup d'œil, est grande et superbe. L'univers présenté toujours le même à tous les instans, réunissant tous les contraires, tous les degrés, toutes les nuances, sont (2) des idées grandes et majestueuses.

. . . .

Ce chapitre (*le* 7e *du liv. V*) rappelle l'idylle de Mme *Deshoulières* sur les oiseaux. Si la prose de l'auteur a presque autant de poésie que les vers de cette idylle, les vers, de leur côté, ont peut-être plus de raison que la prose de M. de Chateaubriand.

. . . .

---

(1) Expression corrigée.

Note des Edit.

(2) Il faut EST *une idée*. En relevant cette inattention, nous marchons sur les pas du critique.

Note des Edit.

M. de Chateaubriand se permet trop souvent des jonctions de mots incohérens. (*Tom. I, liv. V, chap.* 10.) Il veut toujours réveiller notre attention. Tantôt il aime à relever les grands objets de la nature par des comparaisons prises des inventions de la société, ou des recherches du luxe, ou des édifices des hommes, et par là il croit les agrandir encore; tantôt il cherche dans certains mots, ou pompeux, ou poétiques, ou bizarres, un charme vague qu'il croit y voir, ou une grandeur indéterminée qu'il veut saisir. Quelquefois une expression aventurière brave la surprise qu'elle cause, dans l'espoir de plaire par la surprise même. Quelquefois un terme vulgaire relève encore la pompe d'une phrase; quelques syllabes dures font ressortir l'harmonie d'une autre; quelques objets sévères ou quelques teintes sombres font mieux valoir le brillant de certaines touches et l'éclat de ses belles peintures. Il ne fait qu'aborder les grandes idées sans les suivre, et que glisser sur leur profondeur. Des mots étrangers les uns aux autres s'assemblent perpétuellement dans son style; personne n'entend mieux l'art de varier et de régler le cortége des épithètes: il sent l'accord secret du son d'un mot avec le sens d'une idée ou la teinte d'une image, et il s'en sert habilement. Enfin toutes les sortes de contrastes de tons, d'objets, d'expressions et de couleurs, sont mêlées dans ses tableaux. On ne pourroit assez admirer son talent, s'il n'abusoit d'une imagination qui souvent l'égare, et si, à force de recherches, il ne tomboit souvent dans un goût précieux et faux.

. . . .

Dans la peinture d'une nuit passée au milieu de l'Océan, se trouvent ces paroles: « L'infini dans le ciel et sur les flots! » (*Tom. I, liv. V, chap.* 12.)

L'infini peut être dans le ciel, mais il ne peut être sur les flots.

Plus bas : « Dieu est représenté penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'Occident, de l'autre élevant la lune dans l'Orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la foible voix de sa créature. »

L'idée de Dieu est bien rapetissée dans cette image. Il semble que Dieu ait l'oreille dure, et qu'il ait de la peine à entendre notre foible voix, lui qui doit entendre la plainte du ciron, le soupir de la mite, et la prière de l'être imperceptible à nos yeux, que la goutte insensible renferme dans sa foule ignorée. . . . . . .

. . . .

Tous les chapitres subséquens m'ont paru plus satisfaisans que les autres. Ils renferment de belles idées, de grandes beautés, et même de superbes morceaux.

. . . .

« Dans le culte abominable de l'athéisme, les douleurs humaines font fumer l'encens; la mort est le sacrificateur, l'autel un cercueil, et le néant la divinité. » (*Tom. I*, *liv. VI*, *chap.* 5.)

Le culte de l'athéisme est une expression d'un genre bizarre. Au reste, l'athéisme croit moins au néant que la religion, car il croit à l'éternité de chaque parcelle de la matière, tandis que la religion dit que le monde est sorti du néant, et que Dieu a créé tout de rien.

« Qu'on imagine un être parfait...... puisant sans cesse en Dieu de nouvelles connoissances et de nouvelles perfections, etc. »

Si cet être est parfait, il ne peut puiser de nouvelles perfections. A cela près, ce morceau superbe couronne à merveille le premier volume, et se termine par une phrase qui peint parfaitement la béatitude céleste.

« Persuadez-vous enfin que le prédestiné a la conviction intime que son bonheur ne finira point, etc. »

Après avoir voulu prouver Dieu par la poésie, l'au-

teur veut montrer que la religion est poétique (*tom. II, liv. I*) : il appelle les fictions au secours des mystères, et fait, pour ainsi dire, la mythologie du christianisme.

« Dans un livre qui traite du génie de cette religion, comment pourrions-nous omettre l'influence de ce génie sur les lettres et sur les arts? influence telle, qu'elle a, pour ainsi dire, changé l'esprit humain, et créé dans l'Europe moderne des peuples tout différens des peuples antiques. » (*Chap. I, pag.* 2.)

Il me semble que cette différence n'est point à l'avantage des peuples modernes.

« Toute espèce de tons, même le ton comique, toute harmonie poétique, depuis la lyre jusqu'à la trompette, trouvent place dans l'épopée. » (*Idem, pag.* 3.)

Je ne vois pas comment le ton comique pourroit cadrer avec le ton épique (1).

. . . .

« Le goût est le bon sens du génie. » (*Chap.* 4.)

Je crois que c'est plutôt un tact, qui manque souvent au génie, comme la délicatesse à la force, parce que c'est une qualité trop petite pour lui. *Jean-Jacques Rousseau* a dit, dans la Nouvelle Héloïse, que le goût étoit *le microscope du jugement*, parce qu'il met les plus petits objets à sa portée. Cette définition est peut-être plus juste, quoiqu'un peu recherchée. Il est sûr que sans le goût l'on s'égare. C'est le fil d'un labyrinthe, dont le génie est plus souvent l'Icare que le Dédale.

« Le mélange que le Camoëns a fait de la fable et du christianisme, nous dispense de parler du merveilleux de son poëme. » (*Chap.* 5.)

---

(1) Et le Thersite de l'Iliade?

Note des Edit.

La même raison auroit pu le dispenser de parler de *Milton* et du *Tasse*.

« Il y a de belles choses dans le Messie. Les deux amans, ressuscités par le Christ, offrent un épisode que la mythologie n'auroit pu fournir. Nous ne nous rappelons point de personnages arrachés au tombeau chez les anciens, si ce n'est Alceste et Hérès de Pamphilie, dans le dixième livre de la République de Platon. »

L'auteur oublie Eurydice, que Pluton rendoit aux vœux d'Orphée, et qui marchoit déjà vers la lumière, quand son époux, en la regardant, la replongea dans les ténèbres (1).

« Gessner a laissé, dans la Mort d'Abel, un ouvrage d'une douce et tendre majesté. Il seroit sans défaut, et prouveroit beaucoup en faveur du christianisme, s'il n'avoit pas cette teinte moutonnière que les Allemands ont donnée aux sujets tirés des Ecritures : ils ont presque tous péché contre une des plus grandes lois de l'épopée, *la vraisemblance des mœurs*, et transformé les rois pasteurs d'Orient en innocens bergers d'Arcadie. »

Cependant le caractère de Caïn n'est pas d'une teinte trop moutonnière, et il n'y a pas trop d'innocence dans son fait. Adam lui-même est plein de grandeur et de noblesse. D'ailleurs, si quelque chose peut approcher de l'innocence des bergers d'Arcadie, c'est sans contredit la simplicité des Patriarches.

Le portrait que M. de Chateaubriand fait de Voltaire, est fort ressemblant et fort beau. (*Chap.* 6.) Mais il ajoute : « L'élégance de sa vie, ses belles manières, son goût pour la bonne société, et surtout son humanité, l'auroient vraisemblablement rendu un des ennemis les plus violens du règne révolutionnaire. »

---

(1) Elle n'en étoit pas sortie. *Note des Edit.*

Je ne sais si cette opinion est fondée. Voltaire étoit vain ; il étoit courtisan de toute autorité, excepté des plus foibles ; il auroit flatté la puissance, n'importe où il l'eût vue. Sa vanité auroit joui de voir renverser les rangs qui lui étoient supérieurs, et sa fausse philosophie eût approuvé ce nivellement chimérique, si on lui avoit surtout rendu de son vivant autant d'hommages qu'après sa mort ; alors même ses opinions véritables eussent eu bien de la peine à y résister. *Jean-Jacques*, au contraire, qui n'avoit point de vanité, mais beaucoup d'orgueil, eût frémi en voyant dans quels désastres l'abus qu'on faisoit de ses principes précipitoit l'humanité. L'homme qui écrivit : *La plus heureuse révolution ne pourroit racheter une goutte de sang innocent versé pour elle*, n'eût point été partisan d'un renversement quelconque. Je crois plutôt que son humeur contrariante lui auroit donné le besoin de fronder hautement les maximes qu'on suivoit hautement : pour abandonner ses idées, il lui eût suffi de les voir adopter par la foule, et il se seroit contredit lui-même pour continuer de contredire les autres. Ses vertus et ses défauts se seroient donc également opposés à la barbare exécution de ses vertueux systèmes ; et, pour peu qu'avec tout cela les révolutionnaires voulussent encore lui rendre quelque hommage, il devenoit leur plus violent ennemi. Il auroit fait au moins comme l'abbé Raynal, et, selon toute apparence, sans être plus écouté.

M. de Chateaubriand reproche à Voltaire les contradictions ; mais elles étoient autant dans les choses dont il parloit, que dans les idées qu'elles lui faisoient naître, et la plupart du temps le scepticisme convient aussi bien à l'historien qu'au philosophe.

. . . .

« *Vox in Rama audita est*, dit Jérémie ; *ploratus et ululatus multus ; Rachel plorans filios suos, et noluit*

consolari quia non sunt. Une voix a été entendue sur la montagne avec des larmes et de grands gémissemens; Rachel déplore la perte de ses fils, et rien ne peut la consoler, *parce qu'ils ne sont plus.* (*Tom. II*, *liv. II*, *chap.* 6.)

J'ai vu ces paroles de Jérémie mieux rendues. Il ne faut rien changer à de si sublimes paroles.

« Quel bruit entends-je dans Rama? des cris et des gémissemens!...... C'est Rachel qui pleure ses enfans, et elle ne veut pas se consoler, parce qu'ils ne sont plus (1). »

Et elle ne veut pas se consoler, est bien supérieur à *rien ne peut la consoler*. Il rend littéralement le *noluit consolari*, qui est sublime. Une mère tient à son désespoir, quand c'est tout ce qui lui reste de ses enfans. Ce *noluit consolari* redouble encore la beauté du *quia non sunt*.

. . . .

« Lorsque la veuve d'Hector dit dans Racine :

> Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste;
> Il est du sang d'Hector..... mais il en est le reste,

qui ne reconnoît la chrétienne? C'est le *deposuit potentes de sede* tout entier. L'antiquité ne parle pas de cette sorte; car elle n'imite que les sentimens naturels : or, les sentimens exprimés dans ces vers de Racine, ne sont point purement dans la nature : ils contredisent, au contraire, la voix du cœur. Hector ne conseille point à son fils d'avoir de ses aïeux un souvenir modeste; en élevant Astyanax vers le ciel, il dit : O Jupiter, etc. »

---

(1) L'auteur a changé sa traduction.

Note des Edit.

Au lieu de voir l'Evangile partout, comme ce curé qui voyoit des clochers dans la lune, comment M. de Chateaubriand n'a-t-il point vu que la différence des vœux d'Andromaque à ceux d'Hector tient à la différence de la situation, et peut-être même un peu à la différence du sexe?

. . . .

Toute cette partie de l'ouvrage de M. de Chateaubriand (*les Caractères*), est peut-être une des plus intéressantes et des mieux traitées. Ici, les fantômes de son imagination s'écartent un peu pour faire place à une critique éclairée, à un style plus simple, à des observations pour la plupart justes, à des remarques quelquefois très-fines, à des aperçus souvent heureux. Sa famille idéale de modèles, qu'on peut appeler la famille du vrai beau, est extrêmement attachante. Il montre tour à tour le père, la mère, le fils, la fille, les époux primitifs; il parcourt tous les tons de l'octave entière de la nature, et les rend tels que son plus haut point de perfection dût les offrir à celui de l'art.

. . . .

L'auteur est bien bon de voir dans la Phèdre de Racine une épouse chrétienne (*tom. II, liv. III, chap.* 3), et plus passionnée que Didon, parce qu'elle est chrétienne. D'abord Phèdre, par la nature seule de sa passion, doit être plus passionnée que la reine de Carthage, maîtresse de son cœur, et libre d'en disposer.

« Mais, dit M. de Chateaubriand, la crainte des flammes vengeresses, et l'éternité formidable de notre enfer, percent à travers tout le rôle de cette femme criminelle, et surtout dans la fameuse scène de jalousie qui, comme on le sait, est de l'invention du poëte moderne. L'inceste n'étoit pas une chose si rare et si monstrueuse chez les anciens pour exciter de pareilles frayeurs dans le cœur du coupable. » Et tout en disant

cela, il ajoute que Sophocle fait mourir Jocaste au moment où elle apprend son crime involontaire (1).

« Il reste à parler d'un état de l'âme qui, ce me semble, n'a pas encore été bien observé, etc. » (*Tom. II, liv. III, chap.* 9.) . . . .

. . . .

Voilà une peinture plus belle qu'exacte. Tant que le cœur est plein, le monde ne peut paroître vide. On a beau savoir que d'ordinaire les hommes sont trompés par les charmes qui nous séduisent, chacun se croit privilégié, chacun croit sentir et inspirer ce que personne n'a senti, n'a inspiré avant lui. Tant que le cœur conserve des désirs, l'esprit garde des illusions......, si ce n'est sur les autres, au moins sur soi-même; et quand on les perd, c'est que le cœur est usé. D'ailleurs, à mesure que la vie se retire de nous, on apprend à regretter même jusqu'aux peines que naguère on déploroit le plus, les premiers et les plus sensibles, les plus doux et les plus cruels de nos maux, ceux qui nous ont coûté ou qui nous ont valu le plus de larmes. Cet état bizarre est parfaitement rendu par ces deux vers d'un poëte qui malheureusement n'a chanté que pour ses amis et pour lui-même :

Il regrette à la fin ces pleurs et ces soupirs
Que l'on croit des tourmens..... et qui sont des plaisirs.

Cet épisode (*René, liv. IV, tom. II*) est touchant; la teinte en est sombre et tendre, le style harmonieux, mais habituellement trop recherché (2).

. . . .

---

(1) Citation infidèle. Voici le texte de M. de Chateaubriand : *Si Sophocle fait mourir Jocaste au moment ou elle apprend son crime, Euripide la fait vivre long-temps après.*

Note des Edit.

(2) Le critique sera seul de cet avis. *René* passe chez tous

Du reste, cette histoire porte bien l'empreinte de cette mélancolie à la fois énergique et tendre, vague et constante, qu'amènent dans un cœur sensible les passions indéterminées du jeune âge. Alors, loin de voir les choses ce qu'elles sont, nous les voyons ce que nous sommes; alors le romanesque de notre imagination s'empare de toutes les idées, comme notre sensibilité s'identifie à tous les objets; alors les sentimens prêtent leurs ailes aux pensées, tandis que plus tard cette exactitude qui demande toujours des preuves et des faits, cette rectitude qui veut tout soumettre au compas et à la règle, rappellent le bâton du vieillard qui veut assurer chacun de ses pas tremblans.

La peinture de la nuit du départ est d'un grand effet.

« La poésie que nous appelons descriptive, dit M. de Chateaubriand, a été inconnue de toute l'antiquité. » (*Tom. II*, *liv. V*, *chap.* 1.)

C'est bientôt dit. Je ne sais si le titre de chrétien donne le droit d'être tranchant, mais je crois que personne n'a jamais dit ni pensé pareille chose (1).

. . . .

Vous avez beau grouper les Prophètes sur les nuages, et les nuages sur le papier; vous avez beau enrôler les Confesseurs, recruter les Saints et ranger les Saintes en bataille : à moins que vous ne fassiez tomber le soleil et les étoiles, je doute du succès de votre opéra. Les Saintes, quoi que vous en disiez, seroient de pauvres déesses, et vos Pacôme, vos Jérôme, vos Chrysostôme, vos Boniface, vos Bonaventure, vos Polycarpe, de

---

les connoisseurs pour le morceau le mieux écrit de l'ouvrage.
Note des Edit.

(1) *Voyez* ci-après le jugement de M. de Fontanes sur toute cette question.

Note des Edit.

pauvres héros qui feroient, je pense, meilleure figure à la procession qu'au Parnasse.

Le tableau et le doux contraste qui terminent ce chapitre, font regretter que l'auteur se laisse trop souvent écarter par son imagination de la ligne du bon goût, que personne, quand il veut, ne sait mieux sentir.

. . . .

« Chez les Grecs, le ciel finissoit au sommet de l'Olympe, et leurs Dieux ne montoient pas plus haut que les vapeurs de la terre. » (*Chap.* 8.)

Puisque Jupiter, ainsi que M. de Chateaubriand l'a dit dans son chapitre sur l'Allégorie, désignoit l'Ether, pourquoi dit-il à présent que les Dieux de la fable ne s'élevoient pas plus haut que les vapeurs de la terre?

. . . .

Le Fils de Dieu se dévoue à toutes les misères, à tous les outrages, à toutes les souffrances et à la mort, pour les insectes habitans d'un grain de sable qui flotte dans l'immensité. On ne nous dit point s'il en a fait autant pour les habitans de Jupiter, de Saturne et d'Uranus, planètes bien autrement grandes que la nôtre, et pour la fourmilière de mondes qui (pour parler le langage de M. de Chateaubriand) *paillettent* (1) *le manteau royal de l'éternel Monarque de l'univers.* Il faut espérer que le reste des êtres vaut mieux que nous, et croire que la terre seule étoit assez corrompue pour avoir besoin de ce divin secours.

. . . .

« Ni le Dante, ni le Tasse, ni Milton n'est parfait dans la peinture des lieux de douleur. » (*Chap.* 13.)

---

(1) Il est bien étrange que le critique prête ses phrases à M. de Chateaubriand : celle-ci ne s'est jamais trouvée dans le *Génie du Christianisme.*

Note des Edit.

Ils sont encore bien moins parfaits dans celle du Paradis.

Nous négligeons de relever les fautes grammaticales (1).

. . . .

« Nous nous contenterons d'observer que Dieu qui voit la lumière, et qui, comme *un homme* content de son ouvrage, s'applaudit lui-même, et la trouve bonne, est un de ces traits qui n'est point dans l'ordre des choses humaines. » (*Tom. II*, *liv. VI*, *chap.* 2.)

Comment un homme content de son ouvrage n'est-il point dans l'ordre des choses humaines? J'en appelle à l'auteur (2).

En parlant de la Bible et d'Homère (*chap.* 3), l'auteur ajoute :

« Considérons ces deux grands monumens qui, comme deux colonnes solitaires, sont placés à la porte du Génie, et en forment le simple péristyle. »

Il oublie encore une colonne dont le chapiteau devroit, au lieu de feuilles d'acanthe, être entouré de pommes de pin; c'est Ossian.

La fin de ce chapitre est superbe; elle atteint presque le sublime dont elle traite : en tout, ce parallèle de la Bible et d'Homère est juste, beau et fort bien fait, à l'exception de quelques remarques trop minutieuses dans le début.

« Le Dieu fort pour qui la durée des siècles est à peine comme une nuit rapide. » (*Chap.* 4.)

Celui qui réside dans le point infini de l'éternité, ne peut avoir aucun point de comparaison avec la durée des

---

(1) Il n'y en a point ici. *Note des Edit.*

(2) Le critique est-il de bonne foi dans son objection? *Note des Edit.*

siècles. M. de Chateaubriand rapetisse Dieu en voulant nous en donner une plus haute idée.

« Lorsque le violent zéphyr, etc. »

On ne s'attend pas à trouver au zéphyr cette violente épithète : d'après cela il faut dire aussi *l'aimable aquilon*, et l'on ne risquera pas de tomber dans les lieux communs (1).

. . . .

« Ce qui prouve que le christianisme parle plus au génie que la fable, c'est qu'en général nos grands maîtres ont mieux réussi dans les fonds sacrés que dans les fonds profanes. » (*Tom. III, liv. I, chap.* 4.)

On pourroit prononcer là-dessus si les grands peintres s'étoient également exercés sur l'un et l'autre fonds, ce qui n'est pas. Le temps où ils ont vécu mettoit leurs talens au couvent. Je ne sache que l'Albane, dont le génie voluptueux consulta les poëtes au lieu des prêtres, et, ne puisant ses sujets que dans les fables de la Grèce, se montra fidèle à la patrie des beaux-arts (2).

. . . .

L'architecture, quoi qu'en dise l'auteur, est peut-

---

(1) Le critique a déjà été sévèrement relevé pour cette remarque. (*Voyez* l'art. du *Mercure*, inséré ci-après, *p.* 148.) Toute l'antiquité, et surtout Homère, que M. de Chateaubriand imite ici, ont donné le nom de *zéphyr* au vent d'occident ou vent des tempêtes. On ne trouve que deux fois dans l'Iliade et dans l'Odyssée entières, *zéphyr* employé dans le sens que lui attribuent les modernes. L'épithète de *violent* est traduite littéralement d'Homère même.

Note des Edit.

(2) Autre erreur. Plusieurs grands peintres se sont exercés dans les deux genres, et surtout le maître, Raphaël, dans cette galerie, connue sous le nom de la *Farnesine*, pour la mythologie, et aux chambres du Vatican pour le christianisme. Malgré la beauté des fresques de la Farnesine, celles du Vatican sont encore supérieures.

Note des Edit.

être l'art pour qui la nature a le moins servi de modèle à l'homme. Les arbres et les rochers ne pouvoient lui donner qu'une idée bien confuse et bien éloignée d'un vaste et superbe édifice. Combien d'idéal dans la conception de son ensemble !

« Tantôt ces tours paroissent coiffées d'un bonnet de nuages. » (*Chap*. 8.)

Voilà une mode nouvelle (1).

. . . .

« Lorsqu'on n'a point de religion, le cœur est insensible, et il n'y a plus de beauté; car la beauté n'est point un être existant hors de nous. C'est dans le cœur de l'homme que sont toutes les grâces de la nature. » (*Tom. III*, *liv. II*, *chap*. 2.)

Ici l'auteur oublie son enthousiasme pour Ossian qui fut sensible sans religion (2). . . . .

. . . .

« *C'est cette tristesse évangélique qui en est l'âme*, comme parle La Bruyère. » (*Tom. III*, *liv. IV*.)

Cette tournure n'est pas française. Parler ne se dit qu'en général : *Il parle comme La Bruyère;* mais quand on cite un passage de son livre, il faut : *comme dit La Bruyère*. A force de vouloir frapper ou surprendre jusque dans les expressions les plus indifférentes, on

---

(1) C'est la traduction d'une expression de Shakespeare dans la tempête. M. Delille a dit, *coiffé de verdure*.... *Voyez* la Défense du *Génie du Christianisme*.

Note des Edit.

(2) Où l'auteur parle-t-il de son enthousiasme pour Ossian? Nous avons vu au contraire qu'il étoit du nombre des incrédules sur Ossian.

Voyez sa lettre à M. de Fontanes, sur la seconde édition de l'ouvrage de madame de Staël. *Mercure*, n° 13, *du* 1er *nivose an IX*.

Note des Edit.

risque d'outrager la langue autant que le sens (1).

. . . .

Le chapitre qui termine ce livre (*le chap.* 5 *du liv. IV*, *tom. III*), et le morceau qui termine ce chapitre, sont d'une grande beauté. Les remarques de l'auteur sur le style de J. J. Rousseau et de M. de Buffon, où il croit reconnoître l'influence du christianisme, sont par trop ingénieuses. Mais nous croyons comme lui que l'athéisme appauvrit le cœur, dépossède en entier l'imagination, et désenchante à jamais la vie; il nous enterre tout vivant, et flétrit l'âme en lui niant son existence. Point de sensibilité sans religion, est peut-être trop fort; mais point de sensibilité sans une religion secrète et vague, seroit fort juste.

. . . .

« Il y a deux sortes de ruines très-distinctes : l'une, ouvrage du temps; l'autre, ouvrage des hommes. Les premières n'ont rien de désagréable, parce que la nature travaille auprès des ans. Font-ils des décombres, elle y sème des fleurs, entr'ouvrent-ils un tombeau, elle y place le nid d'une colombe. » (*Tom. III*, *liv. V*, *chap.* 3.)

Ces oppositions sont charmantes; mais le temps n'est que la nature; et, sans la nature, point de temps, puisqu'il n'est que la succession des choses et des êtres. La nature a aussi ses ruines; les rochers se pulvérisent, les monts s'écroulent, et les forêts se renversent.

La description poétique des ruines de la Grèce (*chap.* 4), où M. de Chateaubriand fait un si charmant usage de l'antique mythologie, devroit le convaincre de la supériorité de la fable en fait de poésie. Certainement

---

(1) On a cité *Bossuet* au critique. COMME PARLE JOB, dit cet orateur, dans l'oraison funèbre de madame Henriette.
Note des Edit.

tout le christianisme ne lui eût jamais fourni ce tableau, vraiment digne à la fois de l'Albane par la grâce, et du Poussin par la mélancolie.

. . . .

Le début d'*Atala* (*tom. III*) surprend par la magnificence et la nouveauté des descriptions d'une nature variée, abondante et peu connue.

. . . .

La rencontre du premier rayon du soleil avec l'Hostie élevée par le missionnaire, est trop heureuse pour ne pas paroître un peu *tirée*. Mais si l'image est petite, l'idée est ingénieuse et belle; et la peinture de cette Messe sauvage surprend et plaît par la nouveauté du contraste.

. . . .

Le suicide d'Atala qui, pressée par l'amour de Chactas et son propre amour, s'empoisonne de crainte d'y céder, et préfère à son bonheur d'immoler même son âme au repos de celle de sa mère, est sublime en fait de sentiment, et peut s'appeler un crime céleste.

« Si, en abordant sur les rivages de l'Europe, votre oreille eût été frappée de ce long cri de douleur qui s'élève de cette vieille terre. »

Je regrette ce que l'auteur a cru devoir retrancher de cette phrase. Il y avoit dans la première édition :

« Cette vieille terre, qui n'est que la cendre des morts, pétrie avec les larmes des vivans. »

Quoique cette idée ne fût pas neuve, la manière dont elle étoit exprimée me paroît pittoresque et frappante. C'est dans le genre d'*Young*, et cette autre rappelle le genre de *Bossuet :*

« Les reines ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois. »

« Oui, cette lune qui brille à présent sur nos têtes, se lassera d'éclairer les solitudes du Kentucky; oui, le

fleuve qui porte maintenant nos pirogues suspendra le cours de ses ondes, avant que mes larmes cessent de couler pour Atala. »

Cet oubli de la fragilité humaine par la véhémence du sentiment, cette force de la douleur à qui son intensité persuade que l'éternité lui appartient, est une beauté fort naturelle et cependant neuve.

« Ame de mon fils, charmante âme ! ton père t'a créée jadis sur mes lèvres par un baiser. »

Voilà une idée ravissante.

En tout, cette histoire est du plus grand intérêt : les tableaux qu'elle offre sont d'une teinte mélancolique et douce, ou d'un coloris chaud et vigoureux. Le style fourmille d'expressions originales et de tours hasardeux. On y retrouve à la fois des tons d'Ossian, d'Young, de Bossuet et de Bernardin de Saint-Pierre. L'auteur a bien choisi ses modèles. On est même fâché qu'il se soit cru obligé de corriger son roman ; car on y a perdu des traits regrettables.

On s'étonne que Chactas, à la mort d'Atala, ne s'attache point tout de suite à la religion de son amante, et que le Père Aubry, au lieu de le convertir, lui recommande de se faire chrétien quand il en trouvera l'occasion, tandis qu'il ne pouvoit s'en présenter une meilleure; mais peut-être y a-t-il plus de dignité au missionnaire à ne pas compromettre la religion avec l'amour, de crainte que les illusions de l'un n'eussent plus de pouvoir sur le cœur du Sauvage que les vérités de l'autre ; peut-être aussi est-ce mieux entendre le cœur humain que de différer la conversion de Chactas, et de montrer que le salut de son âme ne peut même le distraire de la mort de son amante.

On reproche à l'auteur d'avoir présenté la religion qu'il vouloit faire valoir, par son côté le plus défavorable, qui est l'abus qu'on en peut faire. Mais il lui

oppose si bien les solides vertus qu'elle fait naître, il montre si bien que cet abus ne tient qu'à l'ignorance, et il en résulte tant d'intérêt et de si grandes beautés, qu'on ne peut s'empêcher d'imposer silence aux mauvais plaisans.

. . . .

Ce livre (*le liv. I du tom. IV*) est plein de belles descriptions de nos fêtes et de nos cérémonies religieuses; mais M. de Chateaubriand n'est pas le premier qui se soit aperçu que le christianisme pouvoit être poétique, et qui en ait décrit les pompes. M. Lemierre, d'après l'exemple d'Ovide, a peint nos cérémonies dans ses Fastes; et ce charmant ouvrage, qui est peut-être le chef-d'œuvre de cet auteur, est aussi le moins connu et le moins cité. La dureté de quelques uns des vers de M. Lemierre a trop empêché de prendre garde à la beauté des autres.

« On diroit que l'ancienne Egypte ait craint que la postérité ignorât un jour ce que c'étoit que la mort, et qu'elle ait voulu, à travers le temps, lui faire parvenir des échantillons de cadavres. » (*Tom. IV, liv. II, chap.* 1.)

Le mot d'*échantillon* forme ici une disparate, parce qu'il est d'un autre ton que le reste. L'idée du contraste que l'auteur vouloit produire, est fort belle; mais ce mot d'*échantillon* rapetisse une grande chose d'une manière trop frivole pour produire d'autre effet qu'une discordance.

Les contradictions ne sont pas des contrastes,

a dit l'abbé Delille dans ses Jardins. Si, au lieu d'*échantillons*, il avoit mis des *modèles de cadavres*, l'idée seroit la même, et il n'y auroit point de cacophonie.

« Ces vaillans hommes, antique honneur du nom

français. .... faisoient des miracles de vaillance pour l'Eglise, leur dame et leur patrie. » (*Chap.* 7.)

Le mot *patrie* n'étoit point en usage du temps des chevaliers. On sent qu'il est antique et moderne, mais point vieux. Alors, au lieu de la patrie, on avoit son pays, son ordre et son roi (1).

M. de Chateaubriand trouve que le musée mortuaire des Augustins manque son effet, parce que ces tombes violées sont privées de leurs funèbres dépôts. En effet, ces tombeaux ont perdu pour ainsi dire leur âme en perdant les grands hommes qu'ils renfermoient, et le souvenir qu'ils en rappellent n'est plus qu'une ombre qu'on croit voir errer autour d'eux. Cependant la réunion de ces sarcophages, devenus des cénotaphes, a quelque chose d'imposant, et peut servir de frontispice à l'histoire. On aime à errer dans ce cimetière des siècles, et à suivre les classifications de cette lugubre chronologie.

Ce livre (celui des *Tombeaux*) est plein de belles descriptions et de rêveries profondes; mais l'auteur a tort de croire que le christianisme l'emporte sur l'antiquité en fait de funérailles.

. . . .

Autant nous sommes de l'avis de l'auteur lorsqu'il regrette les couvens, autant nous nous en éloignons lorsqu'il tente de soutenir les vœux. (*Voy. tom. IV, liv. III.*)

. . . .

Jetons maintenant un coup d'œil général sur l'ensemble de cet ouvrage.

Il a le défaut de n'avoir point d'unité dans son but ni dans son caractère. Si l'auteur vouloit prouver seule-

(1) Observation juste : ce passage est corrigé.
Note des Edit.

ment que le christianisme est poétique, il devoit s'attacher uniquement à sa draperie, sans vouloir hasarder des hypothèses sur ses mystères et ses dogmes; s'il veut prouver la vérité du christianisme, ou s'il en veut faire le panégyrique, il est inconvenable de le vanter sous le rapport littéraire. Une religion n'a pas besoin d'être poétique pour être vraie ni pour être bonne. On n'avoit point encore imaginé d'appeler en témoignage la poésie, qui se donne elle-même pour une menteuse; jamais on ne s'étoit avisé d'appuyer des idées métaphysiques sur des beautés poétiques, et de vouloir donner à la vérité le charme des fictions pour égide, comme ces enchantemens plus forts que toutes les armes : ces moyens sont bons dans l'Arioste, mais, dans un ouvrage sérieux, il faut autre chose. M. de Chateaubriand raisonne comme une lyre. N'as-tu pas honte, disoit le roi Philippe à son fils Alexandre, n'as-tu pas honte de jouer si bien de la flûte?

Si c'est un ouvrage d'imagination, l'auteur a tort de ne pas se tenir uniquement dans la littérature, et de faire quelques incursions dans la métaphysique; si c'est un ouvrage de raisonnement, il a tort de recourir à la poésie, qui se pique de n'avoir pas le sens commun. Enfin, l'auteur est trop raisonneur s'il veut être poëte, et trop poëte pour vouloir être logicien. On peut lui dire ce que César disoit à un lecteur : Si tu chantes, tu lis, et si tu lis, tu chantes. Le cardinal de Bernis a eu le tort contraire dans son poëme de la Religion vengée. Il n'a fait que raisonner; et, certes, ses vers contiennent des raisonnemens plus forts que ceux de notre auteur, qui regarde des rêveries comme des argumens.

M. de Chateaubriand encadre la partie des arts entre celle des mystères de la doctrine et celle des cérémonies du culte; il prend par Jérusalem pour aller en Grèce, et ensuite à Rome, où par bonheur tout chemin mène.

L'ouvrage montre sans cesse que l'auteur vaut mieux, et le sujet n'a l'air que d'un motif de belles phrases, comme ces vieux airs que prennent les musiciens pour y faire mille variations nouvelles. Que de regrets donne un si grand talent, quand on le voit se perdre dans ces catacombes! Tout peut se soutenir.... mais se prouver! c'est différent. Malgré toute la poésie de l'auteur, on se persuadera difficilement que notre religion est plus poétique que la poésie, qui est presque synonyme de *mythologie*, et les Muses auront de la peine à prendre le Calvaire pour le Parnasse. L'auteur profane le christianisme, quand il le fait entrer en lice avec l'idolâtrie; il offense également la religion et la poésie en les comparant ensemble (1). . . . .

---

(1) Pour cette objection, par laquelle on feint toujours de méconnoître le but de l'ouvrage, *voyez* la Défense de l'auteur à la fin de ce volume.

Note des Edit.

Extrait du Mercure, *sur les Notes précédentes.*

(Mois de ventose an XI.)

On attribue cette nouvelle critique du *Génie du Christianisme* à un homme célèbre. On croit y découvrir son goût nouveau pour la métaphysique, son érudition profonde, et son style léger; le ton des remarques est décent, et l'on y rend souvent justice aux talens de M. de Chateaubriand; mais il est un peu difficile de deviner le but de l'auteur de cette critique : si elle étoit destinée pour la première édition du *Génie du Christianisme*, elle vient trop tard; si elle étoit faite pour la seconde, elle paroît trop tôt.

Quelques passages de ces *remarques et réflexions* suffiront pour faire connoître comment l'auteur loue et critique. Il suit M. de Chateaubriand livre par livre, chapitre par chapitre, et donne son opinion sur ce livre ou ce chapitre.

. . . .

En voilà assez sur la partie de l'éloge : quand on est loué de la sorte par un ennemi, on peut se consoler de ses critiques.

Et dans ses critiques même, l'auteur des *remarques* n'est ni aussi juste, ni aussi heureux que dans ses éloges. D'abord il oublie presque entièrement, comme tous les critiques de son opinion, le quatrième volume, si désagréable aux esprits philosophiques, et qui est pourtant le chef-d'œuvre de l'ouvrage. Il ne parle point de la partie sérieuse du *Génie du Christianisme*, de ces preuves métaphysiques de l'existence de Dieu, qui n'ont jamais été plus clairement et plus fortement présentées; il ne dit rien des lectures immenses, et dans tous les genres,



que suppose cette vaste composition; il revient sur les massacres des Péruviens, et passe sous silence le fameux morceau de Robertson, cité par M. de Chateaubriand. Il évite d'indiquer les chapitres sur l'influence du christianisme dans les lois civiles, criminelles et politiques; chapitres si différens des autres par le style, la couleur, le raisonnement, et qui donnent une haute idée de l'étendue et de la flexibilité de l'esprit de l'auteur du *Génie du Christianisme*. M. de Bonald, qui se connoît en ces matières, disoit que ces chapitres valoient seuls un gros livre. Il soutenoit que le passage suivant eût été remarqué dans *l'Esprit des Lois*.

« Ceux qui raisonnent sur l'antiquité, et qui voudroient nous ramener à ses institutions, oublient toujours que l'ordre social n'est plus ni ne peut être le même, etc. » (*Tom. IV, pag.* 406.)

Ces idées graves, ces vues neuves et profondes, se retrouvent à chaque page du *Génie du Christianisme*, et c'est ce qu'aucun critique n'a fait remarquer.

« L'auteur des *réflexions* dit qu'on ne sauroit trop admirer le talent de M. de Chateaubriand, s'il n'abusoit d'une imagination qui souvent s'égare, et si, à force de recherche, il ne tomboit souvent dans un goût précieux et faux. »

Le style de M. de Chateaubriand n'est point recherché, il pécheroit plutôt par l'excès contraire. Aucun auteur, depuis le siècle de Louis XIV, n'avoit ramené, dans ses ouvrages, autant de tours et d'expressions naïves. Les défauts de son style sont surtout éminemment opposés au ton précieux.

Que diroit donc le sévère critique du *style précieux*, si l'on rencontroit dans les écrits de M. de Chateaubriand ces phrases que l'on trouve dans les *remarques?* « Les tombeaux ont perdu pour ainsi dire leur âme, en perdant les grands hommes qu'ils renfermoient, et le sou-

venir qu'ils en rappellent n'est plus qu'une ombre qu'on croit voir errer autour d'eux. Cependant la réunion de ces sarcophages, devenus des cénotaphes, a quelque chose d'imposant, et peut servir de frontispice à l'histoire. On aime à errer dans ce cimetière des siècles, et à suivre les classifications de cette lugubre chronologie. (*Ci-devant pag.* 142.) Ailleurs, c'est l'*urne du mort* qui, dans l'antiquité, *sert de lacrymatoire aux vivans* (1). »

Ailleurs encore, c'est la poésie et la raison qui ne vont guère ensemble, parce que *ce seroit atteler un papillon avec une tortue*, etc.

. . . .

Mais voici des remarques bien plus curieuses. L'auteur du *Génie du Christianisme*, citant une phrase empruntée, ajoute : *Comme parle La Bruyère*. « Cette tournure n'est pas française, dit le critique; parler ne se dit qu'en général : *Il parle comme La Bruyère*. Mais quand on cite un passage de son livre, il faut, *comme dit La Bruyère*. A force de vouloir frapper ou surprendre jusque dans les expressions les plus indifférentes, on risque d'outrager la langue autant que le sens. » (*Ci-devant pag.* 137.)

Le critique qui croit naïvement que M. de Chateaubriand veut toujours *frapper et surprendre* par *la nouveauté des tours*, fait, sans le savoir, le procès au grand Bossuet. On lit partout dans les oraisons funèbres, *comme parle Job*, *comme parle Jérémie*, *comme parle saint Ambroise*, *saint Augustin*, *comme parle le Prophète*. Un lecteur ordinaire peut ignorer cela, mais un critique !

---

(1) Cette expression se trouve à la page 155 de la brochure, dans un des passages que nous avons cru devoir supprimer ; *voyez* l'Avis en tête de ce volume. *Note des Edit.*

Un autre défaut de mémoire (car je n'ose le caractériser autrement) est bien plus remarquable encore. M. de Chateaubriand, cherchant à traduire un morceau de la Bible en style homérique, commence une comparaison par ces mots :

« Lorsque le violent zéphyr, etc. »

Là-dessus le critique s'égaie : « On ne s'attend pas, dit-il, à trouver au zéphyr cette *violente* épithète ; d'après cela il faut dire, *l'aimable aquilon.* »

N'est-il pas étrange qu'un homme qui prend en main la férule du maître, ignore ce que sait le moindre écolier? Zéphyre étoit le vent d'occident chez les anciens, et ils le mêlent presque toujours aux tempêtes. L'auteur du *Génie du Christianisme*, qui vouloit en cet endroit imiter le style homérique, pouvoit-il mieux faire que de donner au zéphyr l'épithète que lui donne Homère lui-même?

Ζέφυρον κελαδεινὸν,

Zephyrum turbidum vel sonorum.

Il. lib. 23, *v.* 208.

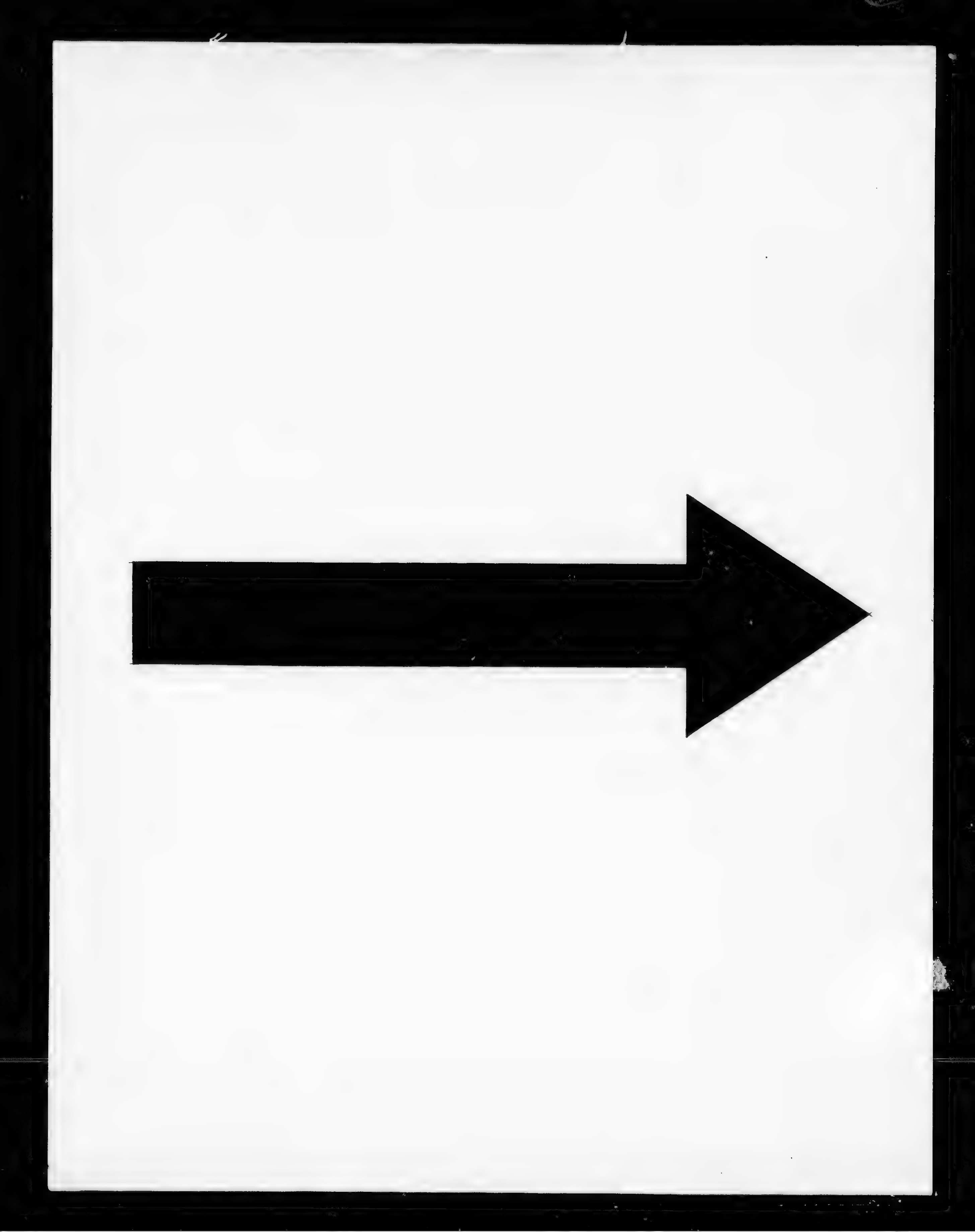
Dans le même endroit, Achille implore les deux vents *violens*, Borée et Zéphyre, pour allumer le bûcher de Patrocle : *Duos orabat ventos Boream et Zephyrum.*

Dans le quatrième livre, Zéphyre souffle sur les mers et noircit la surface des ondes, *vers* 347. Dans le premier livre de l'Enéide, Neptune gourmande les vents qui ont excité la tempête : *Eurum ad se Zephyrumque vocat.* Le *quos ego*...... auroit dû au moins rappeler ce passage au critique. Zéphyre, dans le second livre des Géorgiques, *élève en tourbillon les sables de l'Afrique. Multæ Zephyro turbentur arenæ*, vers 106. Enfin, si cette littérature est trop *ancienne* pour le critique, il

eût dû trouver *Zéphyre*, employé comme vent des tempêtes, dans les *Saisons de M. de Saint-Lambert.*

Toutes ces critiques du *Génie du Christianisme*, qui se renouvellent sans cesse, qui toutes roulent sur une trentaine de phrases ou d'expressions répréhensibles, éparses dans quatre volumes de beautés, prouvent seulement l'impression profonde que la lecture de cet ouvrage a laissée dans l'esprit des hommes de tous les goûts et de toutes les opinions.

CHÊNEDOLLÉ.



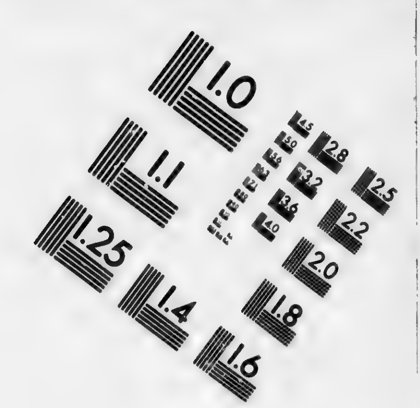
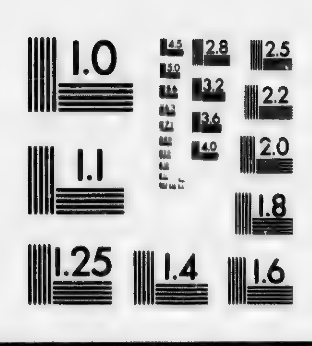
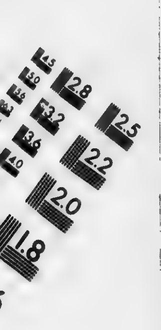


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

Extraits Critiques du *Génie du Christianisme*, par M. de Fontanes, insérés dans le *Mercure*.

Premier Extrait.

Cet ouvrage long-temps attendu, et commencé dans des jours d'oppression et de douleur, paroît quand tous les maux se réparent, et quand toutes les persécutions finissent. Il ne pouvoit être publié dans des circonstances plus favorables. C'étoit à l'époque où la tyrannie renversoit tous les monumens religieux, c'étoit au bruit de tous les blasphèmes, et pour ainsi dire en présence de l'athéisme triomphant, que l'auteur se plaisoit à retracer les augustes souvenirs de la religion. Celui qui, dans ce temps-là, sur les ruines des temples du christianisme, en rappeloit l'ancienne gloire, eût-il pu deviner qu'à peine arrivé au terme de son travail, il verroit se rouvrir ces mêmes temples? certes, nous osons l'affirmer, la prédiction d'un tel événement eût excité la rage ou le mépris de ceux qui gouvernoient alors la France, et qui se vantoient d'anéantir par leurs lois les croyances religieuses que la nature et l'habitude ont si profondément gravées dans les cœurs. Mais, en dépit de toutes les menaces et de toutes les

injures, l'opinion préparoit ce retour salutaire, et le nouvel orateur du christianisme va retrouver tout ce qu'il regrettoit. Du fond de la solitude où son imagination s'étoit réfugiée, il entendoit naguère la chute de nos autels. Il peut assister maintenant à leurs solennités renouvelées. La religion, dont la majesté s'est accrue par ses souffrances, revient d'un long exil dans ses sanctuaires déserts, au milieu de la victoire et de la paix dont elle affermit l'ouvrage. Toutes les consolations l'accompagnent, les haines et les douleurs s'apaisent à sa présence. Les vœux qu'elle formoit depuis douze cents ans pour la prospérité de cet empire, seront encore entendus, et son autorité confirmera les nouvelles grandeurs de la France, au nom du Dieu qui, chez toutes les nations, est le premier auteur de tout pouvoir, le plus sûr appui de la morale, et par conséquent le seul gage de la félicité publique.

On accueillera donc avec un intérêt universel le jeune écrivain qui ose rétablir l'autorité des ancêtres et les traditions des âges. Son entreprise doit plaire à tous, et n'alarmer personne; car il s'occupe encore plus d'attacher l'âme, que de forcer la conviction. Il cherche les tableaux sublimes plus que les raisonnemens victorieux : il sent et ne dispute pas; il veut unir tous les cœurs par le charme des mêmes émotions, et non séparer les esprits par des controverses interminables : en un mot, on diroit que le premier livre offert en hommage à la religion renaissante, fut inspiré par cet esprit de paix qui vient de rapprocher toutes les consciences.

On sent trop que le plan d'un pareil ouvrage doit différer suivant l'esprit des siècles, le genre des lecteurs et les facultés de l'écrivain. Le zèle et le talent peuvent prendre des routes opposées pour arriver au même but.

Le génie audacieux de Pascal vouloit abattre l'incrédule sous les luttes du raisonnement. Sûr de lui-même, il osoit se mesurer avec l'orgueil de la raison humaine; et, quoiqu'il sût bien que cet orgueil est infini, l'athlète chrétien se sentoit assez fort pour le terrasser. Mais le seul Pascal pouvoit exécuter le plan qu'il avoit conçu, et la mort l'a frappé malheureusement au pied de l'édifice qu'il commençoit avec tant de grandeur. Racine le fils s'est traîné foiblement sur le dessin tracé par un si grand maître. Il a mêlé dans son poëme les méditations de Pascal et de Bossuet. Mais sa muse, si j'ose le dire, a été comme abattue en présence de ces deux grands hommes, et n'a pu porter tout le poids de leurs pensées. Il ébauche ce qu'ils ont peint; il n'est qu'élégant lorsqu'ils sont sublimes; mais il n'en est pas moins un versificateur très-habile; et, plus d'une fois, on croit entendre dans les vers du poëme de la Religion, les sons affoiblis de cette lyre qui nous charme dans Esther et dans Athalie.

L'auteur du *Génie du Christianisme* n'a point suivi la même route que ses prédécesseurs. Il n'a point voulu rassembler les preuves théologiques de la religion, mais le tableau de ses bienfaits; il appelle à son secours le sentiment, et non l'argumentation. Il veut faire aimer tout ce qui est utile. Tel est son plan, comme nous

avons pu le saisir dans une première lecture faite à la hâte. C'est ainsi qu'il s'explique lui-même :

« Nous osons croire, etc. » (*Voyez tom. I, pag.* 12 *à* 14.)

Les espérances que donne ce début ne sont point trompeuses. A quelque page qu'on s'arrête, on est touché par d'aimables rêveries, ou frappé par de grandes images. Il ne faut jamais oublier que cet ouvrage est moins fait pour les docteurs que pour les poëtes. Ceux qu'avoient prévenus les plaisanteries de l'incrédulité moderne, s'étonneront de leur erreur, en découvrant les beautés du système religieux. Elles sont toutes développées par l'auteur.

Il considère, dans sa première partie, les mystères du christianisme. Plus une religion est mystérieuse, et plus elle est conforme à la nature humaine. Notre imagination aime surtout ce qu'elle devine, et croit découvrir davantage quand elle ne voit rien qu'à demi. Il montre ensuite les sacremens institués pour les divers besoins de l'homme, depuis la naissance jusqu'à la mort. C'est par eux que le chrétien communique sans cesse avec le Ciel, et qu'il voit tous les préceptes de la morale sous des images sensibles. Bravons de froids sarcasmes, et ne craignons point de citer, en présence d'une philosophie dédaigneuse, ces descriptions si nouvelles et si touchantes. Voici, par exemple, comme l'auteur peint le sacrement de l'Extrême-Onction.

(*Voyez au tom. I, le chap. XI, pag.* 96 *et suiv.*)

Les peintres avoient souvent représenté ces scènes religieuses ; et même les Sacremens du Poussin sont au

nombre de ses chefs-d'œuvre. Les hommes les moins crédules aiment ces images dans la peinture; elles doivent donc leur plaire aussi dans une description éloquente.

Continuons le développement de cet ouvrage, et que les lecteurs songent qu'un tel sujet a son langage propre et ses expressions consacrées.

Les mystères sont les spectacles de la foi. Les sacremens expliquent par des bienfaits visibles les propriétés cachées des mystères. En dernière analyse, tous les dogmes révélés ne servent qu'à confirmer ceux de l'immortalité de l'âme et de l'existence de Dieu, qui ne seroient point suffisamment attestés par les merveilles de la nature. Cependant l'auteur est loin de négliger les preuves qui se tirent des harmonies du ciel et de la terre; on croit même que cette partie de son ouvrage est une de celles qui aura le succès le plus universel. Il a du moins un avantage réel sur ceux qui décrivent ordinairement la nature. Au lieu des livres et des cabinets, il a eu pour écoles et pour spectacles, les mers, les montagnes et les forêts du Nouveau-Monde. De là viennent peut-être la richesse et la naïveté de quelques uns de ses tableaux, dessinés devant le modèle.

Mais si le christianisme, à travers la sainte obscurité de ses mystères, frappe si puissamment l'imagination, quels effets ne doit-il pas encore aux pompes de son culte extérieur! Ici les tableaux se succèdent en foule, et le choix seroit difficile.

Tantôt l'auteur remonte à l'antiquité des fêtes chrétiennes; tantôt il peint leur caractère sublime ou tendre,

joyeux ou funèbre, consolant ou terrible, qui se varie avec toutes les scènes de l'annéo et de la vie humaine, auxquelles il est approprié. Il suit les solennités religieuses dans la ville et dans les champs, dans les cathédrales fameuses et dans l'église rustique, sur les tombes de marbre qui remplissent Westminster ou Saint-Denis, et sur le gazon qui couvre les sépultures du hameau.

Les rits du christianisme sont souvent tournés en ridicule, et ceux du paganisme, au contraire, inspirent le plus vif enthousiasme. Cependant les plus belles cérémonies de l'antiquité se conservent encore dans notre religion, qui les a seulement dirigées vers une fin plus digne de l'homme. Tel est, par exemple, le jour des Rogations.

Ce jour rappelle absolument la fête de l'antique Cérès, qui rassembla, dit-on, les premiers hommes en société, autour de la première moisson. Tibulle a décrit en vers charmans cette pompe champêtre, comme elle existoit chez les Romains. On trouve aussi la même description dans le *Génie du Christianisme*. Les gens de goût ne seront peut-être pas fâchés de comparer quelques traits des deux tableaux, et de juger ainsi l'esprit de deux cultes séparés par dix-huit siècles.

Tibulle *invite d'abord Cérès et Bacchus à ceindre leurs fronts d'épis dorés et de grappes rougies. Il veut que les champs reposent avec le laboureur.*

Bacche, veni, dulcisque tuis et cornibus uva
Pendeat; et spicis tempora cinge, Ceres.
Luce sacrâ requiescat humus, requiescat arator, etc.

Et pourquoi commande-t-il ce repos sacré? parce que *tel est l'usage antique.*

Ritus ut à prisco traditus exstat avo.

Remarquez bien que les chantres aimables de l'amour, comme les plus sages législateurs, attestent aussi les pratiques du vieux temps.

Au reste, Tibulle est un casuiste très-sévère. Il veut qu'on *vienne avec un cœur chaste aux fêtes publiques. Il repousse d'un ton indigné tous ceux qui la veille n'ont pas oublié Vénus.*

Vos quoque abesse procul jubeo, discedite ab aris,
Queis tulit hesternâ gaudia nocte Venus.

Il nous apprend ailleurs que dans ces grandes solennités, Délie se condamnoit à la retraite. Il la peint consultant tous les jours les prêtres d'Isis, les devins juifs, les augures latins : il parle autant de la piété crédule que de l'amour de sa maîtresse ; et c'est pour cela qu'il la chérissoit peut-être. Dans tous les temps et dans tous les pays, le culte de l'Amour est un peu superstitieux ; quand il cesse de l'être, tous ses enchantemens sont finis.

« Dieux de nos pères, s'écrie le poëte, nous purifions nos champs et nos pasteurs. Ecartez tous les maux de nos foyers ! »

Dii patrii! purgamus agros, purgamus agrestes :
Vos mala de nostris pellite limitibus.

Mais, pour mériter la faveur des Dieux des champs,

il a soin de reconnoître et de chanter les bienfaits dont ils ont déjà comblé les hommes.

« Ces Dieux instruisirent nos ancêtres à calmer leur faim par des alimens plus doux que le gland des forêts, à couvrir une cabane de chaume et de feuillage, à soumettre au joug les taureaux, et à suspendre le chariot sur la roue. Alors les fruits sauvages furent dédaignés. On greffa le pommier, et les jardins s'abreuvèrent d'une eau fertile, etc. etc. »

His vita magistris
Desuevit quernâ pellere glande famem.
Illi etiam tauros primi docuisse feruntur
Servitium, et plaustro supposuisse rotam.
Tunc victus abière feri, tunc insita pomus,
Tunc bibit irriguas fertilis hortus aquas.

Cette harmonie est pleine de grâce. Les vers de Tibulle retentissent doucement à l'oreille, comme les vents frais et les douces pluies de la saison qu'il décrit. Mais tant de gravité religieuse ne dure pas long-temps. Le poëte élégiaque reprend bientôt son caractère. Il place le berceau de l'Amour dans les champs, au milieu des troupeaux et des cavales indomptées. De là il lui fait blesser l'adolescent et le vieillard; et, cédant de plus en plus au délire qui l'emporte, *il peint la jeune fille qui trompe ses surveillans, et qui, d'une main incertaine et d'un pied suspendu par la crainte, cherche la route qui doit la conduire au lit de son amant.*

Hoc duce, custodes furtim transgressa jacentes,
Ad juvenem tenebris sola puella venit,
Et pedibus prætentat iter suspensa timore,
Explorat cæcas cui manus antè vias.

Ce petit tableau est achevé, mais le culte de la chaste Cérès est déjà bien loin. Quand Tibulle écrivit ces vers, Délie sortoit vraisemblablement de sa retraite pieuse et revenoit auprès de lui. Le poëte au moins se hâte de faire descendre la troupe des Songes, et le Sommeil avec ses ailes rembrunies.

Pòstque venit tacitus fuscis circumdatus alis
Somnus, et incerto Somnia nigra pede.

Nous avons vu les jeux de l'imagination de Tibulle; voyons maintenant les graves tableaux du christianisme, et jugeons s'ils n'ont pas aussi leur charme particulier. (*Voyez au tom. IV, le chap. VIII, pag.* 42 *et suivantes.*)

L'esprit du christianisme n'a-t-il pas mis dans cette dernière peinture, outre l'avantage moral, quelque chose de plus tendre et de plus attachant? Quelle institution dans les villages romains pouvoit ressembler à celle de ce bon curé, qui veille entre le temple du Dieu vivant et la demeure des morts? La marche religieuse *dans ces chemins ombragés, et coupés profondément par la roue des chars rustiques*, n'est-elle pas d'une grande vérité? N'aime-t-on pas *ces voix inconnues qui s'élèvent dans le silence des bois*, et qui semblent être celles des génies ministres de la fécondité? Ne rêve-t-on pas délicieusement à la voix de ce *rossignol* qui chante les beaux jours, non loin des *vieillards* qui regardent un tombeau? Je ne crois pas qu'on attribue ces jugemens aux illusions de l'amitié. J'en appelle à tous ceux qui, ayant reçu plus de lumière que moi, voudront examiner sans aucun esprit de secte et de prévention.

Nous avons abandonné la marche de l'auteur, pour admirer ses beautés. Il faut la reprendre et la suivre jusqu'au bout.

Si la religion est auguste et touchante dans ses mystères et dans ses cérémonies, elle l'est bien plus encore dans les dévouemens magnanimes et dans les vertus extraordinaires qu'elle inspire. C'est là que le sujet donne de nouvelles forces à la voix de l'auteur; il peint la religion occupée à placer en quelque sorte, sur toutes les routes du malheur, des sentinelles vigilantes, pour l'épier et le secourir. Ici, la sœur *hospitalière* veille au besoin du soldat mourant. Ici, la sœur *grise* cherche l'infortune dans les réduits les plus secrets. Non loin, les sœurs *de la Miséricorde* reçoivent dans leurs bras la fille prostituée, avec des paroles qui lui laissent le repentir, et lui permettent l'espérance. La piété fonde les hospices, dote les colléges, dirige avec gloire tous les travaux de l'éducation ; protège dans les monastères les arts qui fuient devant les Barbares ; conserve et explique les vieux manuscrits dépositaires de tout le génie des anciens, sans lesquels nous serions si peu de chose; parcourt l'Europe en versant les bienfaits ; défriche partout les terres arides, et, en multipliant les moissons, multiplie enfin le peuple des campagnes. Mais voici un plus grand spectacle Du fond de leurs cellules, des hommes intrépides volent à de saintes conquêtes. Ils courent à travers tous les dangers, jusqu'aux extrémités de la terre, et se la partagent pour *gagner des âmes*, c'est-à-dire pour civiliser des hommes. Les uns s'exposent aux feux des bûchers, parmi les hordes errantes

du Canada ; leurs vertus subjuguent les Barbares, et maintiennent après un siècle, dans ces contrées qui ont passé sous le joug de l'Angleterre, le respect et l'amour du nom français. Ceux-ci descendent sur les sables où fut Carthage, pour redemander à un peuple féroce des captifs qu'ils n'ont jamais vus, mais qu'ils regardent comme leurs frères ; ils ont même quelquefois poussé l'héroïsme jusqu'à prendre la place du prisonnier que leurs dons ne suffisoient pas à racheter. Ces héros d'une espèce toute nouvelle poussent encore plus loin, s'il est possible, l'enthousiasme de l'humanité. Ils s'enferment dans des bagnes infects. Ils veillent près du lit des pestiférés ; et s'exposent mille fois à mourir pour consoler des mourans. Enfin, les miracles des anciennes législations se renouvellent, et le génie de Lycurgue et de Numa semble être redescendu, après trois mille ans, dans les bois du Paraguay.

Je ne puis me refuser encore au plaisir de citer quelques fragmens sur les missions des Jésuites dans ce pays, qu'ils gouvernèrent avec tant de gloire.

« Arrivés à *Buenos-Ayres*, etc. » (*Voy. tom. IV*, *pag.* 192 *à* 198.)

Il n'est pas besoin de faire sentir le charme et la nouveauté de ces peintures ; mais il est bon d'observer qu'à l'égard du gouvernement paternel des Jésuites, le défenseur du christianisme ne dit rien que Montesquieu ne confirme, et que Raynal, dans ces derniers temps, n'ait été contraint d'avouer. Je rapporterai les propres mots de ce dernier.

« Lorsqu'en 1768 les missions du Paraguay sor-

tirent des mains des Jésuites, elles étoient arrivées à un point de civilisation le plus grand peut-être où on puisse conduire les nations nouvelles. On y observoit les lois. Il y régnoit une police exacte. Les mœurs y étoient pures. Une heureuse fraternité y unissoit tous les cœurs. Tous les arts de nécessité y étoient perfectionnés; on en connoissoit plusieurs d'agréables. L'abondance y étoit universelle, etc. etc. (1) »

En développant l'influence des vertus du christianisme, sur les sociétés qu'il a renouvelées, l'auteur s'est aperçu que cette religion a plus ou moins imprimé son génie dans toutes les littératures modernes, et qu'elle y a porté de nouvelles richesses, dont on peut faire encore un heureux emploi. Cette observation a fait naître une espèce de poétique chrétienne, qui peut être considérée comme la seconde partie de cet ouvrage; mais il y a tant de points de vue à saisir et tant de questions délicates à traiter dans un pareil sujet, qu'on en rendra compte une autre fois.

Le christianisme a donné de nouveaux freins et de nouveaux aiguillons au cœur humain. C'est sous ce point de vue que l'auteur envisage dans les arts, et surtout dans la poésie des peuples modernes, les effets de toutes les passions. Lui-même a voulu peindre leur vague et leur inconstance dans le cœur d'un jeune homme qu'il appelle *René*, et qui ne sait où fixer ses inquiétudes.

---

(1) Histoire philosophique des Deux Indes, tom. IV, pag. 323, édition de 1780.

Ce roman est compris dans les études poétiques de la dernière partie. On y retrouve tout le talent qu'on aime dans *Atala*. On parlera des études poétiques dans un second extrait de cet ouvrage, qui paroît avec tant d'éclat et sous de si heureux auspices.

—

Second Extrait (1).

Quand un talent original paroît pour la première fois, il jette toujours un grand éclat. Ses ennemis ne sont point encore rassemblés, et leur voix ne peut imposer silence à l'enthousiasme. Mais quand ce même talent agrandi se développe dans une composition plus vaste et plus difficile, ses juges deviennent plus sévères, et ses succès sont plus disputés : c'est que la haine a eu le temps de prendre ses mesures, et de protester contre l'admiration publique. Tous les écrivains faits pour obtenir la gloire, sont condamnés à cette épreuve nécessaire, qui doit plus les enorgueillir que les décourager : ils doivent surtout s'attendre à de longs combats, s'ils ont attaqué le système d'une faction dominante ; car on leur fait expier alors, et la supériorité de leur talent, et l'audace de leurs opinions.

Ces remarques s'appliquent naturellement à l'auteur du *Génie du Christianisme*. Les beautés d'*Atala*, son premier essai, ont été vivement senties. La sévérité des censeurs, en relevant avec amertume quelques défauts si faciles à corriger, n'a pu affoiblir l'effet de cette production, d'un genre tout nouveau. La critique a donc réuni tous ses efforts contre le second ouvrage du même écrivain, et cette fois elle a pu se promettre quelques avantages, puisqu'elle a pour auxiliaires toutes les opinions anti-religieuses de ce dix-huitième siècle, qui, d'un bout de l'Europe à l'autre, et surtout au milieu de la France, a déchaîné tant d'ennemis contre le christianisme.

(1) Ce second extrait ne parut qu'après les critiques de *la Décade*.
Note des Edit.



On a d'abord attaqué le plan suivi par l'auteur.

Plusieurs de ceux qui n'avoient jamais jugé nos dogmes religieux que sur les bouffonneries du *docteur Zapata et des aumôniers du roi de Prusse* (1), ont tout à coup changé de langage. Ils ne contestent plus à la doctrine et aux pompes de l'Eglise romaine leurs effets touchans et sublimes; ils conviennent que l'éloquence et la poésie en peuvent tirer de puissantes émotions et de riches tableaux. Mais, après cet aveu remarquable, quelques uns, prenant le ton d'un zèle au moins équivoque, ajoutent qu'il ne faut pas développer avec trop d'éclat les beautés poétiques du christianisme, de peur d'ôter à ses dogmes et à sa morale leur importance et leur gravité. Ils affectent de craindre que l'imagination ne répande à la fois ses enchantemens et ses erreurs sur une doctrine qui doit édifier plutôt que plaire.

Parmi ces critiques, il est sans doute quelques hommes vraiment pieux et de bonne foi: c'est à eux surtout qu'il faut répondre. J'ose croire que leur sévérité sera désarmée après quelques réflexions que je leur soumets.

Les argumens théologiques, les savantes controverses, les instructions édifiantes, pouvoient suffire à des siècles éminemment religieux. Des traités austères, tels que ceux de *Nicole* et d'*Abbadie*, étoient lus avec empressement par les mêmes hommes qui goûtoient le mieux le génie et les grâces de Racine et de La Fontaine, leurs contemporains. Alors, dans les cercles de la ville et parmi les intrigues de la cour, dans le sénat et dans l'armée, on agitoit les mêmes questions que dans l'Eglise. Il ne faut point s'en étonner: la religion chrétienne, à cette époque, sembloit à tous l'objet le plus important. Le

---

(1) *Voyez* la collection des Œuvres de Voltaire et sa Bible expliquée, etc.

petit nombre de ceux qui osoient l'attaquer dans ses premières bases n'obtenoit que le mépris ou l'horreur. Le nom du Dieu qui l'avoit fondée imprimoit une égale vénération à toutes les sectes rivales dont elle étoit la mère, et qui combattoient dans son sein. Ces sectes, divisées sur quelques points, s'accordoient sur les dogmes fondamentaux. Leurs disputes avoient en conséquence ce caractère et ces mouvemens passionnés que mettent toujours dans leurs débats les membres d'une famille divisée. Rappelez-vous, en effet, les anecdotes de ces jours célèbres; voyez dans le palais de la duchesse de Longueville les redoutables chefs de Port-Royal méditer de nouvelles attaques contre les Jésuites rassemblés à Versailles, sous la protection du P. Lachaise. La France étoit attentive à ces querelles, et se décidoit pour l'un ou pour l'autre parti. Apprenoit-on que le ministre Claude et l'évêque de Meaux étoient en présence, on contemploit avec curiosité l'approche des deux athlètes, et tous les cœurs s'intéressoient au dénouement du combat : car la renommée publioit que le prix du vainqueur devoit être la conversion de quelques personnages fameux. Le salut de Turenne (on parloit ainsi dans ce temps-là), le salut de Turenne étoit attaché peut-être à cette grande conférence : et ne sait-on pas que la dévotion de cet illustre capitaine devint aussi fameuse que sa valeur, et que ses soldats racontoient ses actes de piété comme ses victoires ?

Mais ce n'étoit pas seulement au sein de la France que les esprits étoient si fort émus par ces spectacles et ces luttes théologiques : ce goût étoit celui de l'Europe entière. Leibnitz et Newton, dignes tous deux de se disputer les plus belles découvertes de la géométrie moderne, s'honoroient d'inscrire leur nom parmi ceux des défenseurs du christianisme. Leibnitz en vouloit

réunir toutes les communions ; Newton, en éclairant les ténèbres de la chronologie, confirmoit celle de Moïse. Si, par exemple, on voyoit paroître un livre tel que l'*Histoire des Variations*, toute la république chrétienne étoit émue. Rome jetoit des cris d'admiration et de joie, tandis que des bords de la Tamise et du fond des marais de la Hollande, on entendoit s'élever les clameurs injurieuses du calvinisme qui se débattoit sans cesse sous les foudres de Bossuet, et qui en étoit sans cesse écrasé.

Aujourd'hui les plus effrayantes catastrophes nous trouvent insensibles ; on foule indifféremment les débris des trônes et des empires : alors les ruines d'un monastère qu'avoient illustré le nom de Pascal et les vertus de quelques filles pieuses, excitoient un attendrissement universel. Que dis-je? la peur de déplaire à Louis XIV n'empêchoit point ses favoris de plaindre et d'honorer le docteur Arnauld, exilé par son ordre. Racine et Boileau, tout courtisans qu'on les suppose, adressoient des vers et des éloges à cet illustre opprimé, et même ils osoient les lire devant le monarque dont la grande âme pardonnoit cette noble franchise. Ainsi, les plus petits événemens, quand ils tenoient au christianisme, avoient quelque chose de respectable et de sacré. L'esprit de la religion étoit partout, dans l'Etat et dans la famille, dans le cœur et dans les discours, dans toutes les affaires sérieuses, et jusque dans les jeux domestiques. En voulez-vous de nombreux exemples? parcourez les lettres de Mme *de Sévigné*.

Cette femme illustre vit dans sa terre des *Rochers*, au fond de la Bretagne, et loin de tout ce qu'elle aime. Elle veut échapper à l'ennui de la solitude, et retrouver dans ses lectures le charme des sociétés de Paris. Hé bien ! quels sont les ouvrages que son goût préfère? Elle choisit les *Essais de Morale de Nicole*. Elle

a pour lecteur son fils, qui revient de l'armée. Ce jeune homme, dont l'esprit et les grâces s'étoient fait remarquer de *Ninon*, juge très-bien le janséniste *Nicole;* et, dans ces soirées studieuses qu'il passe à côté de la plus aimable des mères, il oublie les séductions de cette *Champmêlé* qu'il avoit aimée, et dont la voix étoit, dit-on, aussi tendre que les vers du poëte qui fut son maître. Observez bien que Mme *de Sévigné*, dans toutes ses lettres à sa fille, parle avec admiration des *Essais de Morale*, et qu'en écrivant à *Pauline*, sa petite fille, elle répète avec cette expression vive et heureuse qui lui appartient : « *Si vous n'aimez pas ces solides lectures, votre goût aura toujours les pâles couleurs.* » Dans une autre occasion, elle se trouve à *Baville*, chez le président *de Lamoignon*, au milieu de la société la plus polie et la plus éclairée. Quel est celui qu'elle distingue dans ce choix de la bonne compagnie du plus brillant de tous les siècles? *Un homme d'un esprit charmant et d'une facilité fort aimable*. Je rapporte ses propres expressions. Mais devinez quel est homme? C'est le P. *Bourdaloue*.

Certes, quand les traités de *Nicole* et les conversations de *Bourdaloue* font les délices des femmes les plus renommées par leur esprit et par leur beauté, les apologistes du christianisme n'ont pas besoin de relever son prix et son éclat aux yeux de l'imagination : il est facile d'attirer l'attention et le respect, dès qu'on parle d'une doctrine qui fait le fonds habituel des pensées et des sentimens de tout un peuple. Mais quand cette doctrine, en proie aux dérisions d'un siècle entier, perd la plus grande partie de son influence, il faut, pour la rétablir, apprendre d'abord au vulgaire que ce qu'on lui peignit comme ridicule est plein de charme et de majesté. Quand on défigura la religion sous tant d'indignes travestissemens, on doit venger sa beauté mé-

connue, et l'offrir à l'admiration. Lorsqu'on ne cessa de montrer le christianisme comme un culte inepte et barbare qui a long-temps abruti les peuples, n'est-il pas juste de prouver que les peuples lui doivent les plus beaux développemens de la civilisation?

C'est la tâche importante que M. de Chateaubriand s'est imposée. Il a su la remplir avec gloire. Le genre de ses adversaires a déterminé le choix de ses armes. Fort de son talent et de sa cause, il rend à l'incrédulité tous ses dédains, et lui reproche surtout d'avoir affoibli les facultés de l'esprit humain, qu'elle se vante d'avoir agrandies.

« Il y a eu, dit-il, dans notre âge, etc. » (*Voyez tom. III*, *pag.* 174 *à* 175.)

C'est ainsi que le talent de l'auteur est profondément empreint à chaque page de son livre. Ce talent est reconnu de ceux qui le jugent avec le plus de rigueur; mais, en s'appesantissant sur les défauts qu'on remarque dans quelques phrases, ils ont passé bien légèrement sur les beautés qui éclatent dans des livres entiers. Quand le pinceau est si neuf et si abondant, on pardonne des traits superflus, incorrects ou trop hardis. Que de fois, et surtout dans la quatrième partie, l'expression égale la grandeur du sujet! C'est là qu'elle est touchante comme les bienfaits du christianisme, et riche comme ses merveilles. Au reste, cette quatrième partie a réuni tous les suffrages; et dans toutes les autres on trouve un grand nombre de morceaux du même éclat. On a déjà cité dans le premier extrait plusieurs descriptions du culte romain. Ces fragmens suffisent pour justifier nos éloges. Il reste à faire connoître la partie critique de l'ouvrage, où l'auteur a opposé les chefs-d'œuvre littéraires des siècles chrétiens à ceux de l'antiquité païenne, et le génie des Grecs à celui des Hébreux. Je choisis le parallèle des beautés d'Homère

et de la Bible. Ce rapprochement fut indiqué plus d'une fois par des hommes pieux; le grave Fleury lui-même, dans son savant ouvrage sur *les Mœurs des Israélites*, semble retrouver quelquefois les crayons d'Homère et la grâce naïve des scènes de l'Odyssée. Aussi Fénélon aimoit-il beaucoup ce livre de Fleury. M. de Chateaubriand, à son tour, me paroît avoir saisi des rapports nouveaux dans ces deux monumens du premier âge. Voici comme il les juge :

« Nos termes de comparaison, etc. » (*Voy. tom. II, pag.* 348 *à* 357.)

Il y a dans ces remarques, si je ne me trompe, un mélange d'imagination, de sentiment et de finesse qu'il est bien rare de trouver dans les poétiques les plus vantées. Les vues critiques de l'auteur, dans d'autres chapitres encore, me paroissent avoir les plus féconds résultats et la plus piquante nouveauté. Il prouve très-bien que le christianisme, en perfectionnant les idées morales, fournit à la poésie moderne une espèce de *beau idéal* que ne pouvoient connoître les anciens. Je crois qu'à beaucoup d'égards son opinion est fondée. Racine avoue lui-même qu'il n'auroit pu faire supporter son Andromaque, si, comme dans Euripide, elle eût tremblé pour *Molossus*, et non pour *Astyanax*, pour le fils de *Pyrrhus*, et non pour celui d'*Hector*. *On ne croit point*, dit-il très-bien, *qu'elle doive aimer un autre mari que le premier* (1). Virgile l'avoit déjà senti confusément; et, dans le troisième livre de l'Enéide, il cherche à sauver, autant qu'il peut, l'honneur d'Andromaque. Elle rougit et baisse les yeux devant Enée qui débarque en Epire.

Dejecit vultum, et demissâ voce locuta est, etc.

---

(1) Voyez la préface d'Andromaque.

Puis, d'une voix embarrassée, elle raconte que le fils d'Achille, en la quittant pour Hermione, l'a fait épouser au Troyen Hélénus.

Me famulam, famuloque Heleno transmisit habendam, etc.

Mais, en dépit de cette rougeur et de cet embarras que lui donne Virgile, la veuve d'Hector ne paroît point assez justifiée à J. B. Rousseau, qui la cite auprès de la matrone d'Ephèse, dans une ode charmante :

Andromaque, en moins d'un lustre,
Remplaça deux fois Hector.

Racine s'est bien gardé de suivre en tout les traditions connues. Chez lui Andromaque ressemble précisément à ces veuves des premiers siècles chrétiens, où l'idée d'un second mariage eût semblé profane, et presque coupable ; à ces *Paules* et à ces *Marcelles*, qui, retirées dans un cloître, indifférentes à tous les spectacles du monde, et toujours vêtues de deuil, ne regardoient plus que le tombeau de l'époux à qui elles avoient promis leur foi, et le ciel où leurs premiers nœuds devoient se rejoindre éternellement. Il est donc vrai que le caractère de la veuve d'Hector, en prenant les couleurs sévères du christianisme, devient plus pur et plus touchant que dans l'antiquité même.

Sous l'empire d'une religion qui commande au désir tant de sacrifices, il doit y avoir plus de luttes entre le devoir et les passions. Dès lors le génie qui les observe saura peindre avec des traits plus déchirans les combats du cœur, ses foiblesses et ses remords. Ainsi donc, à génie égal, un poëte élevé, comme Racine, dans la plus sévère école du christianisme, peindra le repentir de Phèdre criminelle avec une énergie que ne peuvent inspirer les dogmes d'une religion moins réprimante. Les orages d'une âme pieuse et tendre à la fois, qui

est tour à tour partagée entre Dieu et son amant, une Héloïse que les souvenirs de la volupté poursuivent dans le sein de la pénitence, une Zaïre éprise de l'objet que son culte lui ordonne de haïr, le cloître et le monde, les illusions de la terre et les menaces du ciel, tous ces contrastes si dramatiques sont des beautés particulières au christianisme. Il donne non seulement des nuances plus fortes à la peinture des passions déjà connues, mais il les enrichit encore de caractères absolument nouveaux.

Ceux qui savent étudier dans les mœurs des peuples et des siècles le caractère des différentes littératures, les critiques dont le coup d'œil a quelque étendue, avoueront sans doute cette influence de nos opinions religieuses sur le talent de nos plus illustres écrivains. Mais peut-être on ne trouvera pas la même justesse dans toutes les observations de M. de Chateaubriand, ou du moins quelques unes ne seront admises qu'avec des restrictions nécessaires. On lui accordera difficilement que les machines poétiques tirées du christianisme puissent avoir le même effet que celles de la mythologie. Il est vrai qu'il ne se dissimule point les objections qui se présentent contre ce système.

« Nous avons à combattre, dit-il, un des plus anciens préjugés de l'école. Toutes les autorités sont contre nous, et l'on peut nous citer vingt vers de l'Art poétique qui nous condamnent. » Après cet aveu, il compare sous le point de vue poétique le ciel des chrétiens à l'Olympe, le Tartare à notre enfer, nos anges aux dieux subalternes du paganisme, et nos saints à ses demi-dieux.

On ne peut sans doute assigner de bornes au génie. Ce que Boileau jugeoit impraticable sera peut-être tenté quelque jour avec succès. Milton, à qui le goût fait tant de reproches, montre pourtant jusqu'à quel

point la majesté des livres saints élève l'imagination poétique. Mais est-ce assez pour justifier l'opinion de ceux qui

> Pensent faire agir Dieu, les saints et les prophètes,
> Comme les dieux éclos du cerveau des poëtes?

En effet, si Milton est sublime, ce n'est point quand il peint la Divinité reposant dans elle-même, et jouissant de sa propre gloire au milieu des chœurs célestes qui la chantent éternellement. Alors le poëte est gêné par la précision des dogmes théologiques, et son enthousiasme se refroidit. C'est dans le caractère de Satan qu'il s'est élevé au-dessus de lui-même. On en devine bientôt la raison : c'est que Satan, déchiré par l'orgueil et le remords, par les sentimens opposés de sa misère présente et de son antique gloire, a précisément, et même à un plus haut degré, toutes les passions des Dieux de la mythologie. C'est un sujet rebelle qui rugit dans sa chaîne; c'est un roi détrôné qui médite de nouvelles vengeances; en un mot, c'est, avec des traits plus hardis, un Encelade frappé de la foudre, un Prométhée qui défie encore Jupiter sur le roc où l'enchaîne la nécessité. Quelques traits de ce personnage avoient été indiqués dans les prophètes, mais d'une manière assez vague pour que l'auteur moderne, en le peignant, eût toute la liberté nécessaire à l'invention poétique. Satan, tel qu'il est conçu par Milton, ne prouve donc rien contre ces vers de Boileau :

> De la foi d'un chrétien les mystères terribles,
> *D'ornemens égayés* ne sont point susceptibles.

Remarquez bien cette expression *d'ornemens égayés*. Boileau l'a placée encore plus haut, en parlant de l'effet heureux des fables anciennes dans la poésie épique.

Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte *s'égaye* en mille inventions,
Orne, élève, *embellit*, *agrandit* toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.

Mais ces fleurs ne croissent que sur les autels d'une religion douce et riante. La majesté du christianisme est trop sévère pour souffrir de tels ornemens, Si on veut *l'embellir*, on la dégrade. Comment *agrandir* ce qui est infini? Comment *égayer* une religion qui a révélé toutes les misères de l'homme? D'ailleurs, le christianisme a des traditions précises et des dogmes invariables, dont ne s'accommode point un art qui ne vit que de fictions. Si la mythologie fut si favorable aux poëtes, c'est qu'elle étoit pour eux la source éternelle des ingénieux mensonges. Homère, Hésiode, Ovide racontent souvent, avec des circonstances très-diverses, les généalogies et les aventures de leurs dieux. La variété de leurs récits favorise singulièrement l'essor et l'indépendance de l'imagination. Ces dieux qu'elle enfanta se prêtent à tous ses caprices, et se multiplient même quand il lui plaît. Long-temps après Homère, Apulée raconte la fable de Psyché; soudain Vénus a une rivale, et l'Olympe une déesse de plus. On sent que de telles licences sont interdites dans une religion où tout doit inspirer le respect et combattre les sens, où les faits et la doctrine sont immuables comme la vérité.

Mais si la gravité du christianisme ne peut descendre jusqu'aux jeux de la mythologie, celle-ci, au contraire, prenant toutes les formes du génie poétique dont elle est la fille, peut imiter les effets majestueux du christianisme (1). Je suppose qu'on eût un poëme épique

(1) On peut douter de cela, surtout dans l'éloquence et dans la poésie dramatique. *Note des Edit.*

de Platon, qui, comme on sait, voulut dans sa jeunesse être le rival d'Homère, et qui ne fut le premier des philosophes qu'après avoir essayé vainement d'être le premier des poëtes. Croit-on qu'il n'eût pas su introduire dans les fictions mythologiques quelques unes de ces idées sublimes qui sembloient presque chrétiennes aux premiers Pères de l'Eglise (1)? Et ce que Platon n'a pas fait, ne fut-il pas exécuté plus d'une fois par Fénélon? L'Elysée, par exemple, tel qu'il est peint dans le Télémaque, n'appartient point au système du paganisme, mais à celui d'une religion qui n'admet qu'une joie sainte et des voluptés pures comme elle (2). M. de Chateaubriand l'observe lui-même avec d'autres critiques. On retrouve, en effet, dans cette description les élans passionnés d'une âme tendre qui portoit l'amour divin jusqu'à l'excès; mais ce morceau n'est pas le seul où l'auteur a répandu l'esprit du christianisme. Je n'en indiquerai qu'un autre exemple.

Le fils d'Ulysse, séparé quelque temps de Minerve, qui le conduit sous la figure de Mentor, est seul dans l'île de Chypre, en proie à toutes les séductions de Vénus et de son âge; il est prêt à succomber. Tout à coup, au fond d'un bocage, paroît la figure austère de ce même Mentor, qui crie d'une voix forte à son élève: *Fuyez cette terre dangereuse*. Les accens de la Divinité cachée rendent au cœur amolli du jeune homme son courage et ses vertus. Il se réjouit de retrouver enfin

(1) Sans doute un beau génie comme Platon auroit pu spiritualiser la mythologie; mais sa divine imagination, en atteignant aux grandes idées métaphysiques, seroit, par cela même, sortie de l'ordre des idées mythologiques, elle seroit devenue presque chrétienne. L'auteur auroit donc pu réclamer en sa faveur l'exemple que le critique veut citer contre lui.

Note des Edit.

(2) *Voyez* la note suivante.

l'ami qu'il regrette depuis si long-temps ; mais Mentor lui annonce qu'il faut se quitter encore, et lui parle en ces mots :

« Le cruel Métophis, qui me fit esclave avec vous en Egypte, me vendit à des Arabes. Ceux-ci étant allés à Damas en Syrie, pour leur commerce, voulurent se défaire de moi, croyant tirer une grande somme d'un voyageur nommé Hazaël, qui cherchoit un esclave grec. Hazaël m'attend ; adieu, cher Télémaque, un esclave qui craint les dieux doit suivre fidèlement son maître. »

Il y a des beautés de plusieurs genres dans cet épisode. Tout le monde remarquera sans peine que Minerve ne vient point secourir Télémaque quand il est captif aux extrémités de l'Egypte, ou quand il combat Adraste au milieu de tous les dangers. C'est contre la volupté seule qu'elle accourt le défendre ; c'est alors qu'il en a le plus grand besoin. Une telle allégorie est belle, sans doute ; mais le reste cache des vérités plus sublimes encore. La fille du maître des dieux, la sagesse divine elle-même se soumet sans murmure à tous les opprobres de la servitude, et les ennoblit par une pieuse résignation. N'est-ce pas déguiser, sous des noms mythologiques, ce qu'il y a de plus élevé dans la théologie chrétienne (1)? et quelles plus grandes leçons peuvent être données au roi que veut instruire Minerve ! Elle lui apprend le respect qu'il doit à tous les hommes, en les montrant tous égaux devant le ciel, et surtout en acceptant elle-même les plus viles fonctions de la société. Mais lorsqu'elle réprime avec tant de soin l'or-

(1) Oserons-nous faire remarquer que ces exemples sont plus en faveur du système que soutient l'auteur, que favorables à l'opinion du critique? *Note des Edit.*

gueil de la puissance souveraine, voyez comme elle apaise les ressentimens séditieux de la mauvaise fortune, en inspirant à l'esclave la crainte des dieux qui récompenseront sa fidélité. Peut-on expliquer sous des images plus heureuses toute l'harmonie sociale, et les devoirs réciproques des divers états qui l'entretiennent? Ah! sans doute ces instructions puisées à la source du *vrai* et du *beau*, sont dignes d'avoir pour interprète Minerve même, c'est-à-dire l'intelligence qui gouverne l'univers. Comparez à cette morale, si utile et si touchante, les maximes d'éducation qu'a trop répandues le style véhément et passionné de J. J. Rousseau; lisez sans prévention Emile et Télémaque, et jugez la philosophie des deux siècles, indépendamment de tous les autres mérites de Fénélon.

On peut conclure de ces réflexions que, dans le merveilleux de l'épopée, tous les avantages poétiques sont en faveur des fables anciennes, puisqu'elles sont toujours plus riantes que le christianisme, et peuvent quelquefois être aussi graves que lui.

M. de Chateaubriand fait encore d'autres reproches à la mythologie, et l'on ne dira pas qu'il les condamne par défaut d'imagination, car il en prodigue toutes les richesses dans le morceau suivant :

« Le plus grand et le premier vice de la mythologie, etc. » (*Voy. tome II, pag.* 235 *à* 244.)

Je crois qu'en répandant sur ce chapitre l'éclat des plus vives images, l'auteur a confondu quelques objets qu'il faut distinguer.

Les esprits tournés à la contemplation religieuse doivent sans doute se passionner pour tous les grands spectacles qui leur parlent de la puissance divine. Une piété tendre et vive peut accroître encore cet enthousiasme qui saisit le poëte à la vue des cieux, des mers et des campagnes; je sais même que certains tableaux

du christianisme s'associent très-heureusement aux scènes de la nature, et surtout à celles qui ont un caractère majestueux, touchant ou sublime. Le désert où sont ensevelies Thèbes, Palmyre et Babylone, me frappera d'une plus profonde émotion, si j'y vois la pénitence et la prière à genoux sur des ruines, si, dans quelques décombres de ces villes agitées autrefois par toutes les passions, un anachorète vit en paix avec Dieu, et médite sur la mort aux mêmes lieux où tant de grandeurs coupables ont disparu. Le solitaire qui attend le lever du soleil sur le sommet du Liban me rendra plus sensible à la merveille de la lumière et de la création renaissante, s'il répète, au retour du matin, le cantique où David célébroit les œuvres de Dieu sur la même montagne. C'est alors que les cieux et le firmament, *qui racontent la gloire de l'Eternel* (1), auront pour moi plus de grandeur que ceux où se promène le char d'Apollon. Mais il ne faut rien exagérer : plus le christianisme est sublime, moins il lui faut chercher des beautés qui ne sont pas les siennes, et dont il n'a pas besoin. Est-il vrai, par exemple, que *lui seul*, *en chassant les Faunes*, *les Satyres et les Nymphes*, *ait rendu aux grottes leur silence*, *et aux bois leur rêverie ? qu'il ait exhaussé le dôme des forêts*, *et qu'il les ait remplies d'une divinité immense*, *etc. etc. ?* Mais les bois du druïde n'avoient-ils pas ce caractère solennel et sacré ? Ne sait-on pas que l'ancien peuple Celte n'avoit que des dieux immatériels et invisibles, et qu'il donnoit ordinairement leur nom à l'endroit le plus caché des forêts, comme nous l'apprend Tacite ? Il n'adoroit qu'en esprit ce lieu plein d'une majesté cachée, et n'osoit même y lever les yeux : *lucos ac nemora consecrant*, *deorumque nominibus appellant secretum illud*,

(1) *Cœli enarrant gloriam Dei.*

quod solâ reverentiâ vident (1). Or, malgré tous les anathèmes que prononce M. de Chateaubriand contre la mythologie, je pense qu'un homme né avec un aussi beau talent que le sien, eût pu trouver le même enthousiasme et les mêmes rêveries dans ces bois de Delphes, où les antres, les trépieds et les chênes étoient prophétiques. La fable ne disoit-elle pas que deux aigles, envoyés par Jupiter, et partis des extrémités du monde, en volant avec une égale vitesse, s'étoient rencontrés au milieu de l'univers, dans l'endroit même où le temple

---

(1) *De moribus Germanorum.*

M. de Chateaubriand ne veut pas prouver ici que la religion chrétienne est la source de la poésie descriptive, mais que la mythologie détruisoit ce genre de poésie ; et, comme le critique, il apporte pour preuve que les peuples qui ne connoissoient pas la mythologie avoient une poésie descriptive Voici les propres paroles de l'auteur :

« Quant à ces dieux vagues que les anciens plaçoient dans les bois déserts et sur les sites agrestes, ils étoient d'un bel effet sans doute ; mais ils ne tenoient plus au système mythologique : l'esprit humain retomboit ici dans la religion naturelle. Ce que le voyageur tremblant adoroit en passant dans ces solitudes, étoit quelque chose d'*ignoré*, quelque chose dont il ne savoit point le nom, et qu'il appeloit la *Divinité du lieu ;* quelquefois il lui donnoit le nom de Pan, et Pan étoit le *Dieu universel*. Ces grandes émotions qu'inspire la nature sauvage n'ont point cessé d'exister, et les bois conservent encore pour nous leur formidable divinité.

» Enfin, il est si vrai que l'*allégorie physique* ou *les dieux de la fable* détruisoient les charmes de la nature, que les anciens n'ont point eu de vrais peintres de paysage, par la même raison qu'ils n'avoient point de poésie descriptive. Or, chez les autres peuples idolâtres, qui ont ignoré le système mythologique, cette poésie a plus ou moins été connue ; c'est ce que prouvent les poëmes sanskrits, les contes arabes, les Edda, les chansons des Nègres et des Sauvages. Mais, comme les nations infidèles ont toujours mêlé leur fausse religion (et par conséquent leur mauvais goût) à leurs ouvrages, ce n'est que sous le christianisme qu'on a su peindre la nature dans sa vérité. » *Note des Edit.*

de Delphes avoit été bâti? C'étoit là que la divinité, toujours présente, recevoit les hommages de toutes les nations; c'est de là qu'elle jetoit un coup d'œil égal sur toutes les parties de la terre soumise à son empire. D'aussi belles traditions pouvoient, sans doute, inspirer le poëte, et ce lieu chéri des Muses étoit, comme on voit, sous l'influence immédiate du ciel. Des crayons vulgaires ont trop usé, j'en conviens, les images mythologiques; mais le peintre aimera toujours l'attitude de ce fleuve appuyé sur son urne couronnée de fruits. Et que d'idées morales les anciens savoient attacher à ces emblèmes poétiques! Inachus étoit un roi bienfaisant, ami de son peuple dont il étoit aimé. Près d'expirer, il demande aux dieux de rendre sa mort utile à ses sujets. Les dieux exaucent sa prière, ils le changent en fleuve, et, sous cette nouvelle forme, ses eaux versent encore l'abondance au pays dont ses vertus avoient fait le bonheur. De telles fables feront toujours les délices du genre humain. M. de Chateaubriand a trop de sentiment et d'imagination pour briser l'urne d'Inachus, et pour ne pas aimer sa métamorphose.

Quant à la poésie descriptive, les anciens n'en ont jamais fait un genre à part; il l'ont sagement mêlée au tissu d'une composition épique ou didactique. Je crois qu'à cet égard ils méritent des éloges, et non des reproches (1). Mais cette question mériteroit un article

(1) C'est ce que dit l'auteur lui-même dans une de ses notes. « Nous ne voulons qu'éclaircir ce mot *descriptif*, afin qu'on ne l'interprète pas dans un sens différent que celui que nous lui donnons. Quelques personnes ont été choquées de notre assertion, faute d'avoir bien compris ce que nous voulions dire. Certainement les poëtes de l'antiquité ont des morceaux *descriptifs*; il seroit absurde de le nier, surtout si l'on donne la plus grande extension à l'expression, et qu'on entende par

tout entier; et celui-ci est déjà trop long. Au reste, le progrès des sciences naturelles, plus que le christianisme, a dû nécessairement agrandir, pour les modernes, le spectacle des phénomènes de la nature (1). Quand le télescope de Galilée et d'Herschel recule les immensités du ciel, il faut bien que l'Olympe s'abaisse; et c'est alors que la Muse de l'épopée, s'égarant avec Newton *dans des soleils sans nombre et des mondes sans fin*, s'écrie avec un enthousiasme digne de ces nouveaux prodiges :

Par delà tous ces cieux, le Dieu des cieux réside.

Mais si tout le monde n'aperçoit pas également les beautés poétiques du christianisme, personne ne con-

---

là des descriptions de vêtemens, de repas, d'armées, de cérémonies, etc. etc.; mais ce genre de *description* est totalement différent du nôtre : en général, les anciens ont peint les *mœurs*, nous peignons les *choses*; Virgile décrit la *maison rustique*, Théocrite les *bergers*, et Thomson les *bois* et les *déserts*. Quand les Grecs et les Latins ont dit quelques mots d'un paysage, ce n'a jamais été que pour y placer des personnages et faire rapidement un fond de tableau; mais ils n'ont jamais représenté nûment, comme nous, les fleuves, les montagnes et les forêts : c'est tout ce que nous prétendons dire ici. Peut-être objectera-t-on que les anciens avoient raison de regarder la poésie descriptive comme l'objet *accessoire*, et non comme l'objet *principal* du tableau; je le pense aussi, et l'on a fait de nos jours un étrange abus du genre descriptif; mais il n'en est pas moins vrai que c'est un moyen de plus entre nos mains, et qu'il a étendu la sphère des images poétiques, sans nous priver de la peinture des mœurs et des passions, telle qu'elle existoit pour les anciens. *Note des Edit.*

(1) Cela est vrai, mais parce que la religion des chrétiens ne s'oppose pas à ces connoissances physiques, tandis que chez les anciens, quoiqu'il y eût certainement de grands philosophes et de grands géomètres, la mythologie ou la religion des peuples étoit un obstacle invincible à voir la nature telle qu'elle est. *Note des Edit.*

teste ses bienfaits, et c'est en les peignant que l'auteur est surtout admirable. On me saura gré de citer encore la peinture d'un religieux allant annoncer la sentence aux criminels dans les prisons.

« On a vu, dit-il, dans ces actes de dévouement, etc. » (*Voy. tom. IV*, *pag.* 159 *à* 161.)

Le lecteur impartial ne trouvera point qu'on ait trop loué l'ouvrage qui renferme de pareilles beautés. Les opinions courageusement professées par l'auteur lui obtiendront encore plus d'estime que son rare talent. Il est juste en effet que la faveur publique environne les écrivains qui remettent en honneur les principes sur lesquels repose l'ordre social. C'est ainsi qu'en Angleterre, après les ravages produits par les funestes doctrines de *Hobbes*, de *Collins* et de *Toland*, on accueillit avec enthousiasme les livres où le docteur *Clarke* développa les preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Les Anglais, tout pleins encore des souvenirs de la guerre civile, et long-temps divisés par les controverses politiques, se réunirent tous pour bénir l'écrivain qui leur donnoit des espérances éternelles, et qui venoit enfin justifier cette Providence qu'avoient fait méconnoître à quelques uns les succès du crime et le long règne de l'anarchie.

L'empereur Marc-Aurèle, en remerciant les Dieux de tous les bienfaits qu'ils avoient répandus sur lui dès ses premières années, met au nombre de leurs plus grandes faveurs son peu de goût pour les fausses sciences de son siècle. *Une grande marque du soin des immortels pour moi*, *c'est*, ajoute-t-il, *qu'ayant eu une très-grande passion pour la philosophie*, *je ne suis tombé entre les mains d'aucun sophiste*, *que je ne me suis point amusé à lire leurs livres ni à démêler les vaines subtilités de leurs raisonnemens*. Heureux dorénavant les souverains et les peuples qui pourront se rendre le même témoignage !

A mesure que les écrits des sophistes auront moins de partisans, l'auteur du *Génie du Christianisme* en trouvera davantage. Au reste, il a déjà eu la double gloire de soulever contre lui et des critiques obscurs et des critiques distingués. Ces derniers sont, à mon sens, ceux dont il doit être le plus fier. Un ouvrage n'est point encore éprouvé quand il triomphe des censures de Visé et de Subligny; mais sa gloire est complète quand il résiste aux dégoûts de Sévigné et aux épigrammes de Fontenelle.

Il ne m'appartient point de marquer le rang de cet ouvrage; mais des hommes dont je respecte l'autorité pensent que le *Génie du Christianisme* est une production d'un caractère original que ses beautés feront vivre, un monument à jamais honorable pour la main qui l'éleva, et pour le commencement du dix-neuvième siècle qui l'a vu naître.

FONTANES.

Extrait d'un article sur René, *inséré dans le* Mercure, *du 15 floréal an X.*

Dans l'extrait que nous avons donné du *Génie du Christianisme*, nous avons annoncé un second extrait (1) de *la partie littéraire et critique de cet ouvrage;* en attendant que l'auteur du premier remplisse sa promesse, on nous saura gré de faire connoître l'épisode de *René.* Cet épisode, qui rappelle tout le talent d'*Atala*, et qui même lui est préféré par plusieurs gens de goût, est compris dans cette partie littéraire. On peut aussi le considérer comme un petit ouvrage à part. L'auteur de *René* a voulu peindre cet orage intérieur et cette espèce de fermentation sourde qui travaille le jeune homme avant que ses passions se soient fixées sur un objet. Dans une telle disposition, la solitude devient funeste, surtout lorsqu'elle n'est pas habitée avec la religion: alors la paix et le silence ne servent qu'à redoubler l'énergie malheureuse du cœur humain; c'est ce que l'auteur s'attache principalement à développer. Il prouve encore, contre les sophistes, qu'il y a telles circonstances de la vie, où le cœur trompé dans ses affections, et la vertu fatiguée de ses combats, ne peuvent trouver de repos que dans les abris du cloître.

Le personnage que l'on met en scène est le même René auquel Chactas raconte ses aventures dans *Atala.*

Ce jeune homme, qui s'étoit marié pour se conformer aux mœurs des Sauvages, paroît consumé d'une grande tristesse, et mène une vie errante dans les bois. Chactas,

---

(1) Le second extrait dont il est ici question forme la seconde partie de la critique qu'on vient de lire. *Note des Edit.*

son père adoptif, et le père Souël, missionnaire à la Nouvelle-France, voudroient connoître le secret de son cœur; mais il résiste à toutes leurs prières : enfin il cède ; ils vont un jour ensemble sur les bords du Meschacebé, et le jeune homme commence ainsi : (*Tom. II*, *pag.* 179.)

Il décrit ensuite les premières sensations de son enfance. (*Pag.* 180, *lig.* 10, *à pag.* 182, *lig.* 15.)

Le père de René meurt ; celui-ci, abandonné à lui-même, et poussé par un vague instinct, se met à voyager. (*Pag.* 186.)

Après avoir visité plusieurs peuples, sans rien trouver qui remplisse le vide de son cœur, il revient dans sa patrie. Pendant quelque temps il essaie des distractions d'une grande ville ; mais ses dégoûts qui s'en augmentent le poursuivent dans la solitude.

C'est alors que l'auteur, entrant plus avant dans son sujet, montre le jeune homme aux prises avec toutes les puissances de son imagination. (*Pag.* 197, *lig.* 21, *à pag.* 202, *lig.* 6.)

On n'avoit pas encore, je crois, trouvé des couleurs aussi vraies pour un état de l'âme tellement orageux et indéfini qu'il se dérobe à la pensée même de celui qui l'éprouve.

Enfin René, après avoir consumé inutilement tous les désirs de son cœur, arrive au dernier dégoût de la vie : il songeoit à s'en délivrer, lorsque sa sœur, qui a deviné ce projet funeste, vient le surprendre dans sa retraite. (*Pag.* 205.)

Pendant quelques mois qu'Amélie passa avec son frère, elle parvint à mettre un peu de paix dans ce cœur troublé ; mais un jour elle s'échappe tout à coup, laissant une lettre où elle explique sa résolution. On remarquera sans doute cette lettre à la fois si chaste et si passionnée, où l'amour semble avoir concentré ses

accens, et se laisse deviner sous le voile de la religion. Amélie apprend à son frère qu'elle va se consacrer à Dieu dans un cloître; René, surpris d'une telle résolution, part pour l'en détourner. (*Pag.* 213, *lig.* 12, *à page* 215, *lig.* 2; *et page* 221, *lig.* 19, *à la fin de l'épisode*, *pag.* 234.)

Nous n'avons pas voulu interrompre l'auteur pour faire remarquer ses beautés. Il n'est personne qui n'ait senti le charme douloureux de cette dernière visite au château paternel; de cette lettre où Amélie décrit la paix et les consolations qu'elle a trouvées au pied des autels, etc. Mais ce roman doit surtout plaire aux lecteurs qui conservent quelques souvenirs de l'âge d'inquiétude et des passions naissantes qu'on a voulu peindre; ils y verront leur propre cœur deviné, pour ainsi dire, et jusqu'aux nuances de leur existence confuse, fixées dans ces tableaux éloquens. Peut-être même que, jugeant ce petit ouvrage d'après le mérite de la composition et des difficultés vaincues, ils préféreront aux amours de Chactas les rêveries du jeune René. D'ailleurs, la moralité est tout-à-fait neuve, et malheureusement d'une application très-étendue. Elle s'adresse à ces nombreuses victimes de l'exemple du jeune Werther, de Rousseau, qui ont cherché le bonheur loin des affections naturelles du cœur et des voies communes de la société. La brusque réprimande du missionnaire donne un grand effet à cette moralité, et fait mieux ressortir la triste vanité de ces jeunes gens qui se sont imaginé que la bizarrerie étoit inséparable du génie, et qui ont commencé par la bizarrerie en attendant le génie.

Au reste, le sujet de *René* n'est qu'un des points de vue de cette partie littéraire dont nous devons rendre compte. Elle en offre plusieurs autres qui paroîtront aussi neufs que féconds; mais leur examen se rattache aux questions les plus intéressantes de la littérature, et



il ne faut pas trop se hâter de juger le résultat de plusieurs années de travail et de méditation.

Ce seroit peut-être le lieu de répondre à quelques personnes qui affectent de regarder le *Génie du Christianisme* comme un ouvrage de circonstance. Assurément on n'avoit pas encore vu d'ouvrage de circonstance en cinq volumes; et une semblable nouveauté devroit exciter au moins quelques doutes, si l'on ne savoit que ce livre, dont l'auteur a eu le courage de brûler successivement deux éditions, fut publié, pour la première fois, à Londres, en 1798. On conviendra cependant qu'il est heureux pour l'auteur que les opinions de son livre paroissent conformes à l'esprit du gouvernement, et que ses espérances, à l'instant même où il les exprimoit, aient été réalisées.

P. M.

Article inséré dans le Mercure, *du 4 thermidor an XI, par M. Guéneau, sur les nouvelles éditions du* Génie du Christianisme.

Un homme célèbre a dit du *Génie du Christianisme* que « le plus mince littérateur en corrigeroit aisément les défauts, et que les plus grands écrivains en atteindroient difficilement les beautés (1). » Ce jugement explique assez bien la fortune de cet ouvrage depuis qu'il a paru ; l'admiration et l'enthousiasme qu'il a excités, les critiques de détail et les plaisanteries qu'il a essuyées, et le zèle également actif des admirateurs et des détracteurs. Au milieu de cette controverse, qui continue toujours pendant que les éditions se multiplient, s'il y a quelque chose de parfaitement prouvé et hors de toute discussion, c'est le succès de l'ouvrage ; et il semble, au premier abord, qu'il devoit dispenser l'auteur d'en écrire la défense.

Il avoit suffisamment répondu aux critiques de détail, par les heureux changemens qui rendent cette édition si supérieure aux précédentes ; il ne devoit point répondre aux plaisanteries, car les plaisanteries et les grandes pensées sont dans deux mondes différens, et ne se rencontrent jamais.

Mais l'auteur du *Génie du Christianisme* ambitionnoit une autre gloire que celle du talent ; et lorsqu'il l'a obtenue, lorsqu'à l'aide de tableaux pleins de charme et de grandeur, il a ménagé une heureuse réconciliation entre l'opinion publique et les vérités utiles ; lorsque ces vérités, qui étoient hardies au moment où elles furent

---

(1) M. Necker.

rappelées, sont aujourd'hui reconnues et respectées de tous les bons esprits, alors, si des hommes également ennemis des lettres et de la société, veulent ternir cette gloire innocente; s'ils emploient contre l'auteur les mêmes moyens qu'ils ont de tout temps employés contre le christianisme; s'ils affectent de se méprendre sur ses véritables intentions, et que la critique dégénère en calomnie, son devoir l'oblige de la repousser; sa réputation devient inséparable de la cause qu'il défend.

Telle doit être l'unique défense, tel est aussi l'unique objet de celle qui accompagne les nouvelles éditions du *Génie du Christianisme :* on n'y trouve point le ton de la plupart des critiques littéraires, où l'envie est aux prises avec l'amour-propre; et sans doute on saura gré à M. de Chateaubriand d'avoir renouvelé l'exemple de ces discussions franches et polies, qui font assez d'honneur aux juges que l'on s'est choisis, pour supposer qu'ils s'intéressent à la vérité.

C'est avec le ridicule et la malveillance qu'on l'attaque; c'est avec la simplicité et la modération qu'il se défend, mais aussi avec les armes d'une logique sévère et pressante, une sagesse de style, et même une sobriété d'imagination, qui, de la part de l'auteur du *Génie du Christianisme*, est une grande preuve de désintéressement.

On voit donc qu'il adresse cette défense aux lecteurs de bonne foi, et c'est dire assez qu'elle ne persuadera point le plus grand nombre des détracteurs de son ouvrage. Après tout, ce n'est pas un si grand malheur, puisque l'on doit plutôt se prévaloir de leurs critiques que les réfuter. Si l'on entre dans le fond de ces critiques, on ne peut s'empêcher de voir qu'elles sont plutôt dirigées contre le succès que contre l'ouvrage lui-même : il auroit fallu, pour contenter ces amis sévères de la vérité, que l'auteur eût écrit précisément de manière à n'être point lu; qu'il se fût resserré dans les

formes de la scolastique et de la théologie, mais surtout qu'il eût beaucoup déclamé contre l'hérésie et l'incrédulité : on avoit à lui opposer des épigrammes, des bons mots, de fades bouffonneries qui se trouvent partout; et c'étoit une grande avance pour des hommes qui, depuis près d'un demi-siècle, se font une loi de les répéter avec tout autant de plaisir et de gaieté.

Peut-être même quelques lecteurs trouveront que M. de Chateaubriand a trop fait pour éviter ces anathèmes philosophiques : telle est l'extrême difficulté de ces temps où le ridicule et la mauvaise foi ont établi des convenances plus rigoureuses que celles de la raison, que l'on risque trop souvent d'y sacrifier une partie de la vérité, en ménagemens pour la vérité. Une critique pieuse, mais impartiale, a pu lui reprocher des inexactitudes, des faits hasardés, et même quelques tableaux où les sentimens légitimes sont trop voisins des passions dangereuses. Mais en relevant des imperfections inévitables dans le premier jet d'une si vaste composition, cette même critique, lorsqu'elle a été sincère, s'est empressée de rendre justice aux intentions de l'auteur; et, à l'époque de dégoût et de sécheresse où nous sommes parvenus, lorsque toutes les opinions sont comme arrêtées au terme de l'indifférence, lorsqu'on ne pouvoit les agiter de nouveau sans troubler la paix, elle l'a félicité d'avoir intéressé l'indifférence, sans réveiller les haines; de n'avoir défendu la religion que par sa beauté, et de n'avoir triomphé, pour ainsi dire, que par des enchantemens.

Ceux donc qui ont blâmé le genre de cette apologie, n'ont tenu compte ni des hommes, ni des circonstances (et c'est ce que M. de Chateaubriand a victorieusement démontré); mais il me semble qu'ils n'ont pas connu davantage toute l'étendue et toutes les ressources d'un sujet qui embrasse l'univers entier, où même l'univers

n'entre que pour une partie. Il est impossible en effet de considérer le christianisme dans tous les rapports qu'il établit, sans reconnoître que l'on ne peut séparer sa force de sa beauté, ses preuves de ses bienfaits, sa morale de son culte; en un mot, ce qu'il a de sensible de ce qu'il a d'intellectuel.

Si je lui demande des preuves sur l'existence d'un Dieu, premier fondement de toute morale et de toute croyance, il me renvoie aux merveilles de la nature et à la magnificence de l'ouvrage qui atteste la sagesse et la toute-puissance de l'Ouvrier. Si j'examine ses dogmes et ses mystères qui fixent la légèreté de l'esprit en accablant la raison, il me montre les sacremens qui en appliquent les bienfaits, les solennités et les cérémonies touchantes de son culte, qui en expliquent les intentions. Si je recherche ce qu'il a fait pour le bonheur des hommes et pour la consolation de leurs maux, toute la terre publie ses bienfaits; l'imagination ne peut comprendre tous les dévouemens qu'il a inspirés, toutes les institutions qu'il a fondées, tous les maux qu'il a prévus, et les inventions de la charité aussi multipliées que nos besoins et nos misères. Si je veux connoître son influence sur les progrès des arts et de la société, je vois le christianisme ouvrant les sources de l'antiquité, sans laquelle nous serions si peu de chose, conservant la tradition des lettres au milieu des sombres révolutions de l'Europe moderne, établissant insensiblement le droit public qui la gouverne aujourd'hui; en un mot, la civilisation avec les arts, la politesse et l'humanité, parcourant l'univers, précédée du flambeau de la religion.

Veut-on enfin étudier le christianisme dans ses antiquités, dans ses souvenirs, dans toute la suite de son histoire, qui se sert à elle-même de preuve, il offre tout ce qui peut charmer l'esprit et agrandir la pensée. Son origine, aussi ancienne que le monde, nous appelle au

berceau d'Eden, où se déclarent les destinées du genre humain. L'imagination se plaît dans ces lointains, où l'on découvre les tentes des patriarches et leurs troupeaux errans. Un puits, une vallée fertile en pâturage, mérite d'occuper l'histoire de ces heureux temps de simplicité. Ces vénérables pasteurs qui saluoient de loin le Messie par leurs désirs, fixent la patrie de leur postérité dans la Terre promise, en y laissant leurs tombeaux. Les enfans des Hébreux repassent ce fleuve chéri que leurs pères avoient traversé, un bâton de voyageur à la main; ils retrouvent la caverne de Mambré et le chêne des pleurs, à l'ombre duquel fut ensevelie la nourrice de la tendre Rebecca. Bientôt ils deviennent une société qui passe par toutes les formes de gouvernement et par tous les développemens de la civilisation; et l'histoire d'un peuple qui reçut à la fois, et pour toujours, des lois, des mœurs et des usages, offre autant de maximes applicables au gouvernement de la société, que de préceptes utiles à la conduite de l'homme. Ce peuple immuable et pur dans ses traditions, au milieu des Empires qui se succédoient autour de lui, et dont il conservoit les dates; au milieu de ses propres malheurs, au milieu de ses prévarications même, marquoit l'espèce de grandeur qui lui avoit été promise, et l'intégrité de la doctrine qu'il conservoit pour une postérité qu'il devoit méconnoître. Mais les vérités vont succéder aux figures : il se fait une alliance entre les deux testamens; les prophéties deviennent l'histoire. L'antique Troie ne subsiste plus que dans de beaux chants; Sion, l'antique Sion subsiste toujours : c'est une cité mystique placée entre le temps et l'éternité, qui unit les choses de la terre aux choses du ciel, et l'histoire des hommes aux merveilles de la foi. Il se découvre un nouvel ordre de choses, plus rapproché des besoins de notre cœur, et plus élevé au-dessus des facultés de notre intelligence,

plus évident et plus incompréhensible : c'est cette alliance et cet enchaînement qui frappoit Bossuet d'une admiration à laquelle la force et la magnificence de son génie ne pouvoient suffire. En nous élevant avec lui jusqu'à ces hauteurs où il est si grand, la suite de la religion paroît comme une route mystérieuse que les prophéties éclairent successivement, et dont le reste est encore couvert de nuages prophétiques.

En un mot, le christianisme, considéré dans sa doctrine, dans sa morale, dans ses institutions, dans ses bienfaits, dans ses preuves, dans son histoire, etc., offre partout, et avec une richesse inépuisable, de saines maximes pour la conduite de la vie, des sentimens pour le cœur, des tableaux pour l'imagination, de simples raisonnemens pour les intelligences ordinaires, de hautes considérations pour les esprits supérieurs.

Ces réflexions ont été faites mille fois avant nous, et sans doute dans ces temps de contradiction qui sollicitent si puissamment l'essor de la vérité, le sujet du *Génie du Christianisme* s'est offert à plus d'un esprit. Mais si le germe des mêmes pensées se rencontre à peu près dans tous les esprits, toutes n'y deviennent pas également sublimes et fécondes; et, après avoir montré le christianisme comme le fondement de la seule morale utile aux hommes, comme le lien et le conservateur des sociétés, il n'appartenoit pas à tous de le montrer encore comme la source de ce qu'il y a de plus élevé et de plus délicat dans les arts de l'intelligence.

La religion chrétienne a fait connoître aux hommes de nouvelles vertus ; elle a frappé de ses anathèmes des vices qui étoient des vertus anciennes; en un mot, elle a changé les mœurs, et, par une conséquence naturelle, elle devoit changer la littérature, qui est l'image et comme l'expression des mœurs. En opposant plus de résistance aux passions, elle a donné plus d'énergie aux

accens qui la rappellent, et aussi plus de vérité aux scènes qui la représentent ; car en apprenant à les combattre, elle apprend à les connoître ; il n'y a même que ceux qui les combattent qui en connoissent toute la puissance.

Cette idée si simple a fourni à l'auteur une sorte de poétique chrétienne. On l'a déjà suivi dans cette immense revue de tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, où il compare successivement entre elles les productions du même genre, rapproche les détails de la composition, oppose les caractères des personnages, et partout fait ressortir les différences ou même les simples nuances qui séparent les anciens des modernes; quelquefois même, dans les conceptions modernes, soulève avec un art ingénieux le voile de mythologie dont elles sont enveloppées, nous montre les inspirations du christianisme dans la conduite de Mentor, ou démêle les soupirs de la mère chrétienne au milieu des gémissemens d'Andromaque. Parmi la foule d'aperçus que présente cette poétique si nouvelle et si pleine de tous les germes d'invention, on a reproché à l'auteur plusieurs conséquences forcées des principes qu'il avoit si heureusement établis. Ses opinions sur la poésie descriptive, en particulier, lui ont attiré plusieurs critiques également recommandables par la politesse et les talens de leurs auteurs. Mais il n'est plus permis aujourd'hui de revenir sur toutes ces difficultés qui ont été résumées et suffisamment éclaircies dans ces dissertations (1), où les talens, les lumières et la politesse se trouvent réunies à toute l'autorité d'un juge, et que l'on relit toujours comme des pages choisies qui honorent les lettres françaises.

---

(1) Voyez ci-devant pag. 150, les extraits du *Génie du Christianisme*, par M. de Fontanes.

Cependant, pour nous en tenir à la poésie descriptive, il nous semble que l'auteur avoit assez indiqué, par ses propres exemples, ce que peut-être il n'avoit pas assez développé dans la théorie. On ne peut en effet parcourir cette suite de tableaux où il prodigue avec tant d'abondance les couleurs et les richesses de la poésie, sans être frappé de ce caractère d'immensité et de magnificence qu'ils doivent à l'influence du christianisme ; il est impossible de le méconnoître dans cette description de l'*antique abbaye de Saint-Denis*, que les derniers changemens de l'auteur rendent presque entièrement nouvelle.

« L'abbaye gothique où se rassembloient les grands vassaux de la Mort ne manquoit pas de gloire ; les trésors de la France étoient à ses portes, etc. » (*Tom. IV, pag.* 94, *jusqu'à la fin du chapitre.*)

On auroit pu, sans doute, choisir un autre exemple de description que ce passage, où l'auteur anime les scènes de la mort de tout ce que l'éloquence a de plus dramatique. *Les ruines des monumens chrétiens*, et *les ruines des temples de la Grèce* nous auroient fourni des tableaux pleins de vie et de grandeur, comparés à des tableaux pleins d'êtres allégoriques, de grâces et de variété. Mais l'embarras aujourd'hui seroit d'en rappeler un qui ne fût pas dans la mémoire des connoisseurs. C'est surtout dans la solitude des temples et des tombeaux chrétiens, que le talent de l'auteur s'élève à ce caractère de tristesse et d'immensité, qui est la véritable poésie des ruines. Peut-être aussi ces descriptions n'ont-elles pour nous un intérêt si profond, que parce qu'elles réveillent des souvenirs plus récens, et que des impressions de douleurs encore toutes vives se mêlent naturellement aux magnifiques peintures et aux idées imposantes de l'antiquité.

Et qui ne déplore ce jour où toute une nation s'arma

du marteau de la destruction contre les monumens de ses pères? Qui ne croit entendre encore s'écrouler de toutes parts ces temples noircis par les siècles, ces vieilles basiliques qui avoient reçu Charlemagne, Philippe-Auguste, Henri IV; et tous ces restes de magnificences gothiques en harmonie avec le ciel de la Gaule, ses sombres forêts de chêne, et la politesse inculte de ses guerriers?

Le voyageur n'aperçut plus de loin ces tours consacrées qui s'élevoient dans les cieux, comme autant de témoignages pour la postérité; et nos villes, dépouillées de leurs souvenirs, ressembloient à des villes nouvellement bâties au milieu d'un nouveau monde. Les étrangers encore tremblans, qui abordoient sur la terre de France, voyant ces pierres sculptées, ces marbres mutilés, et tous ces débris des arts dispersés sans honneur; la pierre chargée d'épitaphes, devenue le seuil de l'hôtellerie; le char de la moisson entrant sous les voûtes du sanctuaire, ne pouvoient croire qu'une destruction si grande, et qui nous laissoit si tranquilles, fût l'ouvrage de nos propres mains; et dans le trouble de leurs pensées, s'imaginoient que le monde avoit été de nouveau traversé par ces antiques légions accourues des forêts de la Pannonie, qui, après avoir rompu l'effort de l'Empire d'Occident, se montroient aux provinces désolées encore toutes couvertes de peaux de bêtes sauvages, et des lambeaux de la pourpre romaine. Mais bientôt le temps, dans sa marche inévitable, aura détruit jusqu'aux traces de nos fureurs. Les ruines même vont périr: *Etiam perière ruinæ*. Le sol qui portoit les monumens de nos ancêtres est converti en places publiques, décorées d'édifices modernes; de nouveaux habitans y passent *en sifflant*, comme sur les villes maudites par les prophètes. Les petits enfans s'y réunissent sur le soir, et, dans leurs jeux, poussent des cris de joie sur la cendre des

générations ensevelies. D'autres, plus indifférens, leur succéderont encore. Un moment de violence a fait l'intervalle de plusieurs siècles, et le jeune homme qui a été témoin de ces grandes catastrophes, est déjà comme un antiquaire et un homme précieux pour la tradition.

Mais nous devons montrer l'auteur du *Génie du Christianisme* sous un autre point de vue.

Des hommes accoutumés à voir l'intelligence humaine rangée par compartimens, et divisée par chapitres, ont séparé comme sans retour *l'imagination de la pensée*, et, de leur pleine autorité, ont distribué les dons de penser et d'imaginer, d'après leurs nomenclatures, ou plutôt d'après leurs prétentions secrètes : comme si toutes les opérations de l'intelligence, indifféremment, ne supposoient pas le concours et l'ensemble de ces facultés que nous avons si vainement distinguées, et qu'il ne fût pas aussi impossible, par exemple, de séparer *l'imagination de la pensée*, qu'une action d'un mouvement quelconque ! Et pourquoi cette messagère de l'esprit, qui devance et prépare le travail de la réflexion, perdroit-elle son nom lorsqu'elle quitte les scènes de la nature et les jeux des passions humaines, pour s'exercer sur des êtres abstraits? Pourquoi celui qui, dans un tableau, auroit trouvé ce trait principal qui en décide tout l'effet, seroit-il condamné à ne jamais connoître la justesse dans les rapports des choses, et la vérité dans les convenances morales? Cependant c'est d'après cette prévention vulgaire contre un homme *à imagination*, que l'on a jugé quelques opinions de l'auteur du *Génie du Christianisme* sur les sciences exactes. Nous y arrêterons un moment le lecteur.

Depuis quelque temps on dispute volontiers de la prééminence des *lettres* sur les *sciences*, et du degré d'estime qu'elles doivent obtenir dans l'opinion publique.

Ces sortes de discussions ne doivent point affliger; car elles supposent une rivalité, toujours heureuse, lorsqu'elle n'exclut personne. On peut donc prouver, tant qu'il plaira, que si l'on excepte les hommes de génie parmi les savans (et cette exception doit avoir lieu aujourd'hui comme autrefois), il y a moins de création dans leur travail, moins de participation de leur esprit, si l'on peut parler ainsi, qu'une sorte d'attention et d'assiduité toute mécanique. Les sciences et les mathématiques, dit-on communément, dessèchent l'imagination, c'est-à-dire qu'elles la rendent paresseuse, et qu'elles l'occupent sans l'exercer. De là vient que la plupart, séduits par l'attrait assez naturel de ce repos occupé, s'engagent volontiers dans l'étude des formules et des nomenclatures, et se procurent ainsi, par leur mémoire, une satisfaction que leur refuseroit peut-être un travail plus actif de la pensée.

On peut démontrer encore que les lettres et les arts d'imagination n'exigent un naturel plus exquis dans ceux qui les cultivent, que parce qu'elles sont elles-mêmes d'une nature plus excellente; que les méthodes des sciences sont changeantes et sujettes à ces réformes que l'on appelle *progrès*, parce qu'elles ont pour objet un monde créé et fini, tandis que les principes des arts d'imagination sont immuables, parce qu'ils sont pris dans le cœur de l'homme qui est infini.

. . . .

Certes, si la métaphysique est l'esprit de méthode, il y en avoit plus autrefois qu'aujourd'hui. Jadis on élevoit le jeune homme dans l'admiration des modèles anciens. L'étude de l'antiquité remplissoit presque entièrement les longues années du premier âge; et cet emploi d'un temps si précieux étoit fondé sur des raisons qui subsistent toujours. Car l'amour du beau et le goût du naturel s'insinuent dans l'intelligence plutôt par une

suite d'impressions, que par un effort d'attention et de mémoire, et le succès de ces impressions demande une fraîcheur dans l'imagination et des intervalles de repos, qui supposent nécessairement un long espace de temps. Quoi qu'il en soit, les hommes que préparoit cette éducation heureuse, savoient unir l'enthousiasme, la beauté des sentimens, et toutes les richesses de l'imagination, à cette sévérité de raisonnement et à cette force d'ensemble qui assurent une vie durable à leurs ouvrages. De nos jours on a cru pouvoir se passer de tout, avec la science de Condillac, et l'analyse a détruit jusqu'à la méthode.

. . . .

Peut-être expliquera-t-on simplement la décadence des lettres par la nécessité des temps, qui fait succéder les sciences aux arts d'imagination, comme l'âge mûr à la jeunesse. Cette opinion est commode pour la paresse des esprits. Cependant s'il falloit l'admettre sans restriction, elle ne seroit qu'une autre déclamation contre les sciences. Sans doute on ne peut nier la supériorité de l'érudition sur la science pour féconder le talent et l'imagination; je veux dire, des vérités de temps et de mœurs sur les vérités de fait et de démonstration. Cependant le champ des sciences n'est point stérile pour les lettres. Si les talens médiocres y dégénèrent, si la mémoire embarrassée dans les nomenclatures et les méthodes arrête la marche de l'esprit, les imaginations vigoureuses, semblables à ces eaux qui deviennent plus vives et plus pures à mesure qu'elles ont traversé plus d'obstacles, peuvent retirer de l'étude et des sciences, des rapports intéressans, des couleurs nouvelles et des harmonies heureuses.

Encore une fois, ce n'est point parce que l'histoire naturelle s'est enrichie de faits et de découvertes nouvelles, que l'on voit tant de poëmes didactiques et des-

criptifs, dont les tableaux le disputent aux définitions de Linné; poésies dépouillées de tout intérêt humain, théâtres déserts, représentations sans drame; mais c'est qu'on a perdu de vue les véritables rapports de l'homme dans l'univers, et qu'on s'est accoutumé à ne plus le considérer que comme un objet d'histoire naturelle. Ce n'est point parce que les mathématiques sont parvenues à un tel degré de considération qu'il n'est plus permis de les ignorer, que l'éloquence a perdu son onction et son pouvoir; mais c'est parce qu'on a méconnu des vérités qui, pour n'être point mathématiques, n'en sont pas moins certaines; c'est parce que l'on a voulu combattre la vérité avec l'image de la vérité.

« Mais, dit M. de Chateaubriand, il ne faut pas croire que notre sol soit épuisé : ce beau pays de France, pour prodiguer de nouvelles moissons, n'a besoin que d'être cultivé à la manière de nos pères; c'est une de ces terres heureuses où règnent les génies protecteurs des hommes et ce souffle divin qui, selon Platon, décèle les climats favorables à la vertu. » Celui qui donne des espérances si consolantes les a justifiées, et montre le premier tout ce que peut le talent, en s'appuyant sur des principes plus heureux.

Il ne nous appartient pas de marquer la place du *Génie du Christianisme :* ce soin regarde la postérité, qui se venge presque toujours lorsqu'on devance ses arrêts. Si l'on recueille cependant les suffrages éclairés que cet ouvrage a mérités depuis sa publication, on peut assurer que cette place ne sera pas sans honneur. Partout on y retrouve ce caractère de magnificence et de sensibilité, de tendresse et de grandeur, qui est le caractère distinctif du talent de son auteur. Mais il se montre avec plus d'avantage encore dans ces descriptions si éloquentes, dont l'intérêt est varié à chaque instant par d'agréables rêveries, par des rapports inattendus, et

par ces expressions sorties du cœur, qui donnent presque du mépris pour les saillies de l'esprit. Toutefois ce plaisir n'est point stérile pour l'esprit, comme l'ont prétendu des hommes qui comptent les *idées*, et qui prennent pour telles les tournures sèches et ambitieuses des penseurs modernes. Les belles images, les sentimens profonds sont inséparables des fortes pensées; mais elles sont perdues pour ceux qui n'aiment ni les sentimens profonds, ni les belles images, et disparoissent alors au milieu des richesses d'une élocution abondante, comme les hardiesses d'expression se dissimulent dans les artifices d'un style savant.

On a reproché avec plus de raison à l'auteur du *Génie du Christianisme* des incorrections, des négligences, et quelques expressions qui sont triviales lorsqu'elles ne sont pas sublimes. En général, il s'abandonne plutôt aux inspirations de son talent et à la beauté de son sujet, qu'il ne se précautionne contre la critique; et il nous semble qu'il remplit avec moins de succès ces intervalles de la composition, dont l'unique intérêt consiste dans un certain degré d'élégance et de précision qui s'acquiert par le travail. On sent, d'ailleurs, qu'un essor aussi élevé entraîne des chutes et des inégalités nécessaires, et qu'il n'est pas possible de parcourir du même pas une carrière aussi étendue. Sans doute, pour oser la mesurer tout entière, il falloit une imagination agrandie par le spectacle des catastrophes de la société, et des scènes magnifiques de la nature. Semblables à ces vents féconds et puissans qui apportent de nouveaux germes et de nouvelles semences, elle a fourni des couleurs et des images à la poésie, des aperçus nouveaux aux talens qui se nourrissent d'imitations ou d'emprunts, des pensées favorites à ceux qui aiment à vivre avec eux-mêmes; en un mot, elle a favorisé, par les influences les plus heureuses, ce retour salutaire de

l'opinion publique, qui se lassoit depuis si long-temps dans des voies égarées.

. . . .

D. M.

Extrait des Annales littéraires et morales, *Ier cahier, an XI, par M. l'abbé de Boulogne.*

Peu d'ouvrages ont eu un plus brillant succès, et ont fait une plus grande sensation que le *Génie du Christianisme*, soit que l'on se dégoûte insensiblement des ouvrages marqués au sceau de l'impiété, soit qu'un sujet aussi piquant ait vivement intéressé la curiosité publique, soit plutôt que l'auteur ait imprimé sur cette production un caractère d'originalité dont il n'a trouvé nulle part le modèle. Ce n'est pas que l'on n'ait parlé avant lui des beautés morales et même poétiques du christianisme; ce n'est pas que plusieurs écrivains n'eussent fait observer que la religion est la source de la sensibilité et du véritable enthousiasme; qu'il y a en elle quelque chose d'auguste et de superbe qui donne de la hauteur aux pensées, aux paroles de la magnificence; qu'elle est l'âme des vrais talens, comme elle est la passion des grands cœurs; que, plus le génie s'approche d'elle, et plus il atteint la perfection; qu'elle seule peut véritablement l'alimenter, tant par la sublimité des spectacles qu'elle présente, que par l'héroïsme des sentimens qu'elle inspire; et que, sous ce rapport, les arts ne lui doivent pas moins que les vertus, la science que la morale, les lettres que les gouvernemens. Mais développer cette idée générale avec autant d'agrément que de profondeur, la suivre sous toutes ses faces, l'appuyer de tous les secours de l'érudition et de toute l'autorité de l'histoire; en faire un corps d'ouvrage où tout s'enchaîne mutuellement et tend au même but; l'appliquer à tous les genres de talens, à tous les genres de beautés, à tous les genres de services; suivre tous ces rapports secrets et toutes ces affinités harmonieuses qui se

trouvent entre nos affections et notre croyance, entre les mystères du cœur et les mystères de la foi, entre la pureté du goût et la pureté de la morale, entre la perfection du génie et la perfection des vertus, entre les pratiques de l'homme chrétien et les devoirs de l'homme social ; prouver par un enchaînement soutenu de faits et de principes, d'exemples et de préceptes, que le Christianisme est éminemment la religion de l'orateur, du poëte, de l'ami tendre, de l'épouse chaste et fidèle, du grand capitaine, du grand législateur et du grand politique ; qu'elle est aussi utile à celui qui obéit qu'à celui qui commande, à celui qui veut méditer qu'à celui qui veut agir, au contemplatif qu'à l'artiste; que l'homme enfin tient à Dieu par toutes ses facultés, et que le sentiment religieux retentit, pour ainsi dire, jusqu'à la dernière fibre de son cœur : voilà ce qui est neuf et original, ce qui appartient véritablement au talent de M. de Chateaubriand, et ce qui fait de son livre un ouvrage qui, dans son genre, ne peut être comparé qu'à lui même.

Cependant plusieurs personnes religieuses se sont effarouchées de cette manière trop humaine de présenter le christianisme. Elles ont craint que son auguste majesté n'en fût blessée, que l'autorité de ses preuves essentielles n'en fût affoiblie, et que son véritable esprit, bien supérieur à *son génie*, ne disparût devant *ses beautés*. Nous leur avons entendu dire que l'Evangile n'est nullement une poétique ; qu'on ne fait point un cours de religion comme un cours de littérature; qu'il faut apprécier le christianisme par ses effets divins, et non par ses effets dramatiques; qu'il prend sa source de plus haut ; qu'on doit juger de sa beauté, non par la sensibilité et l'imagination, mais par la sublimité de sa morale, et la véritable profondeur de ses dogmes ; que, vu sous ce dernier rapport, il n'a point de *génie*, et

que ce mot profane paroît le dégrader en l'assimilant de trop près à un don purement naturel, ou à une passion purement mondaine.

On peut répondre à ces personnes, dont les scrupules sont d'ailleurs respectables, que ces nouveaux rapports sous lesquels l'auteur présente le christianisme, sont plutôt une manière de l'envisager que de le prouver; qu'il le suppose déjà prouvé; qu'il ne le prouve ainsi que par une surabondance de droit; qu'il ne prétend pas nous donner ses *beautés poétiques et morales*, comme des preuves rigoureuses, mais seulement comme des preuves subsidiaires dont sa vérité et sa certitude n'ont nullement besoin; que si l'on ne fait pas un cours de religion comme un cours de littérature, on peut faire un cours de littérature pour faire aimer la religion; qu'au surplus on peut parler sans inconvénient du *Génie du Christianisme*, quand ce génie se montre tout fécond en immenses bienfaits et en magnifiques chefs-d'œuvre, et qu'il n'est pas même indigne de lui de se *passionner*, lorsque c'est pour ce beau, ce grand et ce sublime, dont il est à la fois et le principe et le modèle.

Et certes, c'est une assez belle *poétique* que celle où l'on montre que cette religion, appelée *barbare* par les sophistes, a cependant tiré l'Europe de la barbarie; que cette religion monacale a cependant plus fait de bien avec ses moines, que la philosophie avec tous ses académiciens, et qu'une poignée de missionnaires a plus contribué au progrès de la civilisation que n'auroit pu le faire une armée de mathématiciens, et même de chimistes; que cette religion si dure et si inhumaine a cependant formé en Europe tous les établissemens d'humanité; que cette religion, tout occupée d'un autre monde, a cependant mieux que toute autre calculé les vrais intérêts de celui-ci; que cette religion si humble,

si ignorante, si remplie de minuties et de petitesses, a cependant rempli ce monde des plus illustres productions du génie; que, loin d'en contenir l'essor, elle l'inspire et l'agrandit; que l'imagination y puise ses plus touchans tableaux, le sentiment ses émotions les plus exquises, l'intelligence ses plus hardies conceptions; et qu'enfin, également pleine d'attraits et de lumières, toute vivante d'espérance et d'amour, elle enchante à la fois et la vie et la mort.

C'est une assez belle poétique que celle où, par une opposition toute naturelle, l'on montre encore que, puisque cette religion, tant ridiculisée jusqu'ici, est néanmoins la seule belle, la seule aimable, la seule digne de respect; cette philosophie tant prônée comme la mère des talens, le principe du goût, et la source des plus hautes pensées, ne peut donc être par elle-même qu'une triste raisonneuse, aussi morte pour l'imagination que pour la vertu, aussi dénuée des véritables grâces que des véritables consolations, aussi froide que ses calculs, aussi décharnée que ses abstractions; qui, disséquant tout, tue tout; et qui, aussi pauvre et mesquine dans ses créations, que désolante par son néant, doit énerver l'esprit en attiédissant le cœur, et sentir d'autant moins, qu'elle affecte de penser davantage.

Nous conviendrons, si l'on veut, que Bossuet, accoutumé à s'élever jusqu'aux sommités des choses, et nourri de la substance la plus exquise et du suc le plus pur de la religion, y a vu un autre *génie* et d'autres *beautés*. Mais de ce que, pour prouver le christianisme, il a pris une autre marche plus analogue à son génie et à son siècle, il n'est pas dit qu'il n'eût pas applaudi au zèle de M. de Chateaubriand, qui, se trouvant dans d'autres circonstances, prend, pour combattre, un autre terrain, qui à de nouveaux maux apporte de nouveaux

remèdes, oppose à de nouveaux dangers de nouvelles précautions, et avec de nouveaux ennemis se sert de nouvelles armes.

C'est ce que l'auteur a si bien développé dans sa défense, ouvrage dans lequel son talent se montre dans un nouveau jour, et où l'on voit qu'il ne sait pas moins discuter que peindre. C'est là qu'il justifie victorieusement ce nouveau genre d'apologétique, imparfait sans doute pour des théologiens, étranger peut-être à des âmes pieuses, mais très-utile aux gens de lettres et aux gens du monde, pour lesquels principalement il a travaillé, et qui, amorcés pour ainsi dire par le charme de la matière et la variété des tableaux qu'il fait passer sous leurs yeux, parviendront d'autant plus peut-être à goûter les fruits du christianisme, qu'ils auront su auparavant en admirer les fleurs.

Nous savons même que cet innocent artifice, si l'on peut s'exprimer ainsi, n'a pas été infructueux ; nous savons que s'il n'a pas fait beaucoup de conversions, il a produit beaucoup d'amendes honorables ; nous savons qu'il a déjà fait taire beaucoup d'injustes préventions, et qu'il a réconcilié avec la religion certains mondains aussi frivoles qu'ignorans, qui la regardoient jusqu'ici comme l'apanage des sots, et qui conviennent aujourd'hui que l'on peut être bon chrétien et avoir le sens commun, sans préjudice même de l'esprit. Nous savons qu'il a obtenu des critiques, même les plus acharnés, des aveux mémorables qu'ils n'eussent pas faits certainement il y a dix ans, et qui n'ont pu être arrachés que par la force de la vérité. L'un nous a dit : « *La philosophie et l'histoire ont reconnu ces grands services rendus au genre humain par la religion chrétienne*, surtout pour l'aider à sortir de cet effroyable barbarie où il tomba dans ces siècles qui séparent en quelque sorte les temps anciens des temps modernes. »

L'autre s'est écrié : *Quel cœur assez ingrat pourroit nier les immenses bienfaits du christianisme !* Nous pourrions dire sans doute au premier que l'*histoire* a bien reconnu ces services, mais que la *philosophie* s'est obstinée à les nier ; que l'*histoire* en fournit des preuves à chaque page, mais que la *philosophie* n'a cessé de mentir imperturbablement à l'histoire : nous pourrions dire au second, que ces *cœurs ingrats* sont Voltaire, Diderot, Helvétius, Raynal, et tous leurs adeptes, qui n'ont cessé de nous donner le christianisme comme une religion sauvage, ennemie des arts et de la raison, et la plus grande calamité qui ait pesé sur l'espèce humaine. Mais ne cherchons pas à diminuer le mérite de leurs aveux, et contentons-nous d'en prendre acte, pour les leur opposer, si jamais il leur prenoit envie d'insulter encore à la religion de Newton et de Descartes, de Bossuet et de Pascal.

Quatre parties divisent cet ouvrage. La première traite des dogmes et de la doctrine, dans leurs rapports avec le cœur, l'esprit et la constitution de l'homme : c'est la métaphysique de la religion.

La seconde et la troisième traitent des rapports du christianisme avec les beaux-arts, l'éloquence et la littérature : c'est la poétique de la religion.

La quatrième traite du culte et de tout ce qui regarde le clergé : c'est, pour ainsi dire, la partie civile et politique de la religion.

Celle-ci est sans doute la plus intéressante, parce qu'à une plus grande abondance de tableaux, elle réunit une plus grande sobriété d'imagination ; que tout y est en faits, qu'elle laisse par conséquent moins de vague aux pensées, moins d'arbitraire aux raisonnemens, et que d'ailleurs le *Génie du Christianisme* s'y rapporte plus directement au culte catholique, qui est le vrai christianisme. C'est là surtout que l'auteur nous

le montre comme un bienfait universel, tout éclatant de ses services, tout rayonnant de ses bonnes œuvres; parlant aux sens par ses cérémonies, au cœur par ses prières; utile aux pauvres par ses secours, aux malheureux par ses consolations, aux ignorans par ses instructions, aux arts par ses monumens et ses temples, aux sciences par ses institutions monastiques, et enfin aux sociétés, même politiques, par l'influence heureuse de ses enseignemens, par ses admirables fondations et ses confraternités de bienfaisance dont lui seul a offert le modèle. Nous rendons grâces principalement à l'auteur de son article sur les missions, dont il nous a dépeint les merveilles avec autant de charme que de vérité. Personne n'a mieux célébré que lui la gloire de ces apôtres des Indes, de la Chine, des Antilles et du Paraguay; personne n'a mieux fait ressortir l'héroïque dévouement et les incroyables travaux de ces hommes presque divins, non moins prodigieux par leurs talens que par leurs vertus; qui, plus grands en réalité qu'Orphée ne le fut en mensonge, ont enchanté les forêts et civilisé les nations, non par le charme de leur voix et le son de leur lyre, mais par le pouvoir de leurs vertus et l'ascendant de leur doctrine. On est forcé surtout de se prosterner en idée devant cette création sublime du Paraguay, sorti, pour ainsi dire, du néant, à la voix de quelques Jésuites; et dans un sentiment mêlé d'admiration et d'attendrissement, on ne peut s'empêcher de s'écrier avec M. de Chateaubriand : « C'est pourtant un culte bien étrange que celui-là qui réunit, quand il lui plaît, tous les forces politiques à toutes les forces morales, et qui crée, par surabondance de moyens, des gouvernemens aussi sages que ceux des Minos et des Lycurgue. L'Europe ne possédoit encore que des constitutions barbares, formées par le temps et le hasard, et la religion chrétienne faisoit revivre au Nou-

veau-Monde tous les miracles des législations antiques. Les hordes errantes des Sauvages du Paraguay se fixoient, et une république évangélique sortoit, à la parole de Dieu, du plus profond des déserts. »

Une des plus atroces calomnies que le fanatisme philosophique ait inventées contre les missionnaires, c'est d'avoir favorisé l'oppression des Indiens, et de leur avoir apporté des chaînes, en leur apportant la foi. De là ces éloges affectés qu'ils n'ont cessé de donner à Las-Casas, afin de faire entendre que lui seul protesta contre les cruautés dont fut souillée la conquête du Nouveau-Monde. L'auteur réfute victorieusement cette accusation insensée, et la confond sans réplique par toute l'autorité de l'histoire. Il nous montre les tribunaux du Mexique et du Pérou, retentissant des plaintes des missionnaires. Il prouve que personne n'a élevé la voix avec plus de force et de courage en faveur des esclaves et des pauvres Indiens; qu'eux seuls ont réclamé les droits sacrés de la nature contre la tyrannie et la rapacité des blancs, non comme nos déclamateurs modernes, mais comme de vrais amis de l'humanité, sans nuire ni aux propriétés, ni à l'ordre public. « Nous ne prétendons pas, disoient-ils aux Colons, nous opposer aux profits que vous pouvez faire avec les Indiens par des voies légitimes; mais vous savez que l'intention du roi n'a jamais été que vous les regardiez comme des esclaves, et que la loi de Dieu vous le défend. » Il cite à ce sujet le célèbre historien de Charles-Quint, Robertson, dont le témoignage est d'autant plus irrécusable, qu'il étoit ministre presbytérien, et qu'il rend ici aux prêtres catholiques l'hommage le plus éclatant, en prouvant que ce n'est pas Las-Casas seul, mais son ordre tout entier, et le reste des ecclésiastiques espagnols, qui réclamèrent constamment contre les exactions et les violences dont l'Amérique fut le théâtre, et qui, dit-il,

sont encore aujourd'hui regardés par les Indiens comme leurs défenseurs naturels, auxquels ils ont toujours recours pour repousser les exactions et les violences auxquelles ils sont encore exposés.

Ce passage de Robertson, sur lequel la philosophie a gardé le plus profond silence, est formel, et son opinion est d'autant plus décisive qu'il l'appuie de toutes les preuves qui l'ont déterminée : il faut le lire dans l'ouvrage même, où l'auteur n'a rien oublié pour le faire valoir. Cependant dites aujourd'hui aux admirateurs des *Incas*, et autres romans de ce genre, que ces *convertisseurs* n'ont pas fait égorger au nom de Dieu les Indiens qui ne vouloient pas apprendre leur catéchisme, et vous verrez comme vous serez reçus.

On sait que le gouvernement s'intéresse aujourd'hui au rétablissement des missions françaises, et il est incontestable que, sous les seuls rapports du commerce et de la politique, elles méritent toute son attention. De là l'accueil que les Anglais ont fait à nos missionnaires, et les secours considérables qu'ils leur ont donnés dans le dessein où ils sont de nous enlever encore, s'il étoit possible, cette branche de prospérité et de communication lointaine. « Si la Chine nous est aujourd'hui fermée, dit l'auteur, si nous ne disputons pas aux Anglais l'empire des Indes, ce n'est pas la faute des Jésuites qui ont été sur le point de nous ouvrir ces vastes régions. »

Et en parlant des missions de la Nouvelle-France : « Tels furent, ajoute-t-il, les peuples que les missionnaires entreprirent de nous concilier par la religion, etc. » (*Tom. IV*, *pag.* 230.)

Nous regrettons de ne pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs cette multitude de tableaux dont tout l'ouvrage n'est, pour ainsi dire, qu'une galerie ; ceux principalement où l'auteur rappelle les différens grands

hommes que la religion a produits, et où, par une analyse aussi savante qu'ingénieuse de leur esprit et de leur caractère, il montre leur supériorité sur tous ceux dont la philosophie se vante. Que de traits brillans dans les chapitres sur la *législation* et la *politique*, sur les *sciences exactes*, la *chimie* et l'*histoire naturelle!* Que d'idées riches dans le chapitre intitulé : *Que seroit aujourd'hui l'état de la société si le christianisme n'eût pas paru sur la terre?* et dans cet autre, où il prouve que l'*incrédulité est la principale cause de la décadence du goût et de la dégénération du génie.* Nous nous contenterons d'en citer quelques unes. (*Tom. III, chap. V, pag.* 156.)

C'est surtout par son talent de peindre que l'auteur excelle, et nos lecteurs s'en convaincront par sa description de *Saint-Denis.* (*Tome IV, pag.* 94 *à* 98.)

Ce morceau, à quelques incorrections près, ne dépareroit pas les *Nuits d'Young.* C'est le génie du poëte anglais, c'est le génie des oraisons funèbres de *Madame* et de *Condé*, qui l'ont inspiré. Nous pourrions en citer une foule d'autres non moins brillans, et si nous ne le faisons pas, ce ne peut être que par le défaut d'espace et l'embarras du choix.

On a beaucoup critiqué le style, le plan et la contexture de cet ouvrage; nouvelle preuve de la sensation qu'il a faite : et on ne peut nier qu'il n'ait donné à cet égard quelque prise à la censure; qu'il eût pu être mieux fondu, et que, plus resserré, il n'en eût été que plus fort; qu'on y rencontre trop souvent des pensées inexactes, des expressions aventurées, des endroits même que le goût désavoue : on peut encore lui reprocher de n'avoir pas toujours mis dans ses discussions toute la gravité que demandoit l'importance de son sujet, et de manquer quelquefois, en parlant des mystères, non seulement de précision, mais même de dignité.

C'est ainsi qu'à propos de la Trinité, il parle du nombre trois qui n'est point engendré, et qui engendre toutes les autres fractions, et que les *Grâces ont pris pour leur terme;* qu'à propos de l'Incarnation, il nous montre la Vierge qui *interpose sa beauté entre notre néant et la majesté suprême;* qu'à propos des raisonnemens qu'il fait sur la Rédemption, il dit : « Vous ne trouverez là ni consubstantialité, ni co-égalité, ni union hypostatique, etc., *car le christianisme n'est point composé de ces choses* »; proposition dont l'obscurité est le moindre défaut (1). Nous pouvons en dire autant des épisodes de *René* et d'*Atala;* hors-d'œuvre qui sont d'autant plus déplacés, qu'ils s'accordent difficilement avec l'austérité des mœurs chrétiennes, et auxquels le charme du style et l'intérêt de la narration n'ôtent rien de leur inconvenance. Mais, tout en convenant de ces défauts, nous n'en croyons pas moins qu'il est peu d'ouvrages modernes où l'on remarque plus de morceaux saillans, plus de traits sublimes, plus d'aperçus heureux, plus de pensées ou fines ou profondes, plus d'observations neuves en politique, en morale, en histoire, en littérature, et que nos philosophes n'en peuvent présenter aucun digne de rivaliser avec celui-ci par le talent, et surtout par cette honnêteté de sentimens, et ce goût de vertu qu'il respire. Nous n'en reconnoîtrons pas moins qu'on ne doit pas peut-être exiger rigoureusement d'un ouvrage de cette nature, que la marche en

(1) L'auteur, il est vrai, s'est efforcé d'expliquer, dans son avertissement, tout ce que cet endroit peut avoir de dur, ce qui suppose la droiture de son intention; mais il nous semble qu'il ne l'a pas fait assez clairement. Nous eussions désiré qu'il eût retranché cette phrase : *car le christianisme ne se compose pas de ces choses*, puisqu'au contraire le christianisme se compose essentiellement de ces choses. *Note du Critique.*

soit constamment didactique et sévère, et que tout y soit soumis à la règle et au compas; nous n'en croyons pas moins qu'il étoit difficile de mieux remplir son but; et que, malgré ses imperfections, il produit tout l'effet qu'il doit produire, puisqu'il prouve invinciblement tout ce qu'il doit prouver.

Cette seconde édition est purgée de certaines taches qui déparoient la première. Profitant de l'expérience et de l'amitié, l'auteur en a retranché quelques assertions hasardées, quelques erreurs graves, échappées à son inadvertance; celle, entr'autres, sur le mariage des prêtres, qu'il rétracte avec une candeur qui l'honore.

. . . .

Il aura sans doute occasion de perfectionner encore son ouvrage, et de le rendre ainsi plus digne et de la religion et de lui-même.

Article inséré dans le Mercure, *du* 17 *messidor an XIII, sur l'édition in-*18 *du* Génie du Christianisme.

Cette nouvelle édition, qui fait honneur au goût et au désintéressement de MM. Ballanche, de Lyon, est principalement destinée aux personnes qui aiment à jouir de bons livres à la campagne, et nous en avons reconnu par expérience l'utilité et l'agrément. On ne pouvoit ni mieux deviner le besoin, ni mieux satisfaire les désirs de ces êtres sensibles, qui cherchent des consolations dans l'étude des lettres. Le *Génie du Christianisme* est un de ces livres qui tiennent lieu d'amis, parce qu'ils ont le secret de parler au cœur, et parce qu'il semble, en les lisant, que l'auteur répande son âme dans la vôtre. C'est aux ouvrages de ce caractère qu'il faut appliquer ce que Cicéron dit des lettres en général, que leur société fait la douceur et l'ornement de la vie; qu'elles nous suivent à la campagne pour l'embellir; dans la solitude pour l'occuper; qu'elles voyagent et qu'elles veillent avec nous; enfin, qu'elles ont des consolations pour tous les âges, et des charmes pour tous les lieux. *Adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium prœbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.* (Orat. pro Arch. poëtâ.)

Cette peinture pleine de grâce est l'éloge le plus vrai de l'ouvrage de M. de Chateaubriand.

En parlant d'un livre si connu et si admiré aujourd'hui dans toute l'Europe, on ne se flatte pas de pouvoir ajouter à la haute opinion que tant d'excellens critiques en ont donnée, ni de rien apprendre aux gens de goût qui en savent par cœur les plus beaux mor-

ceaux; mais on éprouvera du plaisir à rendre raison de son admiration, et à exprimer sa reconnoissance pour une production si utile et si extraordinaire sous tous les rapports.

Au moment où notre littérature paroissoit frappée d'une stérilité universelle; lorsque la nation française, la première des sociétés chrétiennes, ramenée à l'état de barbarie et d'ignorance par les fausses lumières d'une philosophie trompeuse, voyoit tomber en ruines les innombrables monumens de la foi de ses ancêtres; et que l'impiété, marchant sur ses décombres d'un air triomphant, s'applaudissoit d'avoir détruit en peu d'années les bienfaits et la splendeur de vingt siècles de christianisme; c'est alors que cette religion, sortant des débris du sanctuaire, avec l'éloquence du malheur et de la vertu, vient réduire au silence ses calomniateurs, et relever ce peuple qui périssoit pour l'avoir outragée. Plus puissante et plus belle qu'au temps de Clovis, elle renouvelle, dans le cœur d'une nation vieillie et incrédule, les prodiges de sa jeunesse et de sa foi. Elle fait encore baisser la tête de ces fiers Sicambres, elle leur ordonne d'adorer ce qu'ils ont brûlé, et remet sous le joug de l'ordre ces esprits révoltés qui se glorifioient dans leur indépendance hautaine. Pour polir les mœurs de cette génération indisciplinée, elle fait refleurir les lettres; elle suscite des hommes de génie qui leur racontent ses merveilles d'une voix plus douce que la lyre d'Orphée; et sans doute il étoit plus difficile de triompher de la barbarie raffinée d'un peuple avancé en âge, que de la simplicité inculte d'une nation naissante. Quand la foi n'entreroit pour rien dans cet événement, combien lui est-il glorieux de se voir rappelée par la philosophie même qui confesse son impuissance à fonder une société heureuse et tranquille!

Avouons qu'on ne pouvoit confondre plus victorieu-

sement la fausse sagesse des réformateurs du genre humain, et que celui qui leur a fermé la bouche se connoît en argumens sans réplique. Mais les moyens qui ont préparé ce triomphe de la vérité, ne sont pas moins admirables. Qui ne s'est étonné de voir paroître, à la fin du dix-huitième siècle, deux ouvrages d'une conception aussi forte et d'un caractère aussi profondément religieux que la *Législation primitive* et le *Génie du Christianisme ?* Qui n'admire que, dans la décadence des mœurs et des esprits, il se soit élevé deux hommes d'une foi antique et d'un talent supérieur, qui, combattant pour la même cause avec des armes différentes, aient su réduire le siècle de l'orgueil à admirer la religion chrétienne et à reconnoître ses bienfaits ? Il semble que ces deux écrivains se soient partagé l'homme pour le ramener tout entier à la vérité, par les diverses facultés de son esprit. L'un étonne sa raison par la hauteur des principes auxquels il remonte, et par l'étendue des conséquences qu'il approfondit; l'autre ravit son imagination par la magnificence et le charme des peintures. Celui-là découvre à l'esprit ce que le monde intellectuel a de plus sublime : celui-ci fait entendre au cœur ce que le monde sensible a de plus délicat. Le premier, en expliquant d'une manière vaste, et l'histoire à la main, les lois primitives de l'ordre qui régissent les sociétés, fait voir la raison du Christianisme ; le second en fait sentir la beauté, en développant son influence sur le cœur et l'expression de l'homme social. Ce n'est pas qu'en distinguant ces écrivains par ce qui paroît de plus éminent dans leurs ouvrages, on prétende renfermer leur talent dans les bornes d'un seul genre. On trouve de grandes images et des morceaux d'une éloquence achevée dans M. de Bonald; le *Génie du Christianisme* est plein de pensées fortes, de raisonnemens solides et de vues profondes. Il est vrai que le premier,

forcé quelquefois de créer un langage pour ses hautes idées, ou de ramener à leur sens naturel des expressions égarées de leur origine, peut paroître obscur à des esprits inattentifs; le second a pu déconcerter des raisonneurs géométriques par la hardiesse de ses figures : mais que les hommes de goût nous permettent de dédaigner cette espèce de critique qui s'étudie à chercher des taches dans un chef-d'œuvre, et que l'envie nous pardonne de louer avec effusion de cœur des écrivains aussi recommandables par la vertu que par le talent.

L'ouvrage de M. de Chateaubriand est, comme tous les livres de génie, le développement d'une pensée grande et féconde. Son but est de faire voir que le Christianisme, en perfectionnant les mœurs dans la société, a nécessairement perfectionné leur expression dans les arts, et que comme il est la source du bon dans la morale, il est aussi celle du beau dans la littérature. Une telle pensée découvre au premier coup d'œil une vaste perspective. Mais, pour la développer dans toute son étendue, il ne suffisoit pas, comme l'auteur l'a très-bien compris, de montrer l'influence de la religion chrétienne sur la poésie, l'éloquence, les beaux-arts, l'histoire, et, en général, sur toutes les études de l'esprit humain. Cette partie, purement poétique et littéraire, a paru renfermer tout le sujet aux yeux des critiques qui n'ont pas assez médité sur ces matières. Mais il restoit une partie plus importante, plus difficile, et que le génie seul pouvoit concevoir et exécuter. C'étoit de découvrir, dans les sacremens de cette religion, les rapports sensibles que ses dogmes les plus sublimes ont avec notre nature, véritable trésor de cette poésie céleste qui est le langage de l'âme dans ses élévations religieuses. C'est là ce que M. de Chateaubriand a su apercevoir, et ce trait de génie a été méconnu, parce qu'on a plutôt suivi la contexture de son plan, qu'on

n'en a étudié les vues et pénétré le fond. Plusieurs même n'ont envisagé que les titres pour en tirer des objections. Ceux-ci se sont étonnés que les mystères et les dogmes fussent entrés dans l'ouvrage, et ceux-là se sont effarouchés des embellissemens poétiques sous lesquels l'auteur les a présentés. Mais ils l'ont fait avec aussi peu de fondement les uns que les autres ; et, parce qu'il nous semble que M. de Chateaubriand a trop déféré à ces critiques, dans quelques endroits de sa belle apologie, pour justifier tout ensemble, et notre admiration et celui qui en est l'objet, nous défendrons, par quelques remarques générales, le plan qu'il a suivi et la manière dont il l'a traité.

Si l'on considère d'abord ce qui vient d'être exposé touchant la partie dogmatique, qui oseroit dire qu'il n'entroit pas dans son sujet d'examiner le Christianisme en lui-même, et de rechercher tout ce que sa doctrine et ses mystères font mouvoir de ressorts dans le cœur humain, et tout ce qu'ils fournissent à l'imagination par l'entremise des signes sensibles qu'il a institués? Pour peu qu'on médite sur cette religion, on y découvre des attentions divines pour notre foiblesse. On y voit l'intelligence souveraine s'abaisser et venir au secours de la partie sensible de notre nature. L'homme périssoit par ce côté ruineux. Ses sens, prenant un empire tyrannique sur l'esprit, le remplissoient de l'amour des choses visibles; et l'idolâtrie, plaçant entre le ciel et lui un monde d'images et de fantômes voluptueux, achevoit de fermer ses yeux à la pure lumière de la vérité. Pour guérir un mal si profond, sans détruire néanmoins la liberté de notre être, il fallut que la religion chrétienne vînt à son tour faire une impression salutaire sur les sens. Elle substitua des images de douleur aux images de la volupté. Elle fit marcher devant elle, à la conquête du monde, le signe le plus extraordinaire et le plus

capable d'ébranler l'imagination ; et bientôt l'étendard de la Croix fut arboré dans la capitale des plaisirs et des idoles. Aux illusions rapides des sens, elle opposa l'éternité ; elle tira du tombeau des leçons redoutables qui firent trembler l'adultère jusque dans la couche des rois ; elle institua des cérémonies pompeuses qui furent tour à tour des tableaux terribles ou gracieux. Enfin, la sagesse elle-même, la sagesse éternelle se rendit sensible, et opposa la chair à la chair.

Plus on approfondit la nature de ces moyens, plus on considère leur juste proportion avec les besoins et les maux de la nature humaine, et plus on se convainc que le Christianisme est un grand coup porté au cœur et à l'imagination de l'homme idolâtre. Cette raison nous fait entrer dans les vues de M. de Chateaubriand, et nous découvre tout le dessein de la religion chrétienne. Nous comprenons pourquoi ses mystères abstraits et ses dogmes intellectuels sont revêtus, dans les sacremens, d'images touchantes et populaires, et pourquoi l'auteur, qui entendoit ce dessein, a répandu, dans cette première partie de son sujet, toutes les richesses de sa brillante imagination.

Certes, ils ont bien peu réfléchi, ceux qui s'étonnent que l'Ecriture nous peigne avec des couleurs si animées et sous des traits si puissans, *le Dieu des vengeances*, *le Seigneur des armées ; le Dieu fort et terrible*, *qui répand sur les nations la coupe de sa fureur ;* qui *parle*, et *les royaumes ne sont plus ;* devant qui *les montagnes se fondent*, et *les cieux se roulent comme un livre.* Si elle n'eût parlé qu'à de purs esprits, elle l'auroit fait connoître par cette idée si haute et si simple que lui-même nous donne de sa nature, lorsqu'il s'appelle *celui qui est*, voyant tout le reste comme s'il n'étoit pas. Mais cette pensée est un abîme où se perd notre intelligence, et toute grandeur se trouble et se confond devant la

majesté de cette parole (1). Il falloit sans doute que la puissance métaphysique de l'être qui règne par sa volonté, prît un langage plus poétique et plus figuré pour imposer à des hommes en qui la chair et le sang dominoient. C'est ce que nous remarquons dans les livres de l'ancien temps et dans les images de l'ancienne loi. Mais ce n'est là qu'un premier degré de condescendance, un premier trait de grâce et de lumière. Pour achever ce dessein, pour faire connoître tout à la fois jusqu'où alloit le mal et l'égarement de notre nature, dans le culte des choses sensibles, et jusqu'où la bonté divine pouvoit porter la perfection du remède, sans faire violence à notre liberté, il falloit que cette bonté même se revêtît d'un corps, et se laissât, en quelque sorte, manier aux sens qui vouloient adorer tout ce qui les touchoit. Il me semble qu'il faut manquer d'esprit et de goût pour ne pas sentir ce qu'il y a de touchant et de sublime dans cette manière de remédier à l'idolâtrie, et de fermer cette grande plaie du genre humain. On n'ose méditer ici sur le *fit Deus hostia*, dernier trait de l'amour, parti d'une main divine, qui frappe au cœur la nature humaine. Il suffit de remarquer que la religion qui a opéré ce bienfait d'une manière éclatante et tragique, parce qu'elle savoit le moyen de nous toucher, en renouvelle sans cesse l'impression dans la mémoire des hommes par le signe pathétique de la Rédemption.

Ainsi tout s'adresse aux sens et à l'imagination dans cette religion pleine de poésie et de mystères.

C'en est assez pour comprendre qu'en suivant ce dessein, M. de Chateaubriand est entré dans les véri-

---

(1) Voyez ce que l'Ecriture y ajoute, pour la rendre sensible au peuple à qui elle s'adresse, dans la suite de l'entretien avec Moïse. *Exod. cap. III*, §. 14, 15.

tables profondeurs du Christianisme. Et il importoit d'autant plus de couvrir cette partie de toutes les beautés du sentiment, de tous les charmes du style, que ce sont précisément les dogmes et les mystères, c'est-à-dire, ce qu'il y a incontestablement de plus beau et de plus divin, qui a été le plus ouvertement en proie à la dérision de ces esprits superficiels, qui osent mépriser la foi de leurs ancêtres, la religion des plus grands hommes, sans lui avoir donné, peut-être dans toute leur vie, une heure d'attention grave et sincère.

Cela seul peut aider à concevoir comment des hommes d'esprit ont pu méconnoître entièrement les grandes vues de l'ouvrage, et se permettre, avec tant de confiance et de gaieté, des objections si pitoyables. L'un demande, d'un air railleur, ce que la religion chrétienne a de commun avec la poésie, qu'il appelle *une profane décriée*, comme si la poésie étoit profane par son essence, et non par le caractère des objets auxquels elle s'applique. Un autre veut que l'auteur ait dû retrancher la première partie de son livre comme troublant l'unité du sujet; car, dit-il, ou ce livre est un traité de théologie, ou c'est une poétique. Mais ce qu'on vient de dire de cette partie qui contient les dogmes et la doctrine, prouve au contraire qu'elle est le fond des vérités qu'il établit, et la partie la plus essentielle comme la plus neuve de l'ouvrage. C'est elle qui découvre la poésie du Christianisme dans sa source: la seconde, toute brillante qu'elle est de littérature, n'en montre que l'influence et l'application dans les arts de l'esprit. Si l'on veut donc concevoir avec netteté ces deux grandes divisions du livre de M. de Chateaubriand, on verra qu'il a embrassé toute l'étendue de son sujet dans un plan également vaste et régulier.

Il seroit aujourd'hui superflu de descendre au détail, et de suivre pas à pas la marche de l'auteur, dont les

agrémens et la variété piquante sont assez connus. Mais, après avoir justifié son plan par un principe tiré de la nature même du sujet, on fera voir par la force des conséquences de ce même principe, que sa manière y est excellemment appropriée.

En effet, quelle meilleure manière de prouver le génie poétique du Christianisme, que d'en tirer cette foule de beautés d'imagination qui éclatent sous le pinceau le plus brillant? C'est soutenir l'assertion par l'exemple, et donner à ses preuves l'autorité d'un fait. C'est démontrer à la manière de ce philosophe qui, pour répondre à ceux qui nioient le mouvement, marchoit devant eux. Les preuves de raison et de science ne manquent point à M. de Chateaubriand. Il a fait assez voir, dans la partie littéraire, comment la religion chrétienne a frayé de nouvelles routes à la poésie, en agrandissant le spectacle de la nature, et en la montrant sous ses véritables couleurs; comment elle a perfectionné les ressorts dramatiques, en élevant les caractères, et en livrant aux passions des combats qui en accroissent l'énergie; comment enfin elle a enrichi la muse de l'Epopée d'un nouveau genre de merveilleux, qui n'attend que la main du génie pour créer des machines plus imposantes et plus judicieuses que celles des anciens. Il n'a pas développé avec moins d'éclat, dans l'examen de son histoire, le caractère poétique et inspirant de ses antiquités, de ses souvenirs, de ses ruines, de ses édifices, de ses établissemens, enfin des pompes et des ornemens de son culte. Cette partie de son ouvrage n'a trouvé que des admirateurs, et ceux même qui n'ont pas eu le courage d'y applaudir, l'ont assez louée par leur silence.

On a été frappé avec raison de l'immense littérature que l'auteur y déploie. Mais ces connoissances si précieuses, trésor toujours ouvert à l'étude et au travail, sont un genre de preuves moins excellent et moins di-

rect que la manière de l'auteur, qui n'appartient qu'à lui. Eh! qui pourroit lui contester que la religion inspire la tendresse et le génie, lorsque chaque page fait couler vos larmes, ou vous arrache des cris d'admiration? Qui oseroit révoquer en doute cette poésie étonnante des sacremens, en contemplant le beau tableau de *l'Extrême-Onction?* Que répondre à des preuves de cette nature? Vous n'avez pas encore examiné la question, et déjà la persuasion est dans votre âme.

On ose dire que cette manière est de pur génie: et son rapport avec le sujet est fondé sur une raison frappante. Si nous avons vu que la religion chrétienne, par le fond de ses mystères, et par les images dont elle les a revêtus, cherchoit le côté sensible du cœur humain, si nous avons compris qu'il entroit dans ses desseins de créer un ordre de beautés poétiques, pour s'emparer de l'imagination, et pour affoiblir l'enchantement de ce monde visible, trouverons-nous une manière plus propre à remplir ces vues, que de tourner toutes ses preuves en sentimens, et toute sa doctrine en images? Mais, sans doute, il sera facile de méconnoître la justesse du moyen, si l'on ne regarde pas la fin et le but que l'auteur s'est proposés. Si l'on s'obstine à chercher des idées théologiques et des raisonnemens rigoureux où il n'a voulu placer que des traits de poésie, il sera aisé de jouer l'étonnement, ou d'accuser la méthode de l'écrivain. Mais qui ne riroit de la méprise continuelle de ces critiques? Ils ne manquent jamais de reprocher à l'auteur d'avoir fait ce qu'il vouloit faire.

Ainsi, par exemple, lorsqu'il parle des lois du Décalogue, fidèle à l'esprit de son sujet, il commence par décrire la scène poétique du mont Sina. Qui est-ce qui ne voit pas que non seulement cette peinture est à sa place, mais qu'elle devient instructive, puisqu'elle dé-

couvre, dans la plus haute antiquité, le génie de cette religion qui, connoissant à fond la nature humaine, frappe les sens de la multitude, et qui a développé dans les deux lois la poésie de la terreur et celle de l'amour? Cependant un homme d'esprit nous objecte que cette poésie *ne fait rien à la bonté des lois!* Un autre croit avoir critiqué l'auteur le plus finement du monde, en disant *qu'il résonne comme une lyre*, et il ne voit pas que c'est un éloge. Il ne sait pas que l'harmonie a sa raison et ses preuves. C'étoit un beau résonnement que celui de la lyre de Timothée, lorsqu'elle apaisoit les passions d'Alexandre, et laissoit reposer l'univers! Se moquera-t-on de cette manière de prouver, parce qu'elle n'est pas dans les formes de la logique, et ne suffit-il pas qu'elle touche, qu'elle ravisse, qu'elle persuade, par un art qui lui est propre?

M. de Chateaubriand a voulu faire aimer la religion. C'est là, en dernière analyse, tout le but de son ouvrage. Mais on ne prouve pas au cœur qu'il doit aimer par ordre de démonstrations. Cela seroit ridicule, dit Pascal. *L'esprit a son ordre, qui est par principes. Le cœur en a un autre.* C'est faute d'avoir distingué ces deux méthodes que les critiques ont manqué de goût et de justesse, en reprochant à l'auteur de n'avoir pas pris une manière qui n'étoit pas de son ordre, et qui ne s'accordoit pas avec son dessein.

Mais la principale erreur sur cette matière, et la plus commune parmi les gens de lettres, vient de ce qu'ils n'ont pas connu, dans leur principe, les intentions poétiques du Christianisme, et de ce qu'ils n'en ont pas observé le caractère dans l'institution de ses signes, qui revêt d'une image sensible la spiritualité des dogmes et des mystères. S'ils avoient considéré le sujet sous ce rapport, ils n'auroient pas avancé d'une manière si absolue que cet ouvrage eût paru entière-

ment déplacé dans le siècle de Louis XIV. Assurément l'auteur ne l'eût pas entrepris pour défendre la religion, puisqu'elle n'étoit pas attaquée. Mais prétendre qu'on ne dût exposer à l'admiration ses beautés poétiques, que dans un siècle impie et railleur, c'est ignorer que ces beautés et cette poésie étincellent de toutes parts dans les Ecritures, c'est ne pas voir qu'elles attestent les complaisances de la bonté divine pour la foiblesse de notre nature, puisqu'elles font partie d'une religion pleine de magnificence et de charme, qui se glorifie de faire fleurir les arts autour d'elle, et d'en consacrer les prodiges, afin de ravir les sens et l'imagination de l'homme aux dangereuses beautés de cette vie. C'est là, si je ne me trompe, le plus haut principe de la poésie du christianisme ; et, dans le siècle le plus religieux, le livre de M. de Chateaubriand, dégagé de tout ce qui regarde la philosophie moderne, se soutiendroit sur ce fondement. Après en avoir défendu le plan, le dessein et l'exécution par ces vues générales, on se réserve, en parlant des épisodes de *René* et d'*Atala*, d'entrer dans quelques opinions particulières de l'auteur, qui ont trouvé de grandes contradictions parmi des hommes du premier mérite.

Ch. D.



Article inséré dans le Mercure *du* 1er *thermidor an XIII* (20 *juillet* 1805), *sur l'édition in*-12 *d'*Atala-René.

Tout ce qui porte le caractère de l'invention, tout ce qui dépasse d'un vol hardi le cercle des idées communes, étonne d'abord l'expérience, et déconcerte le jugement des sages. Il ne faut pas s'en plaindre, et l'homme de génie doit souffrir avec respect leurs contradictions. La raison, qui marche toujours appuyée sur ces principes, s'avance lentement à la découverte de la vérité; elle éprouve toutes les doctrines avec une défiance salutaire; et son jugement se forme et s'établit dans la maturité des temps. La médiocrité arrogante se fait gloire d'insulter à cette sage circonspection, qui est la sauve-garde des principes et des lois. Mais c'est un des caractères du vrai génie qu'on ne peut se défendre d'admirer dans l'auteur d'*Atala*, de témoigner autant de déférence pour les règles établies, qu'il fait paroître de hardiesse dans ses inventions. La doctrine littéraire de M. de Chateaubriand ne se sépare point des bonnes traditions; elle ne change rien aux fondemens de l'art : elle ne fait qu'en reculer les limites; et s'il est juste de soumettre ces conquêtes d'une imagination entreprenante à l'examen de la raison et à l'autorité de l'expérience, qui seule peut les affermir, il faut aussi savoir estimer son travail, et reconnoître si c'est innovation dans les principes, ou progrès dans les conséquences.

Si l'on considère les épisodes d'*Atala* et de *René*, selon le dessein de l'auteur, et dans les vues qui ont présidé à leur conception, on voit d'abord qu'il faut écarter les scrupules qu'une conscience religieuse pour-

roit élever touchant la peinture des passions; car ces romans ayant été préparés pour servir d'amorce à un siècle corrompu, ils ont dû intéresser les cœurs, sous peine de laisser la vérité sans attrait. Il a fallu recouvrir de fleurs ces routes abandonnées d'où les enfans du plaisir se détournoient avec dégoût. En un mot, il falloit plaire, et reconquérir, par une surprise innocente, le droit de faire entendre une doctrine sévère. Il faut donc louer l'habileté de l'écrivain qui, dans un dessein si convenable aux dispositions présentes du monde, a fait servir la passion même au succès de sa cause, et orné la vérité de tout ce que la jeunesse et l'amour peuvent avoir de grâces et de fraîcheur. On ne dissimulera pas qu'il règne quelquefois dans ces descriptions une force d'imagination et un charme de tendresse et de mélancolie trop vif peut-être, et trop enivrant pour l'âge des illusions. Mais, outre qu'il est du devoir des instituteurs d'en pressentir l'effet et d'en écarter le danger, on ne craint pas de dire que la séduction de ces peintures est sauvée par la morale et le profond pathétique du dénoûment qui, effaçant toute autre sensation, ne laisse plus dans l'âme qu'une douleur tendre et vertueuse. C'est par ces impressions dominantes qu'il faut juger de l'effet d'une lecture : c'est par elles que le *Télémaque* a triomphé des censures de ces moralistes plus chagrins que judicieux, qui faisoient un crime à Fénélon d'avoir peint si vivement les voluptés de l'île de *Calypso*. La passion de *René* sort, il est vrai, des bornes légitimes. Mais, sans examiner si le choix d'un tel ressort n'étoit pas nécessaire pour tirer du sujet une instruction plus frappante et mieux proportionnée aux mœurs de notre siècle qui regarde un amour ordinaire plutôt comme un embellissement et un plaisir à rechercher, que comme un péril à redouter et à fuir, tout ce qu'on peut conclure des scrupules les plus délicats,

c'est que pour rendre le *Génie du Christianisme* parfaitement classique, ces deux brillans épisodes, ne servant plus un jour à faire goûter une doctrine remise en honneur, seront retranchés du corps de l'ouvrage, et resteront pour les connoisseurs ce qu'ils sont aujourd'hui, des chefs-d'œuvre de sentiment, d'imagination et de style.

On porte ce jugement avec d'autant plus de confiance que, dans la nouvelle édition qui les réunit, l'auteur a fait disparoître, avec une attention rigoureuse, toutes ces taches légères que les censeurs s'étoient complu à découvrir, et l'amertume de leurs critiques ne l'a pas empêché (chose bien rare !) d'en reconnoître la raison. Mais en même temps il a su défendre, contre leurs injustes dédains, les grandes et solides beautés que des juges supérieurs avoient recommandées avant nous à l'admiration publique.

Ces premières considérations suffiroient pour calmer les reproches des hommes austères, et les réconcilier avec ces productions touchantes où le talent ne prend des formes si aimables que pour se rendre plus utile. Mais *Atala* et *René* ont pour les gens de goût un dessein plus remarquable qui tient à la manière originale de l'écrivain, c'est d'appuyer par des exemples une théorie neuve et profonde. M. de Chateaubriand ne s'est pas borné à découvrir ce fonds de poésie et de beautés dramatiques que recèle le christianisme; il a lui-même mis en œuvre un si riche trésor. Bien différent de ceux qui bâtissent après coup une poétique pour étayer leurs foibles conceptions, il a tiré de sa propre doctrine des ouvrages de génie qui la couvrent de leur succès. Si nous l'interrogeons sur le principe de ces beautés, il nous fera voir que toute passion qui souffre des combats, porte avec elle un intérêt proportionné à la grandeur des sacrifices que le devoir lui impose; et nous

serons conduits à reconnoître que la religion la plus réprimante, celle qui prescrit les devoirs les plus rigoureux et la résistance la plus héroïque aux foiblesses du cœur, sait aussi tirer de nos passions des ressorts plus énergiques, et élever les âmes à une plus grande hauteur de sentimens. Mais, après que l'auteur a développé cette doctrine en approfondissant tous les caractères, toutes les situations du cœur humain, et en comparant leurs diverses expressions, dans la littérature ancienne et moderne, après qu'il nous a fait voir comment la poésie dramatique a été portée au plus haut degré de perfection, sous l'influence du christianisme, que dirons-nous de la manière brillante dont il met sa doctrine en évidence, dans les profondes passions qu'il a traitées, mais surtout dans ce beau caractère du Père *Aubry*, qui offre tout ensemble ce qu'il y a de plus noble dans les mœurs, et de plus éloquent dans l'expression? Celui du Père *Souël*, quoique moins développé, est du même ordre de sublime; son petit discours vaut lui seul un long traité de morale. Toute l'antiquité païenne chercheroit en vain parmi ses pontifes et ses vieillards un personnage de cette vigueur; et M. de Chateaubriand triomphe à la fois par la profondeur des principes et par la force des exemples.

Au reste, la supériorité dramatique du christianisme est assez reconnue aujourd'hui par les premiers hommes de notre littérature, qui avouent que sa bonté morale a rehaussé les caractères, et enfanté dans les arts ce que nous appelons le beau idéal. Les poëtes anciens, qui mettoient sur la scène un héros pleurant et jetant des cris comme une femme, étoient moins avancés que les statuaires, qui ne souffroient pas que les plus vives douleurs altérassent trop sensiblement la dignité de la figure humaine. Nous en avons un exemple dans le *Laocoon*, qui est d'une expression plus haute que celui de

Virgile. Ce dernier a toute la foiblesse du théâtre grec et de l'enfance. *Clamores simul horrendos ad sidera tollit.* Le premier, au contraire, représente noblement la patience de l'homme qui est aux prises avec la douleur. Ce que ces grands artistes faisoient par principe de goût, pour conserver la beauté physique, le poëte chrétien le fait par principe de vertu, pour conserver la beauté morale dans ses personnages. Or, c'est là ce qui constitue la perfection du drame et l'excellence de l'action poétique. Aussi voyons-nous qu'on n'a pu s'écarter de cette noblesse de l'âge mûr, sous prétexte de revenir au naturel, sans ramener l'art aux premiers cris de l'enfance, et sans changer les plaisirs nobles de l'esprit en un vain amusement des yeux. Le *christianisme* a donc, sous ce rapport, une supériorité évidente, et les plus belles scènes de notre théâtre l'ont rendue assez sensible aux véritables connoisseurs.

Mais les principes de M. de Chateaubriand trouveront plus d'obstacles dans ce qui regarde le merveilleux et la poésie descriptive. Il a déjà vu s'élever contre lui les critiques les plus distingués dans les deux partis; et son ami même, M. de Fontanes, dont le jugement est une grande autorité en matière de goût, s'est déclaré en faveur de la mythologie. Cependant il est aisé de découvrir, dans cette opinion des juges les plus habiles, l'ascendant naturel de nos premiers sentimens, et l'enchantement presque invincible de ces illusions de la fable, qui ont charmé notre berceau. C'est dans la première fleur de l'imagination et de la jeunesse, que nous avons aimé ces dieux brillans d'Homère, et ces mensonges qui nous parurent si aimables sous le pinceau d'Ovide. Le merveilleux d'une religion plus imposante et plus auguste, et la poésie naturelle de ses écritures, nous apparoissant depuis dans un jour plus sérieux, n'ont pu détruire ces premières impressions

dont le souvenir a tant de charmes. Ainsi la religion chrétienne, dans ses temps même les plus florissans, ne régnoit sur les esprits que par la force de la raison, puisqu'elle avoit à combattre non seulement les passions de l'homme, mais même les préjugés et les illusions de l'enfance; et qui peut douter que nous ne fussions devenus païens dans notre croyance et dans nos mœurs, comme nous l'étions dans quelques parties de notre littérature, si les lumières supérieures du christianisme ne s'y fussent opposées? Il faut donc, dans nos opinions littéraires, attribuer quelque chose à la force d'un préjugé si séducteur et si puissant; et, pour peu que nous nous trouvions convaincus sur un seul point, nous devons suspendre notre jugement sur tous les autres.

Mais, avant d'entrer dans cette discussion, il faut observer que M. de Chateaubriand ne s'élève jamais contre la saine antiquité. Il est aisé de voir qu'il s'est nourri lui-même de ce qu'elle a de plus ingénieux et de plus poli; partout il en recommande l'admiration et l'étude. Ainsi l'autorité des modèles et la pureté des règles subsistent dans toute leur vigueur. Mais en reconnoissant, avec les anciens législateurs du goût, que les païens ont tiré d'une religion fausse et absurde des machines poétiques d'un très bel effet, il convient au génie de notre siècle d'examiner si la vérité majestueuse du christianisme ne peut pas fournir à la poésie des moyens plus étendus et plus convenables aux lumières de la société.

Le célèbre critique qu'on vient de nommer tranche cette question en peu de mots par une assertion qui a dû étonner tous les hommes de lettres. « Tous les » avantages poétiques, dit-il dans sa conclusion, sont » en faveur des fables anciennes, puisqu'elles sont » toujours plus riantes que le christianisme, et peuvent » quelquefois être aussi graves que lui. » Et, pour

prouver qu'en effet elles peuvent avoir la même gravité, il cite la Minerve du *Télémaque*, qui est une conception purement chrétienne ! Quelques personnes avoient déjà fait observer que cet exemple étoit favorable à la cause de M. de Chateaubriand. Mais M. de Fontanes lui-même le montre avec évidence, et la justesse de ses principes lui fait tourner ses propres armes contre son opinion. Après avoir développé avec son talent ordinaire les beautés les plus sublimes de ce rôle de Minerve, il s'écrie : *N'est-ce pas déguiser sous des noms mythologiques ce qu'il y a de plus élevé dans la théologie chrétienne ?* Il est vrai ; mais puisque la mythologie n'a ici qu'un nom à revendiquer, et que le fond des choses appartient au christianisme, comment un tel exemple pourroit-il décider en faveur de la première ?

Ce caractère de grandeur et de raison est si étranger à la religion païenne, que ceux qui lui accordent la palme de la poésie exaltent surtout, comme un mérite qui la distingue, le fond riant et voluptueux de ses fables. On fait sonner bien haut ces *ornemens égayés* que Boileau demande dans la poésie épique. Mais nous ne contredisons point cette doctrine. Seulement le christianisme, qui fait régner l'ordre partout où il est le principe dominant, veut que le poëte trouve ces ornemens et ces choses riantes dans la peinture des passions humaines, et il conserve au merveilleux puisé dans son sein la majesté qui lui est nécessaire pour remplir son objet. De là naissent entre les joies de la terre et les rigueurs du ciel, ces contrastes si puissans sur l'âme, qui ont produit tant de caractères poétiques, et enrichi le tableau des passions de couleurs si neuves et si intéressantes. Cet ordre de beauté manque totalement à la mythologie ; et les préventions dont on a parlé plus haut nous ont trop puissamment aveuglés, si nous ne voyons pas que ces imaginations folâtres que les an-

ciens ont tirées de leur religion, sont plus propres à dégrader qu'à embellir la poésie.

Le christianisme proscrit la fable, qui est essentiellement dépourvue de vérité ; mais il permet la fiction, qui n'est que l'invention d'un fait naturel. Que le père des dieux, dans le quinzième livre de l'Iliade, menace Junon de la suspendre au milieu des airs avec une enclume à chaque pied, c'est là, si l'on veut, un ornement très *égayé*, mais c'est en même temps une fable ridicule que le paganisme peut seul autoriser. Qu'au contraire la sagesse descende du ciel sous une figure humaine, pour fortifier le cœur d'un jeune héros, et lui apprendre à régner avec douceur, c'est une fiction que la religion chrétienne reçoit, et dont la forme et le fond lui appartiennent également. Le génie peut donc étendre ses ailes dans le vaste champ du possible. Le christianisme dirige son vol; il en soutient la hauteur, il ne le borne jamais. Cette distinction montre l'erreur de ceux qui se persuadent que notre croyance gêne l'imagination par la précision de ses dogmes. C'est confondre des objets d'une nature absolument différente. Mais il semble que ces questions peuvent être décidées par des principes plus élevés et plus lumineux.

L'homme, par les diverses facultés de son être, appartient à deux mondes qui s'unissent en lui. Par son esprit, il embrasse le monde des intelligences; par ses sens, il s'étend à celui des corps. Chacun de ces ordres a son expression qui lui est propre; et c'est pourquoi l'être qui les réunit a, tout ensemble, des pensées et des images. Les sciences purement intellectuelles, ou purement physiques, sont également bornées dans leurs vues, quoiqu'elles regardent des objets d'un mérite différent. Leur défaut est de n'apercevoir qu'une partie de la création. La poésie les voit toutes d'une vue générale. Elle unit les pensées aux images, et les corps aux

esprits : elle assemble et concilie les expressions de chaque ordre ; elle est l'harmonie des deux mondes.

L'homme est donc un être éminemment poétique, et la religion qui a le mieux connu la nature humaine, sera, par une conséquence nécessaire, la plus favorable à la poésie. Non seulement elle connoîtra mieux l'ordre des intelligences, mais elle nous montrera dans une plus grande lumière, et sous des images plus frappantes, cette alliance de la nature morale avec la nature physique, qui est le fond même de la poésie. Or, c'est précisément ce que le christianisme nous met sous les yeux dans la plus haute action de ses mystères. Et si nous concevons cette union des deux mondes, qui se fait dans l'homme, si nous entendons que la poésie est l'expression la plus parfaite de leur harmonie, puisqu'elle présente à la fois des pensées mises en action et des images mises en mouvement, nous comprendrons pourquoi toute instruction religieuse nous a été proposée sous des figures sensibles et poétiques, et pourquoi la parole intellectuelle de Dieu a dû être revêtue de la parole matérielle de l'homme.

Par là s'expliquent toutes les difficultés. Nous voyons d'abord que la mythologie n'est pas la poésie, et que ses illusions ne sauroient remplir l'idée vaste que nous en avons. Nous découvrons ensuite que la vérité même est la source de sa beauté ; et que, dans ses plus hautes créations, comme dans le merveilleux de l'épopée et dans les caractères du drame, elle doit être la représentation de la nature idéale, de même qu'elle est celle de la nature physique, dans ses tableaux et ses images. Cela nous montre le véritable objet de la poésie descriptive, et la raison des limites qui la circonscrivent. Elle ne peut former un genre à part, ni produire toute seule un ouvrage régulier, puisque la poésie, langage de l'homme parfait, doit exprimer ces deux mondes

d'idées et de figures qui, liés par des nœuds admirables, composent le fond de la nature humaine.

Voilà les vues que présente la doctrine littéraire de M. de Chateaubriand. C'est sur de tels fondemens qu'il peut se flatter sans illusion d'avoir élevé à la gloire du christianisme un monument aussi solide qu'honorable. Nous avons montré le caractère de cet ouvrage sous un aspect plus sérieux que les critiques qui nous ont précédés. Nous n'avons pas cru devoir orner notre travail de tant de morceaux brillans qui sont dans la mémoire de tous les hommes de goût. Il a fallu écarter les fleurs pour faire voir ce qu'il a de profond. A travers les ornemens que la plus riche imagination y a répandus, on découvre ce génie des compositions sévères, qui possède les espérances d'une longue vie. Tout s'y soutient par le même esprit, l'invention et la manière, l'exemple et le précepte; et l'ouvrage est lui même la plus belle preuve qu'on puisse donner de la vérité et de la fécondité de ses principes.

CH. D.

Article inséré dans le Journal de l'Empire, *du* 20 *septembre* 1808, *sur la traduction d'*Atala, *du français en grec moderne vulgaire.*

J'AVOIS eu l'idée de commencer cet article par quelques détails sur les diverses opinions qui partagent aujourd'hui les littérateurs grecs, les uns proposant pour l'emploi et la réforme de la langue des moyens que les autres rejettent; mais il m'a semblé que ces questions étoient trop délicates à toucher pour un étranger : d'ailleurs je ne me trouve pas suffisamment instruit pour en bien parler. Il est donc à la fois plus prudent et plus convenable de laisser les critiques nationaux débattre ces difficultés entre eux. Il ne m'appartient pas de m'interposer dans de semblables discussions : je n'y ai point de voix.

Seulement je dirai que l'auteur de cette traduction a employé l'idiome vulgaire; soit qu'il tienne au parti des écrivains qui veulent se servir, sans la trop réformer, de la langue actuellement parlée; soit qu'il ait cru ce genre de style plus convenable dans un roman destiné à toutes les classes de lecteurs, et particulièrement aux femmes, qu'un langage plus littéraire et plus classique auroit peut-être embarrassées.

Cette traduction a de la grâce et de la facilité. Un jeune Grec plein d'esprit et de goût, qui en lisoit devant moi quelques pages, étoit, à la vérité, offensé par momens de certains mots, qu'il ne trouvoit ni assez corrects ni assez purs; mais il admiroit le naturel de la phrase, le ton du style toujours original et libre, et trouvoit un grand charme à cette lecture. Ce que j'ai lu moi-même ne m'a pas moins charmé : cependant, comme presque toujours je comparois la copie au modèle, il

m'a paru qu'en un petit nombre d'endroits, le traducteur avoit trop foiblement rendu la pensée de l'auteur. Par exemple, M. de Chateaubriand, peignant le cours majestueux du Meschacebé, dit qu'il « répand ses eaux » débordées autour des colonnades des forêts et des » pyramides des tombeaux indiens : c'est le Nil des » déserts. » Voici le grec littéralement traduit : « Il » assiége les colonnes des forêts et des tombes pyra- » midales des Indiens. Le fleuve Meschacebé est en » un mot le Nil des déserts de l'Amérique. » Cette verbeuse et flasque paraphrase ôte au dernier trait tout éclat, toute vigueur ; et ce qui dans l'original est brillant et animé, n'a plus dans la copie ni mouvement ni chaleur. Je trouve un pareil défaut dans la description de la chute du Niagara. M. de Chateaubriand s'exprime ainsi : « La masse du fleuve qui tombe au levant, des- » cend dans une ombre effrayante ; on diroit une co- » lonne d'eau du déluge. » Ce qui est traduit dans ces termes, ou leurs équivalens : « Il tombe au levant dans » des lieux sombres, semblables aux hautes colonnes » que forma le déluge avec ses eaux, selon la Sainte » Écriture. » L'on voit assez combien cette inutile redondance énerve la pensée ; il y a d'ailleurs un contresens. Assurément ce ne sont point les lieux sombres qui sont semblables aux colonnes d'eau du déluge, mais la masse immense de la cataracte précipitée.

Atala est maintenant, je crois, traduit dans toutes les langues de l'Europe. Sans parler des langues vraiment littéraires, il y en a des traductions en hollandais, en portugais, en polonais, en russe, en suédois, et même en hongrois. Les Grecs en ont deux à présent, celle dont je viens de parler, et une autre que M. de Chateaubriand a vue lui-même dans le Péloponèse, à Misitra, entre les mains d'un caloyer.

La destinée de ce roman, si brillante chez les étran-

gers, n'a pas été moins heureuse en France. Les beautés éloquentes répandues dans *Atala*, dans *René*, dans le *Génie du Christianisme*, ont trouvé parmi nous de nombreux admirateurs. Mais les critiques ont été nombreuses aussi, très-sévères, et, il faut le dire, souvent injustes, trop souvent injurieuses. Tel est l'effet de nos perpétuelles divisions, que nous jugeons certaines productions littéraires bien plus avec nos passions qu'avec notre goût; et ces doux noms de religion et de philosophie, qui ne devroient inspirer que des sentimens humains et pacifiques, sont presque toujours le signal des querelles.

Je ne viens point ajouter ici un nouvel éloge d'*Atala* à tous ceux qu'en ont faits des critiques plus habiles que moi, des littérateurs dont le goût est plus sûr et plus exercé que le mien. Que dirois-je après eux qu'ils n'aient dit déjà? Pour paroître neuf, peut-être voudrois-je dire autrement, et je ne dirois pas si bien. Dernièrement encore, dans les *Tableaux de la Nature*, que M. Ervez nous a si élégamment traduits, le célèbre M. de Humboldt, parlant de quelques grands peintres des scènes physiques, de Herder, de Buffon, de M. Bernardin de Saint-Pierre, joignoit à leurs noms celui de M. de Chateaubriand, et vantoit *l'inimitable vérité* de ses descriptions. Que signifieroient mes éloges après de tels suffrages? Pourrois-je ramener ceux que M. de Fontanes et M. de Humboldt n'auront pas persuadés?

Mais M. de Chateaubriand, qui a été si bien loué, n'a peut-être pas été aussi bien défendu. Je veux essayer de répondre à un de ses critiques.

Il a paru clandestinement (à Bruxelles, je crois), sans nom d'auteur, ni de lieu, ni d'imprimeur, une petite brochure dirigée principalement contre M. de Chateaubriand. Je n'ai point fait de recherches sur l'histoire de cette publication; je laisse ce soin tout entier aux

bibliographes. Ils tâcheront de découvrir en quelle année un écrivain, poussé par des vues peu louables, attaqua sans délicatesse, sans dignité, sans décence, avec esprit pourtant, un auteur dont le mérite et les sentimens sont tels que, même en le critiquant, ses plus grands adversaires lui doivent témoigner des égards. Dans ce petit pamphlet, on a réuni, avec plus de malignité que de bonne foi, un assez grand nombre de phrases prises de tous côtés dans les ouvrages de M. de Chateaubriand. Ce rapprochement forcé produit beaucoup de singularité, d'incohérence et d'obscurité. Il faut convenir que ce moyen de critique n'est pas strictement loyal, et qu'il n'est point d'auteurs qui, traités de la sorte, échappassent au ridicule.

Parmi toutes les phrases qui ont déplu à ce rude critique, en voici une qui fut également condamnée autrefois par un célèbre académicien, et qu'à la première lecture j'avois aussi quelque peine à croire justifiable : « Le courant du milieu entraîne vers la mer *les cadavres* des pins et des chênes. » Cette métaphore est grande, énergique, imposante ; mais son audace singulière étonne le lecteur ; elle est de celles que Longin nomme périlleuses

Que les hommes d'un goût scrupuleux et timoré ne se hâtent pas trop de condamner ; ils verront que si l'éloquent auteur a été hardi, il ne l'a pas été sans prudence, et qu'il a pour lui d'assez bonnes autorités

Sulpicius, dans cette lettre qu'il écrivit à Cicéron (IV. 5) pour le consoler de la mort de sa fille Tullia, emploie, entr'autres argumens, le lieu commun si rebattu des vicissitudes humaines ; mais il le traite d'une façon neuve. « Je revenois d'Asie, dit-il, et je faisois » voile d'Egine vers Mégare ; je promenois ma vue » sur tous les rivages d'alentour ; derrière moi étoit » Egine, Mégare devant moi, à ma droite le Pyrée, et

» Corinte à ma gauche, villes qui furent autrefois » très-florissantes, et sont maintenant renversées et » détruites ; et je faisois en moi-même cette réflexion : » Hé quoi, tandis qu'en un même lieu gisent épars » *les cadavres* de tant de cités, chétifs mortels que » nous sommes, nous nous récrions avec impatience, » quand le temps ou le glaive emporte quelqu'un de » nous, de nous dont la vie doit être bien plus courte ! » *Cùm uno loco tot oppidûm cadavera projecta jacent.* Je me souviens qu'à l'Université, les professeurs n'avoient jamais assez loué cette magnifique pensée. Saint Ambroise, dont le style n'est point à mépriser, a dit, à l'imitation de Sulpicius (Ep. 35) : « *Tot igitur* » *semirutarum urbium cadavera, terrarumque sub eodem* » *adspectu funera.* » Le fils du grand Racine, écrivain toujours correct et peu hardi, n'a pas craint cependant de transporter cette métaphore dans notre langue. Il parle ainsi dans le premier chant de la Religion :

Peuples, rois, vous mourrez, et vous, villes, aussi ;
Là gît Lacédémone, Athènes fut ici.
Quels *cadavres* épars dans la Grèce déserte !
Et que vois-je partout ? La terre n'est couverte
Que de palais détruits, de trônes renversés, etc.

Voici maintenant de quelle manière Rousseau commence sa treizième cantate :

Arbres dépouillés de verdure,
Malheureux *cadavres des bois*,
Que devient aujourd'hui cette riche parure,
Dont je fus charmé tant de fois ?

Si l'on m'opposoit maintenant que mes exemples français appartiennent à des poëtes, et que les figures des poëtes ne sont pas toujours à l'usage des prosateurs, je répondrois : que M. de Chateaubriand est en prose plus poëte que beaucoup de versificateurs ne le sont en

vers; et que, si l'on rejette ce genre de style, il faudra condamner non seulement M. de Chateaubriand, mais Fénélon, mais Buffon, mais M. de Saint-Pierre. En vérité, ce seroit faire de trop grands sacrifices à une vaine théorie.

Ω

LETTRE sur les Processions, dédiée à M. DE CHATEAUBRIAND.

L'ORIGINE des processions remonte aux commencemens du paganisme. A Lacédémone, dans un jour consacré à *Diane*, on faisoit une procession solennelle. Virgile fait mention, dans ses *Géorgiques*, de la procession usitée toutes les années en l'honneur de Cérès :

Cuncta tibi Cererem pubes agrestis adoret.....
Terque novas circum felix eat hostia fruges,
Omnis quam chorus, et socii comitentur ovantes,
Et Cererem clamore vocent in tecta, etc.

Ovide ajoute que ceux qui y assistoient étoient vêtus de blanc, et portoient des flambeaux allumés.

Il fut un temps où les hommes, privés des secours de l'imprimerie, ne connurent que les jeux et les spectacles publics pour transmettre à la postérité le souvenir des grands événemens. La religion ne dédaignoit pas de se mêler à ces solennités; les sacrifices, les processions même précédoient ou suivoient presque toujours les exercices publics en ces sortes d'occasions. C'est ainsi que les fêtes de la Grèce ou de l'Ausonie étoient presque toutes célébrées en mémoire des héros, ou de quelque époque intéressante pour les nations.

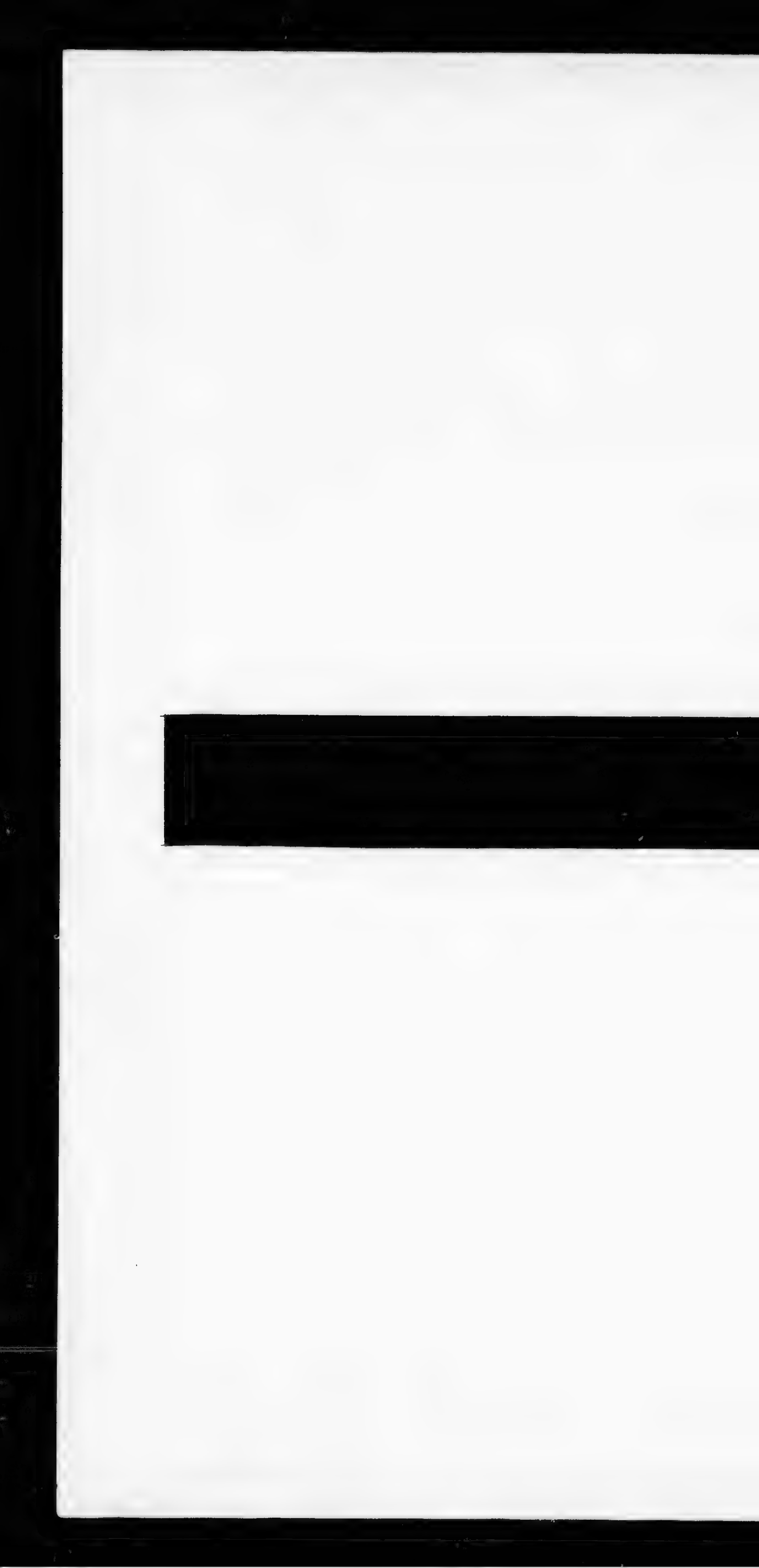
Ce ne fut que vers le temps de saint Ambroise que ces pratiques du paganisme commencèrent à passer dans la religion chrétienne.

D'abord le peuple des grandes villes, telles que Rome, Alexandrie et Byzance, suivoit le pasteur principal, lorsqu'il alloit en station dans quelque église particulière ; et voilà vraisemblablement les premières de toutes

les processions. Ensuite, lorsque des calamités publiques désolèrent la terre, les hommes, toujours plus religieux lorsqu'ils sont malheureux et souffrans, se rassemblèrent à la voix des saints évêques; et comme si le spectacle de leurs misères réunies étoit plus capable de fléchir la colère du ciel, ils traversoient les campagnes en versant des larmes et des prières sur ces récoltes frappées de malédiction. C'est ainsi que saint Mamert, évêque de Vienne, institua les Rogations en 469. Les autres processions établies depuis ces anciens temps, ont conservé dans nos villes l'empreinte du siècle qui les vit naître. Les unes sont votives (comme celle du vœu de Louis XIII); les autres militaires (celle de la Pucelle, à Orléans, le 8 mai), quelques unes chevaleresques (comme à Aix) mélangent, avec trop de bizarrerie et d'indécence, la représentation de nos mystères avec les extravagances mythologiques. Mais une procession majestueuse est celle dont j'ai vu moi-même le touchant appareil en 1758 ou 59, à Marseille.

Vous connoissez, au moins de réputation, l'ordre utile, et par conséquent respectable, que fonda vers l'an 1200 Pierre Nolasque (Languedocien), ami de Simon de Montfort, et de Jacques, roi d'Aragon. Vous savez que cette société, d'abord religieuse et militaire, fut destinée à briser les fers des chrétiens prisonniers chez les Musulmans. A peu près dans le même temps, Jean de Matha (Provençal) établit, avec Félix de Valois, l'ordre de la Trinité, aussi pour la rédemption des captifs, connu à Paris, dès le douzième siècle, sous le nom de *Mathurins*. Hé bien, ce sont ces bons religieux qui donnent de temps en temps à la Provence le consolant spectacle dont je vais vous entretenir.

Ces *moines citoyens* consacrent le tiers de leurs revenus à l'œuvre pour laquelle ils existent; ils sont les dépositaires des abondantes aumônes que leur con-



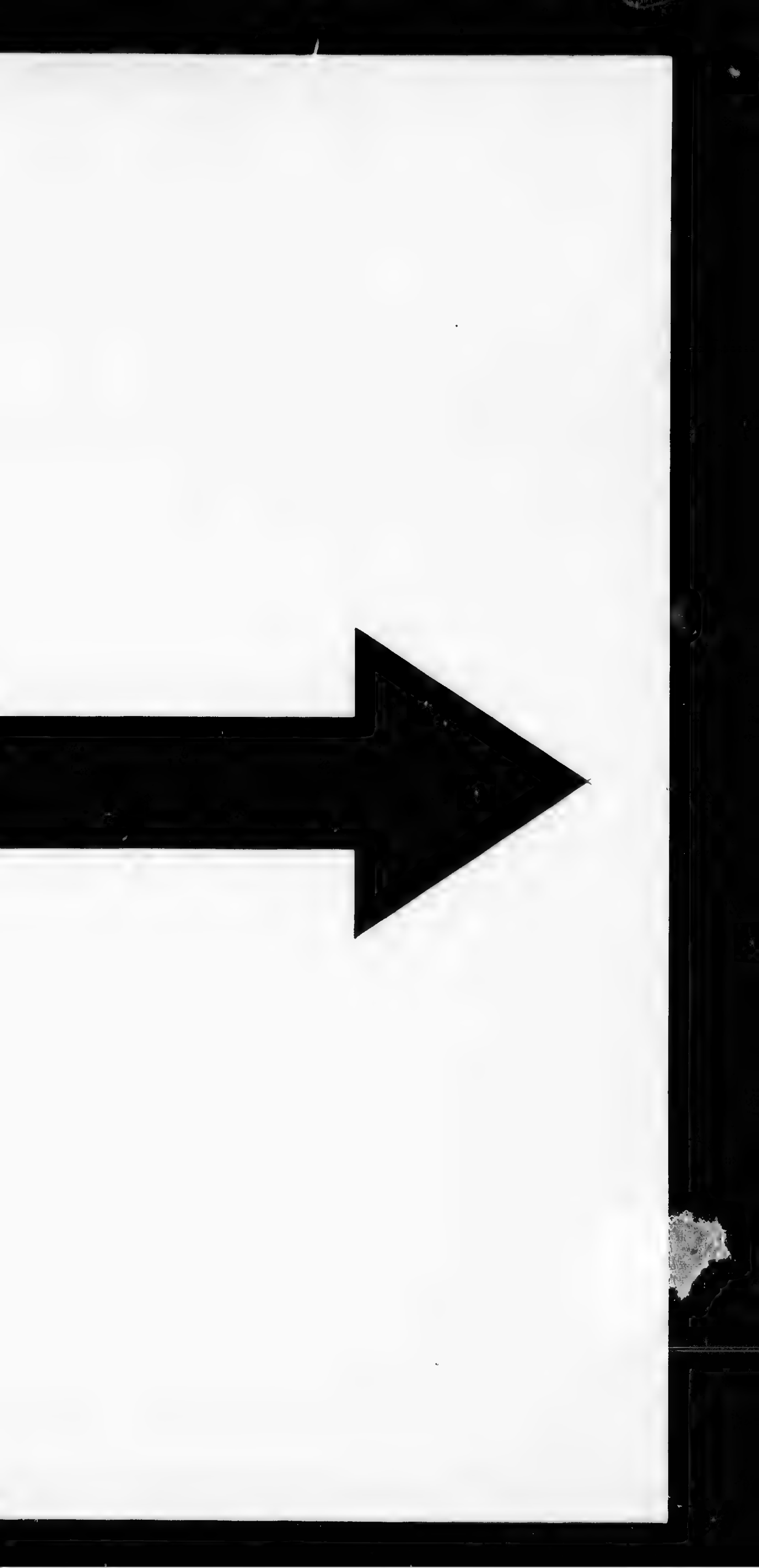
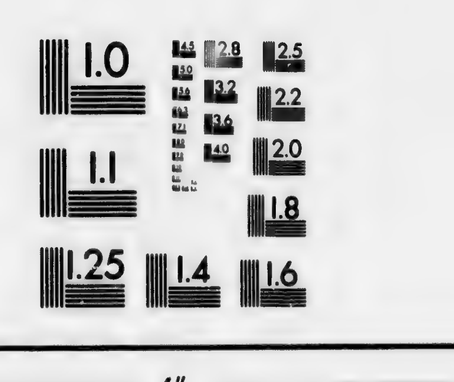




IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

fient ces hommes qui, étendant au loin leur sensibilité, compatissent aux maux qu'éprouvent leurs frères en Afrique et en Asie. Lorsque ces sommes sont assez considérables pour tenter le rachat d'un certain nombre de prisonniers, ces vénérables Pères quittent leur patrie, traversent les mers, et se répandent courageusement dans tous les divans de la *Barbarie*, pour obtenir la liberté des esclaves. Au bout de quelques mois, et après des périls de toute espèce, ils reviennent à Marseille ou à Toulon, mais plus ordinairement dans la première de ces villes, et leur débarquement est un vrai triomphe. Ils précèdent, en conquérans adorés, ces malheureuses victimes arrachées, par la charité chrétienne, au plus impitoyable des maîtres; et nos citoyens attendris sont alors les témoins de la plus auguste des processions. La croix, les bannières, les drapeaux, les fifres, les timbales précèdent ce cortége et l'annoncent avec pompe et fracas. Suivent les pauvres captifs, deux à deux, en casaque rouge ou brune, et portant encore les fers de l'esclavage. Ils étalent, en implorant la pitié publique, les cruelles mutilations que les Turcs leur font éprouver pour les moindres fautes. Les uns ont les joues marquées d'un fer chaud; les autres sont déchirés d'incisions profondes sur la tête et sur les bras : ceux-là sont tailladés en losange, ou dégarnis d'oreilles; ceux-ci n'ont plus de langue, et, ouvrant la bouche, ne profèrent que des sons inarticulés : presque tous sont chauves, et noircis comme des charbons par l'ardeur du soleil vertical d'Afrique, et consumés, desséchés par les travaux les plus durs de l'agriculture. Tous versent, à la vérité, des larmes de joie, en revoyant les murs de leur chère patrie; mais, hélas! ceux qui ont vieilli dans les chaînes se trouvent étrangers dans son sein, et pour aiusi dire méconnus de leur mère. Semblables à des hommes d'un autre

siècle ou d'un autre hémisphère, que devenir, que faire dans l'âge des besoins et de l'abandon des forces ?....... Cessons de les plaindre, la charité des PP. de la Merci veille sur eux et protège leur existence. Ils accompagnent partout cette déplorable famille; l'aspect de tant de misères émeut tous les cœurs; on profite des courts momens où la pitié se manifeste; et avant que ces précieuses larmes qui coulent soient séchées, on demande, on sollicite, on arrache des largesses qui, préparant des ressources aux infirmes et aux vieillards, les sauvent du désespoir, et leur font donner mille bénédictions à leurs *Rédempteurs.*

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'au moment où cette procession *si tragique* se forme au milieu du Cours, la foule est innombrable, les fenêtres de toutes les belles maisons élevées et symétrisées par *le Puget*, offrent le coup d'œil le plus curieux, le plus étonnant. L'humanité, la générosité, toutes les vertus qui ennoblissent l'homme, brillent sur tous les fronts; et la moitié des spectateurs, n'y pouvant tenir, se livre tout franchement au plaisir si doux de verser des larmes d'attendrissement, sans autre embarras que de les essuyer.

J'aime trop ma patrie pour vous décrire ici l'étrange procession qui jadis attiroit à Aix tant de curieux aux approches de la Fête-Dieu. Si l'on veut en connoître à fond les détails et les mystères, on peut consulter le savant ouvrage de M. Grégoire. Ces pitoyables folies, ce monstrueux mélange du profane et du sacré, de la mythologie et de la Bible, insultoient à la province, ou plutôt à la ville qui les a tolérées si long-temps.

Mais, afin que vous n'y perdiez pas, je vais vous retracer un autre spectacle que le même jour de la Fête-Dieu ramène tous les ans sur les quais de nos ports; et l'appareil pompeux de ce beau jour, qui continue le jeudi suivant, satisfera tout autrement votre imagina-



tion. La mienne me retrace vivement ce que j'ai jadis admiré; je le revois encore.

Dès le matin, tous les navires qui sont dans le port arborent leurs flammes et leurs pavillons, les quais sont balayés, arrosés, et semés de fleurs; les marins ont pris leur habit de fête, leur gilet de coutil bleu et leur bonnet rouge de Tunis; ils ne travaillent pas, ils se reposent, ils fument. Voici à peu près la marche et l'ordonnance de la procession. Toutes les confréries, rangées sous leur bannière, marchent au bruit des tambourins et des galoubets. Celle des jardiniers est surtout remarquable par les *phénomènes potagers* que chaque membre tâche de faire éclore pour décorer son cierge : ce sont des fleurs rares, des artichauts monstrueux, des poires précoces, des nids d'oiseaux, de brillans coquillages.

Plusieurs centaines de jeunes filles vêtues de blanc, parées de fleurs, ceintes de rubans frais, défilent deux à deux en chantant des psaumes, et ressemblent de loin à de beaux lis parmi les arbustes fleuris d'un parterre. La symétrie leur prête un nouvel éclat.

Viennent cent groupes de petits enfans habillés en abbés, en anges, en bergers conduisant des agneaux; la plupart représentent les diverses histoires du vieux Testament. Les acteurs sont précédés et suivis d'une légion de lévites vêtus d'aubes blanches, et tout chamarrés de rubans, lesquels portent des corbeilles de fleurs, et en font voler des nuages.

Les corps religieux de tous les ordres, les bras croisés, suivent à pas lents de longues files de *pénitens de toutes les couleurs*. On y distingue ceux de la Miséricorde, que le vœu public rappelle dans toutes nos villes pour le soulagement et la consolation des prisonniers. Ces étendards qui flottent déployés, ces brillantes oriflammes, ces guidons, ces panonceaux, ces riches ban-

nières brodées en or, peintes souvent par de grands maîtres, meublent le port d'une façon très-pittoresque, et semblent le disputer d'éclat et de magnificence aux mille pavillons qu'étalent les navires. Tels parurent sans doute nos bords fameux, lorsque les Français couroient en foule à Marseille, et s'embarquoient follement pour aller conquérir des contrées dont la possession étoit si indifférente à la vraie gloire de ce christianisme dont vous peignez si bien le génie.

Une élite des bouchers de Marseille assiste à cette éternelle procession, conduisant un gros bœuf couronné de guirlandes, et couvert d'un tapis sur lequel est assis un petit enfant de cinq à six ans; il a pour tout habit une peau de mouton, et tient une banderole de la main gauche : c'est, dit-on, une représentation de saint Jean-Baptiste.

Enfin le clergé paroît, les encensoirs partent en mesure, des nuages d'encens s'élèvent en tourbillonnant dans les airs parfumés; tous les clochers carillonnent, les bourdons sonnent en volée, et le canon sert d'intermède aux chants religieux de cette innombrable multitude.

Mais c'est surtout lorsque la procession entière se déploie sur le port; c'est lorsqu'on voit sur tous les tillacs les matelots à genoux, tête nue, courbés, les mains jointes, ou tendues vers le dais qui marche et s'avance majestueusement, porté entre le corps de ville et les ministres des autels; c'est lorsque la foule qui remplit les quais en longs essaims, frappée par cet ordre imposant, faisant trève à sa pétulance naturelle, se recueille, s'agenouille, et ose contempler d'un œil respectueux la superbe ordonnance de ce cortége; c'est enfin lorsque le *Pange*, entonné au *reposoir*, est lentement chanté par le peuple. et répété au loin sur les vaisseaux par les équipages; c'est alors que ce beau et

grand spectacle, prenant de l'unité, inspire je ne sais quelle religieuse extase, imprime à l'âme un respect profond, et porte dans les veines le frémissement que fait éprouver l'approche de la Divinité.

Plus d'une fois, même dans ma première jeunesse, j'ai senti couler de mes yeux des larmes involontaires à la vue de ce tableau dont le sujet et les accessoires flattoient mes sens, s'emparoient de mon cœur, et me commandoient l'admiration. Mon esprit étoit atterré dans ce recueillement général, qui, tenant abaissés tous les fronts, lorsque les cloches et les bouches à feu discontinuoient leurs salves bruyantes, ne laissoit plus régner autour de nous qu'un vaste silence. Après le *salut* que le *célébrant* donne au peuple prosterné, un *vivat* général perce les nues, et ce cri du patriotisme et de l'amour vient à propos mêler une sensation délicieuse à la grave impression du premier moment.

C'est ainsi que le culte en Provence parle encore à l'imagination, la plus dominante de nos facultés. Faut-il s'étonner que les cœurs y soient plus vivement religieux, et que nous y ayons vu naître les plus grands orateurs sacrés?

C'est à vous, peintre, poëte, orateur, et vrai philosophe, à vous dont l'immortel et *délicieux* ouvrage porte à la fois l'empreinte de tant de savoir et d'une inspiration si sublime; c'est à vous de décrire ces pompes chrétiennes dans la capitale qui en fut le berceau. Opposez au triomphe de Paul Emile, celui du Pontife sacré qui repoussoit, comme par le pouvoir d'un Dieu, ces conquérans barbares qui se précipitoient sur Rome pour venger l'univers. Ne vous arrêtez pas sur cette Rome extérieure, couverte de tant de débris et de souvenirs; pénétrez dans la Rome souterraine où éclatèrent tant de vertus, où sont ensevelis tant de martyrs, et où gisent les pierres vraiment pré-

cieuses qui servent de fondement à la *cité de Dieu*, à cette cité divine qu'aperçut saint Jean, que décrivit l'évêque d'Hippone, dont Pascal devinoit l'ordonnance et le vrai beau idéal, et dont enfin le *Génie du Christianisme* a démontré le grand et majestueux ensemble avec ce charme inexprimable qui sembloit ne pouvoir appartenir qu'au seul Fénélon.

L'Auteur des Soirées Provençales *et de* la Morale en action.

FÊTE-DIEU DE LYON.

(*Fragment d'un article de* M. de Chateaubriand, *inséré dans* le Mercure.)

. . . .
. . . .

N'EN doutons point, ce culte *insensé*, cette *folie* de la croix, dont une superbe sagesse nous annonçoit la chute prochaine, va renaître avec une nouvelle force; la palme de la religion croît toujours à l'égal des pleurs que répandent les chrétiens, comme l'herbe des champs reverdit dans une terre nouvellement arrosée. C'étoit une insigne erreur de croire que l'Evangile étoit détruit, parce qu'il n'étoit plus défendu par les heureux du monde. La puissance du christianisme est dans la cabane du pauvre, et sa base est aussi durable que la misère de l'homme sur laquelle elle est appuyée. « L'Eglise, dit Bossuet (dans un passage qu'on croiroit échappé à la tendresse de Fénélon, s'il n'avoit un tour plus original et plus élevé), l'Eglise est fille du Tout-Puissant : mais son Père, qui la soutient au-dedans, l'abandonne souvent aux persécuteurs; et, à l'exemple de Jésus-Christ, elle est obligée de crier dans son agonie : *Mon Dieu ! Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous délaissée* (1) ? Son époux est le plus puissant, comme le plus beau et le plus parfait de tous les enfans des hommes (2) ; mais elle n'a entendu sa voix agréable, elle n'a joui de sa douce et désirable pré-

(1) *Deus meus, Deus meus, utquid dereliquisti me?*
(2) *Speciosus formâ præ filiis hominum.* Psal XLIV, 3.

sence qu'un moment (1). Tout d'un coup il a pris la fuite avec une course rapide; *et plus vite qu'un faon de biche, il s'est élevé au-dessus des plus hautes montagnes* (2). Semblable à une épouse désolée, l'Eglise ne fait que gémir; et le chant de la tourterelle délaissée (3) est dans sa bouche. Enfin elle est étrangère et comme errante sur la terre, où elle vient recueillir les enfans de Dieu sous ses ailes; et le monde, qui s'efforce de les lui ravir, ne cesse de traverser son pèlerinage (4). »

Il peut le traverser ce pèlerinage, mais non pas l'empêcher de s'accomplir. Si l'auteur de cet article n'en eût pas été persuadé d'avance, il en seroit maintenant convaincu par la scène qui se passe sous ses yeux (5). Quelle est cette puissance extraordinaire qui promène ces cent mille chrétiens sur ces ruines? Par quel prodige la croix reparoît-elle en triomphe dans cette même cité où naguère une dérision horrible la traînoit dans la fange ou le sang? D'où renaît cette solennité proscrite? Quel chant de miséricorde a remplacé si soudainement le bruit du canon et les cris des chrétiens foudroyés? Sont ce les pères, les mères, les frères, les sœurs, les enfans de ces victimes qui prient pour les ennemis de la foi, et que vous voyez à genoux de toutes parts aux fenêtres de ces maisons délabrées, et sur les monceaux de pierres où le sang des martyrs fume encore? Ces collines chargées de monastères, non moins religieux, parce qu'ils sont déserts,

---

(1) *Amicus sponsi stat et audit eum, gaudio gaudet propter vocem sponsi.* Joann. iij, 29.

(2) *Fuge, dilecte mi, et assimilare capreæ, hinnuloque cervorum super montes aromatum.* Cant. viij, 14.

(3) *Vox turturis audita est in terrâ nostrâ.* Cant. ij, 12.

(4) Or. fun. de M. le Tell.

(5) L'auteur écrivoit ceci à Lyon, le jour de la Fête-Dieu.

ces deux fleuves où la cendre des confesseurs de Jésus-Christ a si souvent été jetée; tous ces lieux consacrés par les premiers pas du christianisme dans les Gaules; cette grotte de saint Pothin, ces catacombes d'Irénée, n'ont point vu de plus grand miracle que celui qui s'opère aujourd'hui. Si en 1793, au moment des *mitraillades* de Lyon, lorsqu'on démolissoit les temples et que l'on massacroit les prêtres, lorsqu'on promenoit dans les rues un âne chargé des ornemens sacrés, et que le bourreau armé de sa hache accompagnoit cette digne pompe de la raison; si un homme eût dit alors: « Avant que dix ans se soient écoulés, un archevêque de Lyon portera publiquement le Saint-Sacrement dans ces mêmes lieux; il sera accompagné d'un nombreux clergé; des hommes de tout âge et de toutes professions suivront et précéderont la pompe, avec des fleurs et des flambeaux; ces soldats trompés, que l'on a armés contre la religion, paroîtront dans cette fête pour la protéger: » si un homme, disons-nous, eût tenu un pareil langage, il eût passé pour un visionnaire; et pourtant cet homme n'eût pas dit encore toute la vérité. La veille même de cette pompe, plus de dix mille chrétiens ont voulu recevoir le sceau de la foi. Le prélat de cette grande église a paru au milieu d'une foule immense qui lui demandoit un sacrement bien précieux dans les temps d'épreuve, puisqu'il donne la force de confesser l'Evangile. Et ce n'est pas tout encore: des diacres ont été ordonnés, des prêtres ont été sacrés. Dira-t-on que les nouveaux pasteurs cherchent la gloire et la fortune? Où sont les bénéfices qui les attendent, les honneurs qui peuvent les dédommager des travaux qu'exige leur ministère? Une chétive pension alimentaire, quelque presbytère à moitié ruiné, ou un réduit obscur, fruit de la charité des fidèles, voilà tout ce qui leur est promis. Il faut encore qu'ils comptent sur les calomnies,

sur les dénonciations, sur les dégoûts de toute espèce : disons plus, si un homme tout-puissant retiroit sa main aujourd'hui, demain le *philosophisme* livreroit les prêtres au glaive de la *tolérance*, ou rouvriroit pour eux les *philantropiques* déserts de la Guyane. Ah ! lorsque ces enfans d'Aaron sont tombés la face contre terre; lorsque l'archevêque, debout devant l'autel, étendant les mains sur les lévites prosternés, a prononcé ces paroles, *accipe jugum Domini*, la force de ces mots a pénétré tous les cœurs et rempli tous les yeux de larmes; ils l'ont accepté *le joug du Seigneur*, ils le trouveront d'autant plus léger, *onus ejus leve*, que les hommes cherchent à l'appesantir. Ainsi, malgré les prédictions des oracles du siècle, malgré *les progrès* de l'esprit humain, l'Eglise croît et se perpétue, selon l'oracle bien plus certain de celui qui l'a fondée; et, quels que soient les orages qui peuvent encore l'assiéger, elle triomphera des *lumières* des sophistes, comme elle a triomphé des ténèbres des barbares.

CHATEAUBRIAND.

IM

IMITATIONS EN VERS,

PRÉCÉDÉES

D'UNE ÉPITRE

A M. DE CHATEAUBRIAND.

A

O TO
Prête
Toi c
Des à
Noble
Aux l
Je sai
S'effo
Mais
Vante
De te
Et ta

Garde
D'un
Déifie
Et te f
Ma vo
Ignore
Et si ,
A garc
......
......
Du siè
Mais à
......
Comm
A l'app
Des for
Et de s
Tel Lo
Conser
Et de l
Grand
Turenn
Villars
Et Den
L'Angl
Corneil
Melpon

5.

ÉPITRE

A M. DE CHATEAUBRIAND.

O toi de qui la plume élégante et hardie
Prête à la vérité tout l'éclat du génie ;
Toi qui dans tes écrits pleins de verve et de feu,
Des affronts de l'athée as su venger ton Dieu,
Noble Chateaubriand, permets que mon offrande
Aux lauriers de ton front ajoute une guirlande.
Je sais que de ma voix les timides essais
S'efforceroient en vain d'augmenter tes succès :
Mais en as-tu besoin ? Déjà la renommée
Vante partout ton nom à l'Europe charmée ;
De tes rares talens chacun connoît le prix,
Et ta gloire est partout où l'on voit tes écrits.

Garde donc de penser que j'aille, en cet ouvrage,
D'un vil adulateur emprunter le langage,
Déifier ton nom, t'élever des autels,
Et te faire l'objet du culte des mortels :
Ma voix, dans l'art des vers encor foible et novice,
Ignore comme on peut employer l'artifice ;
Et si, pour te louer, il m'eût fallu mentir,
A garder le silence on m'eût vu consentir.
. . . .
. . . .
Du siècle qui n'est plus, interrogeons la cendre ;
Mais à flétrir son nom gardons-nous de descendre.
. . . .
Comme on voit le soleil, ce monarque des mondes,
A l'approche du soir s'incliner vers les ondes,
Des forêts et des monts colorer le penchant,
Et de ses feux encore embraser le couchant ;
Tel Louis, atteignant la vieillesse glacée,
Conservoit les débris de sa gloire passée,
Et de la royauté déposant le fardeau,
Grand par ses souvenirs, descendoit au tombeau.
Turenne n'étoit plus ; mais, rival de sa gloire,
Villars, sous nos drapeaux, ramenoit la victoire,
Et Denain avoit vu du haut de ses remparts
L'Anglais épouvanté s'enfuir de toutes parts.
Corneille avoit fini sa brillante carrière,
Melpomène aux douleurs se livroit tout entière ;

Mais Rousseau, n'écoutant que ses nobles transports,
Enfantoit chaque jour de plus brillans accords,
Et savoit allier, dans son heureuse audace,
La harpe de David à la lyre d'Horace.
Fénélon, sage aimable, et rival de Nestor,
Instruisoit Télémaque aux leçons de Mentor;
Bossuet adressoit, dans sa mâle éloquence,
A l'ombre de Condé les regrets de la France,
Et dans nos temples saints sa redoutable voix,
Au nom seul du Seigneur faisoit trembler les Rois :
Fléchier, moins énergique et non moins plein de charmes,
Sur Turenne au tombeau faisoit verser des larmes;
Et lorsqu'en des instans de regrets et de deuil,
Les Chrétiens, de Louis entouroient le cercueil,
Quand la nef des lieux saints répétoit leurs cantiques,
Massillon écoutoit ces chœurs mélancoliques,
Et sa voix s'animant à ce lugubre chant,
Faisoit tonner ces mots : Chrétiens, Dieu seul est grand.

Mais bientôt tout marqua la triste décadence
Qui déjà menaçoit les beaux jours de la France;
Le sceptre vint tomber dans les mains d'un enfant,
Et pour le soutenir on nomma le Régent...
Le Régent!... avec lui la licence effrontée,
Sur le trône des Rois sembloit être montée;
De titres et d'honneurs le vice revêtu,
Par son faste honteux insultoit la vertu;
Les coupables sembloient orgueilleux de leurs crimes,
Pour compter leurs succès, ils comptoient leurs victimes :
On ne vit plus alors que d'indignes flatteurs,
D'un ministre odieux lâches imitateurs;
La vertu ne fut plus qu'une sotte foiblesse;
L'impudence devint la suprême sagesse;
De la nature même on outragea les droits;
Des ministres du ciel on méconnut la voix;
Et bientôt entraînant une foule servile,
Les vices de la Cour infectèrent la ville.

Des écarts si nombreux, de si honteux forfaits,
Amenèrent bientôt de plus tristes effets.
D'un Dieu juste et sévère on craignoit la vengeance,
Du Monarque des cieux on nia l'existence,
Et pour se dérober à son bras tout-puissant
Le Crime à son secours appela le Néant :
Le Néant vint régner sur la terre égarée,
Et la Religion s'enfuit désespérée;

L'Athéisme à ses lois asservit l'univers,
On vit Dieu sans ministre, et ses temples déserts;
Ainsi que notre corps notre âme fut mortelle,
Et la nuit du tombeau fut la nuit éternelle.
Le vice sans terreur à son dernier instant
Appeloit à grands cris, le Néant! le Néant!
Et la triste vertu dont les longues souffrances
Avoient trop acheté de justes récompenses,
Cherchant dans l'avenir un espoir consolant,
N'entendoit que ces mots, le Néant! le Néant!

Tel fut des mœurs du temps le résultat funeste;
Aux siècles à venir un siècle entier l'atteste :
On redoutoit un Dieu justement irrité,
Et la corruption causa l'impiété.
Tout de la vérité conjura la ruine.
Apôtres déclarés d'une vaine doctrine,
S'élevèrent bientôt de subtils discoureurs,
Qui, s'honorant entr'eux du beau nom de penseurs,
Et prêchant l'athéisme en leurs nombreux ouvrages,
Du mal déjà naissant accrurent les ravages :
Par des sophismes vains, ces auteurs dangereux
Des lecteurs abusés fascinèrent les yeux :
L'Esprit d'Helvétius passa pour un miracle;
Diderot fut un dieu, Condorcet un oracle.
Raynal, le lourd Raynal, dans ses pesans écrits,
A force de grands mots aveugla les esprits;
Ce fracas foudroyant d'hyperboles glacées,
Ces déclamations sans mesure entassées,
Tout ce grand appareil séduisit les lecteurs,
Et Raynal fut bientôt au rang des grands auteurs.
Voltaire, dont le nom étoit cher au Parnasse,
Qui non loin de Racine occupoit une place,
Voltaire sut voiler ses erreurs avec art,
Et de la raillerie aiguisa le poignard;
Un blasphème plaisant ne fut plus un blasphème,
Et Moïse et David, et Jésus et Dieu même,
Tout devint le sujet d'un bon mot criminel,
Et chacun mit sa gloire à braver l'Eternel.

Cependant au milieu de cette secte impure
Qui souilloit ses talens en servant l'imposture,
Quelques hommes restoient, dont la sage raison
Respectoit l'Evangile et la Religion.
Montesquieu proclama qu'elle étoit nécessaire,
Et reconnut du Christ le sacré caractère :
Buffon dans ses écrits ne l'insulta jamais;
Rousseau prenoit plaisir à vanter ses bienfaits;

Et si l'erreur souvent égara son génie,
Sa bonne foi du moins ne fut point démentie;
Un système odieux ne fut jamais le sien,
Si son esprit doutoit, son cœur étoit chrétien.

Néanmoins l'athéisme exerçoit ses ravages,
L'erreur se propageoit sur de lointains rivages;
Son domaine naissant s'étendoit tous les jours;
Elle parloit au peuple, et régnoit dans les Cours.
Bientôt de ses fureurs on ressentit l'atteinte;
La vertu fut sans force, et le vice sans crainte;
Du pouvoir souverain l'on méprisa les droits:
Qui brava l'Eternel, peut bien braver les rois.
Louis, trop vertueux pour soupçonner le crime,
Devint de sa bonté la première victime;
Trop foible sur le trône, il fut grand dans les fers,
Et sa gloire naquit au milieu des revers.
A ce malheureux Prince on arracha la vie;
Les monstres triomphoient: leur atroce furie
Fit du peuple français un peuple de bourreaux,
Et le Dieu de ces temps fut le Dieu des tombeaux.
De morts et de débris les campagnes couvertes,
Les peuples désolés, et les villes désertes,
Et le père et le fils percés des mêmes coups,
Et la veuve pleurant sur le corps d'un époux,
Et de foibles enfans redemandant leurs pères,
Et les cris furieux de bourreaux sanguinaires,
Monstres enorgueillis des maux qu'ils avoient faits:
Voilà le siècle impie, et voilà ses forfaits!
France, ces cruautés ont souillé ton histoire,
Leur affreux souvenir obscurcira ta gloire!

Toi-même dans ces jours d'opprobre et de douleur,
Noble Chateaubriand, tu connus le malheur:
Proscrit et fugitif de rivage en rivage,
Jouet infortuné des vents et de l'orage,
Tu portois tes chagrins en de lointains climats,
Près du Meschacebé tu promenois tes pas;
Fatigué des ennuis de ta triste existence,
Aux rives de l'Ohio tu demandois la France;
Et lorsqu'un voyageur, aux bords américains,
Des malheureux Français te contoit les destins,
Invoquant du Seigneur la justice éternelle,
Tu plaignois ta patrie, et tu priois pour elle!
L'Amérique souvent a vu couler tes pleurs,
Le désert fut souvent témoin de tes douleurs;
C'est là que, te livrant à la mélancolie,
Tu rêvois tristement aux chagrins de ta vie;

La cataracte au loin jaillissoit dans les airs,
Sa voix alloit roulant dans les vastes déserts;
L'astre errant de la nuit éclairoit la savane,
Et l'Indien fugitif, chassé de sa cabane,
De Chactas avec toi pleurant le triste sort,
Te contoit ses malheurs, ses vertus et sa mort.
Tu nous as répété ces chants pleins de tendresse,
Où des fils de l'exil se peignoit la tristesse;
Le désert me sembloit s'animer à ta voix,
J'errois avec Chactas sous l'ombrage des bois,
Je souffrois de ses maux, de ceux de son amante;
Quand ils étoient heureux, mon âme étoit contente.
J'étois près d'Atala dans ses derniers instans,
J'ai vu la jeune fleur tomber avant le temps;
D'un amant sans espoir j'ai senti la souffrance,
J'ai suivi le convoi dans un morne silence,
J'ai, près de son tombeau, chanté l'hymne de mort,
Du malheureux Chactas j'ai partagé le sort,
J'ai cru perdre avec lui le bonheur de ma vie,
Et ma main a cherché celle de mon amie.

O toi qui sais si bien le secret d'enchanter,
Dans tes nobles travaux ne va pas t'arrêter;
Heureux Chateaubriand, écrivain plein de charmes,
Ton silence trop long causeroit des alarmes,
Parle encor du Seigneur aux chrétiens attendris:
Qui pourroit être impie en lisant tes écrits?

IMITATIONS.

I.

(Génie du Christianisme, *Part. I, livre V, chap. VI, in-8°, tom. I, pag.* 220.)

Enfin avec quel soin et quel zèle nouveau
Ses parens à voler forment le jeune oiseau!
C'est aux heures du soir, lorsque dans la nature
Tout est repos, fraîcheur, et parfum, et verdure,
L'adolescent, ravi de ce bel horizon,
S'agite dans son nid devenu sa prison,
Il sort, et, balancé sur la branche pliante,
Il hésite, il essaie une aile encor tremblante:

Le couple en voltigeant provoque son essor,
Gourmande sa frayeur, l'appelle, et vole encor :
Enfin il se hasarde, et déployant ses ailes,
Non sans crainte, il se fie à ses plumes nouvelles.
L'air reçoit ce doux poids ; il touche le gazon ;
Les parens enchantés répètent la leçon.
D'une aile moins novice, alors le jeune élève
S'enhardit, prend l'essor, s'abat et se relève ;
Enfin, sûr de sa force, et plus audacieux,
Il part : tout est fini, tous se font leurs adieux,
Et l'instinct dénouant la chaîne mutuelle,
Un nouveau nœud commence une race nouvelle.

DELILLE, *les Trois Règnes*, chant VIII.

II.

(Génie du Christianisme, *Part. I*, *liv. V*, *chap XII*, *in*-8°, *tom.* I, *pag.* 263 *et suiv.*)

CEPENDANT le soleil, sur les ondes calmées,
Touche de l'horizon les bornes enflammées ;
Son disque étincelant, qui semble s'arrêter,
Revêt de pourpre et d'or les flots qu'il va quitter ;
Il s'éloigne, et Vesper, commençant sa carrière,
Mêle au jour qui s'éteint sa timide lumière.
J'entends l'airain pieux, dont les sons éclatans
Appellent la prière et divisent le temps.
Pour la seconde fois, le nautonnier fidèle,
Adorant à genoux la puissance éternelle,
Dès que l'astre du soir a brillé dans les airs,
Adresse l'hymne sainte au Dieu de l'univers ;
A l'Etre universel, impénétrable, immense,
Qui sur l'azur des flots, dans leur vaste silence,
A la foi des humains qui lui porte ses vœux,
Apparoît plus terrible et plus majestueux.
Entre l'homme et le ciel, sur des mers sans rivages,
Un prêtre en cheveux blancs conjure les orages ;
Son zèle des nochers adoucit les travaux,
Epure leur hommage et console leurs maux.
« Dieu créateur ! dit-il, toi dont les mains fécondes
» Dans les champs de l'espace ont suspendu les mondes ;
» Dieu des vents et des mers, dont l'œil conservateur
» De l'océan qui gronde arrête la fureur,

» Et d'un regard chargé de tes ordres sublimes
» Suit un frêle vaisseau flottant sur ses abîmes,
» Que peuvent devant toi nos travaux incertains?
» Dieu! que sont les mortels sous tes puissantes mains?
» Hélas! de tous nos arts la fragile science,
» Le courage affermi, la froide expérience,
» N'ont pas d'un fol orgueil séduit notre raison :
» Nos modestes succès rendent gloire à ton nom :
» Par des vœux plus pressans nos alarmes t'implorent;
» Bénis, Dieu paternel! tes enfans qui t'adorent;
» Rends-les à leur patrie, à ton culte, à ta loi;
» La force et la vertu ne viennent que de toi;
» Daigne remplir nos cœurs; éloigne la tempête;
» Que le sombre ouragan se dissipe et s'arrête
» Devant ces pavillons qui te sont consacrés;
» Et qu'un jour nos drapeaux, par toi-même illustrés,
» Aux doutes de l'orgueil opposant nos exemples,
» Appellent le respect et la foi dans tes temples. »
Il dit, et prie encor; ses chants consolateurs
D'espérance et d'amour pénètrent tous les cœurs :
O spectacle touchant, ravissantes images!
Tandis que, l'œil fixé sur un ciel sans nuages,
Du prêtre, dont la voix semble enchaîner les vents,
Les nautonniers émus répètent les accens,
Le couchant a brillé d'une clarté plus pure;
L'océan de ses flots apaise le murmure;
Et seule, interrompant ce calme solennel,
La prière s'élève au pied de l'Eternel.

NAVIGATION, chant VIII, 1re édit. pag. 286, tom. II.

III.

(Génie du Christianisme, Atala. *Tom. III, pag.* 217 *et suiv.*)

LIVRE aux vents alisés ton rapide vaisseau.
Sur les fertiles bords d'un monde encor nouveau,
Dès qu'ils auront poussé tes voiles frémissantes,
Descends, et, traversant ces villes florissantes,
Où sur des monceaux d'or l'Européen assis
Vend ce sol étranger que ses arts ont conquis,
Avide observateur, va dans la solitude
De la Nature alors faire ta seule étude;
Visite la Floride et ses champs fortunés :
Dans ces riches déserts que ses mains ont ornés,

Vierge auguste et sévère, elle offre en ses ouvrages
De plus mâles beautés, des grâces plus sauvages,
D'impénétrables bois, des monts prodigieux,
De plus vives couleurs, un jour plus radieux.
S'élançant des hauteurs d'un roc inaccessible,
Comme une vaste mer, la cataracte horrible
Tombe, en poussant au loin d'effrayantes clameurs,
Et, frappant les rochers qu'ébranlent ses fureurs,
En tourbillons d'écume, en vapeurs ondoyantes,
S'élève et rejaillit sur ses rives bruyantes.
Ailleurs, dans les forêts, sous l'azur d'un beau ciel,
Règne un profond silence, un calme universel;
Au milieu de ce calme, à l'oreille ravie,
Je ne sais quelle douce et lointaine harmonie
Semble encor murmurer dans l'épaisseur des bois;
On diroit des esprits les gémissantes voix;
L'étranger s'égarant sous ces bocages sombres,
Alors que le jour meurt et que naissent les ombres,
Admire ce silence et ces vagues concerts,
Et le parfum des fleurs, et la fraîcheur des airs.
Des fleuves, des torrens roi puissant et terrible,
Le grand Meschacebé, quelquefois plus paisible,
Promène en ces beaux lieux pompeusement ses eaux;
Ose alors parcourir, en glissant sur les flots,
La campagne brillante où, dans ses chants sublimes,
De l'amour, du devoir, égarant deux victimes,
Chateaubriand peignit leurs ardeurs, leurs tourmens,
Et *la fleur des déserts* flétrie en son printemps.
Ces sites dont, cent fois, te charma la peinture,
Les voilà : déroulant ses tapis de verdure,
Ici, sous un ciel pur, la savane à tes yeux
S'étend vers l'horizon, et se perd dans les cieux;
Sans chefs et sans pasteurs, exempts d'inquiétudes,
D'innombrables troupeaux, enfans des solitudes,
Errent sur les gazons ou nagent dans les eaux.
Là le fleuve, coulant à travers des coteaux,
Baigne des bords couverts d'éclatans paysages;
Sur ses rives l'on voit des fleurs et des ombrages;
On entend dans les bois de confuses clameurs;
Mariant leurs parfums, leurs formes, leurs couleurs,
Suspendus sur les eaux, groupés sur les montagnes,
Mille arbres différens, dans ces riches campagnes,
Charmeront tes regards; sur leurs dômes épais
Le beau magnolia, noble roi des forêts,
Lève son front paré de roses virginales;
Balancé mollement aux brises matinales,
Le palmiste, élançant sa flèche dans les airs,
Seul partage avec lui l'empire des déserts.

Le colibri doré sur les fleurs étincelle :
La colombe gémit : tout s'unit, tout s'appelle,
Dans les bois, dans les prés, dans les airs, sur les eaux.
La liane flexible, entourant les rameaux,
Ici tombe en festons qu'un vent léger balance :
Quelquefois s'égarant, d'arbre en arbre s'élance,
Court, s'abaisse, s'élève, et mêle à leurs couleurs
Des chaînes de verdure et des voûtes de fleurs.
Le fleuve cependant poursuit sa course immense :
Tantôt roulant ses flots dans un profond silence,
Réfléchit, doucement agité par les vents,
Les arbres, les rochers, les nuages errans;
Tantôt entre deux monts précipitant ses ondes,
Fait éclater sa voix sous leurs voûtes profondes;
Sort, d'écume, de fange et de débris couvert;
De ses flots débordés inonde le désert;
Arrose cent climats, peuplés ou solitaires;
Et portant dans ses eaux cent fleuves tributaires,
Vers l'Océan jaloux s'avance avec fierté;
Ose du dieu surpris braver la majesté;
Et du flux impuissant brisant les foibles chaînes,
Semble entrer en vainqueur dans ses vastes domaines.

M. J. B... de Saint-Victor. (*Le Voyage du Poëte.*)

IV.

(Génie du Christianisme, *Tom. I, pag.* 283.)

Voici d'autres tableaux peut-être encor plus doux :
Celle que féconda le baiser d'un époux,
Sourit à son enfant d'un sourire ineffable;
Près du nid des oiseaux, aux branches de l'érable,
Suspend de son berceau le mobile appareil,
Et demande aux zéphyrs de hâter son sommeil.
Plus loin, sous ce gazon qu'une eau limpide arrose,
D'un autre nouveau-né la dépouille repose :
Sa mère inconsolable y revient chaque jour
Pleurer la tendre fleur ravie à son amour,
La fleur qui fit sa joie et fut son espérance;
S'assied près de la tombe, y dépose en silence
Le lis suave et pur, les perles du maïs,
Et du lait maternel arrose les débris.
Elle s'éloigne; alors, au tombeau solitaire,
Vient l'épouse nouvelle, avide d'être mère,
Et qui croit recueillir, en respirant les fleurs,
La jeune âme mêlée à leurs douces odeurs.

M. J. B... de Saint-Victor. (*Le Voyage du Poëte.*)

V.

(Génie du Christianisme, Atala. *Tom. III*, *pag.* 272.)

Dirai-je des Natchés la tristesse touchante?
Combien de leur douleur l'heureux instinct m'enchante!
Là, d'un fils qui n'est plus la tendre mère en deuil
A des rameaux voisins vient pendre le cercueil.
Eh! quel soin pouvoit mieux consoler sa jeune ombre!
Au lieu d'être enfermé dans la demeure sombre,
Suspendu sur la terre et regardant les cieux,
Quoique mort, des vivans il attire les yeux.
Là, souvent sous le fils vient reposer le père;
Là, ses sœurs en pleurant accompagnent leur mère;
L'oiseau vient y chanter, l'arbre y verse des fleurs,
Lui prête son abri, l'embaume de ses pleurs;
Des premiers feux du jour sa tombe se colore;
Les doux zéphyrs du soir, le doux vent de l'aurore,
Balancent mollement ce précieux fardeau,
Et sa tombe riante est encore un berceau:
De l'amour maternel illusion touchante.

Delille, *Imagination*, chant VII.

VI.

(Génie du Christianisme, *ut suprà.*)

Que des Canadiens j'aime l'usage antique!
Près du torrent, au pied du coteau romantique,
Leur âme se nourrit du charme des douleurs;
Ils cultivent la tombe et l'arrosent de pleurs.
Un tendre souvenir, dans la saison nouvelle,
Vers cet enclos sacré doucement les rappelle.
Morne et silencieux, sur la terre étendu,
Le père croit revoir le fils qu'il a perdu.
Triste, les yeux fixés sur l'aride bruyère,
La mère adresse au ciel sa muette prière,
Et, soupirant le nom de cet enfant chéri,
Répand sur son tombeau le lait qui l'eût nourri!

De son fils qui n'est plus, la plaintive Indienne
Voit les vents balancer la tombe aérienne.

Mais le jour où l'enfant s'endort d'un long sommeil,
S'inclinant sur sa bouche, elle attend son réveil.
Quand le soleil trois fois a doré le nuage,
Elle lui forme un lit de fleurs et de feuillage,
Du catalpa flexible agite le rameau...
Et ne s'aperçoit pas qu'elle berce un tombeau!

M. MILLEVOYE. (*L'Amour maternel.*)

VII.

SIX ROMANCES

IMITÉES D'ATALA.

CHANT NOCTURNE D'UN GUERRIER INDIEN.

AVANT que le soleil commence sa carrière,
Je vais chanter le feu dont je brûle en secret :
Ma colombe m'attend, rêveuse, solitaire,
Sur le rameau de la forêt.

Un collier transparent à son cou se balance,
Ainsi que la rosée au calice des fleurs;
Ce collier peint l'amour, la crainte, l'espérance,
Dans ses trois diverses couleurs.

Et la rose et la perle embellissent ta bouche :
Ton seul regard soumet tous les cœurs attendris,
Mila; je vois ton sein! ah! permets que je touche
A deux jumeaux blancs comme lis.

Ah! si jamais un fils, couronnant ma tendresse,
De la bonté du Ciel m'offre un gage nouveau,
Des plus douces odeurs dans ma joyeuse ivresse
Je parfumerai son berceau.

M. VINCENT DARUTY.

LE TOMBEAU DU NOUVEAU-NÉ.

PRÈS d'un cercueil paré de lis,
Une jeune et sensible mère
Parloit en ces mots à son fils
Mort en naissant à la lumière :

« Tu jouis d'un heureux sommeil,
» Mon fils, dans ton berceau d'argile.
» Il n'est pour toi plus de réveil;
» Ma plainte, hélas! est inutile.

» Ta destinée, à mon amour
» Ne doit permettre aucun murmure.
» A peine l'oiseau voit le jour
» Qu'il lui faut chercher sa pâture.
» De ses parens abandonné,
» Triste jouet des vents contraires,
» Dans le désert l'infortuné
» Trouve bien des graines amères.

» Tu ne seras pas déchiré
» Des traits de l'humaine injustice;
» Tu n'auras jamais respiré
» Le souffle empoisonné du vice:
» Ainsi, sans s'être épanoui,
» Le bouton meurt dans le silence;
» Son parfum expire avec lui,
» Comme avec toi ton innocence. »

Heureux qui meurt dans le berceau!
Combien il est digne d'envie!
Il emporte dans le tombeau
La première fleur de la vie.
Etranger aux plaintes, aux cris
Qu'arrache la douleur amère,
Il n'a connu que le souris
Et les doux baisers d'une mère.

M. Vincent Daruty.

LA PATRIE ABSENTE.

Heureux qui n'a pas vu l'étranger dans ses fêtes,
Qui, ne connoissant pas les secours dédaigneux,
A toujours respiré, même au sein des tempêtes,
L'air que respiroient ses aïeux!

La Nompareille des Florides
Satisfaite dans ses forêts,
Ne quitte point ses eaux limpides,
Ses plantes, ses ombrages frais.
Sur sa retraite toujours belle
Le ciel brille toujours serein:
En d'autres climats auroit-elle
Un nid parfumé de jasmin?
Heureux, etc.

Errant sur la plage inconnue,
Le voyageur foible, attristé,
Au toit qui vient frapper sa vue
Demande l'hospitalité :
En vain au maître il rend les armes,
Le toit pour lui n'est point ouvert;
Le voyageur, l'œil tout en larmes,
Prend son arc et fuit au désert.
Heureux, etc.

Terre natale ! quelle ivresse
Ton souvenir laisse en mon cœur !
Dans l'asile de la jeunesse
Pourquoi cherché-je le bonheur ?
Quel charme invite tous les êtres
A s'attacher à leur pays ?
On y vit près de ses ancêtres,
On y meurt près de ses amis.
Heureux, etc.

M. Vincent Daruty.

L'ERMITE HOSPITALIER.

Quels nuages hideux noircissent l'horizon ?
Le ciel va-t-il punir les crimes de la terre ?
J'entends mugir au loin le fougueux aquilon;
Je vois les pins fumans sous les coups du tonnerre
Grand Dieu ! de ta juste rigueur
Sauve le pauvre voyageur !

Ainsi prioit jadis un ermite pieux,
Dans les sombres forêts terminant sa carrière.
En même temps sa main propice aux malheureux,
Agitoit dans les airs sa cloche hospitalière;
Il ouvroit sa grotte et son cœur
Aux cris du pauvre voyageur.

Il sort : bientôt son chien aboie autour de lui;
Le solitaire ému suit son guide fidèle :
Deux amans égarés, sans secours, sans appui,
Donnent au bon vieillard une force nouvelle.
Je suis, dit-il avec douceur,
L'ami du pauvre voyageur.

O mes enfans, le Ciel par moi veut vous sauver;
Venez, venez vous mettre à couvert de l'orage.
Quel plaisir, ô mon Dieu! tu me fais éprouver!
Comme ils ont dû souffrir dans ce désert sauvage!
Mais un céleste protecteur
Prend soin du pauvre voyageur.

Ainsi dit le vieillard. La tremblante Atala,
Avec Chactas, suivit le chef de la prière :
De son âme chrétienne un soupir s'exhala;
Un vœu presque trahi l'occupoit tout entière.
Ainsi, victime d'une erreur,
S'égare un pauvre voyageur.

M. Vincent Daruty.

LES ADIEUX D'ATALA.

Toi dont la volonté sacrée
Devoit me servir de flambeau,
Ma mère, à ta fille égarée
Ouvre l'asile du tombeau.
Mon cœur, puni de sa foiblesse,
Obéit enfin à ta voix;
S'il écoute encor la tendresse,
Chactas, c'est la dernière fois.

Constant objet de ma pensée,
Il faut pour jamais se quitter :
Je sens sur ma langue glacée
Mon âme à ce mot s'arrêter;
L'amour plus fort que ma souffrance,
Garde sur moi tout son pouvoir;
Lui seul, lorsque ma mort s'avance,
Me fait oublier mon devoir.

Du Dieu qu'ont adoré nos pères
Reçois le signe révéré!
En des temps, hélas! plus prospères
Mon sein en fut toujours paré.
Invoque en tes peines cruelles
Ce Dieu juste qu'on doit bénir.
Trop heureuse alors si tu mêles
Une larme à mon souvenir!

Vieillard divin, qui me consoles
Par tes discours religieux,
Quels doux charmes ont tes paroles!
Elles m'ouvrent déjà les cieux.

C'est là que, sous de saints auspices,
L'hymen, réunissant nos cœurs,
Nous comblera de ses délices.....
Adieu, Chactas..... Adieu, je meurs.

M. Vincent Daruty.

VEILLÉE FUNÈBRE.

Les sons lugubres de ma lyre
Vont se mêler aux cris des oiseaux ténébreux.
La vierge du désert expire.
Cœurs tendres, vous plaindrez son destin malheureux.
Le front ceint d'une clarté pâle,
La lune s'est levée en ce moment d'horreur,
Ainsi qu'une blanche vestale
Qui vient gémir en paix au tombeau de sa sœur.

L'ange de la mélancolie
Enchante la beauté dans les bras de la mort.
Sensible Atala, douce amie!
Céleste illusion! il semble qu'elle dort.
Sur cette blancheur éclatante
En filets délicats on voit l'azur s'enfuir;
C'est une rose pâlissante
Qu'on voit sur cette bouche et sourire et languir.

Auprès de ce sein immobile,
J'écoute, mais en vain, le souffle du sommeil.
Chactas, l'espoir est inutile;
Amant de la beauté, n'attends plus son réveil.
La voix du pieux solitaire
Pourra te consoler, il connut le malheur;
Entends son hymne funéraire,
Il te dit que nos jours passent comme une fleur.

Entends la plaintive colombe
Répondre à ta douleur en longs gémissemens.
Le nom du ciel et de la tombe
Sort de tous les échos et de tous les torrens.
La terre antique, dès l'aurore,
Par les mains de Chactas qu'environne le deuil,
Reçoit l'amante qu'il adore,
Et la couche d'hymen est changée en cercueil.

M. Vincent Daruty.

VIII.

LA FÊTE-DIEU.

(Génie du Christianisme, *Part. IV, liv. I, ch. VII.*)

Autrefois l'univers, esclave des faux dieux,
Leur offroit un hommage impur, grossier comme eux;
A des fêtes sans mœurs la joie est sans noblesse.
Mais le culte des saints veut une sainte ivresse.
En d'affreux animaux les vices respectés,
Ne traînent point leur honte à nos solennités.
Le ciel en est le but; la piété, l'essence :
L'ombre seule du mal en fit bannir la danse.
Que le calme des sens honore bien les mœurs!
Dieu n'exige de nous que l'élan de nos cœurs,
Les mouvemens égaux de cette âme attendrie,
Que règle des vertus la paisible harmonie.
Quel jour le paganisme oppose-t-il au jour,
Marqué pour célébrer le nom du Dieu d'amour!

Aussitôt que l'éclat de l'aurore nouvelle,
Annonce de Jésus la lumière éternelle,
On étale des feux, et de l'or, et des fleurs.
De l'airain agité les joyeuses clameurs,
Au temple étincelant d'un luxe magnifique,
Appellent des chrétiens la troupe pacifique.
Le signal est donné..... tout s'ébranle..... Mes yeux
Suivent avidement l'ordre majestueux.
Les corps des nations commencent à paroître,
Chargés de ces tableaux où se font reconnoître
De leurs vastes tribus les défenseurs divins.
Je vois avec respect les reliques des saints.....
Les saints!... Dieu fit briller leur sagesse profonde;
Des pauvres à leurs pieds voient les maîtres du monde.
Leçon qui n'appartient qu'au culte de Jésus!
Ils n'avoient point d'aïeux; ils avoient des vertus.
La croix s'élève et suit ces groupes populaires,
Non plus signe touchant de douleurs salutaires,
Signe aujourd'hui de paix, de joie et de bonheur,
Signe cher aux humains, cher au Dieu rédempteur.
Il fit souffrir celui qui s'avance avec gloire,
Il servit à la mort, il sert à la victoire.

Du torrent, du rocher, les tranquilles enfans,
Sur une longue file arrivent à pas lents;
Leur douce gravité, leurs habits monastiques,
Donnent un souvenir de ces siècles antiques,
Où la simplicité distinguoit les mortels.
L'Eglise entière marche en des rangs solennels.
Des prélats revêtus de la pourpre romaine
Paroissent protéger la triomphante chaine.

Enfin, apparoissant lui seul dans le lointain,
Couvert de majesté, d'une tremblante main
Le pontife soutient l'image radieuse
Du Dieu qui, contemplant sa fête glorieuse,
Brille à l'extrémité sous un superbe dais,
Où recevant des vœux il répand des bienfaits,
Et sur le peuple auguste il promène sa vue.
L'éclairant d'un feu tendre, au bout d'une avenue,
Tel paroît le soleil sous un nuage d'or.
Des enfans... l'innocence est le premier trésor :
Leur candeur adoucit l'éclat de ces merveilles.
Ils sont doués de grâce; ils offrent des corbeilles,
Ils font voler des fleurs; on en voit quelques uns
Ouvrir et présenter les vases des parfums.
Tous semblent ressentir les ardeurs les plus vives.
Au signal répété ces âmes attentives,
Simples comme les champs, pures comme le ciel,
Se retournent... leurs yeux ont fixé l'Eternel...
Tous s'inclinent... leurs mains d'aucun larcin souillées,
Ont jeté sur ses pas les roses effeuillées.
Le Christ est précédé de lévites pieux,
Enfans pour la pudeur... les uns tiennent des feux,
Les autres fendent l'air de leurs urnes flottantes,
Ou font fumer l'encens sur les flammes brûlantes.
David entonne un hymne au Dieu de l'univers;
Les cloches, les canons répondent aux concerts
Que soupire la foi le long des lignes saintes.
Ce bruit ne peut, mortels, vous inspirer de craintes;
Ce noble roulement salue un Dieu de paix,
Qui pour bénir son peuple a quitté son palais.
Par intervalles règne un sublime silence,
Et qui des grandes mers offre le calme immense;
Le pavé retentit... des bataillons sacrés,
L'oreille n'entend plus que les pas mesurés.

Mais où va-t-il ce Roi pour qui tous les monarques
Ont d'un zèle imposant multiplié les marques?
Où porte-t-il ses dons, en quel céleste lieu
L'homme va-t-il poser la majesté de Dieu?

Des arches de feuillage, et des tentes fleuries;
Présentent à Jésus des retraites chéries;
Pour lui sont amassés les bienfaits du printemps,
Et la rose a mêlé son odeur à l'encens.
Il veut, comme à ce jour qu'il fit pour nos ancêtres,
Des temples innocens, des asiles champêtres.
Du pauvre précédé, suivi des potentats;
Dieu, soutien du malheur, souverain des Etats,
Voit des pleurs à sécher, des grâces à répandre.
L'Etre le plus puissant est aussi le plus tendre.
C'est entre la grandeur et la simplicité
Qu'il verse les rayons de sa divinité,
Et se plaît à jouir d'une vaste conquête;
Comme dans ce beau mois qu'il choisit pour sa fête,
Créateur des saisons, il s'expose à nos yeux
Entre les jours sereins et les jours orageux.

De nombreux citoyens l'âme est épanouie,
A l'aspect triomphal du Dieu de la patrie.
Le nouveau-né s'émeut, lève un bras tremblotant,
Et dans Jésus vainqueur bénit Jésus enfant;
Et sous le poids des ans le mortel qui succombe,
Voit le trône du Christ et ne voit plus la tombe;
Pénétré tout à coup d'une heureuse chaleur,
Il paroît oublier et l'âge et la douleur,
Dans son cœur chaste coule une joie infinie,
Auprès du Dieu vivant il puise encor la vie.

La nature toujours s'unit avec la foi.
L'univers embelli se présente à son Roi;
Il nous peint sa grandeur, exprime sa puissance,
Il est environné de sa magnificence;
Les vallons, les forêts, sont remplis de ses biens,
Et tout est réuni par les plus doux liens.
Le berger de ses chants fait l'innocente épreuve,
Pas un oiseau se tait, pas une plante est veuve.
Le ciel verse la vie et la fécondité.
Voyez ce laboureur, riche de piété,
Suivre avec sa famille une pompe charmante;
Sa fête n'est point belle, elle est attendrissante.

Heureux l'homme qui, né dans un état obscur,
A des bras vigoureux, un cœur sensible et pur,
Et voit s'ouvrir, fidèle aux patrons de sa race,
Sa glèbe à la rosée, et son âme à la grâce;

De toutes les faveurs se voyant couronner,
Sous ses propres vertus qui saura s'incliner,
Comme chargé de grains, sous le poids qui le presse,
Le chaume délicat modestement s'abaisse!

Par M. P..... DE PR.

IX.

LES ROGATIONS.

(Génie du Christianisme, *Part. IV, liv. I, ch. VIII.*)

LES cloches du hameau, de leurs voix argentines,
Remplissent les vallons et frappent les collines;
Ceux-ci quittent leurs ceps, et ceux-là leurs guérets,
Le bûcheron joyeux sort des vastes forêts;
On ferme la chaumière; on arrive des plaines,
On laisse les fuseaux, les brebis, les fontaines.

Ce jour est précieux; c'est la fête des champs.
Les souhaits seront vifs et les transports touchans.
Où les hommes sont purs les pomnes sont charmantes.
Où vont-ils s'assembler? des tombes verdoyantes
Ont arrêté leurs pas... Là dorment leurs aïeux,
Là vient pour méditer, l'homme religieux
Qui du sein de la mort voit naître l'espérance.
Bientôt du lieu voisin tout le clergé s'avance,
Un vieux *curé*..... Ce nom où s'est perdu le sien
Indique du troupeau le vigilant gardien.
Placé près des défunts il en veille la cendre;
Aux confins de la vie il se met pour attendre
Ceux qui viennent peupler l'empire des douleurs,
Et ceux qui du trépas ont senti les faveurs.
Ses biens ainsi que lui sont à côté des tombes.
Des hêtres, une vigne, un puits, quelques colombes,
De ce prêtre pieux voilà tous les trésors.
Les vivans font souffrir; il jouit près des morts.
De modestes présens, d'innocentes prémices,
Peu de chose suffit au roi des sacrifices.
Son autel de son âme a la simplicité;
Il connoit son devoir mieux que sa dignité.
Il convoque le peuple à la porte du temple;
C'est un père, un ami, que le berger contemple;

Que l'on écoute bien l'orateur qu'on chérit!
Il fait signe, on se tait; il parle, on s'attendrit;
Bénir est son emploi; prier est sa science,
Et nommer ses enfans, voilà son éloquence.

A ses humbles discours répondent d'heureux chants,
Aimable expression des plus beaux sentimens;
Des prophètes sacrés c'est l'auguste délire,
C'est le noble David qui touche encor sa lyre.
Par de modestes voix ces accens répétés
Me semblent recouvrer leurs antiques beautés.

L'étendard des vieux temps, à mon âme attendrie
Rappelant les hauts faits de la chevalerie,
La bannière des saints s'élève; à son aspect,
Tous animés de foi, de zèle et de respect,
S'avancent pêle-mêle..... on se presse, on voyage,
Au milieu des parfums, sous un épais feuillage,
Dans une large allée, en des chemins étroits,
Coupés profondément par des chars villageois,
Le long de l'aubépine où l'abeille bourdonne.
On franchit tout obstacle, et chaque route est bonne.
Ici j'entends siffler les merles attentifs,
Là les jolis bouvreuils poussent leurs chants plaintifs;
Le rossignol soupire au fond des verts bocages;
Les ruisseaux, les zéphyrs, les gazons, les ombrages,
De la saison riante éprouvent les douceurs,
Et la nature entière est un bouquet de fleurs.
Elle sourit... la voix de ses amis l'enchante.
Ils suivent les replis de l'écharpe brillante
Dont Dieu vient de couvrir les vallons, les coteaux.
Les doux hôtes des champs sortent des blés nouveaux,
Ils ont des laboureurs entendu le cantique,
Et sans trop s'approcher voient la pompe rustique.
De nos vœux innocens les anges sont témoins;
Toujours nous les voyons aider à nos besoins;
Honorons-les toujours. Ces bienfaisans génies
Protègent les moissons, les fruits, les fleurs, les pluies.
Puissent-ils m'inspirer, ces habitans des cieux,
Les sons les plus charmans, des sons aussi purs qu'eux!

La troupe triomphante enfin rentre au village,
Et chacun bien content retourne à son ouvrage.
Sur nos grains nous prions le Seigneur de veiller,
Dieu nous fera jouir; mais il faut travailler.
L'espérance s'éveille et la force s'augmente
Quand on s'est appuyé sur cette main puissante

Qui mène les soleils, dirige les saisons,
Répand sur l'univers les principes féconds,
Disperse du midi les brûlantes haleines,
Et du ciel réchauffé nous ouvre les fontaines.
Des bienfaits de ce Dieu gardons le souvenir;
Il est beau de l'aimer, et doux de le bénir.

Ce jour, heureux présent du Bienfaiteur suprême,
Saintement commencé doit s'achever de même.
Jeunesse eut le matin, vieillesse aura le soir.
Pleins de santé, de vie et d'un céleste espoir,
Les Nestors du canton viennent d'un air affable,
Présenter leur hommage au pasteur vénérable.
O délice! ô bonheur du temps patriarcal!
Le curé satisfait prend son repas frugal,
Entouré des vertus et de la bonhomie...
De la fête joyeuse achevant l'harmonie,
Astre mystérieux dans un mois enchanteur,
La lune vient verser sa tremblante lueur.
D'un sentiment profond qui pourroit se défendre?
Dans la terre l'on croit de toutes parts entendre
Les germes sourdre, croître et se développer.
L'oreille est attentive... elle se sent frapper
Par des sons inconnus sortant d'un calme immense.
L'esprit est subjugué; l'âme s'élève et pense,
Embrasse avidement des songes séducteurs.
Chastes illusions! Ce sont les divins chœurs
De ces anges des champs, ces bénignes pensées,
Promettant la chaleur, les vents et les rosées.
Leur voix... du rossignol les soupirs inégaux,
Montent vers les vieillards assis près des tombeaux.

Par M. P... DE PR.

X.

LA FÊTE-DIEU DANS UN HAMEAU (1).

POËME.

(Génie du Christianisme, *Part. IV, liv. I, ch. VII* et *VIII, tom. IV, pag. 37 et 42.*)

QUAND du brûlant Cancer les fécondes chaleurs
Jaunissent les moissons et colorent les fleurs,
Belle de tous ses dons, la brillante nature
Revêt avec orgueil l'éclat de sa parure;
Et l'Eté sur son trône, au milieu de sa cour,
Apparoît, rayonnant de tous les feux du jour.
Dans les champs fortunés, qu'embellit sa présence,
Tout assure un plaisir ou promet l'abondance.
L'homme, rempli d'espoir, dans ces jours radieux,
Elève un chant d'amour vers la voûte des cieux;
Et la Religion, se parant de guirlandes,
Au Roi de l'univers apporte ses offrandes.

Eloigné des cités, dans le calme des champs,
Oh! combien me charmoient ces hommages touchans!
Ces lieux semblent porter à la reconnoissance.
Tout d'un ciel bienfaisant y montre la puissance:
Nos vœux y sont plus purs, tout y peint la candeur,
Et la bouche y dit mieux ce qu'a senti le cœur.
Le tableau séduisant de la pompe champêtre
A mon œil enchanté semble encore apparoître;
Je revois la douceur des fêtes des hameaux,
Et cette heureuse image appelle mes pinceaux.

Déjà l'astre du jour, poursuivant sa carrière,
Laissoit tomber sur nous des torrens de lumière,
Et dans un ciel d'azur s'avançoit radieux,
Près du temple, à l'entour des tombes des aïeux,

(1) L'auteur de ce petit poëme avoit traité ce sujet d'après ses propres idées, ou plutôt d'après celles que lui avoit inspirées la vue d'une procession à C.... . Quelques pensées, en petit nombre, se sont trouvées être celles que M. de Chateaubriand a exprimées. Cette pièce avoit déjà paru dans *le Mercure* (N° CCCLXIII, du 2 juillet 1808). La version que nous donnons ici contient quelques additions qui nous ont été communiquées par l'auteur.

Qui, dépouillant leur deuil, couvertes de verdure,
Sembloient de l'espérance accueillir la parure,
Le hameau s'assembloit en groupe séparé.
Oh! comme avec délice, en ce jour désiré,
Il revoit tout l'éclat des fêtes solennelles,
Que proscrivit l'athée et ses lois criminelles,
Comme alors, éprouvant un plaisir enchanteur,
La foule avec transport accueillit son pasteur!
Il alloit revêtir ses parures sacrées,
Dans un coupable oubli trop long-temps demeurées.
Tel au trépas ravi, l'heureux convalescent
Jette sur la nature un coup d'œil caressant;
Tel l'antique pasteur, retrouvant sa patrie,
Aux plus doux sentimens ouvre une âme attendrie.
Pendant nos jours de deuil et nos maux passagers,
Dix ans d'exil, coulés sur des bords étrangers,
Payèrent ses vertus et surtout son courage.
Souvent il demandoit sur un lointain rivage,
L'Eglise, où du Très-Haut il chantoit les faveurs,
Où son discours sans art captivoit tous les cœurs,
Le jardin qu'il planta, ses amis de l'enfance,
Son simple presbytère, et sa modeste aisance.
Hé bien, il les revoit ces objets désirés;
Son âme oublie alors tous les maux endurés,
Et malgré leurs rigueurs et son sort moins prospère,
Il fait pétrir encor le pain de la misère.

Bientôt l'airain bruyant, dans les airs entendu,
Annonça du départ le moment attendu
Le hameau s'avançoit partagé sur deux files.
Fuyez loin de ces lieux, faste brillant des villes:
Là, ne se montroient pas ces tissus précieux;
L'or, l'opale, l'azur, n'y frappoient pas les yeux;
Des bouquets sans parfum, enfans de l'imposture,
N'y chargeoient point l'autel du Dieu de la nature;
Et des puissans du jour l'orgueilleuse grandeur
N'y venoit point du luxe étaler la splendeur.
Combien je préférois la pompe du village!
Modeste, sans apprêts, et même un peu sauvage,
Sa vue attendrissoit le cœur religieux.
D'abord des laboureurs, vieux enfans de ces lieux,
Au front chauve attestant leur utile existence,
Sans ordre s'avançoient et prioient en silence.
Le cortége pieux, non loin à mes regards,
Se montroit, précédé des sacrés étendards;
Le feuillage bientôt le couvrit de son ombre.
Dans un sentier profond, asile frais et sombre,

La foule se pressoit sur les pas de son Dieu,
Et de ses chants sacrés venoit remplir ce lieu.
Devant le Roi des rois, sous ces vertes feuillées,
Les jeunes villageois de roses effeuillées
Sur la terre à l'envi parsemoient les couleurs;
Et, mêlant son parfum à celui de ces fleurs,
L'encens, qui de Saba fit l'antique opulence,
Comme un nuage au loin qui dans l'air se balance,
S'élevoit lentement et planoit sur les champs.
Aux voix des laboureurs entremêlant leurs chants,
Les oiseaux s'unissoient à ces pompes rustiques;
Et de son palais d'or embrasant les portiques,
Le soleil couronné d'une immense splendeur
Sur ces arbres touffus arrêtoit son ardeur.

J'aimois, j'aimois à voir ce peuple des villages
Sous la feuille des bois, ainsi qu'aux premiers âges,
Célébrant l'Eternel et lui portant ses vœux.
Ils ne demandoient pas, ces hommes vertueux,
L'éclat de nos palais, le luxe de nos villes,
Et nos plaisirs bruyans et nos grandeurs serviles.
« Bénissez, disoient-ils, nos troupeaux et nos blés :
» Que nos enfans, un jour près de nous rassemblés,
» Sur l'hiver de nos ans répandent quelques charmes;
» Que leur destin jamais ne provoque nos larmes;
» Et simples dans nos goûts, heureux d'être chéris,
» Toujours de nos vergers que nos cœurs soient épris. »

De sa pompe sacrée alors la troupe sainte
Du modeste hameau vient réjouir l'enceinte.
Quel spectacle touchant s'offroit à mes regards!
Retenus par les ans, quelques foibles vieillards,
Adorant l'Eternel au seuil de leurs chaumières,
Regrettoient leurs printemps et leurs forces premières.
Consolez-vous, vieillards; vos champs fertilisés,
Vos jours laborieux dans les travaux usés,
Votre âme qui, toujours fermée à la vengeance,
Consola le malheur, accueillit l'indigence;
De l'asile des cieux vous promet la douceur.
Mais déjà tout ici vous offre le bonheur;
Vos fils, à votre aspect redoublant d'allégresse,
D'un sourire d'amour charment votre vieillesse :
Ce sourire d'amour a calmé vos douleurs.
Au retour de la fête, au déclin des chaleurs,
Alors que l'horizon, moins brûlant et plus sombre,
Se bordera de pourpre, avant-coureur de l'ombre,
Et que le vent du soir glissera dans les bois,
Ils viendront, réunis devant vos humbles toits,

De l'amour filial épuiser les délices ;
Leurs jeux s'embelliront sous vos heureux auspices.
Et du vieux patriarche, en ces jours enchantés,
Vous croirez retrouver les douces voluptés.
Je vous quitte : la fête à la suivre m'engage.
Non loin, couvert de lierre et rembruni par l'âge,
Un chène vénérable étendoit ses rameaux.
Là, dès le point du jour, les vierges des hameaux
Elevoient sous son ombre un trône de verdure ;
La mousse en longs festons en formoit la bordure,
Le lis, aux deux côtés, balançoit sa blancheur,
Et la rose, en bouquet, y montroit sa fraicheur :
L'Eternel, sur ce trône orné par l'innocence,
Devoit quelques instans reposer sa puissance.
A l'aspect de ces lieux, je sentois dans mon cœur
Couler d'un calme pur la secrète douceur,
Et ma pensée, alors tranquille et solitaire,
Pour un monde meilleur abandonnoit la terre.
Alors, faisant cesser ce calme solennel,
Le hameau lentement environna l'autel.
Avec quel saint respect le pasteur du village
Seul, et foulant les fleurs qui couvrent son passage,
Porte le Roi des rois et l'élève à nos yeux,
Sous l'emblème immortel d'un pain mystérieux !
La foule tout à coup, prosternée en silence,
Du Roi de l'univers adora la présence.
Chacun crut que son Dieu descendoit dans son cœur,
Non, ce maître irrité, ce monarque vengeur,
Qui doit, au dernier jour, s'armant d'un front sévère,
Au fracas de la foudre apparoître à la terre,
Et, juge sans pardon, au monde épouvanté
De ses arrêts divins proclamer l'équité ;
Mais un Dieu, tempérant tout l'éclat dont il brille,
Tel qu'un père adoré se montre à sa famille,
Accueillant l'infortune, et portant dans les cœurs
L'espoir d'un meilleur sort et l'oubli des douleurs.

Vers le séjour antique où se plait la prière,
Le hameau dirigeoit sa modeste bannière.
Quel groupe harmonieux, marchant confusément,
Non loin du dais sacré se montre en ce moment ?
J'aperçois, de respect et d'amour entourées,
Les mères du hameau de leurs enfans parées.
Tout sourit à leurs yeux dans ce jour de bonheur,
Et leurs yeux laissent voir les plaisirs de leur cœur.
Là, de jeunes beautés, d'un lin blanc revêtues,
Unissant à l'envi leurs grâces ingénues,

Semblent à l'œil charmé reproduire en ce jour
Ces anges embellis d'innocence et d'amour.
Toutes suivoient le Dieu que fêtoit la nature ;
Leur voix comme leur cœur ignoroit l'imposture :
La piété fidèle, aux charmes si touchans,
Par leur bouche exhaloit la douceur de ses chants ;
Et, portés dans les airs jusqu'aux divins portiques,
Ces chants sembloient s'unir aux célestes cantiques.
Bientôt du temple saint le cortége pieux
En foule vint remplir les murs religieux ;
Et bientôt commença l'auguste sacrifice :
Ce mystère d'amour qui rend le ciel propice,
Qui peut même des morts abréger la douleur,
Des pompes de ce jour termina la splendeur.

M. Philippe de Larenaudière.

DÉFENSE

DU GÉNIE DU CHRISTIANISME,

PAR L'AUTEUR.

AVIS.

On sent bien que les critiques dont il est question dans la *Défense*, ne sont pas ceux qui ont mis de la décence ou de la bonne foi dans leurs censures : à ceux-là je ne dois que des remercîmens.

DÉFENSE

DU GÉNIE DU CHRISTIANISME.

Il n'y a peut-être qu'une réponse noble pour un auteur attaqué, le silence. C'est le plus sûr moyen de s'honorer dans l'opinion publique.

Si un livre est bon, la critique tombe; s'il est mauvais, l'apologie ne le justifie pas.

Convaincu de ces vérités, l'auteur du *Génie du Christianisme* s'étoit promis de ne jamais répondre aux critiques. Jusqu'à présent il avoit tenu sa résolution.

Il a supporté sans orgueil et sans découragement les éloges et les insultes : les premiers sont souvent prodigués à la médiocrité, les secondes au mérite.

Il a vu avec indifférence certains critiques passer de l'injure à la calomnie, soit qu'ils aient pris le silence de l'auteur pour du mépris, soit qu'ils n'aient pu lui pardonner l'offense qu'ils lui avoient faite en vain.

Les honnêtes gens vont donc demander pourquoi l'auteur rompt le silence, pourquoi il s'écarte de la règle qu'il s'étoit prescrite ?

Parce qu'il est visible que, sous prétexte d'attaquer l'auteur, on veut maintenant anéantir le peu de bien qu'a pu faire l'ouvrage.

Parce que ce n'est ni sa personne ni ses talens vrais ou supposés que l'auteur va défendre, mais le livre lui-même ; et ce livre, il ne le défendra pas comme ouvrage *littéraire*, mais comme ouvrage *religieux*.

Le *Génie du Christianisme* a été reçu du public avec quelque indulgence. A ce symptôme d'un changement

dans l'opinion, l'esprit de sophisme s'est alarmé, il a cru voir s'approcher le terme de sa trop longue faveur. Il a eu recours à toutes les armes, il a pris tous les déguisemens, jusqu'à se couvrir du manteau de la religion, pour frapper un livre écrit en faveur de cette religion même.

Il n'est donc plus permis à l'auteur de se taire. Le même esprit qui lui a inspiré son livre, le force aujourd'hui à le défendre. Il est assez clair que les critiques dont il est question dans cette défense n'ont pas été de bonne foi dans leur censure : ils ont feint de se méprendre sur le but de l'ouvrage ; ils ont crié à la profanation ; ils se sont donné garde de voir que l'auteur ne parloit de la grandeur, de la beauté de la poésie même du christianisme, que parce qu'on ne parloit, depuis cinquante ans, que de la petitesse, du ridicule et de la barbarie de cette religion. Quand il aura développé les raisons qui lui ont fait entreprendre son ouvrage, quand il aura désigné l'espèce de lecteurs à qui cet ouvrage est particulièrement adressé, il espère qu'on cessera de méconnoître ses intentions et l'objet de son travail. L'auteur ne croit pas pouvoir donner une plus grande preuve de son dévouement à la cause qu'il a défendue, qu'en répondant aujourd'hui à des critiques, malgré la répugnance qu'il s'est toujours sentie pour ces controverses.

Il va considérer le *sujet*, le *plan*, et les *détails* du Génie du Christianisme.

SUJET DE L'OUVRAGE.

On a d'abord demandé si l'auteur avoit le droit de faire cet ouvrage.

Cette question est sérieuse ou dérisoire. Si elle est sérieuse, le critique ne se montre pas fort instruit de son sujet.

Qui ne sait que dans les temps difficiles, tout chrétien est prêtre et confesseur de Jésus-Christ (1)? La plupart des apologies de la religion chrétienne ont été écrites par des laïques. Aristide, saint Justin, Minucius Felix, Arnobe et Lactance étoient-ils prêtres? Il est probable que saint Prosper ne fut jamais engagé dans l'état ecclésiastique; cependant il défendit la foi contre les erreurs des semi-pélagiens; l'Eglise cite tous les jours ses ouvrages à l'appui de sa doctrine. Quand Nestorius débita son hérésie, il fut combattu par Eusèbe, depuis évêque de Dorylée, mais qui n'étoit alors qu'un simple avocat. Origène n'avoit point encore reçu les ordres, lorsqu'il expliqua l'Ecriture dans la Palestine, à la sollicitation même des prélats de cette province. Démétrius, évêque d'Alexandrie, qui étoit jaloux d'Origène, se plaignit de ces discours comme d'une nouveauté : Alexandre, évêque de Jérusalem, et Théoctiste de Césarée, répondirent « que c'étoit une coutume ancienne et générale dans l'Eglise, de voir des évêques se servir indifféremment de ceux qui avoient de la piété et quelque talent pour la parole. » Tous les siècles offrent les mêmes exemples. Quand Pascal entreprit sa sublime apologie du christianisme, quand La Bruyère écrivit si éloquemment contre les *Esprits forts*, quand Leibnitz défendit les principaux dogmes de la foi, quand Newton donna son explication d'un livre saint, quand Montesquieu fit ses beaux chapitres de *l'Esprit des Lois*, en faveur du culte évangélique, a-t-on demandé s'ils étoient prêtres? Des poëtes même ont mêlé leur voix à la voix de ces puissans apologistes, et le fils de Racine a défendu en vers harmonieux la religion qui avoit inspiré Athalie à son père.

---

(1) S. Hieron. Dial. c. Lucif.

Mais si jamais de simples laïques ont dû prendre en main cette cause sacrée, c'est sans doute dans l'espèce d'apologie que l'auteur du *Génie du Christianisme* a embrassée; genre de défense que commandoit impérieusement le genre d'attaque, et qui (vu l'esprit des temps) étoit peut-être le seul dont on pût se promettre quelque succès. En effet, une pareille apologie ne devoit être entreprise que par un laïque. Un ecclésiastique n'auroit pu, sans blesser toutes les convenances, considérer la religion dans ses rapports purement humains, et lire, pour les réfuter, tant de satires calomnieuses, de libelles impies, et de romans obscènes.

Disons la vérité : les critiques qui ont fait cette objection en connoissoient bien la frivolité; mais ils espéroient s'opposer, par cette voie détournée, aux bons effets qui pouvoient résulter du livre. Ils vouloient faire naître des doutes sur la compétence de l'auteur, afin de diviser l'opinion, et d'effrayer des personnes simples qui peuvent se laisser tromper à l'apparente bonne foi d'une critique. Que les consciences timorées se rassurent, ou plutôt qu'elles examinent bien, avant de s'alarmer, si ces censeurs scrupuleux qui accusent l'auteur de *porter la main à l'encensoir*, qui montrent une si grande tendresse, de si vives inquiétudes pour la religion, ne seroient point des hommes connus par leur mépris ou leur indifférence pour elle. Quelle dérision ! *Tales sunt hominum mentes.*

La seconde objection que l'on fait au *Génie du Christianisme* a le même but que la première; mais elle est plus dangereuse, parce qu'elle tend à confondre toutes les idées, à obscurcir une chose fort claire, et surtout à faire prendre le change au lecteur sur le véritable objet du livre.

Les mêmes critiques, toujours zélés pour la prospérité de la religion, disent :

« On ne doit pas parler de religion sous les rapports purement humains, ni considérer ses beautés littéraires et poétiques. C'est nuire à la religion même, c'est en ravaler la dignité, c'est toucher au voile du sanctuaire, c'est profaner l'arche sainte, etc. etc. Pourquoi l'auteur ne s'est-il pas contenté d'employer les raisonnemens de la théologie? Pourquoi ne s'est-il pas servi de cette logique sévère qui ne met que des idées saines dans la tête des enfans, confirme dans la foi le chrétien, édifie le prêtre, et satisfait le docteur? »

Cette objection est pour ainsi dire la seule que fassent les critiques; elle est la base de toutes leurs censures, soit qu'ils parlent du *sujet*, du *plan* ou des *détails* de l'ouvrage. Ils ne veulent jamais entrer dans l'esprit de l'auteur, en sorte qu'il peut leur dire : « On croiroit que le critique a juré de n'être jamais au fait de l'état de la question, et de n'entendre pas un seul des passages qu'il attaque (1). »

Toute la force de l'argument, quant à la *dernière partie* de l'objection, se réduit à ceci :

« L'auteur a voulu considérer le christianisme dans ses relations avec la poésie, les beaux-arts, l'éloquence, la littérature; il a voulu montrer en outre tout ce que les hommes doivent à cette religion, sous les rapports moraux, civils et politiques. Avec un tel projet, il n'a pas fait un livre de théologie; il n'a pas défendu ce qu'il ne vouloit pas défendre; il ne s'est pas adressé à des lecteurs auxquels il ne vouloit pas s'adresser: donc il est coupable d'*avoir fait* précisément ce qu'*il vouloit faire*. »

Mais, en supposant que l'auteur ait rempli *son but*, devoit-il chercher ce *but ?*

Ceci ramène la *première partie* de l'objection, tant

(1) Montesquieu, *Défense de l'Esprit des Lois.*



de fois répétée, qu'*il ne faut pas envisager la religion sous le rapport de ses simples beautés humaines, morales, poétiques ; c'est en ravaler la dignité*, etc. etc.

L'auteur va tâcher d'éclaircir ce point principal de la question dans les paragraphes suivans.

I. D'abord, l'auteur *n'attaque* pas, il *défend;* il n'a pas *cherché* le but, le but lui *a été offert :* ceci change d'un seul coup l'état de la question, et fait tomber la critique. L'auteur ne vient pas vanter de propos délibéré une religion chérie, admirée et respectée de tous, mais une religion haïe, méprisée et couverte de ridicule par les sophistes. Il n'y a pas de doute que le *Génie du Christianisme* eût été un ouvrage fort déplacé au siècle de Louis XIV; et le critique qui observe que Massillon n'eût pas publié une pareille apologie, a dit une grande vérité. Certes, l'auteur n'auroit jamais songé à écrire son livre, s'il n'eût existé des poëmes, des romans, des livres de toutes les sortes, où le christianisme est exposé à la dérision des lecteurs. Mais, puisque ces poëmes, ces romans, ces livres existent, il est nécessaire d'arracher la religion aux sarcasmes de l'impiété; mais, puisqu'on a dit et écrit de toutes parts, que le christianisme est *barbare*, *ridicule*, *ennemi des arts et du génie*, il est essentiel de prouver qu'il n'est ni barbare, ni ridicule, ni ennemi des arts et du génie; et que ce qui semble petit, ignoble, de mauvais goût, sans charme et sans tendresse sous la plume du scandale, peut être grand, noble, simple, dramatique et divin sous la plume de l'homme religieux.

II. S'il n'est pas permis de défendre la religion, sous le rapport de sa beauté pour ainsi dire humaine; si l'on ne doit pas faire ses efforts pour empêcher le ridicule de s'attacher à ses institutions sublimes, il y aura donc toujours un côté de cette religion qui restera à découvert? Là tous les coups seront portés; là vous serez

surpris sans défense; vous périrez par là. N'est-ce pas ce qui a déjà pensé vous arriver? N'est-ce pas avec des grotesques et des plaisanteries que Voltaire est parvenu à ébranler les bases mêmes de la foi? Répondrez-vous par de la théologie et des syllogismes, à des contes licencieux et à des folies? Des argumentations en forme empêcheront-elles un monde frivole d'être séduit par des vers piquans, ou écarté des autels par la crainte du ridicule? Ignorez-vous que chez la nation française un bon mot, une impiété d'un tour agréable, *felix culpa*, ont plus de pouvoir que des volumes de raisonnement et de métaphysique? Persuadez à la jeunesse qu'un honnête homme peut être chrétien sans être un sot : ôtez-lui de l'esprit qu'il n'y a que des capucins et des imbécilles qui puissent croire à la religion, votre cause sera bientôt gagnée. Il sera temps alors, pour achever la victoire, de vous présenter avec des raisons théologiques; mais commencez par vous faire lire. Ce dont vous avez besoin d'abord, c'est d'un ouvrage religieux qui soit pour ainsi dire populaire. Vous voudriez conduire votre malade d'un seul trait au haut d'une montagne escarpée, et il peut à peine marcher! Montrez-lui donc à chaque pas des objets variés et agréables; permettez-lui de s'arrêter pour cueillir les fleurs qui s'offriront sur sa route, et, de repos en repos, il arrivera au sommet.

III. L'auteur n'a pas écrit seulement son apologie pour les *écoliers*, pour les *chrétiens*, pour les *prêtres*, pour les *docteurs* (1); il l'a écrite surtout pour les *gens*

---

(1) Et pourtant ce ne sont ni les vrais chrétiens, ni les docteurs de Sorbonne, mais les *philosophes* (comme nous l'avons déjà dit), qui se montrent si *scrupuleux* sur l'ouvrage, c'est ce qu'il ne faut pas oublier. *Note de l'Auteur.*

Voyez ci-devant le jugement de M. l'abbé de Boulogne. *Note des Édit.*

de lettres, et pour *le monde*. C'est ce qui a été dit plus haut, c'est ce qui est impliqué dans les deux derniers paragraphes. Si l'on ne part point de cette base, que l'on feigne toujours de méconnoître la classe de lecteurs à qui le *Génie du Christianisme* est particulièrement adressé, il est assez clair qu'on ne doit rien comprendre à l'ouvrage. Cet ouvrage a été fait pour être lu de l'homme de lettres le plus incrédule, du jeune homme le plus léger, avec la même facilité que le premier feuillette un livre impie, le second un roman dangereux. Vous voulez donc, s'écrient ces rigoristes si bien intentionnés pour la religion chrétienne, vous voulez donc faire de la religion une chose de mode? Eh! plût à Dieu qu'elle fût à la mode cette divine religion, dans ce sens que la mode est l'opinion du monde! Cela favoriseroit peut-être, il est vrai, quelques hypocrisies particulières; mais il est certain, d'une autre part, que la morale publique y gagneroit. Le riche ne mettroit plus son amour-propre à corrompre le pauvre, le maître à pervertir le domestique, le père à donner des leçons d'athéisme à ses enfans; la pratique du culte mèneroit à la croyance du dogme, et l'on verroit renaître, avec la piété, le siècle des mœurs et des vertus.

IV. Voltaire, en attaquant le christianisme, connoissoit trop bien les hommes, pour ne pas chercher à s'emparer de cette opinion qu'on appelle l'*opinion du monde;* aussi employa-t-il tous les talens à faire une espèce de *bon ton* de l'impiété. Il y réussit en rendant la religion ridicule aux yeux des gens frivoles. C'est ce ridicule que l'auteur du *Génie du Christianisme* a cherché à effacer; c'est le but de tout son travail, le but qu'il ne faut jamais perdre de vue, si l'on veut juger son ouvrage avec impartialité. Mais l'auteur l'a-t-il effacé ce ridicule? Ce n'est pas là la question. Il faut demander: A-t-il fait tous ses efforts pour l'effa-

cer ? sachez-lui gré de ce qu'il a entrepris, non de ce qu'il a exécuté. *Permitte divis cætera.* Il ne défend rien de son livre, hors l'idée qui en fait la base. Considérer le christianisme dans ses rapports avec les sociétés humaines ; montrer quel changement il a apporté dans la raison et les passions de l'homme, comment il a civilisé les peuples gothiques, comment il a modifié le génie des arts et des lettres, comment il a dirigé l'esprit et les mœurs des nations modernes ; en un mot, découvrir tout ce que cette religion a de merveilleux dans ses relations poétiques, morales, politiques, historiques, etc., cela semblera toujours à l'auteur un des plus beaux sujets d'ouvrage que l'on puisse imaginer. Quant à la manière dont il a exécuté cet ouvrage, il l'abandonne à la critique.

V. Mais ce n'est pas ici le lieu d'affecter une modestie, toujours suspecte chez les auteurs modernes, qui ne trompe personne. La cause est trop grande, l'intérêt trop pressant, pour ne pas s'élever au-dessus de toutes les considérations de convenance et de respect humain. Or, si l'auteur compte le nombre des suffrages, et l'autorité de ces suffrages, il ne peut se persuader qu'il ait tout-à-fait manqué le but de son livre. Qu'on prenne un tableau impie, qu'on le place auprès d'un tableau religieux composé sur le même sujet, et tiré du *Génie du Christianisme*, on ose avancer que ce dernier tableau, tout imparfait qu'il puisse être, affoiblira le dangereux effet du premier ; tant a de force la simple vérité rapprochée du plus brillant mensonge ! Voltaire, par exemple, s'est souvent moqué des religieux ; hé bien, mettez auprès de ses burlesques peintures le morceau des Missions, celui où l'on peint les ordres hospitaliers secourant le voyageur dans les déserts, le chapitre où l'on voit des moines se consacrant aux hôpitaux, assistant les pestiférés dans les bagnes,

ou accompagnant le criminel à l'échafaud : quelle ironie ne sera pas désarmée, quel sourire ne se convertira pas en larmes ? Répondez aux reproches d'ignorance que l'on fait au culte des chrétiens, par les travaux immenses de ces religieux qui ont sauvé les manuscrits de l'antiquité ; répondez aux accusations de mauvais goût et de barbarie, par les ouvrages de Bossuet et de Fénélon ; opposez aux caricatures des saints et des anges les effets sublimes du christianisme dans la partie dramatique de la poésie, dans l'éloquence et les beaux-arts, et dites si l'impression du ridicule pourra long-temps subsister ? Quand l'auteur n'auroit fait que mettre à l'aise l'amour-propre des gens du monde ; quand il n'auroit eu que le succès de dérouler sous les yeux d'un siècle incrédule, une série de tableaux religieux, sans dégoûter ce siècle, il croiroit encore n'avoir pas été inutile à la cause de la religion.

VI. Pressés par cette vérité, qu'ils ont trop d'esprit pour ne pas sentir, et qui fait peut-être le motif secret de leurs alarmes, les critiques ont recours à un autre subterfuge. Ils disent : « Eh ! qui vous nie que le christianisme, comme toute autre religion, n'ait des beautés poétiques et morales, que ses cérémonies ne soient pompeuses, etc. » Qui le nie ? vous, vous-mêmes qui naguère encore faisiez des choses saintes l'objet de vos moqueries ; vous qui, ne pouvant plus vous refuser à l'évidence des preuves, n'avez d'autre ressource que de dire, que personne n'attaque ce que l'auteur défend. Vous avouez maintenant qu'il y a des choses excellentes dans les institutions monastiques ; vous vous attendrissez sur les moines du Saint-Bernard, sur les missionnaires du Paraguay, sur les filles de la Charité ; vous confessez que les idées religieuses sont nécessaires aux effets dramatiques ; que la morale de l'Evangile, en opposant une barrière aux passions, en a tout à la fois

épuré la flamme et redoublé l'énergie ; vous reconnoissez que le christianisme a sauvé les lettres et les arts de l'inondation des barbares, que lui seul vous a transmis la langue et les écrits de Rome et de la Grèce ; qu'il a fondé vos colléges, bâti ou embelli vos cités, modéré le despotisme de vos gouvernemens, rédigé vos lois civiles, adouci vos lois criminelles, policé et même défriché l'Europe moderne : conveniez-vous de tout cela avant la publication d'un ouvrage très-imparfait, sans doute, mais qui pourtant a rassemblé sous un seul point de vue ces importantes vérités ?

VII. On a déjà fait remarquer la tendre sollicitude des critiques pour la pureté de la religion ; on devoit donc s'attendre qu'ils se formaliseroient des deux épisodes que l'auteur a introduits dans son livre. Cette délicatesse des critiques rentre dans la grande objection qu'ils ont fait valoir contre tout l'ouvrage, et elle se détruit par la réponse générale que l'on vient de faire à cette objection. Encore une fois, l'auteur a dû combattre des poëmes et des romans impies, avec des poëmes et des romans pieux ; il s'est couvert des mêmes armes dont il voyoit l'ennemi revêtu : c'étoit une conséquence naturelle et nécessaire du genre d'apologie qu'il avoit choisi. Il a cherché à donner l'exemple avec le précepte : dans la partie théorique de son ouvrage, il avoit dit que la religion embellit notre existence, corrige les passions sans les éteindre, jette un intérêt singulier sur tous les sujets où elle est employée ; il avoit dit que sa doctrine et son culte se mêlent merveilleusement aux émotions du cœur et aux scènes de la nature, qu'elle est enfin la seule ressource dans les grands malheurs de la vie : il ne suffisoit pas d'avancer tout cela, il falloit encore le prouver. C'est ce que l'auteur a essayé de faire dans les deux épisodes de son livre. Ces épisodes étoient en outre une amorce pré-

parée à l'espèce de lecteurs pour qui l'ouvrage est spécialement écrit. L'auteur avoit-il donc si mal connu le cœur humain, lorsqu'il a tendu ce piége innocent aux incrédules? et n'est-il pas probable que tel lecteur n'eût jamais ouvert le *Génie du Christianisme*, s'il n'y avoit cherché *René* et *Atala ?*

Sa che la corre il mondo ove più versi
Delle sue dolcezze il lusingher parnasso,
E che' l verso, condito in molli versi,
I più schivi alletando, ha persuaso.

VIII. Tout ce qu'un critique impartial, qui veut entrer dans l'esprit de l'ouvrage, étoit en droit d'exiger de l'auteur, c'est que les épisodes de cet ouvrage eussent une tendance visible à faire aimer la religion et à en démontrer l'utilité. Or, la nécessité des cloîtres pour certains malheurs de la vie, et ceux-là même qui sont les plus grands, la puissance d'une religion qui peut seule fermer des plaies que tous les baumes de la terre ne sauroient guérir, ne sont-elles pas invinciblement prouvées dans l'histoire de René? L'auteur y combat en outre le travers particulier des jeunes gens du siècle, le travers qui mène directement au suicide. C'est J. J. Rousseau qui introduisit le premier parmi nous ces rêveries si désastreuses et si coupables. En s'isolant des hommes, en s'abandonnant à ses songes, il a fait croire à une foule de jeunes gens, qu'il est beau de se jeter ainsi dans le *vague* de la vie. Le roman de Werther a développé depuis ce germe de poison. L'auteur du *Génie du Christianisme*, obligé de faire entrer dans le cadre de son apologie quelques tableaux pour l'imagination, a voulu dénoncer cette espèce de vice nouveau, et peindre les funestes conséquences de l'amour outré de la solitude. Les couvens offroient autrefois des retraites à ces âmes contemplatives, que la nature appelle impérieusement aux méditations. Elles y trou-

voient auprès de Dieu de quoi remplir le vide qu'elles sentent en elles-mêmes, et souvent l'occasion d'exercer de rares et sublimes vertus. Mais, depuis la destruction des monastères et les progrès de l'incrédulité, on doit s'attendre à voir se multiplier au milieu de la société (comme il est arrivé en Angleterre), des espèces de solitaires tout à la fois passionnés et philosophes, qui, ne pouvant ni renoncer aux vices du siècle, ni aimer ce siècle, prendront la haine des hommes pour de l'élévation de génie, renonceront à tout devoir divin et humain, se nourriront à l'écart des plus vaines chimères, et se plongeront de plus en plus dans une misanthropie orgueilleuse qui les conduira à la folie, ou à la mort.

Afin d'inspirer plus d'éloignement pour ces rêveries criminelles, l'auteur a pensé qu'il devoit prendre la punition de René dans le cercle de ces malheurs épouvantables qui appartiennent moins à l'individu qu'à la famille de l'homme, et que les anciens attribuoient à la fatalité. L'auteur eût choisi le sujet de Phèdre s'il n'eût été traité par Racine : il ne restoit que celui d'Érope et de Thyeste (1) chez les Grecs, ou d'Amnon et de Thamar chez les Hébreux (2); et bien que ce sujet ait été aussi transporté sur notre scène (3), il est toutefois moins connu que le premier. Peut-être aussi s'applique-t-il mieux au caractère que l'auteur a voulu peindre. En effet, les folles rêveries de René commencent le mal, et ses extravagances l'achèvent; par les premières, il égare l'imagination d'une foible femme,

---

(1) Sen. *in Atr. et Th.* Voyez aussi Canacé et Macareus, et Caune et Byblis dans les *Métamorphoses* et dans les *Héroïdes* d'Ovide. J'ai rejeté comme trop abominable le sujet de Myrra, qu'on retrouve encore dans celui de Loth et de ses filles.

(2) Reg. 13, 14.

(3) Dans l'*Abufar* de M. Ducis.

par les dernières, en voulant attenter à ses jours, il oblige cette infortunée à se réunir à lui : ainsi le malheur naît du sujet, et la punition sort de la faute.

Il ne restoit qu'à sanctifier, par le christianisme, cette catastrophe empruntée à la fois de l'antiquité païenne et de l'antiquité sacrée. L'auteur, même alors, n'eut pas tout à faire ; car il trouva cette histoire presque naturalisée chrétienne dans une vieille ballade de Pélerin, que les paysans chantent encore dans plusieurs provinces (1). Ce n'est pas par les maximes répandues dans un ouvrage, mais par l'impression que cet ouvrage laisse au fond de l'âme, que l'on doit juger de sa moralité. Or, la sorte d'épouvante et de mystère qui règne dans l'épisode de *René*, serre et contriste le cœur sans y exciter d'émotion criminelle. Il ne faut pas perdre de vue qu'Amélie meurt heureuse et guérie, et que René finit misérablement. Ainsi le vrai coupable est puni, tandis que sa trop foible victime, remettant son âme blessée entre les mains de *celui qui retourne le malade sur sa couche*, sent renaître une joie ineffable du fond même des tristesses de son cœur. Au reste, le discours du Père Souël ne laisse aucun doute sur le but et les moralités religieuses de l'histoire de *René*.

IX. A l'égard d'*Atala*, on en a tant fait de commentaires, qu'il seroit superflu de s'y arrêter. On se contentera d'observer que les critiques qui ont jugé le plus sévèrement cette histoire, ont reconnu toutefois qu'elle *faisoit aimer la religion chrétienne*, et cela suffit à l'auteur. En vain s'appesantiroit-on sur quelques tableaux ; il n'en semble pas moins vrai que le public a vu sans trop de peine le vieux missionnaire, tout prêtre

(1) C'est le chevalier des Landes,
Malheureux chevalier, etc.

qu'il est, et qu'il a aimé dans cet épisode indien la description des cérémonies de notre culte. C'est *Atala* qui a annoncé, et qui peut-être a fait lire le *Génie du Christianisme;* cette Sauvage a réveillé, dans un certain monde, les idées chrétiennes ; et rapporté pour ce monde la religion du Père Aubry, des déserts où elle étoit exilée.

X. Au reste, cette idée d'appeler l'imagination au secours des principes religieux n'est pas nouvelle. N'avons-nous pas eu de nos jours *le Comte de Valmont*, ou *les Egaremens de la Raison!* Le Père Marin, minime, n'a-t-il pas cherché à introduire les vérités chrétiennes dans les cœurs incrédules, en les faisant entrer déguisées sous les voiles de la fiction (1)? Plus anciennement encore Pierre Camus, évêque de Belley, prélat connu par l'austérité de ses mœurs, écrivit une foule de romans pieux (2), pour combattre l'influence des romans d'Urfé. Il y a bien plus; ce fut saint François de Sales lui-même qui lui conseilla d'entreprendre ce genre d'apologie, par pitié pour les gens du monde, et pour les rappeler à la religion, en la leur présentant sous des ornemens qu'ils connoissoient. Ainsi Paul *se rendoit foible avec les foibles pour gagner les foibles* (3). Ceux qui condamnent l'auteur voudroient donc qu'il eût été plus scrupuleux que l'auteur du *Comte de Valmont*, que le Père Marin, que Pierre Camus, que saint François de Sales, qu'Héliodore (4),

---

(1) Nous avons de lui dix romans pieux fort répandus : *Adélaïde de Witzbury*, ou la *pieuse Pensionnaire; Virginie*, ou *la Vierge chrétienne; le baron de Van-Hesden*, ou *la République des Incrédules ; Farfalla*, ou *la Comédienne convertie*, etc.

(2) *Dorothée*, *Alcine*, *Daphnide*, *Hyacinthe*, etc.

(3) I. Cor. 9, 22.

(4) Auteur de *Théagène et Chariclée*. On sait que l'histoire ridicule, rapportée par Nicéphore au sujet de ce roman, est

évêque de Trica, qu'Amyot (1), grand-aumônier de France, ou qu'un autre prélat fameux, qui, pour donner des leçons de vertu à un prince, et à un prince *chrétien*, n'a pas craint de représenter le trouble des passions avec autant de vérité que d'énergie? Il est vrai que les Faidyt et les Gueudeville reprochèrent aussi à Fénélon la peinture des amours d'*Eucharis*, mais leurs critiques sont aujourd'hui oubliées (2) : le Télémaque est devenu un livre classique entre les mains de la jeunesse; personne ne songe plus à faire un crime à l'archevêque de Cambrai, d'avoir voulu guérir les passions par le tableau du désordre des passions ; pas plus qu'on ne reproche à saint Augustin et à saint Jérôme, d'avoir peint si vivement leurs propres foiblesses et les charmes de l'amour.

XI. Mais ces censeurs qui savent tout, sans doute, puisqu'ils jugent l'auteur de si haut, ont-ils réellement cru que cette manière de défendre la religion, en la rendant douce et touchante pour le cœur, en la parant même des charmes de la poésie, fût une chose si inouïe, si extraordinaire? « Qui oseroit dire, s'écrie saint Augustin, que la vérité doit demeurer désarmée contre le mensonge, et qu'il sera permis aux ennemis de la foi d'effrayer les fidèles par des paroles fortes, et de les réjouir par des rencontres d'esprit agréables ; mais que les catholiques ne doivent écrire qu'avec une froideur de style qui endorme les lecteurs? » C'est un sévère disciple de Port-Royal qui traduit ce passage de saint Augustin ; c'est Pascal lui-même ; et il ajoute à l'en-

---

dénuée de toute vérité ; Socrate, Phocius et les autres auteurs, ne disent pas un mot de la prétendue déposition de l'évêque de Trica.

(1) Traducteur de *Théagène et Chariclée*, et de *Daphnis et Chloé*.

(2) *Voyez* ci-après la note A.

droit cité (1), « qu'il y a deux choses dans les vérités de notre religion, une beauté divine qui les rend *aimables*, et une sainte majesté qui les rend vénérables. » Pour démontrer que les preuves rigoureuses ne sont pas toujours celles qu'on doit employer en matière de religion, il dit ailleurs (dans ses *Pensées*) *que le cœur a ses raisons que la raison ne connoît point* (2). Le grand Arnauld, chef de cette école austère du christianisme, combat à son tour (3) l'académicien Du Bois, qui prétendoit aussi qu'on ne doit pas faire servir l'éloquence humaine à prouver les vérités de la religion. Ramsay, dans sa vie de Fénélon, parlant du Traité *de l'existence de Dieu* par cet illustre prélat, observe « que M. de Cambrai savoit que la plaie de la plupart de ceux qui doutent, vient, non de leur esprit, mais de leur cœur, et qu'il *faut donc répandre partout des sentimens pour toucher, pour intéresser, pour saisir le cœur* (4). » Raymond de Sébonde a laissé un ouvrage écrit à peu près dans les mêmes vues que le *Génie du Christianisme*; Montaigne a pris la défense de cet auteur contre ceux qui avancent *que les chrétiens se font tort de vouloir appuyer leur créance par des raisons humaines* (5). « C'est la foy seule, ajoute Montaigne, qui embrasse vivement et certainement les hauts mystères de notre religion. Mais ce n'est pas à dire que ce ne soit une très-belle et très-louable entreprise d'accommoder encore au service de notre foy les outils naturels et humains que Dieu nous a donnez..... Il n'est occupation

---

(1) *Lettres Provinciales*, lettre onzième, pag. 154-98.
(2) *Pensées de Pascal*, ch. XXVIII, pag. 179.
(3) Dans son petit traité intitulé : *Réflexions sur l'éloquence des Prédicateurs.*
(4) *Hist. de la Vie de Fénélon*, pag. 193.
(5) *Essais* de Montaigne, tom. IV, liv. II, ch. 12, pag. 172.

ni desseins plus dignes d'un homme chrétien, que de viser par tous ses estudes et pensemens à embellir, estendre et amplifier la vérité de sa créance (1). »

L'auteur ne finiroit point s'il vouloit citer tous les écrivains qui ont été de son opinion sur la nécessité de rendre la religion aimable, et tous les livres où l'imagination, les beaux-arts et la poésie ont été employés comme un moyen d'arriver à ce but. Un ordre tout entier de religieux connus par leur piété, leur aménité et leur science du monde, s'est occupé pendant plusieurs siècles de cette unique idée. Ah! sans doute aucun genre d'éloquence ne peut être interdit à cette sagesse, *qui ouvre la bouche des muets* (2), *et qui rend diserte la langue des petits enfans*. Il nous reste une lettre de saint Jérôme, où ce Père se justifie d'avoir employé l'érudition païenne à la défense de la doctrine des chrétiens (3). Saint Ambroise eût-il donné saint Augustin à l'Eglise, s'il n'eût fait usage de tous les charmes de l'élocution? « Augustin, encore tout enchanté de l'éloquence profane, dit Rollin, ne cherchoit, dans les prédications de saint Ambroise, que les agrémens du discours, et non la solidité des choses, mais il n'étoit pas en son pouvoir de faire cette séparation. » Et n'est-ce pas sur les ailes de l'imagination que saint Augustin s'est élevé à son tour jusqu'à la *Cité de Dieu?* Ce Père ne fait point de difficulté de dire qu'on doit ravir aux païens leur éloquence, en leur laissant leurs mensonges, afin de l'appliquer à la prédication de l'Evangile, comme Israël emporta l'or des Egyptiens, sans toucher à leurs idoles, pour en embellir l'arche

(1) *Essais* de Montaigne, tom. IV, liv. II, ch. 12, pag. 173-4.
(2) *Sapientia aperuit os mutorum, et linguas infantium fecit disertas.*
(3) *Voyez* ci-après la note B.

sainte (1). C'étoit une vérité si unanimement reconnue des Pères, qu'il est bon d'appeler l'imagination au secours des idées religieuses, que ces saints hommes ont été jusqu'à penser que Dieu s'étoit servi de la poétique philosophie de Platon, pour amener l'esprit humain à la croyance des dogmes du christianisme.

XII. Mais il y a un fait historique qui prouve invinciblement la méprise étrange où les critiques sont tombés lorsqu'ils ont cru l'auteur coupable d'innovation dans la manière dont il a défendu le christianisme. Lorsque Julien, entouré de ses sophistes, attaqua la religion avec les armes de la plaisanterie, comme on l'a fait de nos jours : quand il défendit aux *Galiléens* d'enseigner (2), et même d'apprendre les belles-lettres ; quand il dépouilla les autels du Christ, dans l'espoir d'ébranler la fidélité des prêtres, ou de les réduire à l'avilissement de la pauvreté, plusieurs fidèles élevèrent la voix pour repousser les sarcasmes de l'impiété, et pour défendre la beauté de la religion chrétienne. Apollinaire le père, selon l'historien Socrate, mit en vers héroïques tous les livres de Moïse, et composa des tragédies et des comédies sur les autres livres de l'Ecriture. Apollinaire le fils écrivit des dialogues, à l'imitation de Platon, et il renferma dans ces dialogues la morale de l'Evangile et les préceptes des Apôtres (3). Enfin, ce Père de l'Eglise, surnommé par excellence *le théologien*, Grégoire de Nazianze, combattit aussi les sophistes avec les armes du poëte. Il fit une tragédie de la mort de Jésus-Christ, que nous avons encore. Il mit en vers la morale, les dogmes et les

---

(1) *De Doct. chr.*, lib. 2, n. 7.
(2) Nous avons encore l'édit de Julien. Jul. pag. 42. Vid. Greg. Naz., or. 3, cap. 4. Amm. lib. 22.
(3) *Voyez* ci-après la note C.

mystères mêmes de la religion chrétienne (1). L'historien de sa vie affirme positivement que ce saint illustre ne se livra à son talent poétique que pour défendre le christianisme contre la dérision de l'impiété (2); c'est aussi l'opinion du sage Fleury. « Saint Grégoire, dit-il, vouloit donner à ceux qui aiment la poésie et la musique, des sujets utiles pour se divertir, et ne pas laisser aux païens l'avantage de croire qu'ils fussent les seuls qui pussent réussir dans les belles-lettres (3). »

Cette espèce d'apologie poétique de la religion a été continuée presque sans interruption, depuis Julien jusqu'à nos jours. Elle prit une nouvelle force à la renaissance des lettres : Sannazar écrivit son poëme *de Partu Virginis* (4), et Vida, son poëme de la Vie de Jésus-Christ (*Christiades*) (5); Buchanan donna ses tragédies de Jephté et de saint Jean-Baptiste. La Jérusalem délivrée, le Paradis perdu, Polyeucte, Esther, Athalie, sont devenus depuis de véritables apologies en faveur de la beauté de la religion. Enfin Bossuet, dans le second chapitre de sa préface, intitulée *de grandiloquentiâ et suavitate Psalmorum*, Fleury, dans son traité des poésies sacrées, Rollin, dans son chapitre de l'éloquence de l'Ecriture, Lowth, dans son excellent livre *de sacrâ poesi Hebræorum ;* tous se sont complu à faire admirer la grâce et la magnificence de la religion. Quel besoin d'ailleurs y a-t-il d'appuyer de tant d'exemples ce que le seul bon sens suffit pour ensei-

---

(1) L'abbé de Billy a recueilli cent quarante-sept poëmes de ce Père, à qui saint Jérôme et Suidas attribuent plus de trente mille vers pieux.

(2) Naz. vit., *p.* 12.

(3) *Voyez* ci-après la note D.

(4) *Voyez* ci-après la note E.

(5) Dont on a retenu ce vers sur le dernier soupir du Christ :

Supremamque auram, ponens caput, expiravit.

gner? Dès lors que l'on a voulu rendre la religion ridicule, il est tout simple de montrer qu'elle est belle. Hé quoi! Dieu lui-même nous auroit fait annoncer son Eglise par des poëtes inspirés; il se seroit servi, pour nous peindre les grâces de l'*Epouse*, des plus beaux accords de la harpe du roi prophète: et nous, nous ne pourrions dire les charmes de *celle qui vient du Liban* (1), *qui regarde des montagnes de Sanir et d'Hermon* (2), *qui se montre comme l'aurore* (3), *qui est belle comme la lune, et dont la taille est semblable à un palmier* (4). La Jérusalem nouvelle que saint Jean vit s'élever du désert, *étoit toute brillante de clarté.*

Peuples de la terre chantez,
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle (5)!

Oui, *chantons-la* sans crainte, cette religion sublime; défendons-la contre la dérision; faisons valoir toutes ses beautés, comme au temps de Julien, et puisque des siècles semblables ont ramené à nos autels des insultes pareilles, employons contre les modernes sophistes le même genre d'apologie que les Grégoire et les Apollinaire employoient contre les Maxime et les Libanius.

---

(1) *Veni de Libano, sponsa mea.* Cant. cap. 4, pag. 8.
(2) *De vertice Sanir et Hermon.* Id. Ib.
(3) *Quasi aurora consurgens, pulchra ut luna.* Id. cap. 6, pag. 9.
(4) *Statura tua assimilata est palmæ.* Id. cap. 6, pag. 7.
(5) Athalie.

PLAN DE L'OUVRAGE.

L'AUTEUR ne peut pas parler *d'après lui-même* du plan de son ouvrage, comme il a parlé du fond de son sujet; car un plan est une chose de l'art, qui a ses lois, et pour lesquelles on est obligé de s'en rapporter à la décision des maîtres. Ainsi, en rappelant les critiques qui désapprouvent le plan de son livre, l'auteur sera forcé de compter aussi les voix qui lui sont favorables.

Or, s'il se fait une illusion sur son plan, et qu'il ne le croie pas tout-à-fait défectueux, ne doit-on pas excuser un peu en lui cette illusion, puisqu'elle semble être aussi le partage de quelques écrivains, dont la supériorité en critique n'est contestée de personne? Ces écrivains ont bien voulu donner leur approbation publique à l'ouvrage; M. de La Harpe l'avoit pareillement jugé avec indulgence. Une telle autorité est trop précieuse à l'auteur pour qu'il manque à s'en prévaloir, dût-il se faire accuser de vanité. Ce grand critique avoit donc repris pour le *Génie du Christianisme* le projet qu'il avoit eu long-temps pour *Atala* (1); il vouloit composer la *Défense* que l'auteur est réduit à composer lui-même aujourd'hui: celui ci eût été sûr de triompher s'il eût été secondé par un homme aussi habile, mais la Providence a voulu le priver de ce puissant secours, et de ce glorieux suffrage.

---

(1) Je connoissois à peine M. de La Harpe dans ce temps-là; mais ayant entendu parler de son dessein, je le fis prier par ses amis de ne point répondre à la critique de M. l'abbé Morellet. Toute glorieuse qu'eût été pour moi une défense d'*Atala*, par M. de La Harpe, je crus avec raison que j'étois trop peu de chose pour exciter une controverse entre deux écrivains célèbres.

Si l'auteur passe des critiques qui semblent l'approuver, aux critiques qui le condamnent, il a beau lire et relire leurs censures, il n'y trouve rien qui puisse l'éclairer : il n'y voit rien de précis, rien de déterminé ; ce sont partout des expressions vagues ou ironiques. Mais, au lieu de juger l'auteur si superbement, les critiques ne devroient-ils pas avoir pitié de sa foiblesse, lui montrer les vices de son plan, lui en enseigner les remèdes ? « Ce qui résulte de tant de critiques amères, dit M. de Montesquieu dans sa Défense, c'est que l'auteur n'a point fait son ouvrage suivant le plan et les vues de ses critiques, et que si ses critiques avoient fait un ouvrage sur le même sujet, ils y auroient mis un grand nombre de choses qu'ils savent (1). »

Puisque ces critiques refusent (sans doute parce que cela n'en vaut pas la peine) de montrer l'inconvénient attaché au plan, ou plutôt au sujet du *Génie du Christianisme*, l'auteur va lui-même essayer de le découvrir.

Quand on veut considérer la Religion chrétienne ou le Génie du Christianisme sous toutes ses faces, on s'aperçoit que ce sujet offre deux parties très-distinctes.

1°. Le christianisme proprement dit, à savoir ses dogmes, sa doctrine et son culte ; et, sous ce dernier rapport, se rangent aussi ses bienfaits et ses institutions morales et politiques.

2°. La poétique du christianisme, ou l'influence de cette religion sur la poésie, les beaux arts, l'éloquence, l'histoire, la philosophie, la littérature en général ; ce qui mène aussi à considérer les changemens que le christianisme a apportés dans les passions de l'homme, et dans le développement de l'esprit humain.

L'inconvénient du sujet est donc le *manque d'unité*,

(1) *Défense de l'Esprit des Lois.*

et cet inconvénient est inévitable. En vain, pour le faire disparoître, l'auteur a essayé d'autres combinaisons de chapitres et de parties dans les deux éditions qu'il a supprimées. Après s'être obstiné long-temps à chercher le plan le plus régulier, il lui a paru, en dernier résultat, qu'il s'agissoit bien moins, pour le but qu'il se proposoit, de faire un ouvrage extrêmement méthodique, que de porter un grand coup au cœur, et de frapper vivement l'imagination. Ainsi, au lieu de s'attacher à l'ordre des sujets, comme il l'avoit fait d'abord, il a préféré l'ordre des preuves. Les preuves de sentiment sont renfermées dans le premier volume, où l'on traite du charme et de la grandeur des mystères, de l'existence de Dieu, etc.; les preuves pour l'esprit et l'imagination remplissent le second et le troisième volume, consacrés à la *poétique;* enfin, ces mêmes preuves pour le cœur, l'esprit et l'imagination, réunies aux preuves pour la raison, c'est-à-dire aux preuves de fait, occupent le quatrième volume, et terminent l'ouvrage. Cette gradation de preuves sembloit promettre d'établir une progression d'intérêt dans le *Génie du Christianisme;* il paroît que le jugement du public a confirmé cette espérance de l'auteur. Or, si l'intérêt va croissant de volume en volume, le plan du livre ne sauroit être tout-à-fait vicieux.

Qu'il soit permis à l'auteur de faire remarquer une chose de plus. Malgré *les écarts de son imagination*, perd-il souvent de vue son sujet dans son ouvrage? Il en appelle au critique impartial: quel est le chapitre, quelle est, pour ainsi dire, la page où l'objet du livre ne soit pas reproduit (1)? Or, dans une apologie du

---

(1) Cette vérité a été reconnue par le critique même qui s'est le plus élevé contre l'ouvrage.
Voyez ci-devant la brochure attribuée à M. Ginguené.

christianisme, où l'on ne veut que montrer au lecteur la beauté de cette religion, peut-on dire que le plan de cette apologie est essentiellement défectueux, si dans les choses les plus directes, comme dans les plus éloignées, on a fait reparoître partout la grandeur de Dieu, les merveilles de la Providence, l'influence, les charmes et les bienfaits des dogmes, de la doctrine et du culte de Jésus-Christ ?

En général, on se hâte un peu trop de prononcer sur le plan d'un livre. Si ce plan ne se déroule pas d'abord aux yeux des critiques, comme ils l'ont conçu sur le titre de l'ouvrage, ils le condamnent impitoyablement. Mais ces critiques ne voient pas, ou ne se donnent pas la peine de voir, que si le plan qu'ils imaginent étoit exécuté, il auroit peut-être une foule d'inconvéniens qui le rendroient encore moins bon que celui que l'auteur a suivi.

Quand un écrivain n'a pas composé son ouvrage avec précipitation, quand il y a employé plusieurs années ; quand il a consulté les livres et les hommes, et qu'il n'a rejeté aucun conseil, aucune critique; quand il a recommencé plusieurs fois son travail d'un bout à l'autre; quand il a livré deux fois aux flammes son ouvrage tout imprimé, ce ne seroit que justice de supposer qu'il a peut-être aussi bien vu son sujet que le critique, qui, sur une lecture rapide, condamne d'un mot un plan médité pendant des années. Que l'on donne toute autre forme au *Génie du Christianisme*, et l'on ose assurer que l'ensemble des beautés de la religion, l'accumulation des preuves aux derniers chapitres, la force de la conclusion générale, auront beaucoup moins d'éclat, et seront beaucoup moins frappans que dans l'ordre où le livre est actuellement disposé. On ose encore avancer qu'il n'y a point de grand monument en prose dans la langue française (le Télémaque et les

ouvrages historiques exceptés) dont le plan ne soit exposé à autant d'objections que l'on en peut faire au plan de l'auteur. Que d'arbitraire dans la distribution des parties et des sujets de nos livres les plus beaux et les plus utiles ! Et certainement (si l'on peut comparer un chef-d'œuvre à une œuvre très-imparfaite) l'admirable *Esprit des Lois* est une composition qui n'a peut-être pas plus de régularité, que l'ouvrage dont on essaie de justifier le plan dans cette défense. Toutefois la méthode étoit encore plus nécessaire au sujet traité par M. de Montesquieu, qu'à celui dont l'auteur du *Génie du Christianisme* a tenté une si foible ébauche.

DÉTAILS DE L'OUVRAGE.

Venons maintenant aux critiques de détail.

On ne peut s'empêcher d'observer d'abord que la plupart de ces critiques tombent sur le premier et sur le second volume. Les censeurs ont marqué un singulier dégoût pour le troisième et le quatrième. Ils les passent presque toujours sous silence. L'auteur doit-il s'en attrister ou s'en réjouir ? Seroit-ce qu'il n'y a rien à dire sur ces deux volumes, ou qu'ils ne laissent rien à dire ?

On s'est donc presque uniquement attaché à combattre quelques opinions littéraires particulières à l'auteur, et répandues dans le second volume (1) ; opinions qui, après tout, sont d'une petite importance, et qui peuvent être reçues ou rejetées sans qu'on en puisse rien conclure contre le fond de l'ouvrage : il faut ajouter à la liste de ces graves reproches, une douzaine

(1) Encore n'a-t-on fait que répéter les observations judicieuses et polies, qui avoient paru à ce sujet dans quelques journaux accrédités.

d'expressions véritablement répréhensibles, et que l'on a fait disparoître dans les nouvelles éditions.

Quant à quelques phrases dont on a détourné le sens (par un art si merveilleux et si nouveau), pour y trouver d'indécentes allusions, comment éviter ce malheur, et quel remède y apporter? Un auteur, c'est La Bruyère qui le dit; « un auteur n'est pas obligé de remplir son esprit de toutes les extravagances, de toutes les saletés, de tous les mauvais mots qu'on peut dire, et de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au sujet de quelques endroits de son ouvrage, et encore moins de les supprimer; il est convaincu que quelque scrupuleuse exactitude qu'on ait dans sa manière d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaisans est un mal inévitable, et que les meilleures choses ne leur servent souvent qu'à leur faire rencontrer une sottise (1). »

L'auteur a beaucoup cité dans son livre, mais il paroît encore qu'il eût dû citer davantage. Par une fatalité singulière, il est presque toujours arrivé, qu'en voulant blâmer l'auteur, les critiques ont compromis leur mémoire. Ils ne veulent pas que l'auteur dise, *déchirer le rideau des mondes, et laisser voir les abîmes de l'éternité;* et ces expressions sont de Tertullien (2): ils soulignent *le puits de l'abîme* et le cheval *pâle de la mort,* apparemment comme étant une vision de l'auteur; et ils ont oublié que ce sont des images de l'Apocalypse (3) : ils rient des tours gothiques *coiffées de nuages;* et ils ne voient pas que l'auteur traduit litté-

---

(1) *Caract. de La Bruyère.*

(2) *Cùm ergo finis et limes medius, qui interhiat, adfuerit, ut etiam mundi ipsius species transferatur æque temporalis, quæ illi dispositioni æternitatis aulæi vice oppansa est.* Apolog. cap. 48.

(3) *Equus pallidus*, cap. 6, v. 8. *Puteus abyssi*, cap. 9, v. 2.



ralement un vers de Shakespeare (1) ; ils croient que les *ours enivrés de raisins* sont une circonstance inventée par l'auteur ; et l'auteur n'est ici qu'historien fidèle (2) : l'Esquimaux qui s'embarque sur un rocher de glace, leur paroît une imagination bizarre ; et c'est un fait rapporté par Charlevoix (3) : le crocodile qui *pond un œuf*, est une expression d'Hérodote (4) ; *ruse de la sagesse*, appartient à la Bible (5), etc. etc. Un critique prétend qu'il faut traduire l'épithète d'Homère, Ἡδυεπὴς appliquée à Nestor, par Nestor *au doux langage*. Mais Ἡδυεπὴς ne voulut jamais dire *au doux langage*. Rollin traduit à peu près comme l'auteur du *Génie du Christianisme*, Nestor *cette bouche éloquente* (6), d'après le texte grec, et non d'après la leçon latine du Scoliaste, *Suaviloquus*, que le critique a visiblement suivi.

Au reste, l'auteur a déjà dit qu'il ne prétendoit pas défendre des talens qu'il n'a pas sans doute ; mais il ne peut s'empêcher d'observer que tant de petites remarques sur un long ouvrage, ne servent qu'à dégoûter un auteur sans l'éclairer ; c'est la réflexion que

---

(1) The clouds-capt-towers, the gorgeons palaces, etc.
In the Temp.

L'abbé Delille avoit dit dans les *Jardins*, en parlant des rochers :

J'aime à voir leur front chauve et leur tête sauvage
Se coiffer de verdure, et s'entourer d'ombrage.

J'ai cependant mis dans la nouvelle édition, *couronnées d'un chapiteau de nuages*.

(2) *Voyez* ci-après la note F.

(3) « Croiroit-on que sur ces glaces énormes on rencontre des hommes qui s'y sont embarqués exprès ? On assure pourtant qu'on y a plus d'une fois aperçu des Esquimaux, etc. » *Histoire de la Nouvelle France*, tom. II, lib. X, pag. 293, édit. de Paris, 1744.

(4) Τίκτει μὲν γὰρ ὠὰ ἐν τῇ ἐλείωι. Herod. lib. II, cap. 68.

(5) *Astutias sapientiæ*. Eccl. cap. 1, v. 6.

(6) *Traité des Etud.*, tom. I, pag. 375. De la lecture d'Hom.

M. de Montesquieu fait lui-même dans ce passage de sa *Défense* :

« Les gens qui veulent tout enseigner, empêchent beaucoup d'apprendre ; il n'y a point de génie qu'on ne rétrécisse, lorsqu'on l'enveloppera d'un million de scrupules vains : avez-vous les meilleures intentions du monde, on vous forcera vous-même d'en douter. Vous ne pouvez plus être occupé à bien dire, quand vous êtes effrayé par la crainte de dire mal, et qu'au lieu de suivre votre pensée, vous ne vous occupez que des termes qui peuvent échapper à la subtilité des critiques. On vient nous mettre un béguin sur la tête, pour nous dire à chaque mot : prenez garde de tomber : vous voulez parler comme vous, je veux que vous parliez comme moi. Va-t-on prendre l'essor, ils vous arrêtent par la manche. A-t-on de la force et de la vie, on vous l'ôte à coups d'épingle. Vous élevez-vous un peu, voilà des gens qui prennent leur pied ou leur toise, lèvent la tête, et vous crient de descendre pour vous mesurer...... Il n'y a ni science ni littérature qui puisse résister à ce pédantisme (1). »

C'est bien pis encore quand on y joint les dénonciations et les calomnies. Mais l'auteur les pardonne aux critiques ; il conçoit que cela peut faire partie de leur plan, et ils ont le droit de réclamer, pour leur ouvrage, l'indulgence que l'auteur demande pour le sien. Cependant que revient-il de tant de censures multipliées où l'on n'aperçoit que l'envie de nuire à l'ouvrage et à l'auteur, et jamais un goût impartial de critique ? Que l'on provoque des hommes que leurs principes retenoient dans le silence, et qui, forcés de descendre dans l'arène, peuvent y paroître quelquefois avec des armes qu'on ne leur soupçonnoit pas.

---

(1) *Défense de l'Esprit des Lois*, IIIe partie.

IL
lon
maq
livre
livre
ouvr
jama
fées
et le
d'Ar
des l
de ge
comp
rech
tère
fait
ouvr
dont
calic
prix
à ces
vin e

NOTES

POUR LA DÉFENSE

DU

GÉNIE DU CHRISTIANISME.

Note A.

Il est curieux de voir comment un Faidyt traite un Fénélon dans sa *Télémacomanie* : « S'il faut juger du Télémaque, dit-il, par le feu et l'ardeur avec laquelle ce livre est recherché, c'est le plus excellent de tous les livres. Jamais on ne tira tant d'exemplaires d'aucun ouvrage ; jamais on ne fit tant d'éditions d'un même livre ; jamais écrit n'a été lu par tant de gens. Mais comme les fées du jeune Perrault, et les pasquinades de Le Noble, et les mamans-joie de madame Demurat, et les comédies d'Arlequin, ou le théâtre Italien, qui sont certainement des livres fort méprisables, ont été lus et courus par plus de gens, et réimprimés plus de fois que Télémaque, il faut compter pour peu de chose l'avidité avec laquelle il a été recherché, etc.... Le profond respect que j'ai pour le caractère et pour le mérite personnel de M. de Cambrai, me fait rougir de honte pour lui, d'apprendre qu'un tel ouvrage soit parti de sa plume, et que de la même main dont il offre tous les jours sur l'autel, au Dieu vivant, le calice adorable qui contient le sang de Jésus-Christ, le prix de la rédemption de l'univers, il ait présenté à boire à ces mêmes âmes qui en ont été rachetées, la coupe du vin empoisonné de la prostituée de Babylone... je n'ai

presque vu autre chose dans les premiers tomes du Télémaque de M. de Cambrai, que des peintures vives et naturelles de la beauté des nymphes et des naïades, et de celle de leur parure et de leur ajustement, de leur danse, de leurs chansons, de leurs jeux, de leurs divertissemens, de leur chasse, de leurs intrigues à se faire aimer, et de la bonne grâce avec laquelle elles nagent toutes nues aux yeux d'un jeune homme pour l'enflammer. La grotte enchantée de Calypso, la troupe galante des jeunes filles qui l'accompagnent partout, leur étude à plaire, leur application à se parer, les soins assidus et officieux qu'elles rendent au beau Télémaque, les discours que leur maîtresse, encore plus amoureuse qu'elles, lui tient, les charmes de la jeune Eucharis, les avances qu'elle fait à son amoureux, les rendez-vous dans un bois, les tête-à-tête sur l'herbe, les parties de chasse, les festins, le bon vin et le précieux nectar dont elles enivrent leur hôte, la descente de Vénus dans un char doré et léger, traîné par des colombes, accompagnée de son petit Amour; enfin la description de l'île de Chypre, et des plaisirs de toutes les sortes, qui sont permis en ce charmant pays, aussi bien que les fréquens exemples de toute la jeunesse qui, sous l'autorité des lois, et sans le moindre obstacle de la pudeur, s'y livre impunément à toutes sortes de voluptés et de dissolutions, occupent une bonne partie du premier et du second tome du roman de votre prélat, Madame........ Est-il possible que M. de Cambrai, qui est si éclairé, n'ait pas prévu tant de funestes suites qui proviendront de son livre?...... A quoi peuvent servir après cela, toutes les belles instructions de morale et de vertu chrétienne et évangélique, que M. de Cambrai fait donner par Mentor à son Télémaque? N'est-ce pas mêler Dieu avec le démon, Jésus-Christ avec Bélial, la lumière avec les ténèbres, comme dit saint Paul, et faire un mélange ridicule et monstrueux de la religion chrétienne avec la païenne, et des idoles avec la Divinité? » (*Télémacomanie*, ou *la censure et critique du roman intitulé* : *les Aventures*, *etc.* 1 vol. in-12 de 500 p., édit. 1700, pag. 1-2-3-6-461-462.) On

voit que dans tous les temps les dénonciations et les insinuations odieuses ont fait une partie essentielle de l'art de certains critiques. Le reste de la *Télémacomanie* est du même ton. Faidyt *prouve* que Fénélon ne sait pas sa langue : qu'il est d'une ignorance profonde en histoire ; qu'il fait toujours, par exemple, Idoménée petit-fils de Minos, fils de Jupiter, tandis qu'il n'étoit que son arrière-petit-fils ; il *montre* que l'archevêque de Cambrai n'entend pas Homère ; que son roman (qui est un chef-d'œuvre de composition) est pitoyablement composé, notamment le dénoûment, que lui, Faidyt, trouve ridicule, etc. etc. Encore ce misérable, qui avoit aussi insulté Bossuet, et l'avoit appelé l'âne de Balaam, se défend-il d'être l'auteur d'une *critique brutale et séditieuse*, qui avoit paru depuis quelque temps contre le *Télémaque* ; il est fort scandalisé qu'on lui attribue *cet infâme libelle :* il vouloit parler apparemment de la *critique générale du Télémaque*, de Gueudeville. Il faut convenir qu'on a peu le droit de se plaindre de la rigueur de la censure, lorsqu'on voit de pareilles insultes prodiguées à des ouvrages dont le temps a consacré la beauté ; mais il faut convenir aussi, que ces critiques sont des refuges dangereux pour l'amour-propre des auteurs modernes, et qu'elles offrent trop de consolation à la médiocrité.

Note B.

Epist. *ad Magnum.* Il nomme avec son érudition accoumée, tous les auteurs qui ont défendu la religion et les mystères par des idées philosophiques, en commençant à saint Paul, qui cite des vers de Ménandre (1) et d'Epiménide (2), jusqu'au prêtre Juvencus, qui, sous le règne de Constantin, écrivit en vers l'histoire de Jésus-Christ, « sans craindre, ajoute saint Jérôme, que la poésie diminuât quelque chose de la majesté de l'Évangile (3). »

---

(1) 1 Cor. 15, 33.
(2) Tit. 1, 12.
(3) *Epist. ad Mag. loc. cit.*

Note C.

Le passage grec est formel :

Ὁ μὲν γαρ εὐθὺς γραμματικὸς ἅτε, τὴν τεχνὴν γραμματικὴν χριςιανικῷ τύπῳ συνέταττε τάτε Μωὖσεος βιϐλία, διὰ τοῦ ἡρωϊκοῦ λεγομένον μέρου μετέϐαλε, καὶ ὅσα κατὰ τὴν παλαιὰν διαδήκην ἐυ ἱςορίας τύπο συγγέγραπται· καὶ τοῦτο μὲν τῷ ὐακτυλικῳ μετρῳ συνέταττε. Τοῦτο δέ καὶ τῷ τῆς τραγῳδιας τύπῳ δραματικὸς ἐξειργάζετο· καὶ παντὶ μέτρῳ ῥυθμικῷ ἐχρῆτο, ὅπως ἂν μηδείς τρόπος τῆς ἑλληνικῆς γλώττης τοῖς χριςιανοῖς, ἀνήκοσε ἦ· ὁ δὲ νεώτερος ἀπολινάρισε εὐ πρὸς τὸ λέγειν παρεσκευασμένος, τὰ εὐαγγέλια καὶ τὰ ἀποςολικὰ δόγματα, ἐν τύπῳ διαλόγον, ἐξέθετο, κατὰ καὶ Πλάτων παρ' ἕλλησιν. Socrat. lib. III, cap. 16, pag. 153, *ex editione Valesii*. Paris. an. 1686. Sozomène, qui attribue tout au fils, dit qu'il fit l'histoire des Juifs, jusqu'à Saül, en vingt-quatre poëmes, qu'il marqua des vingt-quatre lettres grecques de l'alphabet, comme Homère; qu'il imita Ménandre par des comédies, Euripide par des tragédies, et Pindare par des odes, prenant le sujet de ces ouvrages dans l'Ecriture sainte. Les chrétiens chantoient souvent ses vers au lieu des hymnes sacrés, car il avoit composé des chansons pieuses de toutes les sortes pour les jours de fêtes ou de travail. Il adressa à Julien même, et aux philosophes de ces temps, un discours intitulé : *De la Vérité*, et dans lequel il défendoit le christianisme par des raisons purement humaines.

Voici le texte :

Ἡ νίκα δὴ ἀπολινάριος οὖκος εἰς καιρὸν τῇ πολυμαθία καὶ τῃ φύσει χρησάμενος, ἀντὶ μὲν τῆς Ὁμήρου ποιήσεως, ἐν ἔπεςιν ἡρώοις τὴν ἑϐραϊκὴν ἀρχαιολογίαν συνεγράψατο μέχρι τῆς τοῦ Σαοὺλ βασιλείας, καὶ εἰς εἰκοσι τέσσαρα μέρη τὴν πᾶσαν γραμματείαν διεῖλεν, ἑκαςῳ τόμῳ προσηγορίαν θέμενος ὁμώνυμον τοῖς παρ' ἑλληνες ςοιχείοις κατὰ τὸν τούτων ἀριθμὸν καὶ τὴν τάξιν. Ἐπραγματεύσατο δὲ καὶ τοῖς Μενάνδρου δράμασιν εἴκασμενας κωμῳδίας· καὶ τὴν Εὐριπιδου τραγῳδιαν, καὶ τὴν Πινδάρου λύραν

ἐμιμήσατο. Et ailleurs : Ἄνδρες τὲ παρὰ τοὺς πότους καὶ ἐν ἔργοις, καὶ γυναῖκες παρά τοὺς ἰσοὺς τά ἀυτοῦ μέλη ἔψαλλον. Soz. lib. V. cap. 18, pag. 506; lib. VI, c. 25, pag. 545, *ex editione Valesii*. Paris. an. 1686. Voyez aussi Fleury, *Hist. eccl.* t. IV, liv. XV, pag. 12. Paris, 1724; et Tillemont, *Mémoires eccl.* t. VII, art. 6, pag. 12; et art. 17, pag. 634. Paris, 1706. Un laïque, nommé Origène, publia de son côté quelques traités en faveur de la religion, et saint Amphiloque écrivit en vers à Séleucus, pour l'engager à étudier à la fois les belles-lettres et les mystères de la religion. (Saint Bazil. ep. 384, pag. 377. Saint Joan. Damasc. pag. 190.)

Note D.

Fleury, *Hist. eccl.*, tom. IV, liv. XIX, p. 557. La philosophie a été *scandalisée* de la manière *philosophique*, morale, et même poétique, dont l'auteur a parlé des mystères sans faire attention que beaucoup de Pères de l'Eglise en ont eux-mêmes parlé ainsi, et qu'il n'a fait que répéter les raisonnemens de ces grands hommes. Origène avoit écrit neuf livres de *Stromates*, où il confirmoit, dit saint Jérôme, tous les dogmes de notre religion par l'autorité de Platon, d'Aristote, de Numénius et de Cornutus (*epist. ad Mag.*). Saint Grégoire de Nysse mêle la philosophie à la théologie, et se sert des raisons des philosophes dans l'explication des mystères; il suit Platon et Aristote pour les principes, et Origène pour l'allégorie. Qu'auroient donc dit les critiques, si l'auteur avoit fait, comme saint Grégoire de Nazianze, des espèces de stances sur la grâce, le libre arbitre, l'invocation des Saints, la Trinité, le Saint-Esprit, la présence réelle, etc.? Le poëme soixante-dixième, composé en vers hexamètres, et intitulé : *Les Secrets de saint Grégoire*, contient, dans huit chapitres, tout ce que la théologie a de plus sublime et de plus important. Saint Grégoire a chanté jusqu'à la primauté de l'Église de Rome :

Τούτων δὲ πιςις, ἡ μὲν ἦν ἐκ πλείονος,
Καὶ νῦν ἔτ' ἐσὶν εὔδρομος, τὴν ἑσπέραν

Πᾶσαν δέουσα τῷ σωτηρίῳ λόγῳ,
Καθὼς δίκαιον τὴν πρόεδρον τῶν ὅλων,
Ὅλην σέβουσαν τὴν Θεοῦ συμφωνίαν.

Fides vetustæ recta erat jam antiquitùs
Et recta perstat nunc item, nexu pio,
Quodcunque labens sol videt, devinciens :
Ut universi præsidem mundi decet
Totam colit quæ numinis concordiam.

« De toute antiquité la foi de Rome a été droite, et elle persiste dans cette droiture, cette Rome qui lie par la parole du salut (τω σωδερίῳ λόγῳ, *salutari verbo*, et non pas *nexu pio*), tout ce qu'éclaire le soleil couchant, comme il convenoit à cette Eglise, qui occupe le premier rang entre les Eglises du monde, et qui révère la parfaite union qui subsiste en Dieu. » Voilà, certes, des sujets assez sérieux mis en vers par un évêque. L'auteur du *Génie du Christianisme* n'a parlé que des beaux effets de la religion employée dans la poésie : saint Grégoire de Nazianze va bien plus loin, car il ose faire de véritables allégories sur des sujets pieux. Rollin nous donne ainsi le précis d'un poëme de ce Père : « un songe qu'eut saint Grégoire dans sa plus tendre jeunesse, et dont il nous a laissé en vers une élégante description, contribua beaucoup à lui inspirer de tels sentimens (des sentimens d'innocence). Pendant qu'il dormoit, il crut voir deux vierges de même âge et d'une égale beauté, vêtues d'une manière modeste, et sans aucune de ces parures que recherchent les personnes du siècle. Elles avoient les yeux baissés en terre, et le visage couvert d'un voile, qui n'empêchoit pas qu'on entrevît la rougeur que répandoit sur leurs joues une pudeur virginale. Leur vue, ajoute le saint, me remplit de joie : car elles me paroissoient avoir quelque chose au-dessus de l'humain. Elles, de leur côté, m'embrassèrent et me caressèrent comme un enfant qu'elles aimoient tendrement : et quand je leur demandai qui elles étoient, elles me dirent, l'une qu'elle étoit la pureté; et l'autre la continence, toutes deux les compagnes de Jésus-Christ, et les amies de ceux qui renoncent

au mariage, pour mener une vie céleste ; elles m'exhortoient d'unir mon cœur et mon esprit au leur, afin que, m'ayant rempli de l'éclat de la virginité, elles pussent se présenter devant la lumière de la Trinité immortelle. Après ces paroles, elles s'envolèrent au ciel, et mes yeux les suivirent le plus loin qu'ils purent. » (*Traité des Etudes*, tom. IV, pag. 674.) A l'exemple de ce grand saint, Fénélon lui-même, dans son *Education des Filles*, a fait des descriptions charmantes des sacremens. Il veut que pour instruire les enfans, on choisisse dans les histoires (de la religion) « tout ce qui en donne les images les plus riantes et les plus magnifiques, parce qu'il faut employer tout pour faire en sorte que les enfans trouvent la religion belle, aimable et auguste : au lieu qu'ils se la représentent d'ordinaire comme quelque chose de triste et de languissant. » Tant d'exemples, tant d'autorités fameuses, ont-ils été ignorés des critiques?

Note E.

On sait que Sannazar a fait dans ce poëme un mélange ridicule de la fable et de la religion. Cependant il fut honoré pour ce poëme de deux brefs des papes Léon X et Clément VII ; ce qui prouve que l'Eglise a été dans tous les temps plus indulgente que la philosophie moderne, et que la charité chrétienne aime mieux juger un ouvrage par le bien que par le mal qui s'y trouve. La traduction de Théagène et Chariclée valut à Amyot l'abbaye de Bellosanne.

Note F.

They are extremely fond of grapes, et will climb to the top of the highest trees in quest of them. *Carver's travels through the interior parts of north. America.* p. 443, *third edition*, *London*, 1781.

The bear in America is considered not as a fierce, carnivorous, but as an useful animal; et feeds in Florida upon grapes. *John Bartram*, *description of east Flor. third edit. London*, 1760.

« Il aime surtout (l'ours) le raisin; et comme toutes les forêts sont remplies de vignes qui s'élèvent jusqu'à la cime des plus hauts arbres, il ne fait aucune difficulté d'y grimper. » Charlevoix, *Voyage dans l'Amérique septentrionale*, tom. IV, lett. 44, p. 175, édit. Paris, 1744. Imley dit en propres termes que les ours s'enivrent de raisin (*Intoxicated with grapes*), et qu'on profite de cette circonstance pour les prendre à la chasse. C'est d'ailleurs un fait connu de toute l'Amérique.

Quand on trouve dans un auteur une circonstance extraordinaire qui ne fait pas beauté en elle-même, et qui ne sert qu'à donner la ressemblance au tableau, si cet auteur a d'ailleurs montré quelque sens commun, il seroit naturel de supposer qu'il n'a pas inventé cette circonstance, et qu'il ne fait que rapporter une chose réelle, bien qu'elle soit peu connue. Rien n'empêche qu'on ne trouve *Atala* une méchante production; mais du moins la nature américaine y est peinte avec la plus scrupuleuse exactitude. C'est une justice que lui rendent tous les voyageurs qui ont visité la Louisiane et les Florides. Je connois deux traductions anglaises d'*Atala;* elles sont parvenues toutes deux en Amérique; les papiers publics ont annoncé en outre une troisième traduction, publiée à Philadelphie avec succès. Si les tableaux de cette histoire eussent manqué de vérité, auroient-ils réussi chez un peuple qui pouvoit dire à chaque pas : ce ne sont pas là nos fleuves, nos montagnes, nos forêts. Atala est retournée au désert, et il semble que sa patrie l'a reconnue pour véritable enfant de la solitude.

FIN DE LA DÉFENSE.

TABLE

DES QUATRE VOLUMES

DU

GÉNIE DU CHRISTIANISME.

A

ABBADIE, écrit en faveur de la religion, I, 6 : son style, *ibid.*
Abbayes, favorisoient l'agriculture et la population, I, 75.
Abbés, leur origine, IV, 112.
ABEILARD *Voyez* HÉLOÏSE.
Agriculture, favorisée par les abbayes, I, 75 : et par le clergé régulier et séculier, IV, 335.
A KEMPIS, auteur de l'*Imitation de J. C.*, III, 147.
ALEMBERT (D'), l'un des auteurs de l'*Encyclopédie*, I, 8 : seroit peu renommé s'il n'eût mêlé la réputation d'écrivain à celle de savant, III, 54.
Allégories antiques (des) II. 244.
Allemands : leur caractère, III, 115 et 116.
Alzire, tragédie de Voltaire : caractère de Gusman, II, 82.
AMBROISE (S.). Père de l'Eglise : son style, III, 137.
Ame, son immortalité prouvée par le désir du bonheur, I, 289; par le remords et la conscience, I, 296; par le respect de l'homme pour les tombeaux, I, 302 ; est une preuve de l'existence de Dieu, I, 289 ; *V.* aussi la note L, I, 379.
Amitié, II, 122.
Amour. *V.* Passions.
Amour de la patrie, I, 276; ses effets, I, 277; a fait des prodiges chez les peuples civilisés, I, 281 ; a été perfectionné par la religion chrétienne, I, 282; la religion est son plus puissant motif, III, 170; ses causes, I, 287; son effet sur deux esclaves de la Louisiane, I, 285; trait singulier d'un mousse anglais, I, 280 ; trait singulier d'un Français fugitif, I, 286.
Andromaque, tragédie de Racine; le caractère de l'Andromaque

moderne, comparé à celui de l'Andromaque d'Homère, lui est supérieur, II, 78 et suiv.
Anglais : leur caractère, III, 117.
Animaux, leur organisation, preuve de l'existence de Dieu, I, 201; leur instinct, I, 209, leurs cris, I, 217; migration de quelques uns, I, 242. *V*. Oiseaux.
Antilles (missions des), IV, 220.
Apologétique aux Gentils, par Tertullien, III, 141.
Apologistes de la religion, I, 2, 3; erreur de ceux qui ont voulu répondre sérieusement aux sophistes, I, 9.
Araucana (l'), poëme de D. Alonzo de Ercilla, II, 26.
Architecture, III, 24; les trois chefs-d'œuvre de l'architecture moderne dus au christianisme, *ibid.* — Hôtel des Invalides, III, 25. — Ecole militaire, *ibid.* — Chacun de ces monumens porte le caractère de son siècle, III, 24. — Versailles, III, 28; églises gothiques, III, 30; ordre gothique, III, 32.
Aristide, apologiste de la religion, I, 2.
Aristote, sa cosmogonie, I, 132.
Arnobe, apologiste de la religion, I, 3.
Arts. *V*. Beaux-Arts.
Arts et métiers, protégés par le clergé, IV, 348; les découvertes des sciences appliquées aux arts mécaniques ne produisent presque jamais l'effet qu'on en attend, III, 52.
Astronomie, est une des sciences les plus anciennes, I, 180; parmi ses protecteurs et ses lumières on compte des ministres de l'Eglise, III, 42.
Atala, III, 217.
Athalie, tragédie de Racine; examen du songe d'Athalie, II, 297.
Athée; Copernic, Tycho-Brahé, Kepler, Leibnitz, Newton, ne l'ont pas été, I, 179; tableau de la mort de la femme athée, I, 321.
Athéisme, vient après l'hérésie, I, 5; vanité de ce système, I, 305; son danger et son inutilité pour les diverses classes d'hommes, I, 315; IV, 376.
Augustin (S.); ses *Confessions*, III, 137; sa *Cité de Dieu*, ses épîtres et quelques traités, III, 140.

B

Bacon, ses ouvrages et ses principes, III, 69.
Baptême. *V*. Sacremens.
Barthelemi (l'abbé), avoit d'abord, pour sujet de son grand ouvrage, choisi le siècle de Léon X, de préférence à celui de Périclès, IV, 325. — Son fragment à ce sujet, IV, *ibid.*
Basile (S.), III, 145.
Bataves ou Hollandais : leur caractère, III, 116.

Bayle, réfuté par Clarke et Leibnitz, I, 5, 6.
Beau idéal : il y en a de deux sortes, II, 107; sa définition, II, 109; le beau idéal du caractère guerrier est l'effet des vertus chrétiennes, II, 113.
Beaux-Arts : sujet du livre Ier de la 3e partie, III, 1—35. (*V.* Musique, Peinture, Sculpture, Architecture.) — Les Beaux-Arts ont dégénéré dans les siècles philosophiques, III, 28; ont été protégés par l'Eglise, III, 39.
Bénédictins : leur origine, IV, 317; règle de leur ordre, IV, 138; services qu'ils ont rendus aux lettres, IV, 318; et à l'agriculture, IV, 337.
Bentivoglio, historien, III, 107.
Bernard (S.), III, 146; services que lui et ses disciples ont rendus à l'agriculture, IV, 336.
Bernardin de Saint-Pierre : de son *Paul et Virginie*, II, 153.
Bèze (Théodore) : son style, I, 5.
Bible. *V.* Ecriture sainte.
Bossuet, défenseur de la religion chrétienne, I, 5. — Son *Histoire des variations de l'Eglise protestante*, ibid. — Son *Exposition de la doctrine catholique*, ibid. Bossuet historien, III, 124; est le premier des historiens français, III, 121, comparé à Tacite, III, 127; trait qu'il a emprunté à Tertullien, III, 143; Bossuet orateur, III, 155; est un des Pères de l'Eglise, III, 146; comparé à Démosthène, III, 153.
Brédevent (le P.), jésuite : de son manuscrit, description de l'Egypte ancienne et moderne, IV, 168.
Bruyère (**La**). *V.* **La Bruyère**.
Buffon : ce qu'il pense des mathématiques, III, 47; ses écrits, III, 171; manque de sensibilité, *ibid.*

C

Calédonie ou ancienne Ecosse : ses tombeaux, IV, 76.
Calendrier : différens calendriers, I, 155; réformé par Grégoire XIII, I, 177.
Camoens (**Le**), auteur de la *Lusiade*, II, 27.
Canada. *V.* France (Nouvelle-).
Caractères : caractère du vrai Dieu, II, 157; caractère de Satan, II, 262; la religion chrétienne favorable à la peinture des caractères, II, 44; le Tasse a parcouru tous les caractères de femmes, hors la mère, II, 7: influence de la religion sur les caractères, savoir : 1° sur les naturels : les époux, Ulysse et Pénélope, II, 47; Adam et Eve, II, 55 : le père, Priam, II, 67; Lusignan, II, 72; la mère, Andromaque d'Homère, II, 76; *Andromaque* de Racine, II, 77; le fils, Gusman, II, 82; la fille, Iphigénie d'Euripide, II, 87; Iphigénie de Ra-



cine, II, 90; Zaïre de Voltaire, II, 87; 2° sur les caractères sociaux, le prêtre, le curé de *Mélanie*, drame de La Harpe, II, 94; la Sibylle de Virgile, II, 97; Joad de l'*Athalie* de Racine, II, 91; le guerrier, II, 99; le guerrier païen, II, 114; le chevalier, II, 114, 115; Godefroi du Tasse, II, 116.
Cardinaux, leur origine, IV, 112.
Carême : ses prières, IV, 17.
Castel (le P.) : ce qu'il pense des mathématiques, III, 47.
Célibat du clergé ordonné par les conciles, I, 67, sa nécessité dans les temps modernes, I, 68; n'a pas nui à la population, I, 75; considéré sous ses rapports moraux, I, 77; sentimens de divers auteurs sur le célibat et la virginité, I, 79.
Cérémonies du christianisme : sujet inépuisable de descriptions, II, 95; cérémonies des fiançailles, I, 88; — du baptême dans les premiers siècles de l'Eglise, I, 51; au Paraguay, IV, 209; — du mariage, I, 90, 91; — de l'extrême-onction, I, 96; solennité du dimanche, IV, 22 : messe; son explication, IV, 27, 31; la Fête-Dieu, IV, 37, les Rogations, IV, 42; les Rois, IV, 46; Semaine-Sainte, IV, 51; funérailles des grands, IV, 53; funérailles du guerrier, du riche, IV, 57.
Chapelain : son poëme de la *Pucelle*, II, 25.
Charité, vertu théologale, I, 111; son portrait par saint Paul, I, 113; charité des missionnaires, IV, 161; de l'acte de charité, IV, 16.
Chartreuse de Paris (la), poëme, par M. de Fontanes, III, 184.
Chartreux. *V.* Moines.
Chemins (grands), dus au christianisme, IV, 342.
Chénier (André), II, 153 : fragmens de ses ouvrages, II, 386.
Chevalerie (*V.* Ordres militaires). Chevalerie militaire et religieuse, ont une origine commune, IV, 249.
Chevaliers (*V.* Ordres militaires). Vie et mœurs des chevaliers, IV, 265.
Chimie, III, 59.
Chine : ses tombeaux, IV, 74; services qu'y ont rendus les jésuites, IV, 169; missions, IV, 181.
Chrétiens : leur vie dans les premiers temps de l'Eglise, I, 69; leurs usages, IV, 113.
Christianisme : ses dogmes et sa doctrine, sujet du premier volume; examiné sous les rapports de la littérature et des arts, sujet des deuxième et troisième volumes : son culte, sujet du quatrieme volume. — L'Europe lui doit les bonnes lois qu'elle possède, I, 84; sa moralité, I, 99; ses lois morales, I, 114; ses fêtes et cérémonies, sujet inépuisable de descriptions, II, 95; son influence sur les caractères (*V.* Caractères); — sur les passions (*V.* Passions); son merveilleux

comparé au merveilleux du paganisme, II, 257; services qu'il a rendus à la société, IV, 287. (*V.* Hôpitaux, Instruction publique.) (*V. aussi* Fêtes.)
Chronologie de Moïse ; sa vérité, crue par les grands génies, I, 153 : n'est pas détruite par l'astronomie, I, 179 ; ni par l'histoire naturelle, I, 185 ; ni par la jeunesse et la vieillesse de la terre. I, 190.
Chronologie de divers peuples, I, 157; sentiment de Voltaire sur la chronologie égyptienne, I, 372; sentiment de Plutarque sur le même sujet, I, 160.
CHRYSOSTOME (S.) : son style, III, 145.
Chute de l'homme, prouvée par notre penchant vicieux, I, 32, 146 ; causée par l'orgueil, I, 140.
CICÉRON : sa description du corps de l'homme, I, 271.
Cimetières (*V.* Tombeaux), — du Paraguay, IV, 208.
CLARKE. profond métaphysicien, III, 70; réfute Spinosa et Bayle, I, 6.
Clergé : vue générale du clergé, sujet du livre troisième de la quatrième partie, IV, 99, 160 ; clergé séculier, son hiérarchie, IV, 110 : pape, cardinaux, évêques (*V.* ces mots); bas clergé, IV, 124 ; clergé régulier, origine de la vie monastique, IV, 127 ; constitutions monastiques, IV, 136; services rendus par le clergé à la société, IV, 287. (*V.* Moines.)
Cloches, II, 184 ; IV, 2.
COLARDEAU : son *Epître d'Héloïse à Abeilard*, trad. de Pope, II, 142 ; observations critiques sur cet ouvrage, II, 144.
Colléges. *V.* Instruction publique.
Commerce, protégé par le clergé, IV, 349 : les missions ont tourné à son profit, IV, 170.
COMMINES (Philippe de). *V.* PHILIPPE.
CONDILLAC (l'abbé de), métaphysicien, III, 72; ce qu'il pense des mathématiques, III, 47.
Confession. *V.* Sacremens.
Confessions de saint Augustin, de Montaigne, de Rousseau. *V.* saint AUGUSTIN, MONTAIGNE, ROUSSEAU.
Confirmation. *V.* Sacremens.
Conscience ; preuves de son existence, I, 297 ; est une preuve de l'immortalité de l'âme, I, 296.
CORAS : son poëme de *David*, II, 25.
CORNEILLE : de son Polyeucte, II, 168.
Cosmogonies : leur infériorité sur la tradition de Moïse, I, 129 ; cosmogonie égyptienne, I, 130 ; — de Thalès, I, 131 ; — de Platon, *ibid.* ; — d'Aristote, I, 132; — de Zénon, *ibid.* ; — d'Epicure, *ibid.* ; — mythologiques, I, 134; — de divers peuples, *ibid.*
Costumes du culte catholique, favorables à la peinture, III, 17 ; vêtemens des prêtres et ornemens de l'Eglise, IV, 6.

Couvens. *V.* Monumens.
Credo, IV, 14.
Croisades : beau sujet de poëme épique, II, 6; leur justice, IV, 263.
Culte chrétien, sujet des six livres de la quatrième partie, formant le tome quatrième.
Curés : étymologie de ce mot, IV, 114; leur dévouement, IV, 125.
Cyclope (le) et Galatée, idylle de Théocrite, II, 149.
CYPRIEN (S.), apologiste du Christianisme, I, 3; III, 144.
CYRILLE (S.), d'Alexandrie, réfute l'écrit de Julien contre les Galiléens, I, 4; son style, I, 5.

D

DANTE (LE) : son *Enfer*, poëme, II, 5—306; sa description de la porte de l'enfer, II, 308; épisode de Françoise d'Arimino, II, 311; — d'Ugolin, II, 312.
Daphnis et Chloé, II, 155, à la note.
David, poëme de Coras, II, 25; fragment de ce poëme, *ibid.*
DAVILA, historien, III, 107.
Décalogue (texte du), I, 121. *V.* Lois morales.
Découvertes. *V.* Inventions.
DESCARTES : ce qu'il pensoit des mathématiques, III, 46.
Dévotions populaires, III, 205.
DIDEROT, l'un des auteurs de l'*Encyclopédie*, I, 8.
Discours sur l'Histoire universelle, par Bossuet, III, 119, 124. On voulut lui opposer l'*Essai sur les mœurs des nations*, par Voltaire, III, 119.
Divorce inconnu dans l'Eglise, I, 91, ne peut rendre heureux, I, 92.
Doctrine. *V.* Dogmes.
Dogmes et doctrine du christianisme, sujet des six premiers livres de la première partie, formant le tome premier.
Druïdes, leurs lois, I, 118.

E

ECOLE militaire. *V.* Architecture.
Ecosse (ancienne). *V.* Calédonie.
Ecriture sainte : sa vérité, sujet des livres troisième et quatrième de la première partie, I, 129 (*V.* Tradition de Moïse) : son excellence, II, 327; qu'on y trouve trois styles principaux, II, 331; évangélistes, II, 338; parallèle de la Bible et des Œuvres d'Homère, II, 345; termes de comparaison, II, 348; simplicité, II, 349; antiquité des mœurs, *ibid.*; narrations, II, 353; descriptions, II, 354; comparaisons, *ibid.*; sublimité, II, 355; exemples, II, 357—358.

Eglises. *V.* Architecture.
Egypte : d'un manuscrit du P. Brédevent sur ce pays, IV, 168; des ruines en Egypte, III, 196; des tombeaux, IV, 69.
Egyptiens : connoissoient peut-être la Trinité, I, 130; leurs lois morales, I, 116; leur cosmogonie, I, 130; leur chronologie discutée par Plutarque, Hérodote et autres, I, 160; obscurité de leur chronologie, I, 161; leurs tombeaux, IV, 69.
Eloquence : du christianisme dans l'éloquence, III, 131; éloquence morale inconnue avant l'Evangile, III, 132; les Pères de l'Eglise, saint Ambroise, III, 137; saint Augustin, III, 138, 139; saint Jérôme, III, 140; Tertullien, I, 3, III, 141; Lactance, III, 144; Cyprien, *ibid.*; saint Chrysostôme, III, 145; saint Basile, *ibid.*; saint Grégoire de Nazianze, *ibid.*; saint Bernard, III, 146; Bossuet, *ibid.*; orateurs, Massillon, III, 148; Bossuet, III, 153; Thomas A Kempis, III, 147.
Elysée des anciens, I, 327; — comparé au paradis chrétien, II, 316; — de Mahomet, I, 328; — des Scandinaves, I, 329; — des chrétiens (*V.* Paradis); la peinture de l'Elysée antique par Fénélon est celle du Paradis chrétien, I, 337.
Encyclopédie, par Diderot et d'Alembert, I, 8; est un mauvais ouvrage, I, 341; cette opinion étoit celle de Voltaire, *ibid.*
Enéide. *V.* Virgile.
Enfer des anciens, I, 327; II, 304; — des chrétiens, I, 327; II, 287; parallèle de l'Enfer et du Tartare, II, 307.
Enfer, poëme du Dante. *V.* Dante.
Epicure : sa cosmogonie, I, 132.
Epopée, est la première des compositions poétiques, II, 2. (*V.* Dante. *Araucana*, *David* de Coras, *Jérusalem délivrée*, *Paradis perdu*, *saint Louis*, *Pucelle* de Chapelain, *Moïse sauvé* de Saint-Amand, *Lusiade*, *Messie*, *Henriade*.)
Erasme, défenseur du christianisme, I, 5.
Esclavage, aboli par la religion, IV, 367, 373, 403.
Espagne : quelques détails sur ce pays, IV, 465 et suiv.
Espagnols : leur caractère, III, 116; leurs sentimens religieux, IV, 466.
Espérance, vertu théologale, I, 109; beauté de la loi qui la commande, I, 111; de l'acte d'espérance, IV, 16.
Essai sur les mœurs des nations, par Voltaire, III, 119; on voulut l'opposer au *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet, *ibid.*
Eucharistie. *V.* Sacremens.
Euripide, son *Iphigénie*, II, 87; sa *Phèdre*, II, 133.
Eusèbe, défenseur de la religion, I, 3.
Evangélistes : saint Mathieu, II, 338; saint Marc, *ibid.*; saint Luc, II, 340; saint Jean, II, 339.
Evangile. *V.* Ecriture Sainte, et Evangélistes.

Evêque : ses fonctions, IV, 120 ; ses qualités, IV, 121.
Exposition de la doctrine catholique, par Bossuet, I, 5.
Extrême-Onction. *V.* Sacremens.

F

Fénélon : sa peinture de l'Elysée antique est celle du Paradis chrétien, I, 337.
Fêtes du christianisme (*V.* Cérémonies.) Comment célébrées au Paraguay, IV, 209.
Fiançailles : leurs cérémonies, I, 88.
Fleurs, I, 257.
Florus, historien, III, 105.
Foi, vertu théologale, I, 104; effets de la foi chez les anciens, *ibid.*;—chez les modernes, I, 105; est la source des vertus, I, 107 (*V.* Incrédulité); de l'acte de foi, IV, 16.
Fontanes (M. de) : son poëme, intitulé *la Chartreuse de Paris*, III, 184; sa traduction du songe d'Enée, II, 292; fragment du *Jour des morts dans une campagne*, IV, 35.
Français : leur caractère, III, 117; IV, 364; pourquoi n'ont que des mémoires, III, 109.
France (Nouvelle-) : ses missions, IV, 227.
Fra-Paolo, historien, III, 107.

G

Gaules et Gaulois : leurs lois, I, 118.
Géomètres : hors quelques inventeurs, sont condamnés à l'obscurité; les inventeurs eux-mêmes menacés de l'oubli, si l'historien ne les annonce au monde, III, 53; exemples, 54 et 55. (*V.* Mathématiciens.)
Gessner : sa *Mort d'Abel*, II, 30.
Gibbon, historien, III, 107; son opinion sur les sciences exactes, III, 45.
Grèce et Grecs : des tombeaux en Grèce, IV, 72; — des ruines, III, 196.
Grégoire de Nazianze, III, 145.
Grégoire XIII, réformateur du calendrier, I, 177.
Guaranis, habitans du Paraguay. *V.* Indiens.
Guénée (l'abbé) : ses *Lettres de quelques Juifs portugais*, I, 8.
Guiane : des missions dans ce pays, IV, 216.
Guicciardini, historien, III, 107.

H

Harmonies de la religion chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain, sujet du livre cinquième

de la troisième partie, III, 177; leurs divisions, *ibid.*; harmonies physiques, III, 179—204; barmonies morales, III, 205—214; réunion des harmonies physiques et morales, III, 215. (*V.* Dévotions populaires et Ruines.)
Héloïse et Abeilard, II, 141.
Héloïse (Nouvelle.) *V.* Julie d'Etanges.
Henriade, II, 30.
Hérodote, historien, III, 103, 104.
Histoire, sujet du livre troisième de la troisième partie, III, 93—130; du christianisme dans la manière d'écrire l'histoire, III, 93; causes qui ont empêché les modernes de réussir dans l'histoire; première cause, beauté des sujets antiques, III, 98; deuxième cause, les anciens ont épuisé tous les genres d'histoire, hors le genre chrétien, III, 103; pourquoi les Français n'ont que des mémoires, III, 109; beau côté de l'histoire moderne, III, 115.
Histoire de Charles XII, par Voltaire, III, 119.
Histoire des variations de l'Eglise protestante, par Bossuet, I, 5.
Histoire naturelle, III, 59.
Historiens: anciens, Hérodote, Thucydide, Xénophon, III, 103-104; Tite-Live, Tacite, III, 105; Tacite comparé à Bossuet, III, 127; Polybe, Salluste, Suétone, Plutarque, Velleius Paterculus, Florus, Diodore de Sicile, Trogue Pompée, Denys d'Halicarnasse, Cornélius-Népos, Quinte-Curce, Aurélius Victor, Ammien Marcellin, Justin, Eutrope, III, 105; — modernes, Bentivoglio, Davila, Guicciardini, Fra-Paolo, Mariana, Hume, Robertson, Gibbon, Machiavel, Montesquieu, III, 107; Voltaire, III, 120; Philippe de Commines, III, 122; Rollin, III, 123; Bossuet, III, 124.
Hobbes, a écrit contre la certitude des mathématiques, III, 42.
Hollandais. *V.* Bataves.
Homère, semble avoir été particulièrement doué de génie, II, 7; fragment de l'*Odyssée* comparé à un fragment du *Paradis perdu*, II, 48—55—62; caractère de Priam, II, 67; caractère d'Andromaque inférieur au caractère de l'Andromaque de Racine, II, 77 et suiv.; voyage des dieux homériques, comparé au voyage de Satan, du *Paradis perdu*, II, 299; ses ouvrages comparés à la Bible. *V.* Ecriture Sainte.
Homme: étymologie de ce nom, I, 145; homme physique, preuve de l'existence de Dieu, I, 271; sa description par Cicéron, I, 271; son désir de bonheur, preuve de son immortalité, I, 289. *V.* Ame.
Hôpitaux: dus aux christianisme, IV, 290; les différentes associations qui les desservent, IV, 291 et suiv.; Hôtel-Dieu, IV, 301; Enfans-Trouvés, IV, 309; fondé par le clergé, IV, 342.

Hôtel des Invalides. *V.* Architecture.
Hôtel-Dieu. *V.* Hôpitaux.
Hume, historien, III, 107.

I

Iliade. *V.* Homère.
Imitation de Jésus-Christ, II, 166; III, 147.
Immortalité (*V.* Homme et Ame) : point de morale s'il n'y a point d'autre vie, I, 302.
Incarnation (mystère de l'). *V.* Mystères.
Incrédulité, cause principale de la décadence du goût et du génie, III, 165; cause de l'infériorité de notre siècle, III, 169.
Indiens, connoissoient la Trinité, I, 23; leurs lois morales, I, 115; leur chronologie est ridicule, I, 160.
Indiens du Paraguay : leur conversion, IV, 190; leur bonheur, IV, 199.
Instinct de la patrie. *V.* Amour de la patrie.
Instinct des animaux. *V.* Animaux.
Instruction publique : fondations pour l'instruction publique dues au christianisme, IV, 314; universités, IV, 316; utilité des jésuites, IV, 320; leur destruction nuisible à l'instruction publique, IV, 321.
Inventions modernes et découvertes dues aux moines, IV, 324.
Iphigénie d'Euripide : caractère d'Iphigénie, II, 87.
Iphigénie de Racine : caractère d'Iphigénie, II, 90; son caractère est celui de la fille chrétienne, II, 91.

J

Jérôme (S.) : style de ses ouvrages, III, 140.
Jérusalem délivrée, poëme du Tasse, est un modèle parfait de composition, II, 6; Le Tasse n'a pas osé y employer les grandes machines poétiques du christianisme, II, 6; on y trouve tous les caractères de femme hors la mère, II, 7; beau caractère de Godefroi, II, 117.
Jésuites : degrés de leur ordre, IV, 319; qualités qu'on exigeoit de ceux qu'on destinoit aux missions, IV, 166; services qu'ils ont rendus dans le Levant à la Chine, IV, 169; de la république chrétienne qu'ils avoient fondée au Paraguay, IV, 199; leur succès dans l'instruction publique, IV, 322—323; leur ruine lui a été funeste, IV, 321; de quelques jésuites illustres, IV, 322.
Jésus-Christ : de Jésus-Christ et de sa vie, IV, 99 (*V.* aussi Messie); est le *sauveur* du monde dans le sens matériel comme dans le sens spirituel, IV, 401.

Jubilé, III, 208.
Jugement dernier, I, 332.
Julie d'Etanges : son caractère, II, 136—143.
JULIEN l'apostat, veut imiter les institutions chrétiennes, I, 4; écrit contre les Galiléens, et est réfuté par saint Cyrille d'Alexandrie, *ibid.*; son style, I, 5.
JUSTIN (S.) le philosophe, apologiste de la religion, I, 2; vie des premiers fidèles, fragment de sa première apologie, I, 69; autre fragment, IV, 309.

K

KLOPSTOCK, auteur du poëme du *Messie*, II, 28; d'un passage de son poëme, II, 288.

L

LA BRUYÈRE, moraliste chrétien, III, 77; quelquefois imitateur de Pascal; lui est inférieur, III, 78; exemples, 79 et suiv.
LACTANCE, défenseur de la religion chrétienne, I, 3; est le Cicéron chrétien, III, 144.
LA HARPE; beau caractère du curé dans son drame de *Mélanie*, II, 95; son jugement sur quelques vers de M. de Fontanes, IV, 35; fragment de sa traduction du psautier, III, 362; vers sur Voltaire et Rousseau, III, 368.
Législation. *V.* Lois.
LEIBNITZ, profond métaphysicien, III, 67; réfute Bayle et Spinosa, I, 6.
LEMOINE (le P.) : son poëme intitulé *Saint-Louis*, II, 24.
LÉON X, pape : tableau du siècle qui porte son nom, par Barthélemi, IV, 325.
Lettres de quelques Juifs portugais, par l'abbé Guénée, I, 8.
Lettres édifiantes, IV, 165.
Levant : services qu'y ont rendus les jésuites, IV, 176; missions du Levant, IV, 173.
Lois : les bonnes lois dues au christianisme, I, 84.
Lois morales du christianisme, I, 114—121; leur beauté, I, 124; leur supériorité sur celles des hommes, I, 125; lois morales des Egyptiens, I, 116; — des Gaules ou des Druïdes, I, 118; — des Indiens, I, 115; — de Minos, I, 116; — de Rome, I, 118; — de Pythagore, I, 119; — de Solon, I, 117; — de Zoroastre, I, 114; lois civiles et criminelles modernes, IV, 353.
Lusiade (la), poëme du Camoëns, II, 27.

M

MACHIAVEL, III, 107.
Machines poétiques. *V.* Merveilleux.

MALEBRANCHE, profond métaphysicien, III, 69.
Mariage. *V.* Sacremens et Divorce.
MARIANA, historien, III, 113.
MARIE (sainte). *V.* Vierge.
Mariniers : prières sur mer, I, 267 ; II, 281 ; de leurs vœux, III, 206.
MASSILLON : sa peinture de l'amour, II, 126 ; son tableau de la pécheresse, II, 127 ; de son éloquence, III, 148 ; comparé à Cicéron, III, 153.
Mathématiques : Hobbes a écrit contre leur certitude, III, 42 ; Newton dégoûté de leur étude, III, 45 ; ce qu'en pensent Gibbon, III, *ibid.* ; — Descartes, III, 46 ; — le P. Castel, III, 47 ; — Buffon, *ibid.* ; — Condillac, *ibid.* : l'étude des mathématiques est-elle nécessaire ? III, 51 ; opinion de Voltaire, III, 53. *V.* Géomètres.
Mélanie, drame de La Harpe : beau caractère du curé, II, 95.
Merveilleux du christianisme : vue des poëmes chrétiens où il remplace la mythologie, II, 4 ; Le Tasse n'a pas osé employer les grandes machines poétiques du christianisme, II, 6 ; le merveilleux mythologique rapetissoit la nature, II, 235 ; parallèle du merveilleux mythologique et du merveilleux du christianisme, II, 257 ; de Dieu, II, 263 ; esprits des ténèbres, II, 268—271 ; des saints, II, 272 ; des anges, II, 278.
Messe : son explication, IV, 27 ; ses cérémonies, IV, 31.
MESSIE (LE) : état du monde lors de son arrivée sur la terre, IV, 100 ; *V.* Jésus-Christ.
Messie (*le*), poëme de Klopstock, II, 28 : d'un passage de ce poëme, II, 288.
Métaphysiciens, III, 69—73 : Bacon, III, 69 ; Clarke, Leibnitz, Malebranche, III, 69 ; ceux de notre siècle inférieurs à ceux qui les ont précédés, III, 70 ; Condillac, III, 72.
MILTON : belle idée de ce poëte, I, 39. Son *Paradis perdu*, II, 11 ; passage de ce poëme, comparé à un passage de l'*Odyssée*, II, 48—55—62 ; caractère de Satan, II, 281 ; Raphaël au berceau d'Eden, II, 287 ; Satan allant à la découverte de la création, II, 299.
Minos : ses lois, I, 116.
Missionnaires, doivent être d'excellens voyageurs, IV, 166 : qualités qu'on exigeoit de ceux qui se destinoient aux missions, IV, 167 ; ont défendu la liberté des Indiens en Amérique, IV, 298 et la note P du même volume.
Missions, IV, 150 ; idée générale des missions, IV, 161 : utiles au commerce, IV, 168 ; — aux sciences, IV, 171—183 ; leurs divisions, IV, 164, des *Lettres édifiantes* — 165 ; missions du Levant, IV, 173 ; — de la Chine, IV, 181 ; — du Paraguay, IV, 190 ; — de la Guiane, IV, 216 ; — des Antilles, IV, 220 ; — de la Nouvelle-France, IV, 227.

Moines : tableau des mœurs de la vie religieuse, IV, 144 ; — moines cophtes, maronites, III, 179 ; IV, 144 ; — du Saint-Bernard, IV, 147—312 ; trappistes, IV, 150 ; chartreux, sœurs de Sainte-Claire, IV, 150 ; Pères de la Rédemption, IV, 150 ; missionnaires, — *ibid.* (*V.* aussi Missions) ; — de l'ordre de Saint-François, IV, 155 ; quête des vignes, IV, 155 ; leur dévouement, IV, 158 ; services qu'ils ont rendus aux lettres, IV, 324 (*V.* aussi Bénédictins et Jésuites) ; découvertes et inventions modernes qui leur sont dues, IV, 330.
Moïse : ses lois, I, 121.
Moïse sauvé, poëme de Saint-Amand, II, 25.
Montaigne : ses confessions, III, 138.
Montesquieu, historien-publiciste, III, 107 : son jugement sur Voltaire comme historien, III, 119 ; est le véritable grand homme du XVIIIe siècle, III, 173.
Monumens religieux : de leur site, III, 179. *V.* Ruines et Architecture.
Moralistes. *V.* Philosophes.
Mort : tableau de la mort du fidèle, I, 96 ; — de la femme athée, I, 321 ; — de la femme religieuse, I, 323.
Mort d'Abel (la), poëme de Gessner, II, 30.
Musique : influence du christianisme dans la musique, III, 1 ; chant grégorien, III, 6 ; *Stabat mater* de Pergolèze, III, 7 ; chant du culte catholique, IV, 10.
Mystère : ses qualités et avantages, I, 16 ; tous les peuples ont eu des mystères, I, 18.
Mystères chrétiens : Trinité, I, 20 ; Rédemption, I, 31 ; Incarnation, I, 45.
Mythologie grecque, offre des traces de la Trinité, I, 25 : de ses allégories, II, 244 ; son merveilleux comparé au merveilleux du christianisme, II, 257 ; rapetissoit la nature, II, 236. *V.* Merveilleux.

N

Négation : les tours négatifs sont particuliers à Virgile, et fort multipliés chez les écrivains d'un génie mélancolique, II, 97.
Newton, dégoûté de l'étude des mathématiques, III, 45.
Nieuwentyt, auteur d'un traité de l'existence de Dieu, I, 201 : extrait de cet ouvrage, I, 201—206 ; jugement sur cet ouvrage, I, 201.
Noë, poëme, II, 30.
Notre-Dame. *V.* Sainte-Vierge.
Nouveau-Monde : sa découverte est un beau sujet de poëme épique, II, 6.
Nouvelle-France. *V.* France.

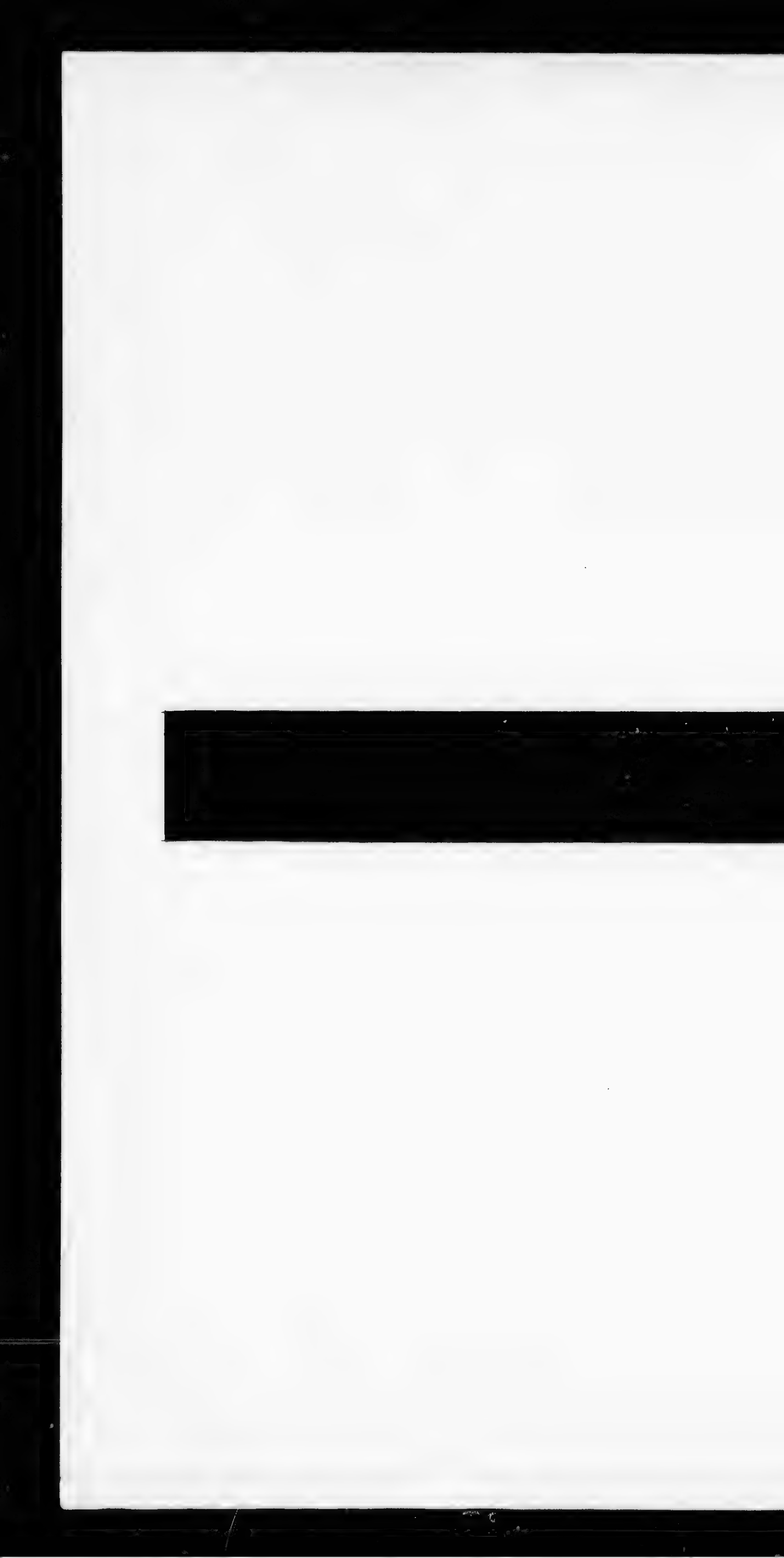
O

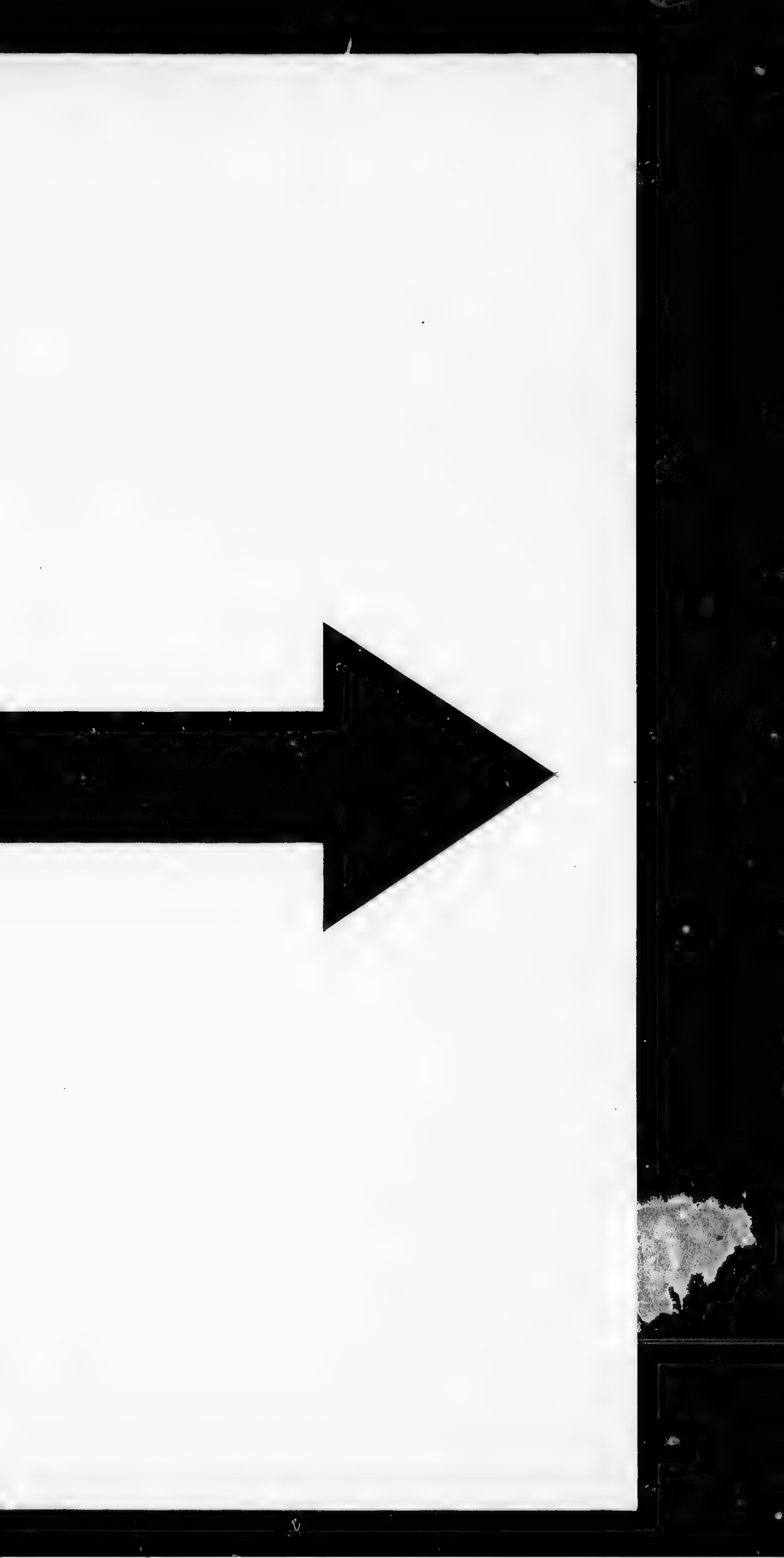
ODYSSÉE. *V.* HOMÈRE.
Oiseaux : leur chant fait pour l'homme, I, 214; leur instinct, preuve de l'existence de Dieu, I, 220; leurs nids, *ibid.;* leurs migrations, I, 225; servoient de calendrier aux laboureurs, I, 233; oiseaux de mer; comment utiles à l'homme, I, *ibid.*
Oraison dominicale, IV, 14.
Oraisons funèbres de Bossuet, III, 155.
Ordre. *V.* Sacremens.
Ordres militaires : chevaliers de Malte, IV, 249; ordre Teutonique, IV, 257; chevaliers de Calatrava, IV, 259. *V.* Chevalerie.
Ordres religieux : services qu'ils ont rendus à la société, IV, 261. *V.* Clergé régulier.
ORIGÈNE, défenseur de la religion, I, 3; son style, *ibid.*
OSORIO (D. Diégo de Santistevan), continuateur de l'*Araucana* de Ercilla, II, 26.
Otaïti : on y a trouvé des traces de la connoissance de la Trinité, I, 24; ses tombeaux, IV, 78.

P

PALMYRE : ses ruines, III, 196.
Papes, chefs de l'Eglise : leur succession, IV, 110; le droit de l'élire passa aux cardinaux lorsque les fidèles furent trop nombreux, IV, 112; de son choix, IV, 120; les papes ont protégé les sciences et les arts, I, 177; IV, 324; ont conservé les monumens antiques, IV, 328.
Paradis chrétien, I, 337—332 : la peinture de l'Elysée antique, par Fénélon, est celle du Paradis chrétien, I, 337; comparé à l'Elysée antique, II, 316. *V.* Elysée.
Paradis de Mahomet. *V.* Elysée.
Paradis perdu, poëme de Milton. *V.* MILTON.
Paraguay : missions du Paraguay, IV, 190; république chrétienne, IV, 199; bonheur de ses habitans, IV, *ibid.*
PASCAL, moraliste et mathématicien : son portrait, III, 80; imité par La Bruyère, III, 78; rapprochement de ces deux auteurs, *ibid.;* Rousseau lui doit une des idées les plus fortes de son discours sur l'inégalité, III, 86. *V.* Pensées.
Passions : le christianisme en a changé les rapports en changeant les bases du vice et de la vertu, II, 119. — Amour : sa peinture par Massillon, II, 127. — Amour passionné : Didon de Virgile, II, 125; Phèdre de Racine, II, 132; Julie d'Etanges, II, 136—141; Clémentine, II, 125—127; Héloïse et Abeilard, II, 141. — Amour champêtre : le Cyclope et Galatée, II, 149; Paul et Virginie, II, 155; la religion considérée

comme passion, II, 163; Polyeucte, II, 168; du vague des passions, II, 174; René, II, 179.
Pater. *V.* Oraison dominicale.
Patrie. *V.* Amour de la patrie.
PAUL (S) : son portrait de la charité, I, 113.
Paul et Virginie, de M. Bernardin de Saint-Pierre, II, 155.
Peinture : sa partie historique chez les modernes, III, 11; le christianisme lui est favorable, et en a agrandi le champ, III, 17.
Pensées (les) de Pascal, III, 78—83 : motif de l'édition de cet ouvrage avec les notes, III, 119.
Pères de l'Eglise. *V.* Eloquence.
PERGOLÈZE : son *Stabat mater*, III, 7.
Phèdre, tragédie d'Euripide, II, 133.
Phedre, tragédie de Racine, II, 132; est l'épouse chrétienne, *ibid.*
PHILIPPE DE COMMINES, historien, III, 122.
Philosophes chrétiens, sujet des chapitres 3e, 4e, 5e et 6e du livre II de la 3e partie, III, 69—93; métaphysiciens, III, 69 (*V.* ce mot); publicistes, III, 74 (*V.* ce mot); moralistes, III, 77 (*V.* ce mot); les philosophes du XVIIIe siècle ont dit peu de choses qui n'aient été dites par ceux du XVIIe, III, 86.
Philosophie : sujet du livre II de la 3e partie, III, 37—93. (*V.* Astronomie, Mathématiques, Philosophes.)
Plantes : leur organisation, preuve de l'existence de Dieu, I, 201; leur floraison a été le calendrier des laboureurs, I, 238; leur migration, I, 257.
PLATON, semble parler de la Trinité, I, 21; sa cosmogonie, I, 132; de sa république et de ses lois, III, 75.
PLUTARQUE, historien, III, 105—122; combat la chronologie des Egyptiens, I, 160.
Poëme épique. *V.* Epopée.
Poésie descriptive : les anciens ne la connoissoient pas, II, 235; sa partie historique chez les modernes, II, 249. *V.* Cérémonies.
Poésie pastorale. *V.* Passions et Amour champêtre.
Poétique du christianisme, sujet des six livres de la seconde partie, I, 1 et suiv.
POLYBE, historien, III, 105.
Polyeucte, tragédie de Corneille : caractère de Polyeucte, II, 168.
Polythéisme. *V.* Mythologie.
Ponts, construits par le clergé, IV, 341.
POPE : de son *Epître d'Héloïse à Abeilard*, II, 145.
Population excessive, est le fléau des empires, I, 74; étoit favorisée par le clergé, I, 75.





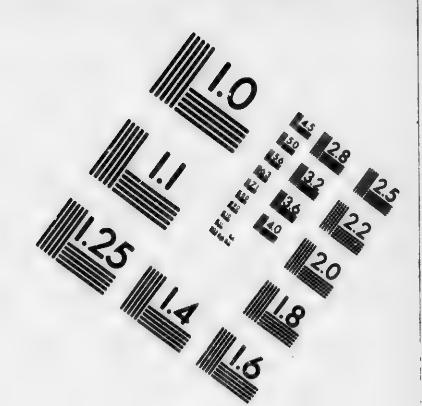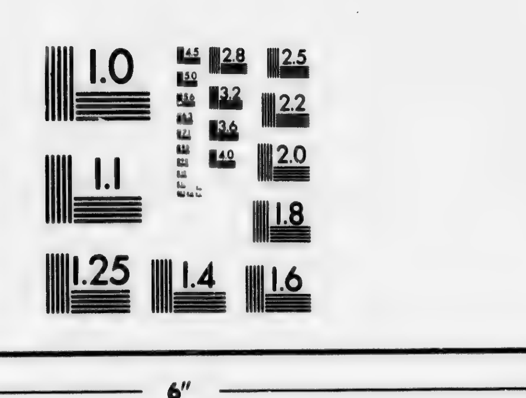


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6″



Poulle (l'abbé), le dernier des orateurs chrétiens, III, 149.
Prières et chants, IV, 10; leurs beautés, IV, 11; le *Credo*, IV, 13; l'oraison dominicale, IV, 14; actes de foi, d'espérance, de charité, IV, 16; bénédiction nuptiale, IV, 17; cérémonies des relevailles, IV, 18; carême, IV, *ibid.*; visites aux malades, IV, 18; prières des agonisans, IV, 19; messe, son explication, IV, 27—31; Fête-Dieu, IV, 37; rogations, IV, 42; prières pour les morts, IV, 61.
Publicistes, III, 74; Machiavel, Thomas Morus, Mariana, Bodin, Grotius, Puffendorf, Locke, ont précédé Mably et Rousseau, III, 74; Xénophon, Platon, III, 75; pourquoi les anciens ont préféré la monarchie, et les modernes la république, III, 76.
Pucelle (la), poëme de Chapelain, II, 25.
Purgatoire, II, 315; inconnu aux anciens, source de beautés pour les poëtes modernes, II, 315.
Pythagore : son symbole sur le ternaire, I, 21; ses lois, I, 119.

Q

Quadrat, apologiste de la religion, I, 2.
Quête des vignes, IV, 155.

R

Racine : son *Andromaque* est la mère chrétienne, II, 75; — comparée à l'Andromaque de l'*Iliade*, lui est supérieure, II, 75 et suiv.; son Iphigénie est la fille chrétienne, II, 90; caractère de Joad dans la tragédie d'*Athalie*, II, 98; parallèle de Virgile et de Racine, II, 100 : sa Phèdre est l'épouse chrétienne, II, 129; examen du songe d'Athalie, II, 286.
Rédemption (Mystère de la). *V* Mystères.
Rédemption (Pères de la), IV, 153.
René, II, 179.
République : pourquoi les anciens préféroient la monarchie, et les modernes la république, III, 76; république chrétienne du Paraguay, IV, 199.
Richardson : le caractère de sa Clémentine est un chef-d'œuvre, II, 125.
Robertson historien, III, 107 : justice qu'il rend à Voltaire historien, IV, 449; défenseur des missionnaires en Amérique, IV, 300; texte de ce passage, IV, 489, Note P du même volume.
Rollin, historien, III, 122.
Romains : leurs lois primitives, I, 118; leurs tombeaux, IV, 72; de leurs vertus, IV, 384.
Rome antique et moderne, IV, 324—331.

Rousseau (J. J.), publiciste, a été précédé par beaucoup de publicistes chrétiens, III, 74; doit à Pascal l'une des plus fortes pensées de son discours sur l'inégalité, III, 86; de sa *nouvelle Héloïse*, II, 136; ses confessions, III, 138; son style, III, 171; fragment de La Harpe sur Rousseau et Voltaire, III, 368.

Ruines : les hommes ont un attrait pour elles, III, 191; il y en a de deux sortes : l'une, ouvrage du temps; l'autre, ouvrage des hommes, III, 192; de leur effet, III, 193, 201; — ruines considérées sous le rapport du paysage, III, 196; ruines de Palmyre, III, 197; ruines d'Egypte, III, 198; ruines en Grèce, III, 199; ruines des monumens chrétiens, 200.

S

Sacremens : — Baptême, I, 49; ses cérémonies dans les premiers siècles de l'Eglise, I, 51; — au Paraguay, IV, 209; la Confession, I, 54; sa nécessité et ses effets, reconnus et loués par Voltaire, I, 55; Eucharistie, I, 56; son origine, I, 59; Confirmation, I, 64; Ordre, I, 65—77; Mariage, I, 75—84; ses cérémonies, I, 85—90; Extrême-Onction, I, 96; ses cérémonies, I, *ibid.*

Saint-Amand : son poëme de *Moïse sauvé*, II, 25.

Saint-Denis (abbaye de). *V.* Tombeaux.

Saint Louis (*le*), poëme du P. Lemoine, II, 24.

Salluste, historien, III, 105.

Sciences, ont été recueillies dans le silence des cloîtres, I, 177; protégées par les papes, — *ibid.*; IV, 324; la religion n'en défend pas l'étude, III, 39; les a protégées, III, *ibid.*; l'Eglise n'a pas encouragé les études abstraites, *ibid.*; a suivi en cela l'exemple des anciens législateurs, III, 40; les découvertes des sciences appliquées aux arts mécaniques ne produisent presque jamais l'effet qu'on en attend, III, 52. (*V.* Mathématiques.)

Sculpture, III, 21.

Serpent : sa description, I, 141; ses mœurs, I, 142.

Sibylle de l'*Enéide*, comparée au Joad d'*Athalie*, II, 97.

Siècle de Louis XIV, par Voltaire, III, 119.

Sœurs grises, IV, 301—304.

Solon : ses lois, I, 117.

Spinosa, réfuté par Clarke et par Leibnits, I, 5—6.

Stabat Mater de Pergolèse, III, 7.

Suétone, historien, III, 105.

T

Tacite, historien, III, 105—107; comparé à Bossuet, III, 128.

Tartare. *V.* Enfer.

Tasse (Le), est doué particulièrement d'imagination, II, 8. (V. *Jérusalem delivrée.*)
Tertullien, est le Bossuet africain, I, 3; III, 141; ses différens ouvrages, III, 142—143; son style, I, 3; III, 144; trait qu'il a fourni à Bossuet, III, 143.
Testament (ancien et nouveau). *V.* Ecriture sainte.
Thalès : sa cosmogonie, I, 131.
Théocrite : son idylle; *le Cyclope et Galatée*, II, 149.
Théophile : ses trois livres à Antiloque, I, 3.
Thucydide, historien, III, 104—105.
Tite-Live, historien, III, 104 et suiv.
Tombeaux d'Egypte, IV, 69; — des Grecs et des Romains, IV, 72; — de la Chine et de la Turquie, IV, 74; — de la Calédonie ou ancienne Ecosse, IV, 76; — d'Otaïti, IV, 78; tombeaux chrétiens, IV, 82; cimetières de campagne, IV, 86; cimetière du Paraguay, IV, 208; tombeaux dans les églises, IV, 89; — de Saint-Denis, IV, 94.
Tradition de Moïse, supérieure aux autres cosmogonies, I, 129; sa beauté, I, 135; sa vérité prouvée par la croyance qu'y ont eue les plus grands hommes, I, 153.
Trinité (mystère de la). *V.* Mystères chrétiens.
Trinité, peut-être connue des Egyptiens, I, 21; les mages en avoient une espèce, *ibid.*; Platon semble en parler, *ibid.*; texte de Platon à ce sujet, I, 22; son antiquité, I, 23; connue aux Indes et au Thibet, I, 24; on a trouvé des traces de sa connoissance à Otaïti, *ibid.*; les fables du paganisme en offrent quelque tradition, I, 25; est l'archétype de l'univers, I, 25; sa démonstration par divers auteurs, I, 26.
Turquie : ses tombeaux, IV, 74.

U

Univers : spectacle général de l'univers, preuve de l'existence de Dieu, I, 196; deux perspectives de la nature, I, 257.
Universités. *V.* Instruction publique.

V

Velleius Paterculus, historien, III, 105
Versailles. *V.* Architecture.
Vertus théologales, I, 99; foi, espérance, charité. (*V.* ces mots.)
Vertus : selon la religion chrétienne, I, 99; selon les anciens, I, 105; leur récompense suivant les anciens, I, 325; —d'après le christianisme, I, 326.
Vices : selon la religion, I, 99; peines dans l'autre vie, I, 326.
Vierge (sainte), I, 46; Notre-Dame-des-Bois, III, 209.

Villes : grandes villes ont pu être bâties par des peuples non civilisés, I, 165; villes et villages fondés par le clergé, IV, 341.

Vincent de Paul : ses fondations, IV, 310.

Virgile, semble particulièrement doué de sentiment, II, 8; les tours négatifs lui sont particuliers, II, 97; caractère de sa Sibylle, II, 97; caractère de Didon, II, 125; Vénus dans les bois de Carthage, II, 287; songe d'Enée, II, 292; entrée de l'Averne, II, 307; Didon aux enfers, II, 310; Déiphobe aux enfers, 312; parallèle de Virgile et de Racine, II, 99.

Virginité : de son excellence, I, 77 et suiv.

Vœux : vœu perpétuel n'est pas contraire au bonheur, IV, 139; vœux religieux du christianisme, supérieurs au vœu politique du Spartiate et du Crétois, IV, 140; vœu des mariniers, III, 206. (*V.* Dévotions populaires.)

Voltaire, met l'incrédulité à la mode, I, 6; trouve l'*Encyclopédie* un mauvais ouvrage, I, 341; a fait l'éloge du sacrement de la confession, I, 54; ses sentimens sur la chronologie égyptienne, I, 372; de sa *Henriade*, II, 32; son irréligion, cause de ses défauts, II, 37; doit à la religion ses plus beaux titres à l'immortalité, II, 86; *Zaïre*, caractère de Lusignan, II, 72; caractère de Zaïre, II, 87; *Alzire*, II, 82; caractère de Gusman, II, *ibid.*; sentiment de Voltaire sur la géométrie, III, 53; *Voltaire* historien, III, 119; ses défauts et leurs causes, III, 121; jugement de Montesquieu sur Voltaire historien, III, 119; — de Robertson, IV, 449; fragment sur Voltaire et Rousseau, extrait d'un poëme de La Harpe, III, 358.

X

Xénophon publiciste : sa Cyropédie, III, 75; — historien, III, 104—105.

Z

Zaïre, tragédie de Voltaire : caractère de Lusignan, II, 72; caractère de Zaïre, II, 72.

Zénon : sa cosmogonie, I, 132.

Zoroastre : ses lois morales, I, 114.

FIN DE LA TABLE DES QUATRE VOLUMES.

TABLE

DU CINQUIÈME VOLUME.

PRÉFACES des éditions précédentes................pag. j
Critique d'*Atala*, par M. de Fontanes.................... 3
Extrait d'une critique d'*Atala*, signée Y, insérée dans la Décade.. 8
Critique d'*Atala*, par M. Dussault...................... 13
Extrait d'une critique d'*Atala*, insérée dans le Publiciste.. 20
Observations critiques sur *Atala*, par A. Morellet....... 24
Extrait d'une réponse à la critique précédente, ayant pour titre : *l'Après-dîner de Mousseaux*, ou *la Défense d'Atala*, sur la critique de M. Morellet............................ 50
Article inséré dans le Journal des Débats.................. 58
Extrait du Tableau annuel de la littérature, par M. J. M. B. de Dijon.. 62
Critique d'*Atala*, par M. Geoffroy................... .. 69
Critique du *Génie du Christianisme*, par M. Dussault.... 72
Extrait du Journal des Débats.............................. 80
Critique par M. de Bonald.................................. 85
Extrait de la Gazette de France............................ 89
Coup-d'œil rapide sur le *Génie du Christianisme* (trois extraits publiés dans la Décade, et attribués à M. Ginguené.)... 93
Notes critiques, remarques et réflexions sur le *Génie du Christianisme* (extrait d'une brochure in-8° de 166 pages, attribuée à un homme célèbre.)..................... 119
Extrait du Mercure sur les notes précédentes, par M. Chênedollé.. 145
Extraits critiques, par M. de Fontanes..................... 150
Extrait d'un article sur *René*, inséré dans le Mercure, et signé P. M.. 183
Article inséré dans le Mercure, par M. Gueneau........ 187
Extrait des Annales littéraires et morales, par M. l'abbé de Boulogne.. 202

Article de M. Ch. Delalot, sur l'édition in-18 du *Génie du Christianisme*, inséré dans le Mercure.................. 214
Article du même, sur l'édition in-12 d'*Atala-René*, inséré dans le Mercure.. 226
Article inséré dans le Journal de l'Empire, sur la traduction d'*Atala*, du français en grec moderne vulgaire.... 236
Lettre sur les processions, dédiée à M. de Chateaubriand. (Cette lettre se trouvoit dans l'édition in-18, parmi les notes de l'ouvrage.).. 242
Fête-Dieu de Lyon, fragment d'un article de M. de Chateaubriand, inséré dans le Mercure.................. 250
Epitre à M. de Chateaubriand.............................. 257
Imitations en vers de quelques morceaux du *Génie du Christianisme*,
par MM. Delille.. 261
Esmenard.. 264
J. B. de Saint-Victor.. 263
le même.. 265
Delille.. 266
Millevoye.. *ibid.*
Vincent Daruty (six romances.).......... 267
P.. de Pr. (Fête-Dieu.).................. 272
le même (Rogations.).................. 275
Philippe de la Renaudière (Fête-Dieu dans un hameau)........................ 278
Défense du *Génie du Christianisme*.................... 285
Table des quatre volumes du *Génie du Christianisme*..... 323

FIN.

